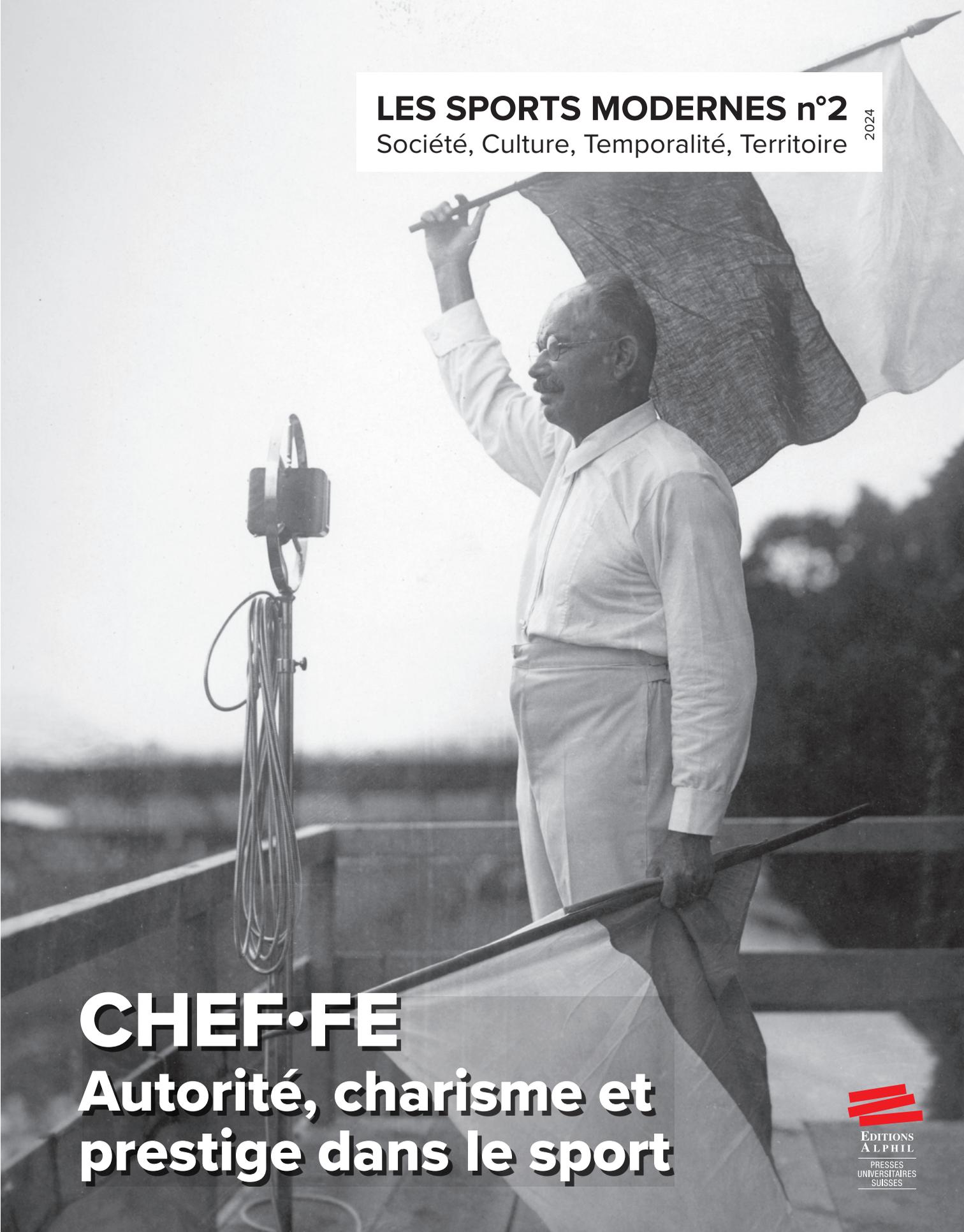


LES SPORTS MODERNES n°2
Société, Culture, Temporalité, Territoire

2024



CHEF·FE
**Autorité, charisme et
prestige dans le sport**


EDITIONS
ALPHIL
PRESSES
UNIVERSITAIRES
SUISSES

LES SPORTS MODERNES n° 2

Société, Culture, Temporalité, Territoire

2024

Chef·fe Autorité, charisme et prestige dans le sport

© Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs)
c/o Grégory Quin
Institut des Sciences du sport de l'Université de Lausanne
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2024
Rue du Tertre 10
CH-2000 Neuchâtel
www.alphil.ch
www.alphilrevues.com

N° 2, 2024
DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01

ISSN papier 2813-5776
ISSN numérique 2813-5784

ISBN 978-2-88930-599-5
ISBN PDF 978-2-88930-600-8
ISBN Epub 978-2-88930-601-5

Adhésion à l'AvaHs

60 CHF, comprenant l'abonnement à la revue *Les Sports Modernes*.

Vente directe et librairie (abonnements ou numéros individuels)

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses
Rue du Tertre 10
2000 Neuchâtel
commande@alphil.ch

Vente version électronique (abonnements ou numéros individuels)

www.alphilrevues.com
www.libreo.ch

Photographie de couverture

Conduite des exercices d'ensemble, Fête fédérale de gymnastique de 1925 à Genève
© Fonds de la Fédération Suisse de Gymnastique, Musée suisse du sport

Graphisme

Nusbaumer-graphistes, www.nusbaumer.ch

Responsable d'édition

Marie Manzoni, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

LES SPORTS MODERNES

Société, Culture, Temporalité, Territoire

Publié avec le concours de
l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports

Directeurs de rédaction

Christophe Jaccoud, Grégory Quin

Comité de rédaction

Daniel Anker, Ingrid Brühwiler, Hans-Dieter Gerber, Manuela Maffongelli,
Marco Marcacci, Kevin Talleg Marston, Claire Nicolas, Laurent Tissot, Philippe Vonnard

Correspondant-e-s

Daphné Bolz, Kateryna Chernii, Sylvain Dufraisse, Francesco Garufo, George Kioussis,
Lindsay Krasnoff, Jörg Krieger, Rahul Kumar, Rafael Matos-Wasem, Diego Murzi,
Juan Antonio Simon Sanjurjo, Nicola Sbetti, Amanda Shuman, Matthew Taylor, Fernando Segura Trejo

Correspondance

Revue *Les Sports Modernes*
Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports
c/o Grégory Quin
Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne
Bâtiment Synathlon
CH-1015 Lausanne
lessportsmodernes@avahs.net

Adhésion

Les adhésions sont annuelles, d'un montant de 60 CHF, et comprennent un abonnement
à la revue *Les Sports Modernes*. Elles peuvent être souscrites auprès
de *l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs)* :

Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports
c/o Grégory Quin
Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne
Bâtiment Synathlon
CH-1015 Lausanne

Par virement bancaire

IBAN : CH 21 0076 7000 C548 3333 9

BIC : BCVLCH2LXX

Nom et adresse du compte :

Association AvaHs

Université de Lausanne

1015 Lausanne

Banque : Banque Cantonale Vaudoise,
place Saint-François 14, Case postale 300, CH-1001 Lausanne

Par QR-Code



Pour Josiane et Vincent,
pour leur soutien généreux

SOMMAIRE

Éditorial	9
Christophe Jaccoud , Grégory Quin	
Autorité, charisme et prestige dans le sport	10
Christophe Jaccoud , Grégory Quin	

Partie 1 - À la découverte de chef-fe-s

Pourquoi étudier les chef-fe-s?	
La hiérarchie sociale à l'épreuve du sport	15
Jean-Philippe Leresche , Ivan Sainsaulieu	
Il politico e il tecnico: i due leader della ginnastica nel Cantone Ticino	25
Manuela Maffongelli , Marco Marcacci	
Für den Sport oder für das System?	37
Juliane Lanz	
Primo Nebiolo: Leader, Czar, and God of Athletics	53
Jörg Krieger	
João Havelange	63
Luiz Guilherme Burlamaqui	
Y a-t-il un chef dans l'équipe?	77
Manuel Schotté	
De l'« <i>aguante</i> » à la participation aux politiques publiques	87
Fernando Segura M. Trejo , Patrick Mignon	

Grand format

Marcel Thémar (1889-1974), « l'empereur des masseurs sportifs »	105
Baptiste Viaud	

Partie 2- Repères et éclairages

Grand entretien

Devenir présidente, gravir la montagne et protéger le paysage	135
Grégory Quin , Christophe Jaccoud	

Voir et entendre

- Un songe en hiver, édifier une station de ski sur un volcan tropical..... **151**
Christophe **Jaccoud**
- Les joueuses de football s'engagent sur les terrains et dans la recherche **159**
Dominique **Malatesta**, Béatrice **Bertho**, Sarah **Imsand**

Faire vivre

- Johannes Niggeler **171**
Gil **Mayencourt**, Grégory **Quin**
- L'ombre et la trace **179**
Christophe **Jaccoud**, Grégory **Quin**

Découvrir...

- La base de données sur les élites suisses de l'OBELIS **185**
André **Mach**
- La fabrique des sports nationaux **189**
Grégory **Quin**, Philippe **Vonnard**, Gil **Mayencourt**
- La base de données Biolemano **195**
Cédric **Humair**
- The « Gaffer » Recipe: On the British Football Manager and Leadership Perceptions **201**
Sean **Dempsey**

Découvrir... le football (autrement)

- Loin du but : l'(im)possible féminisation du football **209**
Anaïs **Bohuon**, Florys **Castan-Vicente**
- The Origins of Modern Association Football **215**
Matthew **Taylor**
- Football Club Presidents and the Rise of Contemporary Populism **219**
Rahul **Kumar**
- Fifa (Finally) in the Storm: The Sepp Blatter Era..... **223**
George N. **Kioussis**
- Veronica Chan – The Football President as « a Very Strong Lady » **227**
Kevin **Tallec Marston**

Lire et relire, voir et revoir

Obélix et Compagnie, chef et entrepreneur	235
Grégory Quin	
« <i>The Spirit of Women's Volleyball Represents the Spirit of an Era – The Loudest Voice in the Rise of China.</i> »	237
Amanda Shuman	
À propos du film <i>Seul contre tous</i>	243
Christophe Jaccoud	
« Culture clubs » : quand les champion·ne·s incarnent l'imaginaire d'une ville	245
Francesco Garufo	
Anatomie du charisme	251
Grégory Quin	
D'un combat à l'autre ou la difficile acquisition d'une reconnaissance sportive.....	255
Natalia Gadzina	
Consignes pour la rédaction des contributions	262

ÉDITORIAL

CHRISTOPHE JACCOUD

GRÉGORY QUIN

C'est avec une ambition toujours intacte que nous souhaitons ouvrir ce second numéro, l'ambition de décloisonner, de faire vivre, de mettre en lumière les sports et leurs histoires.

Quelques nouveautés dans ce volume et quelques confirmations, bien évidemment. Ainsi, nous poursuivons sur la voie du plurilinguisme, avec un article en italien, un article en allemand, deux articles en anglais et quatre articles en français dans notre première partie et toujours avec le projet de construire ici les cadres d'une compréhension la plus large du phénomène sportif et de ses interactions avec d'autres sphères sociales. L'attachement à un équilibre entre des textes plus denses – académiques par leurs plumes – et des choses plus légères, emprises de la passion du moment et/ou de leurs autrices et auteurs, la volonté de faire connaître le sport dans sa complexité aussi. Lourde tâche, mais un besoin impérieux à l'heure où s'imposent à nous toutes les contradictions dont il souffre, depuis les épisodes de sexisme et de machisme (en pleine lumière) jusqu'aux dérives économique-politiques les plus criantes et pourtant masquées sous l'évidence des « bonnes » valeurs véhiculées par le sport et par ses actrices et acteurs. Un an de plus et toujours la conviction que le sport n'est pas un miroir de la société, il est bien plus que cela.

Les nouveautés proposées ici sont à mettre en lien avec une volonté du comité de ne pas

tomber dans la facilité académique et d'offrir une partie « Repères et éclairages » ambitieuse, novatrice et cassant certains usages et certains codes. Le football, invité dans la rubrique « Découvrir... (autrement) », s'affiche ainsi à travers plusieurs séries récentes, commentées par des experts, mais néanmoins passionnés de football, et autour de réflexion en lien avec le genre ou l'intersectionnalité. Les nouveautés s'incarnent enfin dans une nouvelle « sous rubrique » : « L'ombre et la trace ». Nous souhaitons ainsi faire vivre des portraits, dans un style très personnel, entre la notice de dictionnaire, la fiche Wikipédia et le portait journalistique plus classique. L'ombre de ce qui a été et la trace de ce qui perdure. *Les Sports Modernes* proposent à la curiosité une courte rubrique composée de brèves notices biographiques qui évoquent des figures de femmes et d'hommes, aux notoriétés établies mais pas toujours éclatantes, dont les trajectoires et les œuvres témoignent d'une exposition aux contextes, aux pratiques et aux styles d'une époque. Des femmes et des hommes, vivants ou disparus, dont les parcours *font liaison* entre les différents thèmes qui constituent chacun des numéros de la revue – la montagne, les chef-fe-s et bientôt la vitesse. Une manière à la fois discrète et assumée de placer quelques traits d'union et de lancer quelques ponts dans l'histoire de la revue.

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.019

AUTORITÉ, CHARISME ET PRESTIGE DANS LE SPORT

CHRISTOPHE JACCOUD
GRÉGORY QUIN

« *Nous n'écrivons pas des Histoires, mais des Vies.* »
Plutarque, *Vies parallèles*

La notion de « chef-fe » interroge des dimensions importantes de la sphère sportive, notamment celles de l'autorité, du charisme et du prestige. Celles-ci se construisent à la fois sur les terrains, dans le cadre de la légitimité que confère la performance corporelle (le *Roi Pelé*, la *Reine des glaces* Sonja Henie, le *Kaiser* Franz Beckenbauer, le *Tsar* Aleksander Popov), au travers de la possession et de l'exercice de différents statuts distinctifs (arbitre, capitaine d'équipe, médaillé-e-s, etc.), mais également hors des terrains, dans les cénacles politiques et administratifs de la puissance sportive. Penser la carrière des « chef-fe-s », c'est donc interroger les *cursus honorum* des dirigeants sportifs et comprendre comment ces biographies empruntent aux modèles et aux ressources des sphères politiques, économiques et culturelles. Il s'agit ainsi d'appréhender précisément le sport comme une *fabrique de l'autorité*, mais aussi de comprendre comment se construisent des trajectoires et des carrières de prestige, de saisir ce qui distingue un-e bon-ne d'un-e mauvais-e chef-fe, ou encore d'identifier les attributs, signes et insignes de la chefferie (vêtements, grades, diplômes, expériences, etc.).

Nous souhaitons, dans cette orientation rédactionnelle et pour ce deuxième numéro

de la revue *Les Sports Modernes*, privilégier les approches et les analyses biographiques ou prosopographiques à même d'exemplifier la manière dont autorité, charisme et prestige sont produits par l'expérience sportive, mais aussi comment des ressources et des savoirs acquis dans d'autres sphères de la vie sociale sont en mesure de servir et de redoubler des ambitions et des parcours de vie sportifs. De fait, depuis Plutarque et ses *Vies parallèles* jusqu'au *Saint Louis* de Jacques Le Goff, en passant par les travaux de Lucien Febvre, Carlo Ginzburg, Natalie Zemon Davies, Giovanni Levi ou encore Jo Burr Margadant pour n'en citer que quelques un-e-s., l'entreprise (auto-)biographique, parce qu'elle est portée par le projet de dire et de se dire, parce qu'elle met résolument en jeu affectivité, sensibilité et subjectivité, est d'abord une manière de raconter le monde avec sa chair, ses os, son sang, ses émotions.

Si les démarches, les arts de faire et les outils qui portent le dévoilement du sens d'une vie peuvent varier selon qu'elles empruntent à une perspective historique ou sociologique, voire plus anthropologique, elles présentent néanmoins trois points de contact au moins. En premier lieu, elles se situent entre science et récit. En second lieu, elles entendent rendre compte de la dimension vécue du cours de

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01.10

l'histoire. En troisième lieu, elles exposent des sujets et des existences dans leur interaction avec les événements. Ce faisant, elles inscrivent et réincarnent des trajectoires singulières dans un grand nombre de sphères de l'espace social et de cadres institutionnels à finalité structurante (famille, travail, école, politique, armée, etc.).

Dans le cadre de l'analyse du fait sportif, le recueil et la description de trajectoires individuelles ou collectives de chef·fe·s, qu'ils concernent des championnes ou des champions, des dirigeant·e·s, des entraîneurs, ont souvent conduit à des récits édifiants, à caractère héroïque, bien souvent teintés des couleurs de l'hagiographie voire de l'autohagiographie, peu soumise aux exigences de la contextualisation, quand il faudrait au contraire en explorer les zones d'ombre et croiser les sources dans la quête sourde et patiente des traces de ces vies. C'est à ce prix que les attributs de la chefferie – autorité, charisme, prestige – peuvent être révélés, que ces caractéristiques individuelles

peuvent dévoiler leur efficacité sociale et donner accès aux structures intellectuelles et institutionnelles de la sphère sportive. De fait, ces attributs peuvent fonctionner comme de véritables fenêtres sur les dynamiques de la modernité sportive depuis le XIX^e siècle, donnant à voir, dans le même temps, l'intérieur des cercles sportifs et le « reste du monde social ».

Assumant pour ce numéro un « biographical turn » dans l'analyse du fait sportif, ce numéro de la revue *Les Sports Modernes* souhaite offrir un espace singulier à des contributions centrées sur les trajectoires d'individus ou de collectifs, mais aussi des réflexions plus épistémologiques sur les entreprises visant à caractériser les dynamiques de l'efficacité de l'autorité, du charisme ou du prestige. Surtout, les contributions de ce nouveau numéro devront travailler à inscrire les biographies exposées dans leurs contextes, à mettre les trajectoires en dialogue avec l'ambiance et les cadres d'une époque, mais aussi à les replacer au sein de leurs groupes ou de leurs institutions.



Partie

**À la découverte
de chef·fe·s**

POURQUOI ÉTUDIER LES CHEF·FE·S ? LA HIÉRARCHIE SOCIALE À L'ÉPREUVE DU SPORT

JEAN-PHILIPPE LERESCHE

Université de Lausanne

IVAN SAINSAULIEU

Université de Lille

Résumé : Le monde du sport se caractérise par un fort respect de la hiérarchie et de l'autorité. La forme que prend ce consentement varie toutefois entre les divers sports et figures sportives. Elle dépend notamment de la nature de la pratique sportive : du statut d'amateur ou de champion, du sport individuel ou collectif, de son caractère traditionnel ou plus récent, de sa médiatisation, de sa professionnalisation et de sa commercialisation.

Les montagnes du Jura ne servent pas uniquement de frontière entre la France et la Suisse : elles séparent aussi deux cultures – de façon différente pourtant des Pyrénées de Blaise Pascal : « *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà !* » À l'Ouest, le chef poursuivrait volontiers la gloire et susciterait la méfiance de ses subordonnés. À l'Est, il afficherait un humble dévouement et générerait de la sympathie : « *Tiens, je te présente mon chef...* », pourrait-on s'y entendre dire. En France, ce serait plutôt : « *Attention, c'est mon chef !* »

C'est bien ce contraste binational, réel ou supposé, qui a retenu notre attention, au départ d'une entreprise collective de réflexion sociologique sur le leadership helvétique¹.

Mais au terme de ce voyage, on a pu voir aussi comment la hiérarchie varie selon la sphère socio-économique et socio-politique concernée. Rapportée au sport, l'analyse de la hiérarchie

pourrait comprendre le paradoxe suivant, indépendant presque de la variable nationale : d'un côté, idéalement, le chef peut s'apparenter à un *coach* qui accompagne les sportifs et se doit d'être professionnel lui-même, en tous cas fin connaisseur du sport concerné. D'un autre côté, le sport serait un business international, aux forts enjeux économiques et politiques. Évidemment, la pression du pouvoir et de l'argent peut augmenter avec le niveau de la compétition concernée, si l'on en croit les scandales à répétition dans la gestion du sport de haut niveau.

On aurait donc une ambivalence, une oscillation entre un monde solidaire, méritocratique, bon enfant et un monde très concurrentiel, menacé par la corruption et les pressions politiques². On devine que cette dualité ne concerne pas que le sport, mais ce dernier l'incarne par excellence pour le grand public. En effet, pour mettre la focale sur les carrières foudroyantes,

comment devenir riche et célèbre si jeune, en provenant de si bas ? Une star du *show business* peut certes aussi y arriver, mais à un âge souvent plus avancé et en partant de plus haut.

Une forte présence hiérarchique

Au-delà ou à cause de cette ambivalence, nous formulons l'hypothèse que le monde du sport se caractérise par un fort respect de la hiérarchie et de l'autorité³. La forme que prend ce consentement varie toutefois entre les divers sports et figures sportives. Elle dépend notamment de la nature de la pratique sportive : du statut d'amateur ou de champion, du sport individuel ou collectif, de son caractère traditionnel ou moderne, de sa médiatisation, de sa professionnalisation et de sa commercialisation⁴.

Étudier les chefs, c'est vouloir rendre compte de cette tension entre le bas et le haut, entre l'auto-organisation et la hiérarchie, entre le collectif et l'individuel, entre la marchandisation et la déontologie sportive. C'est montrer qu'il existe plusieurs types de chef-fe-s, des plus autoritaires aux plus bienveillants, des plus solitaires aux plus coopératifs, dans des organisations sportives qui se professionnalisent et tendent également à se bureaucratiser et à se normaliser. Dans le sport, on ne peut donc ignorer la contrainte hiérarchique au double niveau de la relation entre les athlètes et leur coach ou de la professionnalisation des organisations sportives (clubs, fédérations).

À cette fin, il est indispensable de reprendre les outils proposés par les sciences sociales depuis leur émergence. De façon récurrente, elles s'interrogent sur les formes d'autorité et de détention du pouvoir, notamment à partir de concepts fondateurs de la sociologie politique de Max Weber : la domination et sa légitimité. Ces notions d'autorité et de pouvoir ont été approfondies à travers des objets classiques des sciences sociales comme les élites, la démocratie ou la gouvernance ou, de façon plus contournée, avec les questions de la confiance, du leadership

ou du charisme, plus répandues dans les disciplines du management, de la psychologie ou des sciences de la communication. Les sciences sociales ont principalement prêté attention aux modalités de construction et d'exercice de l'autorité, à la légitimité du pouvoir, sa source, ses activités, ses stratégies et à ses effets en termes de domination et d'inégalités.

Le sport avec le pouvoir : discipline des corps et popularité

Logiquement, les diverses tensions (sociales, économiques et politiques) se sont accrues dans le sport avec les avancées de la démocratisation du sport de masse. Dans ce dernier, en effet, le besoin de légitimité s'accroît.

Historiquement, le monde militaire a longtemps représenté la caricature de l'exercice de l'autorité dans son acception la plus verticale et la plus disciplinée, celle du commandement hiérarchique. Par leur histoire, de nombreux sports (gymnastique, éducation physique, course à pied, escrime, équitation, courses d'orientation, biathlon, ski, etc.) ont été profondément marqués non seulement par la discipline, largement importée du monde militaire, mais également par l'utilisation des sports comme ressource de disciplinarisation des corps, via l'entraînement physique à la base de la construction de la figure du citoyen-soldat suisse⁵.

Les idées de discipline et de performance, voire d'hygiène, sont probablement au principe même de cette proximité historique entre le sport et l'armée qui, en Suisse, s'est aussi incarnée institutionnellement par le rattachement du sport au Département militaire fédéral (aujourd'hui Département de la défense, de la population et des sports – DDPS).

Si le monde du sport a souvent été rapporté historiquement à l'univers militaire, il est aussi en lien avec la politique en général, et la hiérarchie sociale en particulier. Patrick Clastres et Quentin Tonnerre⁶ ont bien montré comment

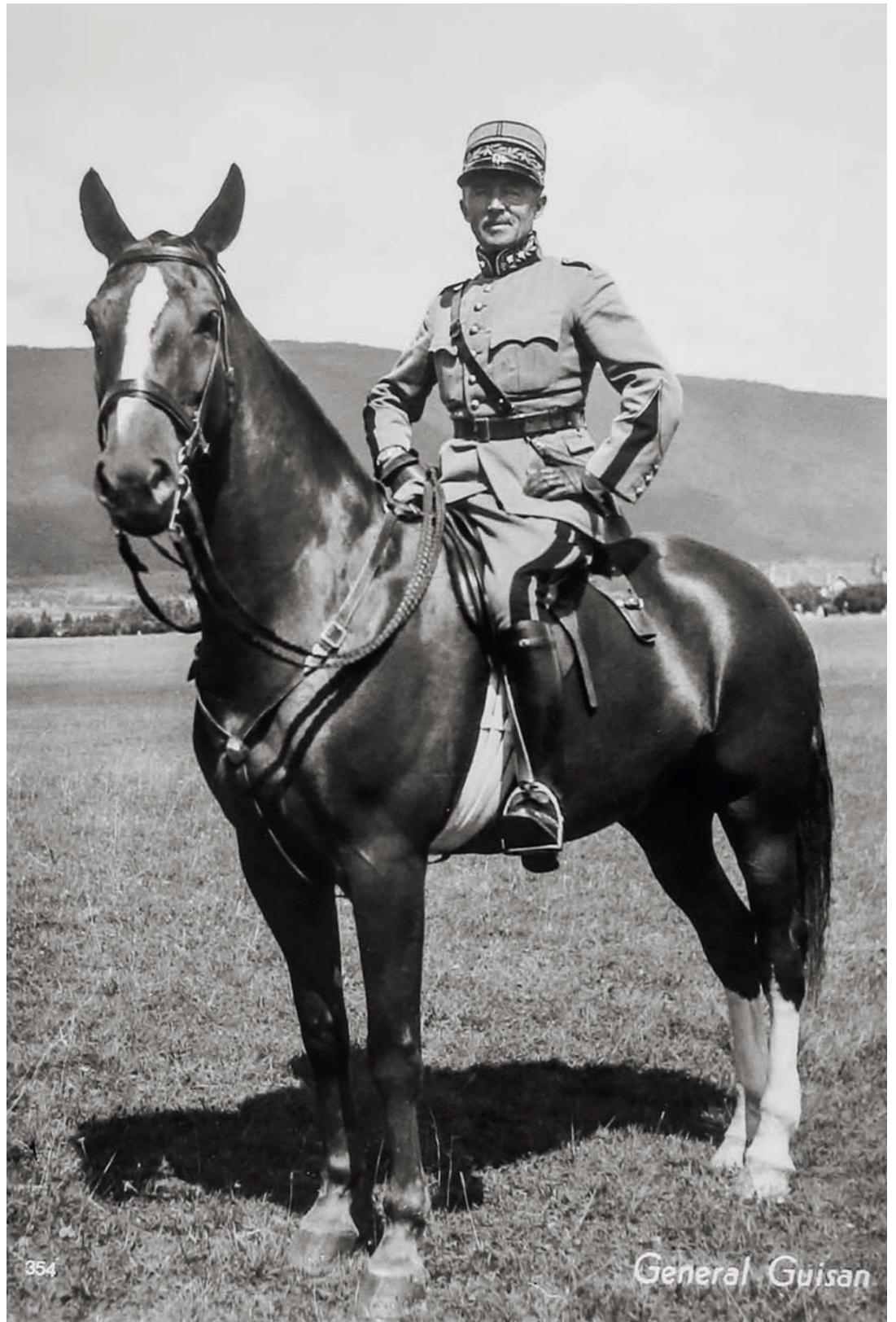


Figure 1 Le Général Guisan, 1940.
© ETH-Bibliothek Zürich,
Bildarchiv.
Photographe: inconnu.

des figures de la politique suisse ont utilisé le sport comme tremplin politique⁷, à travers l'exemple de trois anciens présidents de la Confédération : Pierre Graber (1908-2003), Kurt Furgler (1924-2008) et Adolf Ogi (né en 1942) auquel nous pourrions ajouter le Général Guisan, membre du Comité international olympique entre 1937 et 1939. Leurs carrières ont toutes croisé à un moment donné une ou plusieurs organisations sportives en début et/ou en fin de carrière, contribuant à leur ascension politique et/ou à leur popularité. En plus d'accroître leurs réseaux et leur renommée personnelle, leur identification au sport leur confère un peu du prestige des grands sportifs, capital symbolique bien utile pour la politique. On songe ici à la manière de reconforter Kylian Mbappé (un peu trop appuyée) d'Emmanuel Macron, lors de la dernière Coupe du monde de football, à l'issue de la défaite de la France en finale contre l'Argentine.

Ce capital symbolique a d'ailleurs été utilisé par les sportifs eux-mêmes. Les conducteurs de chars (auriges) étaient célébrés dès la Rome antique. Ces courses avaient lieu dans un stade dont la contenance est restée sans équivalent (le Circus Maxima contenait 200 000 personnes, contre 80 000 pour le stade Maracana actuel au Brésil). Elles étaient précédées de la *pompa*, défilé prestigieux (d'où l'expression « en grande pompe ») et les supporters divisés en factions très populaires et bellicistes (d'où l'expression de « factieux »). Les esclaves devenus auriges étaient aussi conditionnés que leurs chevaux pour le combat et la victoire, dès le plus jeune âge, risquant leur vie pour être affranchis. Ils mouraient jeunes mais parfois plus riches qu'un sénateur et certains entraient dans la légende, sur des pièces de monnaie ou des monuments.

De même dans la période contemporaine, d'anciens sportifs ont fait une carrière politique, devenant ministres (Pelé), en particulier en France (Guy Drut, Alain Calmat, Roger Bambuck, Jean-François Lamour,

David Douillet, Bernard Laporte, Laura Flessel, Roxana Maracineanu, etc.), maires de grandes villes (Kakhaber Kaladze à Tbilissi ou Vitaly Klitschko à Kyiv), voire chefs d'État (le footballeur Georges Weah au Libéria, sans parler d'Arnold Schwarzenegger en Californie) et surtout responsables d'organisations ou d'événements sportifs (Denis Oswald, Michel Platini, Sebastian Coe, Samuel Eto'o, Tony Estanguet, etc.). La magie du sport, c'est de créer une auréole de popularité au travers d'une circulation : le sportif peut devenir chef car il incarne le peuple. Faute d'avoir *le* pouvoir, le peuple peut en effet donner *du* pouvoir à ceux qui l'incarnent.

Le sport contre le pouvoir : des sportifs contestataires

Popularité et pouvoir dirigeant ne font pas pour autant toujours bon ménage. Certains sports, plus récents, sont nés en dehors de la sphère étatique, dans la contre-culture sportive liée à des mouvements alternatifs. Ainsi, on songe au goût des hippies pour la glisse en général ou le surf en particulier, dans les années 1960. Plus dommageable pour leur carrière, mais plus marquant, le poing levé contre la discrimination raciale de Tommie Smith et John Carlos, sportifs afro-américains noirs sur le podium aux Jeux olympiques de Mexico, en 1968. À l'époque, les footballeurs européens avaient aussi contesté leur statut et leurs rémunérations, sans commune mesure avec celles d'aujourd'hui. Just Fontaine en France avait pris les devants, suivi par des actions collectives retentissantes, comme lors du « Mai des footballeurs » : les joueurs notamment du Red Star occupèrent en 1968 le siège de la Fédération française de football pour dénoncer un « statut d'esclave », soit une inféodation à leur club à vie sans fondement juridique⁸.

En 2020, la contestation a pris des formes nouvelles avec le mouvement *Black Lives Matter*, durant lequel des sportifs américains

et européens variés (basketball, football, baseball, etc.) ont mis genou à terre pour dénoncer le racisme, sans oublier celles et ceux qui ont tenté de contourner l'interdiction du port du brassard LGBT+ lors de la Coupe du monde de football au Qatar.

Même des stars de premier plan, certes minoritaires, ont voulu incarner une revanche sociale et populaire plus que devenir dirigeant, comme Maradona en Argentine. Bien que controversé, à la fois péroniste, castriste et chaviste, l'autoproclamé « soldat péroniste » a cherché à user de sa popularité contre les élites conservatrices. Il est en Argentine un mythe comparable à celui de Pelé au Brésil. Cette dimension de mythe ou de « légende du sport » est intéressante, car elle concerne aussi bien un Pelé (conformiste, devenu ministre des Sports) qu'un Maradona (anticonformiste). Par contre, les deux sont d'extraction populaire, comme les anciens aoriges. Ils incarnent donc une revanche sociale.

Mais quel atout confère ce capital symbolique pour diriger la société ?

Le pouvoir contre le sport : le professionnalisme de la politique

Ces sportifs légendaires sont rarement devenus des dirigeants de partis ou de mouvements contestataires. Sauf exception (par exemple Adolf Ogi en Suisse), les dirigeants sportifs ne se sont pas non plus souvent transformés en professionnels de la politique. Là-dessus, une confusion est souvent entretenue dans la transition de carrière entre la pratique professionnelle du sport, la position d'entraîneur, puis de responsable d'associations sportive ou politique. Or la discipline vécue dans le sport ne prédestine pas à diriger le monde comme son corps. Les deux postures, carrières sportives et professionnalismes en général sont souvent confondus dans le monde du sport.

D'une part, les anciens champions ou championnes d'un sport ne deviennent pas auto-

matiquement des leaders « naturels » une fois qu'ils et elles ont quitté le sport d'élite et qu'ils et elles souhaitent rejoindre des activités professionnelles extra-sportives. Plus fréquemment d'ailleurs, ils évoluent au plus près du métier comme coachs, entraîneurs ou consultants, ou convertissent leur capital symbolique en espèces sonnantes et trébuchantes, via le *merchandising*, comme Ronaldo, « Rafa » et d'autres détenteurs de leur propre marque de chaussure ou ligne de vêtement. Jusqu'où dirigent-ils personnellement leur empire économique ou le délèguent pour se consacrer par exemple à des œuvres caritatives ?

D'autre part, même s'ils restent sur le marché professionnel sportif, les anciens sportifs peuvent rencontrer d'énormes difficultés avec leurs nouvelles fonctions dirigeantes. On songe bien sûr aux scandales de la FIFA (« FIFagate ») et aux déboires de ses dirigeants, comme de ceux d'autres fédérations sportives (par exemple la Fédération internationale d'athlétisme en 2015-2016 ou dans l'attribution des Jeux de Salt Lake City de 2002). Mais même au niveau inférieur, les « entraîneurs virés » ne se comptent plus, à commencer par le football, où des présidents de clubs se sont fait une spécialité de licencier l'entraîneur à la moindre contre-performance de l'équipe (Christian Constantin au FC Sion). Le football féminin est aussi concerné, avec en 2023 le départ de l'entraîneuse des footballeuses françaises Corinne Diacre sous la pression de joueuses de l'équipe. Le ski nous montre que les autres sports ne sont pas épargnés : ainsi Peter Müller, en 2001, fut un éphémère entraîneur de l'équipe féminine suisse de ski et n'a donc pu convertir sa compétence de sportif de haut niveau en compétence d'entraîneur⁹.

D'une manière générale, si la carrière sportive peut aider dans la transition vers l'après-carrière et l'obtention d'un emploi en phase avec les compétences développées dans la carrière, elle ne constitue donc pas une garantie



Figure 2 Adolf Ogi et René Felber pendant la traditionnelle excursion du Conseil fédéral, 1988.

© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv. Photographie: Comet Photo AG.

pour l'obtention d'un emploi en lien avec celles requises antérieurement et *a fortiori* pour des postes de dirigeants. Ni les contraintes ni les ressources familiales, économiques ou relationnelles ne sont en effet identiques pour accéder à une carrière extra-sportive, comme l'a montré Orlan Moret dans le cas de l'après-carrière des hockeyeurs suisses. En outre, l'après-carrière sélectionne les personnalités les plus reconnues : plus la personne est réputée à la suite de ses accomplissements sportifs, plus l'insertion professionnelle sera aisée à la fin de la carrière sportive. Autrement dit, la performance de très haut niveau peut donner du pouvoir durant la carrière sportive et après, mais elle ne le garantit pas, nécessitant d'autres conditions extérieures à la carrière sportive, par exemple la formation¹⁰.

Le chef en contexte

Sans vouloir proposer de « recette », être chef-fe ou leader suppose ainsi de réunir plusieurs conditions.

Il est clair que les ressources personnelles sont variées, à la fois relationnelles (capital social), éducatives, techniques, rhétoriques,

voire esthétiques... On résume parfois les qualités individuelles nécessaires au charisme et à la volonté de pouvoir, parfois démesurée (*hubris*). Mais il faut aussi avoir la capacité de mobiliser les ressources des autres, aux niveaux financiers, administratifs ou politiques. Et diriger est aussi le produit du hasard, d'une succession de conditions contingentes qui rendent possible l'accès à une fonction dirigeante à un moment donné, en fonction d'une configuration d'acteurs ou d'une coalition d'intérêts qui construisent localement un rapport de force favorable à l'avènement de tel ou tel leader aux dépens de tel ou tel autre. Il faut savoir attendre son heure, dit-on, et ne pas la laisser passer.

Notre ouvrage sur les chef·fe·s¹¹ insiste beaucoup sur l'importance des différences de contexte institutionnel, socioculturel et socio-économique, aux niveaux national, sectoriel ou professionnel. Les sociologues contemporains ont souligné la diversité des mondes sociaux. La sociologie critique contextualise la domination sociale structurelle dans des logiques de champ distinctes, tandis que la sociologie de l'action publique ou des organisations a privilégié la différence entre

institutions et établissements. S'il oscille entre pouvoir contraignant et légitime, l'exercice de l'autorité ne s'exprime pas de la même manière selon les univers sociaux, notamment privés ou publics, mais aussi à l'intérieur de ceux-ci, au sein des différents secteurs et professions, voire des différents services ou départements.

Dans l'ouvrage précité, on a pu explorer comment on ne commande pas et on n'obéit pas de la même manière dans les milieux sportif, carcéral, hospitalier, informatique, télévisuel, scientifique, industriel, de la grande distribution, de l'hôtellerie, du travail social, de la danse ou de la musique. Les hiérarchies ne se construisent pas et ne s'exercent pas de la même manière. Parfois elles se dévoilent déjà dans le vêtement, *dress code* ou uniforme, mais souvent elles sont discrètes voire invisibles à l'œil nu, comme le veut par exemple la mode californienne du capitaliste en bras de chemise. Comme le pouvoir, la hiérarchie peut aussi se dissimuler derrière un discours idéologique normatif, à prétention innovante, voire d'apparence libertaire¹². Évidemment, il est des signes qui ne trompent pas, comme l'organigramme, ou qui prend la parole en public... le plus longtemps.

Rendre (in)visible la hiérarchie sociale

L'invisibilité du pouvoir peut toutefois constituer une ressource de la chefferie. On pourrait même se demander si la puissance du chef n'est pas parfois inversement proportionnelle à sa visibilité. La financiarisation de l'économie permet d'illustrer ce paradoxe. Les responsables de fonds de pension ou de banques qui détiennent de nombreuses entreprises sont souvent inconnus du grand public. Le passage d'un modèle paternaliste à un modèle internationalisé dans la direction des grandes entreprises suisses a renforcé cette invisibilité des dirigeants économiques et financiers, à quelques exceptions près.

S'intéresser au passage de la figure du patron à celle du manager qui renforce cette invisibilité par un mandat plus court à la tête de l'institution ou de l'entreprise renseigne également ce phénomène du pouvoir désincarné et de l'absence de leadership. Dans une conception de la *corporate governance* qui subordonne la direction de l'entreprise à des résultats à court terme au profit de l'actionnaire plutôt que celui de la durabilité de l'entreprise, les tournus peuvent être plus rapides à sa tête et abandonner ainsi les responsables à un certain anonymat, une fois qu'ils ont quitté leur fonction.

Cette tendance à l'anonymisation progressive des chefs, en Suisse et ailleurs, s'inscrit aussi dans les développements du néo-managérialisme propre au *New public management* (NPM). La contractualisation, la programmation pluriannuelle, les partenariats, les évaluations sur de nouvelles temporalités de l'action publique tendent à différer le moment de rendre des comptes et à une forme de déresponsabilisation au sein d'élites circulantes, tournantes et plus fragmentées.

Ainsi en va-t-il depuis la fin du XIX^e et les débuts du XX^e siècle de la figure du chef réinventée à diverses périodes économiques et politiques. D'abord, les chefs n'agissent pas de la même manière en régime libéral ou autoritaire, en période de crise ou « *par beau temps* »¹³. L'enjeu consiste à chaque fois à légitimer les hiérarchies et donc l'obéissance dans les organisations, les collectivités ou les groupes, à présenter le rôle de chef « *comme garant de l'ordre social* »¹⁴. Si l'obéissance repose sur l'adhésion, l'auto-contrôle et l'autodiscipline de la population concernée, historiquement, celles-ci ne sont jamais acquises du fait de mouvements sociaux (ou, plus rarement, de révolutions) qui contestent l'ordre social supposé garanti par les chefs.

Les grands récits sur les chefs retiennent plutôt l'image du tyran, du prédateur, du harceleur, du conquérant, du colonisateur,

prégnants dans l'histoire. Mais le chef ne peut être réduit à cette figure tragique et destructrice. Jean-Claude Monod a souligné comment le chef peut jouer un certain rôle de transformation sociale en permettant d'intégrer les exclus du système, les personnes les plus défavorisées¹⁵. Loin d'une idéalisation, il s'agit ici de la figure qui s'emploie à garantir le bien-être social, la paix et l'État de droit.

Étudier les chef·fe·s, c'est enfin analyser les mécanismes genrés qui continuent d'exclure les femmes des lieux de décision. Plusieurs techniques de pouvoir ont été utilisées comme celles des quotas ou des listes séparées pour briser le plafond de verre. Dans la plupart des secteurs ou domaines, ces techniques ne suffisent toutefois pas à atteindre la parité recherchée.

Le rôle des institutions suisses

La problématique des chef·fe·s est très marquée en Suisse par les fondements du système politique. Il illustre assez bien cette dualité de la faible personnification du pouvoir, de l'auto-contrôle des parties prenantes et de la population en général face à l'ordre social. Ce système politique repose en premier lieu sur la démocratie semi-directe et le fédéralisme. La « *démocratie de concordance* », même « *édulcorée* », « *élastique* » ou « *en crise* » et la collégialité qui en découlent privilégient « *l'intégration plutôt que la confrontation, la négociation plutôt que le conflit, la recherche de compromis plutôt que l'épreuve de force et l'entente mutuelle plutôt que le recours à la règle majoritaire* »¹⁶.

Dans un tel système, les acteurs politiques, économiques et sociaux sont poussés à la négoc-

iation, les chef·fe·s cherchent à s'imposer par leur capacité à construire le compromis. Il apparaît toutefois toujours plus difficile de développer un leadership cohérent et durable du Conseil fédéral contrarié par la fragmentation du pouvoir tant au niveau départemental qu'entre cantons et Confédération ou par le poids des groupes d'intérêt¹⁷.

Le dialogue avec le monde sportif au niveau national et international est très marqué par le pragmatisme de ce système suisse, y compris par l'affichage de l'institution de la neutralité que la Suisse applique également au monde du sport international en accueillant la plupart des grandes organisations sportives sur son territoire. En outre, si le sport suisse a ses héros, ils ne sont pas souvent mis en avant dans d'autres sphères, les pouvoirs politiques et économiques s'en servent principalement comme d'un argument marketing, de faire-valoir, au même titre que le Cervin ou le chocolat. *A priori*, ils ne leur confient pas les clés du pouvoir.

En même temps, le monde du sport répond également aux règles du monde économique et des entreprises qui participent à son financement et à sa commercialisation (grands événements, sponsoring individuel, etc.) au gré du processus d'« *élitisation* » du sport et de son héroïsation/personnalisation. Aussi une approche prosopographique permettrait-elle d'identifier les liens des sportifs et des responsables des organisations sportives avec les différents réseaux des élites helvétiques (économiques, politiques, religieux ou culturels), tout en contribuant au *biographical turn* auquel nous invite ce numéro de la revue.

Biographies: Jean-Philippe Leresche est professeur ordinaire à l'Institut d'études politiques et à l'Observatoire science, politique et société de l'Université de Lausanne. Il a (co)publié plus de 25 ouvrages qui portent sur des thèmes aussi différents que la gouvernance métropolitaine et transfrontalière, le développement urbain durable, les politiques alimentaires, l'évolution des disciplines académiques et la valeur d'usage des sciences ou le gouvernement des universités et des facultés.

Ivan Sainsaulieu est professeur de sociologie à l'université de Lille et membre du laboratoire CLERSE. Il est également associé au laboratoire LACCUS de l'Université de Lausanne et mène des recherches sur le travail, la santé et les mouvements sociaux.

Mots-clés: hiérarchie sociale, domination, autorité, obéissance, professionnalisation.

Abstract: The world of sport is characterised by a strong respect for hierarchy and authority. However, the form this consent takes varies between different sports and sporting figures. It depends on the nature of the sport: whether it is amateur or elite and professionalised, an individual or team sport, with a long tradition or more recently codified, it also depends on media coverage, professionalisation and commercialisation.

Keywords: social hierarchy, domination, authority, obedience, professionalisation.

Notes

¹ SAINSAULIEU Ivan, LERESCHE Jean-Philippe (éd.), *C'est qui ton chef? Sociologie du leadership en Suisse*, Lausanne, EPFL Press, 2023.

² RAYNER Hervé, BAYLE Emmanuel, « Comprendre les variations de la jouabilité de la dénonciation: le cas de la corruption au sein de la FIFA », in: MATTINA Cesare, MONIER Frédéric, DARD Olivier, ENGELS Jens Ivo (éd.), *Dénoncer la corruption: chevaliers blancs, pamphlétaires et promoteurs de la transparence à l'époque contemporaine*, Paris, Demopolis, 2018, pp. 237-254.

³ MORET Orlan, *Marqués. Carrières et après-carrières des hockeyeurs suisses*, Neuchâtel, Alphil, 2023, p. 444.

⁴ CLAUSEN Joséphine, BAYLE Emmanuel, « La commercialisation et la professionnalisation des fédérations sportives internationales », *Jurisport* 184, 2018, pp. 41-45.

⁵ ACETI Monica, JACCOUD Christophe, TISSOT Laurent (éd.), *Faire corps. Temps, lieux et gens*, Neuchâtel, Alphil, 2018.

⁶ CLASTRES Patrick, TONNERRE Quentin, « La fabrique sportive des présidents de la Confédération au XX^e siècle », in: SAINSAULIEU Ivan, LERESCHE Jean-Philippe (éd.), *C'est qui ton chef? Sociologie du leadership en Suisse*, Lausanne, EPFL Press, 2023.

⁷ CLASTRES Patrick, TONNERRE Quentin, « La fabrique sportive des présidents... ».

⁸ MOURIAUX René, *1968, exploration du mai français*, tomes I (« Terrains ») et II (« Acteurs »), Paris, L'Harmattan, 1992.

⁹ JACCOUD Christophe, LERESCHE Jean-Philippe, « Championnes et champions: paires et figures du ski suisse (1968-2022) », in: QUIN Grégory, TISSOT Laurent, LERESCHE Jean-Philippe (éd.), *Le ski suisse, une histoire*, Orbe, Château-Attinger, 2024.

¹⁰ MORET Orlan, *Marqués. Carrières et après-carrières des hockeyeurs suisses...*

¹¹ SAINSAULIEU Ivan, LERESCHE Jean-Philippe (éd.), *C'est qui ton chef...*

¹² SAINSAULIEU Ivan, SAINT MARTIN Arnaud (éd.), *L'innovation en eaux troubles. Science, techniques, idéologies*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2017.

¹³ COHEN Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Éditions d'Amsterdam, 2013.

¹⁴ COHEN Yves, *Le siècle des chefs...*

¹⁵ MONOD Jean-Claude, *Qu'est-ce qu'un chef en démocratie? Politiques du charisme*, Paris, Seuil, 2012.

¹⁶ SCIARINI Pascal, *Politique suisse. Institutions, acteurs, processus*, Lausanne, EPFL Press/Epistémé, 2023, p. 218.

¹⁷ MACH André, *Groupes d'intérêt et pouvoir politique*, Lausanne, Savoir suisse, 2015.

IL POLITICO E IL TECNICO: I DUE LEADER DELLA GINNASTICA NEL CANTONE TICINO

MANUELA MAFFONGELLI
Université de Lausanne

MARCO MARCACCI
Fondazione Pellegrini Canevascini

Riassunto: L'articolo esamina il ruolo di due figure dirigenti del movimento ginnico nella regione italoфона svizzera del Ticino: un politico (Rinaldo Simen) e un docente e monitore di ginnastica (Felice Gambazzi). In una regione cattolica e in gran parte rurale, la collaborazione tra i due – sfruttando la loro posizione di leader – ha consentito uno sviluppo importante della ginnastica, soprattutto scolastica, a cavallo tra il XIX e il XX secolo.

Introduzione

Nella seconda metà del XIX secolo e fino ai primi decenni del Novecento la ginnastica tentava di affermarsi e di consolidare la propria legittimità in Ticino, sia come movimento civico-associativo, sia come disciplina scolastica. In questa congiuntura, il ruolo di alcune personalità dirigenti fu decisivo, facilitando l'adesione, l'immedesimazione e il senso di appartenenza di praticanti e simpatizzanti, che avevano in tal modo delle figure di riferimento e delle guide. A suscitare un'influenza determinante nella promozione della ginnastica in Ticino furono in particolare due uomini: Rinaldo Simen (1849-1910) e Felice Gambazzi (1871-1953).

L'azione singola dei due, nonché la loro collaborazione in favore soprattutto della diffusione della ginnastica nelle scuole, hanno fatto di Simen e Gambazzi i personaggi emblematici del mondo ginnico della Svizzera italiana. I due incarnavano altresì due idealtipi dell'universo ginnico e sportivo elvetico del tempo: il poli-

tico e il tecnico o esperto. Simen era il leader politico, per il quale la ginnastica esprimeva i valori e le finalità del suo credo politico liberale. Gambazzi era invece il tecnico, in questo caso il docente e monitore, che valorizzava l'attività ginnica per la sua valenza pedagogica e igienica ed era portato a praticarla come insegnante in vari ordini di scuole, nonché come formatore di futuri docenti.

Per le sue caratteristiche socioculturali il canton Ticino non era certo una terra promessa della ginnastica. Il movimento ginnico era poco sviluppato, come nelle regioni o cantoni che presentavano le stesse caratteristiche: campagne e vallate alpine dominate dalle attività agricole, in prevalenza di allevamento, e segnate dall'emigrazione dei giovani maschi; debolezza dei centri urbani e del settore industriale, contraddistinto dal ricorso massiccio a manodopera femminile, talvolta infantile; una società impregnata di cattolicesimo, reticente se non ostile nel culto e nell'esibizione del corpo. Per motivi



Figura 1 Rinaldo Simen.
Archivio della Società storica locarnese, Fondo Simen.

analoghi, la ginnastica era poco sviluppata in Vallese, nella Svizzera centrale o nel semicantone di Appenzello Interno. La ginnastica in Svizzera era infatti un fenomeno essenzialmente urbano, protestante e industriale¹.

La debolezza del movimento ginnico associativo si ripercuoteva sulla ginnastica scolastica e viceversa. La stretta collaborazione tra i due, tra il 1894 e il 1904, ossia quando Simen era alla testa della pubblica educazione ticinese e Gambazzi la persona di riferimento per l'insegnamento della ginnastica nelle scuole superiori del Ticino, permise alla ginnastica scolastica, e in particolare a quella femminile, di fare passi avanti decisivi in un Cantone che doveva colmare un certo ritardo rispetto al resto del Paese. Oltre alle rispettive funzioni dirigenziali, entrambi ricoprirono anche un

ruolo simbolico e quasi iconico in ambito ginnico e politico.

Rinaldo Simen, dirigente ginnico e capo politico

I contemporanei erano unanimi nel riconoscere a Rinaldo Simen le doti di leader e lo sottolineavano con qualche enfasi retorica. Qualità che gli erano attestate tanto in campo ginnico, quanto in ambito politico, due mondi che per lui tendevano a sovrapporsi. Rinaldo Simen era noto in Ticino quale « duce » del movimento ginnico cantonale. Espressione usata da Felice Gambazzi al momento della scomparsa del ginnasta e uomo politico: « *Il duce dei ginnasti ticinesi si è spento a Lucerna nella notte del 20 settembre u.s.* »²

Il filosofo Alfredo Pioda, suo amico, così descriveva Simen nel 1891, sottolineando l'identificazione tra qualità fisiche e morali: « *Potente in tutta la persona, con un torace che Dio guardi riceverne un urto; una fronte quadrata, che rivela una saldezza straordinaria di propositi; un naso lungo e dilatantesi alla base, appunto come chi stia largo in gambe a reggersi più sicuro, che rivela una diligenza grande di osservazione... Tal è quella natura d'acciaio temprata lentamente in vent'anni di contrasto politico.* »³

Vediamo allora chi era Rinaldo Simen e in che modo si era conquistato questa statura di leader, tanto in ambito ginnico, quanto in campo politico. Era nato a Bellinzona l'8 marzo 1849, figlio di Rocco, commerciante⁴ e capitano dei carabinieri, e di Caterina Borghetti. Dopo gli studi ginnasiali a Bellinzona si trasferì a Locarno come impiegato dei telegrafi, intorno al 1865.

A Locarno, dove si stabilì durevolmente dal 1866, ebbe modo di frequentare ambienti culturali curiosi di teosofia e spiritismo, ai quali apparteneva anche il filosofo Alfredo Pioda (1848-1909)⁵. Fu probabilmente in tali ambienti cosmopoliti che Simen conobbe la prima moglie: Anna Carolina de Jacoby du Vallon (1835-1901)⁶. Il matrimonio, celebrato nel 1880, consentì a Simen di garantirsi una certa agiatezza che gli



Figura 2 La testata del primo numero de *Il Ginnasta* (6 dicembre 1868).

permise di consacrarsi totalmente al giornalismo politico. Anna Carolina morì nel 1901 e l'anno seguente Simen sposò in seconde nozze Ilda Galli di Locarno, dalla quale ebbe due figli: Rocco⁷ ed Elvezio. La moglie morì a 44 anni il 3 settembre 1904.

A Locarno entrò pure presto in contatto con alcuni tribuni del partito liberale, in particolare con Augusto Mordasini (1846-1888), con il quale condivideva la passione per il giornalismo militante, come pure l'impegno in campo ginnico. I due fondarono prima il giornale *Il Tempo* (1874) e poi, nel 1878, il quotidiano *Il Dovere*, che divenne la principale voce dei liberali radicali, allora all'opposizione nel Cantone.

Prima ancora di affermarsi come esponente politico, Simen era diventato un leader in ambito ginnico. Non sono state reperite fonti o informazioni certe su come Simen si sia avvicinato al mondo ginnico. Potrebbe averlo fatto quando frequentava il ginnasio a Bellinzona, dove ebbe come docente di lingue Emilio Franscini, primo presidente della Società ginnastica di

Bellinzona⁸ e autore nel 1864 del primo manuale di ginnastica pubblicato in Ticino⁹. Fatto sta che a soli 17 anni, l'8 giugno 1866, durante la riunione costitutiva della Società locarnese di ginnastica, assunse la presidenza del sodalizio, che mantenne fino a dopo la sua elezione nel governo cantonale. Gli inizi non furono brillanti: nei mesi seguenti ben due riunioni del comitato andarono a vuoto, poiché oltre al presidente non si presentò nessuno¹⁰. Nel 1868, oltre ad aver preso parte come ginnasta alla Festa federale di Bellinzona, Simen fondò il periodico *Il Ginnasta. Organo della Società federale di ginnastica*, il primo foglio ginnico della Svizzera italiana¹¹. Convinse infatti la Società locarnese a lanciare e finanziare con un capitale azionario la pubblicazione, nel cui programma immediato vi era la creazione di un'associazione o federazione cantonale ticinese delle Società di ginnastica. L'obiettivo fu raggiunto nel gennaio 1869¹²: tra varie difficoltà, pochi affiliati e forse anche scarso impegno – sempre stigmatizzato da Simen nel suo periodico – le Società di Locarno, Lugano e



Figura 3 Busto di Rinaldo Simen, inaugurato nel 1913 e conservato nella sede della Società federale di ginnastica di Locarno.

Bellinzona organizzarono a turno dal 1871 una festa cantonale e assunsero, sempre a turno, la gestione dell'associazione cantonale. Nel 1869 le Società ginniche ticinesi contavano poco più di 200 aderenti, reclutati soprattutto tra i commercianti, gli impiegati del settore pubblico e le professioni liberali¹³.

La pubblicazione del *Ginnasta*, grazie al solo Simen, che lamentava spesso la mancanza di collaborazione, continuò tra mille difficoltà e scarsi risultati fino al 1880¹⁴. La ginnastica in Ticino, nonostante gli iperbolici resoconti delle feste cantonali pubblicati sul periodico, era stagnante. Dalle colonne del *Ginnasta* Simen a volte incoraggiava e supportava, a volte criticava e rampognava il movimento ginnico locale (Società e comitato cantonale) accusandolo d'inerzia, ribadendo la sostanziale stagnazione della ginnastica in Ticino e denunciando lo scarso numero di ginnasti attivi che faceva mancare la massa critica necessaria per consentire al movimento ginnico di affermarsi¹⁵. Inoltre, lodava le iniziative della Confederazione per rendere obbligatoria la ginnastica nelle scuole mediante la legge sull'organizzazione militare

del 12 novembre 1874, concretizzata con l'ordinanza federale del 1878, mentre denunciava la passività delle autorità cantonali, soprattutto dopo il 1877, quando i conservatori ottennero la maggioranza e scalarono dal potere i liberali.

Il ruolo patriottico della ginnastica – ossia la promozione dei valori repubblicani nei quali si riconoscevano le forze politiche liberali – era del resto per Simen la funzione principale del movimento ginnico. Ciò gli consentiva di legare strettamente attività ginnica e militanza politica in seno al partito liberale radicale, poiché le due finalità, ai suoi occhi, coincidevano.

A Locarno Simen, oltre alla Società di ginnastica, presiedette la Patriottica, espressione del militantismo radicale. Nel luglio 1877, insieme ad alcuni altri esponenti radicali fu arrestato e detenuto per un mese, in seguito ad alcuni incidenti scoppiati in margine a una festa di tiro¹⁶. Lo schieramento partitico dei ginnasti si evince pure dal fatto di una cena offerta dalla Società locarnese nel 1876 « ai membri liberali del Consiglio di Stato »¹⁷.

Simen si era fatto le ossa come leader in seno al movimento ginnico, ma il movimento stesso era troppo debole e disperso per poter costituire una lobby o una rete sufficientemente forte da potersene servire per la propria affermazione politica. In ambito sportivo il serbatoio di militanti per il partito liberale radicale rimanevano i tiratori, più numerosi, meglio organizzati e più efficaci, non da ultimo perché muniti di carabina, in un Cantone che non aveva rinunciato alla violenza come metodo di lotta politica. Simen ha perciò costruito la sua leadership politica attraverso il giornalismo militante di opposizione al governo conservatore al potere dal 1877 al 1890, quando sarà rovesciato da un'insurrezione armata capeggiata tra gli altri proprio da Rinaldo Simen¹⁸.

Se dopo lo slancio del decennio 1860 le Società di ginnastica ticinesi sembravano

vivacchiare, la ginnastica scolastica non conosceva sorte migliore, per mancanza di insegnanti, di locali e attrezzature e per lo scarso interesse manifestato da una popolazione in gran parte rurale che stentava a vedervi una qualche utilità. L'obbligo prescritto dall'ordinamento federale fu implementato, almeno in teoria, nel 1883 nell'ordinamento scolastico cantonale¹⁹. In pratica persistevano gli ostacoli citati, ai quali si aggiunse, dopo l'avvento al potere dei conservatori, lo scarso sostegno – per non dire l'ostilità – delle stesse autorità politiche e scolastiche.

Per oltre un ventennio, dal 1868 al 1890, Simen si impegnò come ginnasta attivo (con risultati discreti nei vari concorsi), dirigente associativo e pubblicista nel promuovere la pratica ginnica, decantandone i meriti e i valori, difendendola da chi accusava i ginnasti di mirare soltanto alla prestanza fisica, sottolineandone invece la portata morale per la formazione del carattere, oltre alla dimensione igienica e a quella patriottica. Ciò gli valse l'ammirazione, per non dire la venerazione, nel mondo ancora piuttosto ristretto e piuttosto emarginato della ginnastica ticinese²⁰.

Attivo nel combattere strenuamente la maggioranza conservatrice al potere nel Cantone, Rinaldo Simen assunse il primo incarico politico nel 1890, come membro dell'effimero governo provvisorio proclamato dai liberali. Eletto nel governo cantonale nel 1893 divenne il leader del partito liberale. In governo assunse la direzione della pubblica educazione e dell'agricoltura. Nei 12 anni passati nel governo cantonale ticinese ebbe modo di svolgere un'ampia azione in favore dello sviluppo dell'educazione fisica, grazie alla collaborazione con Felice Gambazzi. Tuttavia, il Simen responsabile della scuola ticinese dovette ammettere la difficoltà a realizzare progressi rapidi nell'insegnamento della ginnastica, per carenza di docenti quali-

ficati e insufficienze infrastrutturali. « Per la ginnastica non si possiede ancora il personale completamente idoneo a insegnarla razionalmente e nella maggior parte dei Comuni mancano una piazza sufficiente gli attrezzi i più elementari per gli esercizi », si legge nel contreso del Dipartimento della pubblica educazione per l'anno 1896²¹.

Significative del ruolo riconosciuto a Simen e delle speranze riposte nella sua azione politica a favore dell'educazione fisica, le parole con le quali il *Bollettino della Società cantonale di ginnastica* aveva accolto nel febbraio 1893 la sua elezione in governo: « Tu che sei il padre della ginnastica nel nostro Cantone, tu che ti sei affaticato colla parola, colla penna e coi fatti per rialzare la nostra causa gettata nel fango dalla superstizione derisa da autorità che in essa vedevano un nemico, tu e nessuno meno di te, comprendi il perché abbiamo lottato e continuiamo a lottare per l'educazione fisica della nostra gioventù, lotta che oggi riprendiamo con maggior lena e fidenti in un felice avvenire perché abbiamo in te un valoroso collaboratore, che saprà rendere giustizia alle nostre legittime aspirazioni. »²²

Rinaldo Simen rimase in governo per tre legislature fino al 1905, quando rinunciò a un'ulteriore candidatura, principalmente perché in disaccordo con l'ala sinistra del partito che gli rimproverava la sua politica di collaborazione con il partito conservatore, del resto inevitabile in un sistema proporzionale. Parallelamente, Simen fu senza interruzione deputato al Consiglio degli Stati dal 1893 fino al decesso e fu il primo ticinese a presiedere la camera dei Cantoni. Conosciuto e apprezzato in ambito nazionale, fu designato delegato della Confederazione all'esposizione universale di Milano nel 1906. Già membro del consiglio d'amministrazione della ferrovia del Gottardo, fu nominato nel 1910 direttore del V° circondario delle Ferrovie federali svizzere e si trasferì per ragioni di lavoro a Lucerna, dove morì dopo una brevissima malattia il 20 settembre 1910.



Figura 4 Prima festa cantonale di ginnastica a Locarno nel 1871.
Archivio SFG Locarno.

Felice Gambazzi, una vita per la ginnastica

Ginnasta, monitore, docente di educazione fisica, pubblicista, promotore di convegni ginnici scolastici, rivenditore di attrezzi e articoli sportivi: nel periodo fra il 1894 e la prima guerra mondiale Felice Gambazzi fu la persona di riferimento della ginnastica cantonale, associativa e scolastica. Uomo di fiducia di Rinaldo Simen, Gambazzi diede lo slancio definitivo alla diffusione dell'educazione fisica in Ticino.

Felice Gambazzi nacque a Novaggio nel 1871, figlio di Siro Gambazzi e Margherita Bertoli. Dopo la terza elementare lasciò il Ticino per lavorare come garzone fornaciaio in Piemonte e da lì qualche anno più tardi, nel 1886, si trasferì a Losanna dove venne impiegato dall'impresario Bertoli di Novaggio come apprendista decoratore. A Losanna frequentò le scuole serali e diventò prima alunno e poi socio attivo della locale Società di ginnastica Amis Gymnastes.

Partecipò alle feste federali di Lucerna nel 1888 e di Ginevra nel 1891²³, anno in cui venne ingaggiato come monitore degli alunni e fu chiamato al ginnasio cantonale vodese per svolgere supplenze delle lezioni di ginnastica.

Rientrato in Ticino nel 1891, l'anno seguente Felice Gambazzi fondò la società Amici ginnasti di Novaggio e Astano²⁴. Nel 1894, anno della festa federale di ginnastica a Lugano, il governo ticinese adottò un regolamento dedicato alla formazione degli insegnanti di ginnastica proposto dal neo direttore del Dipartimento della pubblica educazione Rinaldo Simen, che prevedeva la nomina di due docenti-monitori di ginnastica per le scuole tecniche e superiori del Cantone: al neocastellano Ferdinand Mojon furono assegnate le scuole del Sopraceneri, mentre Felice Gambazzi fu nominato docente per il liceo e le scuole tecniche di Lugano, i ginnasi di Curio, Agno, Tesserete e Mendrisio²⁵; nel contempo diventò anche monitore della

Società ginnastica di Lugano e docente di ginnastica e scherma presso l'Istituto tecnico commerciale Landriani di Lugano²⁶.

Nel gennaio del 1895 Felice Gambazzi aderì alla Società svizzera dei maestri di ginnastica (*Schweizerischer Turnlehrerverein*) e frequentò a Neuchâtel il corso normale di ginnastica per ragazze ottenendo note eccellenti²⁷. In seguito, a partire dall'anno scolastico 1898-1899 sostituì Mojon a Locarno dove insegnò nelle scuole normali maschili e femminili, come pure al ginnasio, diventando il punto di riferimento per la Svizzera italiana in materia di educazione fisica²⁸ e facendosi portavoce dell'utilità della ginnastica presso la popolazione²⁹. In particolare, fu pioniere dell'educazione fisica femminile in Ticino, pubblicando il primo manuale di educazione fisica destinato alle allieve e adoperandosi nell'organizzazione di corsi normali di ginnastica femminile.

Insieme al maestro Edoardo Garbani, Felice Gambazzi fondò nel 1902 a Locarno la Società di educazione fisica fra i docenti ticinesi il cui scopo era « *unire i docenti delle scuole elementari mediante i vincoli dell'amicizia ed i legami patriottici, onde incoraggiarsi e sostenersi reciprocamente; di riunire e organizzare i maestri allo scopo di perfezionare l'educazione nazionale della Gioventù ticinese; di sviluppare e coltivare la Ginnastica ed i giuochi nazionali e di propagarne sempre più l'amore nel popolo ticinese* »³⁰. La società si fece così promotrice e di una serie di richieste indirizzate direttamente al Dipartimento della pubblica educazione, a cominciare dalla necessità di avere dei piazzali per la ginnastica e dalla lotta all'abuso del busto nelle scuole secondarie, proponendo il divieto di indossare il corsetto alle ragazze che frequentavano le scuole dello Stato³¹. La Società di educazione fisica fra i docenti ticinesi si occupò di organizzare sia dei corsi normali di ginnastica per maestre e maestri, sia dei convegni ginnastici scolastici in diverse località del Cantone con grande soddisfazione del capo del Dipartimento della pubblica educazione Rinaldo Simen³².

Felice Gambazzi fu promotore della ginnastica non soltanto in ambito scolastico, ma anche a livello associativo, sia nel ruolo di monitore cantonale dell'Associazione cantonale ticinese di ginnastica (ACTG) dal 1898 al 1908³³, sia riprendendo nel 1896 la redazione del *Bollettino della società cantonale ticinese di ginnastica* e di altri periodici del settore (*Il Ginnasta* negli anni 1899-1911 e *L'educazione fisica* dal 1912 al 1914), sia rappresentando l'associazione cantonale all'assemblea dei delegati della Società federale di ginnastica e svolgendo il ruolo di giurato alle feste federali di ginnastica di La Chaux-de-Fonds (1900), Zurigo (1903), Berna (1906) e Losanna (1909)³⁴. All'inizio del nuovo secolo, insieme a Luigi Guinand, docente e monitore a Lugano, rinnovò il regolamento delle feste cantonali di ginnastica, rendendolo più tecnico³⁵.

Fu proprio insieme al comitato dell'ACTG che nel 1902, a seguito della bocciatura in Gran Consiglio della proposta di Simen di aumentare il preventivo del suo dipartimento di 2.000 franchi a favore di un docente di ginnastica per la Scuola di Commercio³⁶, che Felice Gambazzi propose alle autorità cantonali un progetto volto a promuovere una più larga e sistematica diffusione dell'educazione fisica nel Cantone e dell'insegnamento della ginnastica nelle scuole elementari e secondarie. La sua proposta, intitolata « Programma per l'organizzazione ginnastica nelle scuole secondarie e nelle scuole elementari dei centri del nel Cantone Ticino », consisteva in un'azione volta ad aumentare da due a quattro i posti stabili di maestro di ginnastica favorendo una maggior capillarità sul suolo cantonale. In quella occasione Simen e Gambazzi poterono finalmente festeggiare una grande vittoria: nel 1903 il Gran Consiglio approvò il messaggio sull'aumento del numero dei maestri di ginnastica³⁷. Pian piano il numero dei docenti con competenze nell'insegnamento della ginnastica aumentava in tutto il Cantone e nel 1904 l'ACTG istituì la prima commissione tecnica (composta da docenti di ginnastica



Figura 5 Felice Gambazzi, 1890 ca.
Archivio privato famiglia Gambazzi.

e/o monitori di una delle sezioni cantonali): Felice Gambazzi ne fu il primo presidente e a lui si affiancarono Luigi Guinand, Romolo Fioretti, Armin Lerch e Alessio Zutter³⁸.

A partire dall'anno scolastico 1905-1906 Felice Gambazzi tornò a insegnare nelle scuole di Lugano e fu nuovamente anche monitore della locale Società di ginnastica, di cui ricoprì anche la carica di presidente negli anni 1906 e 1907³⁹. Insieme a un comitato di maestre delle scuole comunali di Lugano nel 1907 fondò e diresse la Società per l'educazione fisica femminile di Lugano, la prima sezione femminile di ginnastica del Cantone, che nel 1910 organizzò il primo congresso svizzero di educazione fisica femminile, un evento capace di riunire sulle rive del Ceresio oltre 450 bambine e ragazze⁴⁰. Sul finire del 1910, a seguito di diverse polemiche legate ai diritti di proprietà del quindicinale *Il Ginnasta* e di divergenze tecniche nonché personali (soprattutto con il presidente Giuseppe Canova e con Luigi Guinand, che

nel 1908 lo sostituì alla presidenza della commissione tecnica dell'ACTG e come delegato alle assemblee federali)⁴¹, Felice Gambazzi e con lui la Società ginnastica di Lugano si allontanarono temporaneamente dall'ACTG. Gli screzi culminarono nel 1913 quando la Società di ginnastica di Lugano organizzò un concorso internazionale per festeggiare il proprio cinquantesimo anno di attività, mentre l'ACTG ritenne che tale evento avrebbe pregiudicato la festa cantonale dell'anno seguente prevista a Chiasso. I dissidi aumentarono al punto tale che le sezioni ticinesi non parteciparono ai festeggiamenti del cinquantenario della sezione di Lugano – al cui concorso ginnico abbinato parteciparono 1.300 ginnasti svizzeri e italiani – e l'ACTG arrivò al punto di radiare la sezione di Lugano. La risoluzione del conflitto necessitò l'istituzione di una commissione arbitrale presieduta da Arthur Schaechtlin, presidente del comitato centrale federale, che nell'aprile del 1914 a Berna impose la cessazione del litigio⁴².

Non più attivo a livello cantonale, nel dicembre del 1915 Felice Gambazzi si dimise anche dal ruolo di insegnante nelle scuole comunali di Lugano e in seguito partì per Parigi insieme a due dei sette figli avuti da Virginia Cantoni, sposata nel 1897. Pur ricoprendo la carica di sindaco a Novaggio dal 1924 al 1932, soggiornò nella capitale francese, dove gestiva un'impresa di pittura, fino all'inizio degli anni Trenta⁴³. Dalla primavera del 1932, forte delle sue competenze in ginnastica svedese acquisite durante un corso all'Istituto reale di Stoccolma nel 1908, fu incaricato della ginnastica correttiva nelle scuole comunali di Lugano⁴⁴. Nel 1938 diede alle stampe un manuale di ginnastica correttiva, dedicandolo a Rinaldo Simen e a Emilio Franscini « *benemeriti pionieri dell'educazione fisica nel Cantone Ticino* »⁴⁵.

Negli anni Quaranta il comitato dell'ACTG riconobbe a Felice Gambazzi il suo ruolo pionieristico nella diffusione della ginnastica in Ticino con attestazioni di gratitudine.



Figura 6 Primo corso normale di educazione fisica femminile, Chiasso, 1904. Archivio privato famiglia Gambazzi.

Ad esempio, nel 1945 organizzò a Bellavista (Monte Generoso) un convegno delle squadre di ginnastica in onore dei « *veterani e pionieri della ginnastica popolare, prof. Felice Gambazzi e prof. Luigi Guinand* »⁴⁶. Dopo una vita dedicata alla causa della ginnastica e alla gioventù ticinese, come pure al suo amore per il Malcantone, Felice Gambazzi si spense a Novaggio il 1° agosto 1953. Riconosciuto unanimemente come il « *padre della ginnastica femminile ticinese* », Felice Gambazzi fu pianto dall'intero movimento cantonale⁴⁷.

Conclusione

Da Simen e Gambazzi: dal ruolo politico alla competenza tecnica

La promozione e la diffusione della ginnastica associativa e scolastica in Ticino si deve principalmente a Rinaldo Simen e a Felice Gambazzi. Il primo ne gettò i semi con pazienza e non poche difficoltà ponendosi come

leader ginnico soprattutto a livello politico, il secondo – docente e monitore cantonale – li fece germogliare e diffondere grazie alle sue competenze tecnico-didattiche in materia di educazione fisica e all'appoggio incondizionato di un Rinaldo Simen diventato nel frattempo membro del governo cantonale e responsabile per oltre un decennio del Dipartimento della pubblica educazione. Provenienti dal mondo impiegatizio, rispettivamente artigianale, Simen e Gambazzi erano abbastanza atipici nel mondo dei dirigenti ticinesi dell'Ottocento, costituito soprattutto di avvocati, medici, ingegneri o ecclesiastici.

Non è dato a sapere come i due si conobbero, ma le parole di Gambazzi nel suo discorso pronunciato alla morte di Rinaldo Simen sono emblematiche: « *Nell'agosto del 1893, Egli, sul campo della festa cantonale di Bellinzona, fece promettere a chi ha in questo momento il dolore di parlare dinanzi alla Sua bara, di continuare l'apostolato, da*

lui incominciato, a favore della educazione fisica dei giovani ticinesi. »⁴⁸

Accomunati dalla fede liberale e da una passione viscerale per la ginnastica, Rinaldo Simen e Felice Gambazzi furono entrambi dirigenti carismatici del movimento ginnico cantonale, votati alla promozione dell'insegnamento obbligatorio della ginnastica nelle scuole ma anche alla diffusione dell'attività fisica fra la popolazione, ed entrambi diffusero il loro credo attraverso la fervente attività di pubblicisti. Il rapporto tra ginnastica e politica era tuttavia asimmetrico: la

leadership politica poteva influenzare l'evoluzione della ginnastica, mentre una posizione dirigenziale in ambito ginnico poteva difficilmente garantire un ruolo politico di primo piano. È indubbio che con la morte di Simen nel 1910 si concluse un'epoca, la parabola di Gambazzi iniziò la sua discesa e lo strappo con gli altri dirigenti della ginnastica cantonale lo portò probabilmente alla decisione di chiudere questo importante capitolo della sua vita nel 1915, partendo alla volta di Parigi. Ad ogni modo, il ruolo pionieristico avuto da entrambi resta innegabile.

Biografie: Marco Marcacci. Laureato in storia presso l'Università di Ginevra, dove ha lavorato come ricercatore e insegnato la storia dell'educazione fisica e dello sport. Da tempo attivo come redattore e ricercatore indipendente, è autore di numerose pubblicazioni, in francese e in italiano, sulla storia politica, culturale, educativa e sportiva del XIX e XX secolo.

Manuela Maffongelli. Laureata in storia presso l'Università di Neuchâtel (2008). In seguito si è occupata principalmente di storia delle donne e di storia sociale. Oggi è storica presso la Divisione cultura della Città di Lugano e svolge un dottorato sulla storia dello sport femminile in Ticino presso l'Università di Losanna.

Parole chiave: Ticino, ginnastica, politica, educazione fisica scolastica, ginnastica femminile.

Abstract: This essay analyses the role of two leaders in the gymnastics movement in the Italian-speaking Swiss region of Ticino: a politician (Rinaldo Simen) and a gymnastics teacher and instructor (Felice Gambazzi). In a Catholic and mainly rural territory, the collaboration between Simen and Gambazzi – taking advantage of their leading position – fostered the development of gymnastics, especially school gymnastics, between the 19th and 20th centuries.

Keywords: Southern Switzerland, gymnastics, politics, physical education, female gymnastics.

Notes

- ¹ MARCACCI Marco, «Modernité et essor du sport au Tessin», in: BUSSET Thomas, JUCKER Michael, KOLLER Christian (Hrsg.), *Sportgeschichte in der Schweiz; Stand und Perspektiven / Histoire du sport en Suisse: état des lieux et perspectives*, Neuchâtel, CIES, 2019, pp. 139-154.
- ² *Il Ginnasta*, 1° ottobre 1910, p. 166.
- ³ PIODA Alfredo, *Le confessioni di un visionario*, Bellinzona, Casagrande, 1990, p. 73 (il ritratto di Simen risale al 1891, apparso dapprima sul quotidiano *Il Dovere* e poi ripreso nel numero unico, edito in occasione dell'inaugurazione del monumento a Simen).
- ⁴ Un documento ritrovato nel Fondo Simen lo designa invece come impiegato postale (Archivio della Società storica locarnese, Fondo Simen sc. 7).
- ⁵ GILARDONI Virgilio, «La "rivoluzione sbagliata" nelle lettere inedite di Romeo Manzoni», *Archivio storico ticinese*, n. 77-78, 1979, pp. 3-174.
- ⁶ GILARDONI Virgilio, «Lettere di Alfredo Pioda a Emilia Franzoni», *Archivio storico ticinese*, n. 5, 1961, p. 248 (nota 2). Anna Carolina, nativa di Parigi, era vedova del conte Emanuel Guay Des Touches e risiedeva a Minusio quale dama di compagnia dell'ufficiale russo Emanuele De Gerbel Nicolaieff; alla morte di costui ne aveva ereditato i beni, tra i quali la villa Roccabella a Minusio, dove risiedeva. Secondo i documenti di stato civile ticinesi Anna Carolina sarebbe nata il 16 settembre 1845 ma l'atto di nascita rilasciato nel 1880 dalle autorità francesi indica il 16 settembre 1835, il che conferma quanto si affermava in Ticino, ossia che fosse molto più anziana di Simen (Archivio della Società storica locarnese, Fondo Simen sc. 1).
- ⁷ Rocco Guglielmo Tell Simen, detto Rocchino, era nato fuori dal matrimonio a Genova, il 16 marzo 1897, dove fu battezzato. Nel 1912 fu iscritto nei registri di stato civile di Minusio come figlio legittimo di Rinaldo e Ilda Simen, nata Galli (Archivio della Società storica locarnese, fondo Simen, sc. 1, cam 4).
- ⁸ Fondazione Pellegrini Canevascini. Fondo SFGB Società federale di Ginnastica Bellinzona, sc. 10.
- ⁹ FRANSCINI Emilio, *Manuale di ginnastica dedicato alla gioventù ticinese*, Bellinzona, Colombi, 1864.
- ¹⁰ Archivio della Società federale di ginnastica Locarno. Verbali della SFG di Locarno, 1868-1893.
- ¹¹ Archivio della Società federale di ginnastica Locarno. Verbali della SFG di Locarno, 1868-1893.
- ¹² GILARDI Mario, SARTORI Aldo, *I 100 anni della A.C.T.G. 1869-1969*, Mendrisio, Tipo-Print, 1969, pp. 12-13.
- ¹³ MARCACCI Marco, «Lo sport fattore di modernizzazione sociale e culturale», *Archivio storico ticinese*, n. 152, 2003, pp. 5-28. La Società ginnica di Chiasso, menzionata nel 1869, scomparve subito dopo e fu rifondata nel 1877 (*Il Ginnasta*, 15.2.1878).
- ¹⁴ Che la Società ginnica locarnese non fosse particolarmente florida, lo testimonia anche il fatto che nel 1881 dovette essere rifondata dopo aver cessata l'attività per diversi mesi. Archivio della Società federale di ginnastica Locarno. Circolare datata 1° aprile 1881.
- ¹⁵ Si veda per esempio *Il Ginnasta*, 15.1.1876.
- ¹⁶ *Il Tempo*, 26-27 luglio e 18-19 agosto 1877.
- ¹⁷ *Il Ginnasta*, a. X, n. 5-6, 22 marzo 1878.
- ¹⁸ GHIRINGHELLI Andrea, BIANCHI Roberto, *1890 il respiro della Rivoluzione. Il bivio della politica ticinese*, Bellinzona, Salvioni, 1990.
- ¹⁹ «Decreto circa l'introduzione dell'insegnamento della ginnastica nelle scuole primarie e secondarie», *Foglio Ufficiale*, n. 36, 7 settembre 1883.
- ²⁰ Un busto di Simen, opera dello scultore locarnese Ettore Rossi, fu solennemente inaugurato il 26 gennaio 1913 e affidato alla Società ginnica locarnese che lo conserva ancora oggi nella propria sede. *Il Dovere*, 27.1.1913.
- ²¹ *Contoresi del Consiglio di Stato, Dipartimento della pubblica educazione*, 1896, p. 24.
- ²² *Bollettino della Società cantonale ticinese di ginnastica*, a. II, n. 2, febbraio 1893, p. 17.
- ²³ CHIESA Virgilio, *I cento anni della «Federale» di Lugano. 1863-1963*, Lugano, Arti Grafiche Labor, 1963, p. 49.
- ²⁴ «Nuova società di ginnastica a Novaggio», *Bollettino della Società cantonale ticinese di ginnastica*, n. 2, febbraio 1892, p. 18.
- ²⁵ «Ginnastica», *Gazzetta Ticinese*, 27 marzo 1894, p. 2.
- ²⁶ Archivio privato famiglia Gambazzi (per gentile concessione di Flavio Gambazzi). Attestato di lavoro F. Gambazzi, 8 giugno 1898.
- ²⁷ Archivio privato della Società svizzera dei maestri di ginnastica (SSMG). Quaderno dei verbali della SSMG, anni 1891-1901.
- ²⁸ Felice Gambazzi, insieme con il neocastellano Ulysse Matthey-Gentil e con lo sciaffusano Hermann Bächli fece parte della Commissione di terminologia per la traduzione del Manuale federale di ginnastica. *Il ginnasta svizzero italiano*, anno I, n. 5-6, 30 giugno 1899, p. 17.
- ²⁹ GAMBAZZI Felice, *L'utilità della ginnastica*, Bellinzona, Colombi, 1902.
- ³⁰ *Statuto della Società di Ginnastica fra i docenti ticinesi, fondata nel 1902*, Locarno, Tipog. Bonicalzi, 1903, p. 3.
- ³¹ *Il Ginnasta*, anno VI, n. 2, 15 gennaio 1904, p. 3.
- ³² «I convegni ginnastici scolastici», *Il Ginnasta*, anno V, n. 19, 1° luglio 1903, p. 13.
- ³³ GILARDI Mario, SARTORI Aldo, *I 100 anni...*, pp. 35-36.
- ³⁴ GAMBAZZI Felice, «Il nostro congedo», *L'educazione fisica*, agosto-dicembre 1914, p. 90.

- ³⁵ GILARDI Mario, SARTORI Aldo, *I 100 anni...*, pp. 35-36.
- ³⁶ *Processi verbali del Gran Consiglio della Repubblica e Cantone Ticino*, sessione ordinaria del 7 novembre 1901, pp. 29-30.
- ³⁷ *Processi verbali del Gran Consiglio della Repubblica e Cantone Ticino*, sessione ordinaria del 26 gennaio 1903, p. 327.
- ³⁸ « Società Cantonale Ticinese di Ginnastica », *Il Ginnasta*, anno VI, n. 10, 15 maggio 1904, p. 8.
- ³⁹ CHIESA Virgilio, *I cento anni della « Federale » di Lugano...*, p. 149.
- ⁴⁰ GAMBAZZI Felice, *Primo Congresso Svizzero di Educazione Fisica Femminile*, Lugano, Tipografia Carlo Traversa, 1910, p. 37.
- ⁴¹ GILARDI Mario, SARTORI Aldo, *I 100 anni...*, p. 45; « Società cantonale di ginnastica », *Gazzetta ticinese*, 9 dicembre 1908, p. 2.
- ⁴² GILARDI Mario, SARTORI Aldo, *I 100 anni...*, pp. 55-58; GAMBAZZI Felice, « Il nostro congedo », *L'educazione fisica*, agosto-dicembre 1914, pp. 91-92.
- ⁴³ MUSCHIETTI Siro Camillo, *Novaggio sotto la lente*, vol 1, s. l., S. Muschietti, 2020, pp. 232-233. Nel 1929 Gambazzi fondò e presiedette la Pro Malcantone.
- ⁴⁴ Archivio storico Città di Lugano. Fondo antico del Comune di Lugano, Consiglio comunale. Incarto « Ginnastica correttiva », sessione straordinaria ottobre 1933. Prima del rientro di Felice Gambazzi, negli anni 1931-1932 la ginnastica correttiva veniva impartita in modo irregolare nelle scuole di Lugano e di Viganello dalla danzatrice Ada Franellich, titolare della Scuola Franellich metodo Hellerau-Laxenburg in via Cassarate, nonché coreografa degli spettacoli teatrali proposti in concomitanza con la Fiera svizzera di Lugano. BONESCHI Marta, « Ada Franellich », in: CANELLA Maria, GIUNTINI Sergio, GRANATA Ivano (a cura di), *Donna e sport*, Milano, Franco Angeli, 2019, p. 225.
- ⁴⁵ GAMBAZZI Felice, *Guida di ginnastica correttiva. Deviazioni e cattive attitudini*, Lugano, Tipografia C. Mazzucconi, 1938, p. 3. La devozione e la stima di Felice Gambazzi per Rinaldo Simen si ritrovano anche in altre opere e scritti dell'autore, per esempio nella dedica del manuale *Guida per l'insegnamento della ginnastica nelle scuole femminili. La ginnastica in camera. Il Nuoto*, Bellinzona, Colombi, 1902.
- ⁴⁶ Archivio privato famiglia Gambazzi. Lettera dell'ACTG a Felice Gambazzi del 30 giugno 1945.
- ⁴⁷ « Felice Gambazzi non è morto... », *Il Ginnasta svizzero*, 1.03.1953, pp. 141-143.
- ⁴⁸ *Il Ginnasta*, 1° ottobre 1910, p. 168.

FÜR DEN SPORT ODER FÜR DAS SYSTEM?

Die deutschen Sportführer und ihre Bemühungen um die Teilnahme an den Olympischen Spielen

JULIANE LANZ
Universität Rostock

Übersicht: Der Beitrag untersucht Strukturen und Dynamiken innerhalb der beiden deutschen Sportführungen und deren Entwicklung im ersten Nachkriegsjahrzehnt. Insbesondere die Interaktion der beiden deutschen Staaten miteinander und mit dem IOC wird beleuchtet. Dazu werden die Biographien der Akteure verglichen und herausgearbeitet, dass die ostdeutschen Funktionäre aufgrund ihrer Erfahrungen und Kenntnisse im Nachteil waren. Oftmals ohne akademische Ausbildung, Fremdsprachenkenntnisse und die Fähigkeit, sich auf dem diplomatischen Parkett zu bewegen, war es für sie ungleich schwieriger, die olympische Anerkennung der DDR voranzutreiben. Mit ihren Wurzeln im Arbeitersport konnten sie zunächst nur wenige Verbündete finden. Für die westdeutschen Funktionäre war es wesentlich einfacher, Zugeständnisse und Unterstützung zu erhalten, da sie mit den IOC-Mitgliedern über eine gemeinsame Sprache, einen ähnlichen Bildungshintergrund und Habitus verfügten. Letztlich wird deutlich, dass sowohl die Vertreter aus der DDR als auch aus der Bundesrepublik in erster Linie für ihr jeweiliges System und erst in zweiter Linie für den Sport und die Athleten kämpften.

Im Mai 1951 kamen in Lausanne zwei deutsche Delegationen mit den Vertretern¹ des IOC zusammen, um gemeinsam ein Problem aus der Welt zu schaffen und Menschen aus beiden Teilen Deutschlands die Möglichkeit zu bieten, an den Olympischen Spielen 1952 in Helsinki teilzunehmen. Dies misslang. Obwohl die Mitglieder der beiden Delegationen in ihrer jeweiligen Heimat hochrangige Positionen bekleideten, der Präsident des Internationalen Olympischen Komitees (IOC) das Treffen persönlich leitete und eine Vereinbarung mit

vielen Unterschriften versehen wurde, starteten bei den Olympischen Spielen vierzehn Monate später nur Sportlerinnen und Sportler aus der Bundesrepublik².

Auf dem Foto, das im Rahmen der Zusammenkunft in Lausanne entstand, wirkten die meisten Teilnehmenden zuversichtlich, doch die unterzeichnete Lausanner Vereinbarung trat nie in Kraft.

Im Folgenden soll untersucht werden, wer zu den Sportführungen der beiden deutschen Staaten gehörte und welcher Wandel sich in



Bild 1 Vertreter der deutschen NOKs, des IOC und Anni Strauß (DDR) beim Treffen in Lausanne am 21. Mai 1951.

Aus: TRÖGER Walter, SPITZER Giselher, «Bis zu den Olympischen Spielen 1952» in: NATIONALES OLYMPISCHES KOMITEE FÜR DEUTSCHLAND (Hrsg.), *Rückkehr nach Olympia, Vorgeschichte, Gründung, Erste Jahre*, München, Copress, 1989, p. 152.

der ersten Nachkriegsdekade der deutschen Olympiageschichte vollzog. Insbesondere die Zusammenarbeit der beiden deutschen Staaten mit dem IOC ist, vor dem Hintergrund der Biografien der einzelnen Personen, in diesem Zusammenhang von Bedeutung. Dabei wird gezeigt, dass die Vertreter aus Westdeutschland aufgrund ihrer Herkunft, Kontakte und Erziehung oftmals im Vorteil waren und somit ihre Interessen gegenüber dem IOC erfolgreicher vertreten konnten.

Die Gründung der deutschen Nationalen Olympischen Komitees

Die Niederlage im Zweiten Weltkrieg, die alliierte Besatzung und die sich daraus ergebende deutsche Teilung machten einen Neustart auf olympischer Ebene notwendig.

Um wieder Athletinnen und Athleten zu den Olympischen Spielen entsenden zu können, war es wichtig, vom IOC anerkannt zu sein. Während die Fachverbände der einzelnen Sportarten (beispielsweise der Deutsche Fußballbund) die internationalen Dachverbände (beispielsweise den Weltfußballverband FIFA) um Anerkennung ersuchen mussten, war es für die Aufnahme in das IOC wichtig, bereits einige Mitgliedschaften in diesen Verbänden vorweisen zu können und natürlich überhaupt über ein Nationales Olympisches Komitee (NOK) zu verfügen.

Die Gründung des NOK für Deutschland fand am 24. September 1949 in Bonn statt. Als eines von zwei langjährigen deutschen IOC-Mitgliedern sprach Herzog Adolf Friedrich von Mecklenburg die Einladung aus. Aus dem

deutschen Alleinvertretungsanspruch³ leitete das neue NOK für sich das Selbstverständnis ab, alle Deutschen aus Ost und West in der Olympischen Bewegung zu vertreten. Während der Gründungsfeier erläuterte der Sportfunktionär Carl Diem die Berechtigung deutscher Athleten, wieder an den Olympischen Spielen teilzunehmen, und relativierte die Rolle des Sports im Nationalsozialismus⁴.

Zum Zeitpunkt der Gründung des NOK für Deutschland gab es noch keine Deutsche Demokratische Republik (DDR) und erst recht nicht deren NOK. Erst im Oktober 1949 entwickelte sich aus der Sowjetischen Besatzungszone der sozialistische Staat DDR. Eine Beteiligung am olympischen Sport wurde zu dieser Zeit – in einer Linie mit der Sowjetunion (SU) – als zu bürgerlich eingeschätzt. Doch zu Beginn der 1950er-Jahre erkannte man in der SU das Propagandapotenzial, das mit olympischen Medaillen einherging, und vollzog einen Kurswechsel. Diesen Richtungsentscheid übernahm auch die DDR⁵. Die Gründungsfeier des NOK am 22. April 1951 stand der bundesdeutschen an Feierlichkeit nicht nach und manifestierte damit den in § 1 der neuen Satzung stehenden Anspruch: «*Das am 22. April 1951 in Berlin gegründete Nationale Olympische Komitee ist der Repräsentant des olympischen Gedankengutes in der Deutschen Demokratischen Republik.*»⁶

Der bundesdeutsche Alleinvertretungsanspruch wurde damit zurückgewiesen. Die Reden des neu gewählten Präsidiums beschworen die Abkehr vom Faschismus und distanzieren sich von den Olympischen Spielen in Berlin 1936, die zwar «*sportlich einwandfrei*» gewesen, jedoch von den Nationalsozialisten «*als Mittel der Tarnung und der Täuschung*» verwendet wurden⁷.

Sportführung in den beiden deutschen Teilstaaten

Während die Institutionen der Bundesrepublik ihre Legitimation und den Anspruch, die Bevölkerung der DDR ebenfalls zu repräsentieren, daraus ableiteten, dass sie frei und demokratisch gewählt waren, setzte in der DDR die Sozialistische Einheitspartei (SED) ihren Führungs- und Machtanspruch durch. Dennoch kann man diese Herrschaftsprinzipien nicht automatisch auf die Arbeit in den NOKs übertragen, zumindest nicht in der Gründungsphase. Im NOK für Deutschland ergab sich eine Kontinuität aus der Vorkriegszeit. Die beiden IOC-Mitglieder von Mecklenburg und von Halt sollten schon wegen der guten Kontakte und zurückliegenden Verdienste für den Sport weiterhin zum Einsatz kommen. Da von Halt sich zum Zeitpunkt der Gründung noch in sowjetischer Kriegsgefangenschaft befand, wurde von Mecklenburg Präsident, zwei Jahre später übernahm dann diese Funktion von Halt. Von den 28 Gründungsmitgliedern kamen 21 als Entsandte der verschiedenen Sportfachverbände, darunter die Vizepräsidenten Peco Bauwens (Deutscher Fußballbund) und Max Danz (Deutscher Leichtathletikverband), alle weiteren – so wie Carl Diem – waren persönliche Mitglieder.

Die Mitglieder des NOK der DDR waren ebenfalls von den Sportfachverbänden entsandt worden. Dennoch hatte die Politik hier einen ganz anderen Einfluss: Zwei Tage vor der Gründungsfeier entschied das Sekretariat des Politbüros bereits über die künftigen Mitglieder⁸. Damit erfolgte der erste Verstoß gegen die Regel 25 der Charta des IOC, die politische Unabhängigkeit des NOK, bereits vor der Gründung⁹.

NOK für Deutschland ¹⁰	NOK der DDR ¹¹
Gegründet am 24.9.1949 in Bonn	Gegründet am 22.4.1951 in Berlin (Ost)
Präsident: Albrecht von Mecklenburg (1951 abgelöst durch Karl Ritter von Halt)	Präsident: Kurt Edel
Präsidium (10 Personen): Dr. Peco Bauwens (Fußball), Dr. Max Danz (Leichtathletik), Prof. Dr. Carl Diem, Willi Daume (Handball), Georg Dietrich (Boxen), Dr. Walter Kolb, Dr. Robert Lingau (Rudern), Dr. Gustav Rau (Reiten), Guy Schmidt (Skisport), Bernhard Skamper (Schwimmen)	Präsidium (10 Personen): Fritz Gödicke, Ernst Schmidt, Heinz Dose, Werner Scharch, Erhard Höhne, Anni Wittkowski, Erhard Höhne, Manfred Ewald (Leichtathletik), Erich Riedeberger (Turnen), Walter Kotzan (Eislauf), Jule Feicht (Schwimmen)
Mitglieder der Sportfachverbände (12 Personen): Eugen Eichhoff (Turnen), Erwin Casmir (Fechten), Josef Hergl (Athletik), Willy Klapproth (Moderner Fünfkampf), Gustav Dürwald (Radsport), Carl Gewers (Segeln), Paul Reinberg (Hockey), Dr. Siegfried Reiner (Basketball), Otto Vorberg (Kanu), Herbert Kunze (Eissport), Otto Griebel (Bob- und Schlittensport), Richard Stephanus (Tennis)	Mitglieder der Sportfachverbände (15 Personen): Heinz Busch (Basketball), Erich Hansen (Bobsport), Walter Feist (Rodeln), Johannes Keusch (Kanu), Heinz Richter (Radsport), Roland Weißig (Handball), Gerhard Schulz (Fußball), Karl Pawelke (Hockey), Karl Gallhagen (Reitsport), Lothar Flemming (Wassersport), Gerhard Voß (Moderner Fünfkampf), Willi Meyer (Eishockey), Willi Bohm (Gewichtheben), Rudi Reichert (Segeln)
Persönliche Mitglieder (5 Personen) ohne Amt im Präsidium: Prof. Dr. Gotthold Bohne, Werner Klingeberg, Prof. Dr. E. Redslob, Fritz Wildung, Ludwig Wolker	Ordentliche Mitglieder (21 Personen): Fred Müller, Anni Strauß, Martin Weinhold, Hannelore Baender, Manfred Tomuschat, Werner Welchow, Hans Jacobus, Frau Harbig, Emil Hirschfeld, Erich Recknagel, Max Syring, Karl-Heinz Langhoff, Richard Hoffmann, Arthur Fleischhauer, Gerhard Wenzel, Alfred Müller, Hilde Zehn, Inge Kabisch, Fritz Lorenz, Jutta Großmann, Olga Jentsch-Jordan

Tabelle 1 Gründungsmitglieder der beiden deutschen Nationalen Olympischen Komitees.

Vergleicht man die ersten Mitgliederlisten der beiden deutschen NOKs, ist auf den ersten Blick offensichtlich, dass das NOK für Deutschland mehrheitlich aus Männern mit Doktor- oder Adelstitel bestand, während in der DDR auch Frauen, insgesamt acht, Anni Wittkowski direkt im Präsidium, vertreten waren. Die Wahlen erfolgten (in beiden deutschen NOKs) während der Gründungsfeier, indem der Moderator die vorgeschlagenen Personen – en bloc – per Hand-

zeichen abstimmen ließ. Alle Wahlen erfolgten einstimmig. Im Protokoll der DDR lässt sich nachlesen, dass die persönlichen Mitglieder aufgrund ihrer großen Verdienste für Körperkultur und Sport ausgewählt wurden. In der Auswahl der Sportfachverbände gab es zu diesem Zeitpunkt nur kleinere Unterschiede. Selbst die bürgerlichen Sportarten wie Moderner Fünfkampf und Reiten waren im NOK der DDR vertreten.

Die olympische Situation in Deutschland in den 1950er- und 1960er-Jahren

Mit der Gründung des ostdeutschen NOK begann eine Phase der deutsch-deutschen Olympiageschichte, die erst 1972 ein Ende fand. In München traten erstmals zwei eigenständige deutsche Mannschaften mit eigener Fahne und Hymne an. Dem voraus ging ein zwanzigjähriger Streit um die Repräsentanz deutscher Athletinnen und Athleten.

Dieser begann am Tag der NOK-Gründung in der DDR, dem 22. April 1951. Der neue Präsident Kurt Edel informierte seinen Kollegen Ritter von Halt¹², dass die Vertretung der ostdeutschen Sportler durch das neue NOK der DDR erfolge. Er äußerte außerdem, dass das langfristige Ziel eine gesamtdeutsche Mannschaft sei. Obwohl die Positionen zu diesem Zeitpunkt somit gar nicht so weit auseinanderlagen, antwortete der Präsident des West-NOK sehr reserviert und betonte seinerseits das Ziel einer gesamtdeutschen Mannschaft¹³.

Die Mitglieder des IOC waren ebenfalls irritiert, als ihnen der Aufnahmeantrag des NOK der DDR vorgelegt wurde. Schließlich gab es bereits ein deutsches NOK, das alle Deutschen vertrat. Bei der folgenden IOC-Session in Wien (7.–9. Mai 1951) wurde dieses NOK endgültig anerkannt und die Auflage erteilt, gemeinsam mit dem NOK der DDR eine Olympiamannschaft für die Spiele im Jahr 1952 zu entsenden¹⁴. Um die Details zu klären, lud der IOC-Präsident Avery Brundage Vertreter beider deutschen NOKs nach Lausanne ein.

Fünf Tage vor dem Termin in Lausanne hatten die NOKs bereits eigenständig versucht, eine Einigung zu erzielen. Wunsch der DDR war zu diesem Zeitpunkt ein gemeinsames NOK mit von Halt als Präsidenten und Edel als Vizepräsidenten. Doch das bereits vom IOC anerkannte bundesdeutsche NOK sah keinen Grund, der DDR entgegenzukommen, und wich einer endgültigen Entscheidung aus¹⁵.

In Lausanne kamen das Exekutivkomitee des IOC, vertreten durch Otto Mayer, Comte Bonacossa, Avery Brundage, Armand Massard, Lord Burghley und Albert Mayer, mit den Vertretern der deutschen NOKs aus West und Ost, und Anni Strauß als einziger Frau für die DDR, zusammen. Man einigte sich rasch auf ein Abkommen, später als «Lausanner Vereinbarung» bezeichnet. Demnach sollten die besten Sportler unabhängig vom Wohnort ausgewählt werden – die Verantwortung für diese gesamtdeutsche Mannschaft läge beim bereits ordnungsgemäß anerkannten NOK für Deutschland. Aus Sicht des IOC war somit klar, dass trotz deutscher Teilung nur eine deutsche Mannschaft starten würde, der Sport sich somit offensichtlich über die Politik stellte.

Allerdings hatten die Ostdeutschen Kurt Edel, Werner Scharch und Anni Strauß nicht alles verstanden, da sie kaum Englisch und Französisch sprachen. Der Inhalt des von ihnen unterzeichneten englischsprachigen Dokuments war ihnen somit nicht zugänglich, zumal das IOC keine Dolmetscher zuließ. Das Sekretariat des ZK der SED kündigte somit die Vereinbarung und entband Edel und Scharch von einem Teil ihrer Funktionen, die Rudi Reichert und Manfred Ewald übernahmen¹⁶. Das IOC reagierte konsterniert¹⁷, bemühte sich jedoch 1952 weiter um einen Kompromiss¹⁸, der allerdings an der fehlenden Kooperation der Ost-Entsandten scheiterte¹⁹. So kam keine gemeinsame Mannschaft für das Jahr 1952 zustande. Das Ringen um deutsche Gemeinsamkeit (IOC), Vormachtstellung und Alleinvertretungsanspruch (BRD) sowie Unabhängigkeit und Anerkennung (DDR) sollte die nächsten zwanzig Jahre deutsch-deutscher Olympiageschichte prägen. Für das IOC ergab sich daraus ein intensiver Kontakt mit den Vertretern beider deutscher Teilstaaten. An dieser Stelle sei nur ein kurzer Überblick dargestellt, weitere Darstellungen finden sich in der Literatur²⁰.



CITIUS · ALTIUS · FORTIUS

COMITÉ INTERNATIONAL OLYMPIQUE
MON REPOS, LAUSANNE, SUISSE
TÉL. 23448 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: CIO, LAUSANNE

AGREEMENT ON GERMAN PARTICIPATION
IN 1952 OLYMPIC GAMES.

As decided by the I.O.C. at its meeting in Vienna in May of this year, the Executive Committee of the I.O.C. today at Lausanne met representatives of West and East German Sport to ascertain the result of their discussions on German participation in the 1952 Olympic Games.

It was pointed out that under its rules only one committee for each country can be recognised by the I.O.C. and that the German Olympic Committee is already so recognised and therefore charged with the responsibilities laid down in Rule 25.

It was further made clear at the time of recognition that it was possible for all German amateurs to participate.

The representatives of both sides stated that, in spite of a friendly atmosphere, it had not proved possible to reach agreement on all points.

None the less agreement had been achieved on machinery to ensure that the German team for the 1952 Olympic Games, will be composed of the best German Amateurs regardless of their place of residence in compliance with the rules of the I.O.C.

The Executive Committee of the I.O.C. notes this step forward with pleasure and hopes that in due course a full agreement will be reached. It awaits a further report at its meeting in Helsinki in July 1952, on its recommendation that there be one Olympic Committee for all of Germany.

Lausanne, the 22nd of May, 1951.

Werner Brundage

Stypano

Karl Ritter von Tull
Leo Kanner
J. Kay Jany
Jim Collins

Chas. T. ...
...

Bild 2 Urkunde zur Lausanner Vereinbarung.
Aus: LANZ Juliane, Zwischen Politik, Protokoll und Pragmatismus, Rostock, 2011.

1952 (Helsinki/Oslo)	Das NOK für Deutschland startet nur mit Sportlerinnen und Sportlern aus Westdeutschland.
1956 (Melbourne/ Cortina d'Ampezzo)	Beide deutsche NOKs entsenden eine gemeinsame deutsche Mannschaft. Die Mehrheit der Sportlerinnen und Sportler kommt aus dem Westteil Deutschlands. Für Menschen aus der DDR ist somit erstmals eine Olympiateilnahme möglich.
1960 (Rom/Squaw Valley)	Beide deutsche NOKs entsenden wiederum eine gemeinsame deutsche Mannschaft. Noch einmal stellt das bundesdeutsche NOK den größeren Teil des Starterfeldes. Als Emblem und Flagge dienen die olympischen Ringe in Weiß auf schwarz-rot-goldenem Grund. Bei einem deutschen Sieg ertönt die 9. Symphonie von Beethoven.
1964 (Tokio/Innsbruck)	Nach dem Mauerbau im August 1961 verschlechtert sich die Situation massiv und es kommt mit den Düsseldorfer Beschlüssen zum Abbruch aller Sportbeziehungen. Diese wurden nur zum Auswählen der Mannschaft wieder aufgenommen. Letztlich stellte die DDR mehr Starterinnen und Starter.
1968 (Mexiko-Stadt/ Grenoble)	Im Vorfeld wird das NOK der DDR im Jahr 1965 anerkannt. Zwei getrennte deutsche Mannschaften starten jedoch noch letztmalig mit gemeinsamer Symbolik und somit gemeinsamer Außenwirkung.
1972 (München/Sapporo)	Beide deutsche Mannschaften starten vollkommen unabhängig voneinander und mit eigener staatlicher Symbolik. Da die Spiele auf bundesdeutschem Boden stattfinden, ist noch einmal die Intervention des IOC notwendig, da die Flagge der DDR zu dem Zeitpunkt in der BRD verboten ist.

Tabelle 2 Übersicht über die deutsch-deutsche Situation bei den Olympischen Spielen 1952–1972.

Führungskräfte in Ost und West

Die Biografien und die Sozialisation der Menschen mit Verantwortung im Sport in Ost und West hätten nicht unterschiedlicher sein können. Die auf dem Gebiet der Besatzungszonen 1949 neu gegründeten Staaten handhabten den Umgang mit ihren Funktionären sehr abweichend. Während in der Bundesrepublik nach einer oftmals recht knappen Überprüfung der Schuld im Nationalsozialismus (Entnazifizierung) viele Personen ihre Ämter weiterhin ausüben durften, war dies in der DDR deutlich strenger geregelt. So übten viele westdeutsche Funktionäre ihr Sportengagement über die Zeit des Nationalsozialismus, Zweiten Weltkriegs, Kriegsendes und Neubeginns kontinuierlich aus²¹. Einige von ihnen entstammten Eliten, die vor und nach dem Krieg einfluss-

reich waren und über umfangreiche finanzielle Mittel verfügten. Diese wirtschaftliche Unabhängigkeit wiederum ermöglichte oftmals erst die aufwendigen und einflussreichen Ehrenämter, beispielsweise an der Spitze eines Sportfachverbandes. Mit der gehobenen bürgerlichen oder gar adligen Herkunft gingen oftmals eine gewisse «Weltgewandtheit» samt Umgangsformen, in der Regel höhere akademische Bildung und Fremdsprachenkenntnisse in Englisch und Französisch einher. Erst Jahrzehnte nach dem Ende des Zweiten Weltkrieges begannen Sportverbände der Bundesrepublik, die Rolle von Verbänden und Funktionären im Nationalsozialismus und die rasche Rehabilitation nach dem Zweiten Weltkrieg aufzuarbeiten. In den 1950er- und 1960er-Jahren wurden diese Fragen kaum thematisiert²².

Her- kunft	Name	Geburts- jahr	Funktionen im Sport	Berufliche & wirtschaftliche Situation	Zeit des Nationalsozialismus (NS)
BRD	Bauwens, Peco	1886– 1963	Fußballspieler und seit 1918 prominenter Schiedsrichter, Präsidium NOK (W), Präsident Deutscher Fußballbund	Wirtschaftlich unabhängig, Bauunternehmer	Nähe zur NS-Führung gesucht, Sportfunktionär 33–45, NSDAP-Mitgliedschaft war wg. jüdischer Gattin nicht möglich, Einsatz von Zwangsarbeitern im eigenen Unternehmen
BRD	Danz, Max	1908– 2000	Präsidium NOK (W), Deutscher Leichtathletikverband	Promovierter Arzt	NSDAP-Mitglied seit 1937
BRD	Daume, Willi	1913– 1996	Präsidium NOK (W), Präsident Deutscher Handballbund, ab 1956 Mitglied IOC, ab 1961 Präsident NOK (W)	Finanziell unabhängiger Unternehmer	Als Sportfunktionär aktiv (allerdings untere Ebene); NSDAP-Mitgliedschaft seit 1937, Einsatz von Zwangsarbeitern im eigenen Unternehmen
BRD	Diem, Carl	1882– 1962	Präsidium NOK (W), Gründung Deutsche Olympische Gesellschaft	Professor und Rektor der Deutschen Sporthochschule Köln	Organisator der OS von Berlin 1936, aktiv engagiert in den Strukturen des NS
BRD	von Halt, Karl	1891– 1964	IOC-Mitglied, Präsident NOK (W) nach 1951	Adelstitel für Leistungen im Ersten WK, Karriere im Bankenbereich	Ab 1933 Mitglied SA & NSDAP, NS-Reichssportführer, Volkssturm – sowjet. Gefangenschaft
BRD	von Mecklen- burg, Herzog Adolf Friedrich	1873– 1969	NOK-Präsident 1949– 1951, seit 1926 IOC-Mitglied	Herzog, Präsident der Handelsgesellschaft, Gouverneur in afri- kan. Kolonien	Bereits a. D., bürgerliche Ehrenämter im Sport
BRD	von Mengden, Guido	1896– 1982	Geschäftsführer Deutscher Sportbund, DOG und Generalsekretär NOK (W)	Landvermesser, Sportjournalist	Sportfunktionär, Generalreferent des Reichssportführers, überzeugt von der Symbiose von Sportler und Soldat

Her- kunft	Name	Geburts- jahr	Funktionen im Sport	Berufliche & wirtschaftliche Situation	Zeit des Nationalsozialismus (NS)
DDR	Edel, Kurt	1920– 1987	Präsident NOK der DDR, 1951	Arbeiter, später Sportfunktionär in der DDR, Inoffizieller Mitarbeiter der Staatssicherheit ab 1958	Überzeugter Kommunist
DDR	Heinze, Günter	1925	Präsidium NOK der DDR, Vize DTSB, Generalsekretär NOK, 1981 Mitglied IOC	Maschinenschlosser, Fernstudium Staatsrecht	Soldat, sowjet. Kriegs-gefangenschaft
DDR	Ewald, Manfred	1926	Präsident DTSB, NOK seit 1973	Verwaltungsbeamter, später Sportfunktionär und Mitglied im ZK der SED	NS-Eliteschule, dann kommunistischer Widerstand im Zweiten WK
DDR	Schöbel, Heinz	1913– 1980	Präsident NOK der DDR 1955–1973, IOC-Mitgliedschaft ab 1966	Buchhändler, später Prokurist im Verlag	Mitgliedschaft im Verband Deutscher Buchhändler, Militär: Wachtmeister im Artillerieregiment
IOC	Brundage, Avery	1887	IOC-Mitglied, ab 1952 IOC-Präsident	Ingenieur & Bauunternehmer	Wenig kritische Distanz zu den NS bei den OS 1936
IOC	Freknell, Erik	1877– 1977	NOK Mitglied ab 1919, IOC-Mitglied 1948, Organisation der OS in Helsinki 1952	Finnischer Ingenieur und Attaché für den Deutschlandhandel	
IOC	Mayer, Otto	1900– 1970	Kanzler, IOC (Ehrenamt)	Juwelier	

Tabelle 3 Kurzbiografien der Hauptakteure im Sport in der Bundesrepublik, der DDR und dem IOC.

Abkürzungen:

- NSDAP = Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei;
- KPD = Kommunistische Partei Deutschlands;
- DTSB = Deutscher Turn- und Sportbund (DDR);
- D = Deutschland;
- OS = Olympische Spiele;
- W = West;
- O = Ost;
- WK = Weltkrieg;
- ZK der SED = Zentralkomitee der sozialistischen Einheitspartei Deutschlands (DDR).

In der DDR war die Entnazifizierung deutlich strenger und viele Positionen wurden an Personen vergeben, die noch zu jung waren, um an Verbrechen im Nationalsozialismus beteiligt gewesen zu sein. Die Biografien der etwas älteren neuen Verantwortlichen der DDR waren im Nationalsozialismus durch Exil, Verfolgung oder Widerstand geprägt gewesen. Zumeist entstammten sie der Arbeiterklasse oder dem Arbeitersport und hatten einen politischen Hintergrund in den linken Parteien. Da die Parteiführung der SED, oftmals der Staatschef Walter Ulbricht selbst, über die Positionen im NOK entschied, waren diese zumeist mit « treuen Genossen » besetzt. Nur die wenigsten von ihnen hatten vor Gründung der DDR Zugang zu akademischer Bildung oder Fremdsprachenkenntnisse. Die Personen, die im sowjetischen Exil waren, sprachen zumeist Russisch. Englisch und Französisch hingegen waren kaum vertreten.

Exemplarisch sind hier die biografischen Basisinformationen der wichtigsten Sportfunktionäre der beiden deutschen Teilstaaten und des IOC dargestellt.

Die Beziehungen der deutschen NOKs zum IOC

Betrachtet man die Biografien der Akteure, die dem IOC im Rahmen der « deutschen Querelen », wie die Abstimmungen bis weit in die 1960er-Jahre genannt wurden, entgegen-traten, wird deutlich, dass die bundesdeutschen Vertreter einen sehr großen « biografischen Vorsprung » hatten.

Das IOC, gegründet von Baron Pierre de Coubertin, selbst französischer Adliger, berief während des ersten Olympischen Kongresses adlige und bürgerliche Sportsfreunde mit zumeist akademischem Hintergrund. Die später durch das Exekutivkomitee vorgeschlagenen und in die Vollversammlung berufenen Mitglieder passten ebenfalls in dieses Bild. Hinzu kamen erfolgreiche Unternehmer²³.

Ein Alterslimit gab es zu dieser Zeit nicht. Die Mitgliedschaft erlosch erst mit dem Tod, was den Wandel unter den Mitgliedern ebenfalls verlangsamte. Somit war die Mehrheit der Angehörigen des IOC rein biografisch denen im NOK der BRD viel näher. Man sprach wörtlich und auch im übertragenen Sinne eine gemeinsame Sprache. Dazu kamen persönliche Kontakte und Freundschaften aus Sportverbänden und -veranstaltungen, die oft in die zwanziger und dreißiger Jahre zurückreichten.

Die Organisation der Olympischen Spiele 1936 in Berlin lag maßgeblich in den Händen Carl Diems, der nach dem Zweiten Weltkrieg rasch wieder Funktionen im deutschen Sport übernahm. Die deutschen IOC-Mitglieder Albrecht von Mecklenburg und Karl Ritter von Halt waren ebenfalls gut vernetzt. Letzterer befand sich nach Kriegsende aufgrund seiner Tätigkeit im Volkssturm in Berlin 1945 in sowjetischer Kriegsgefangenschaft. Sehr hochrangige Mitglieder des IOC (Edström, Brundage) bemühten sich um seine Freilassung und knüpften an diese die Anerkennung des sowjetischen NOK, was letztlich Erfolg hatte. 1951 wurde mit der Berufung Konstantin Adrianows erstmals ein Kader aus den Reihen der Kommunistischen Partei der Sowjetunion in das IOC berufen.

Prägend in der Zeit war vor allem IOC-Präsident Avery Brundage, der 1952 Sigfried Edström ablöste. Er war ein großer Befürworter der gemeinsamen deutschen Mannschaft. Bereits im Vorfeld der Olympischen Spiele 1936 freundete er sich mit Diem und von Halt an²⁴. In der Folge des Zweiten Weltkriegs verwendete sich Brundage nicht nur für von Halts Freilassung, sondern auch für dessen politische Rehabilitation. Sowohl vor dem Alliierten Hohen Kommissar in Deutschland als auch bei der IOC-Session in Wien 1951 bestritt er, dass von Halt und auch Carl Diem jemals Nazis gewesen seien²⁵.

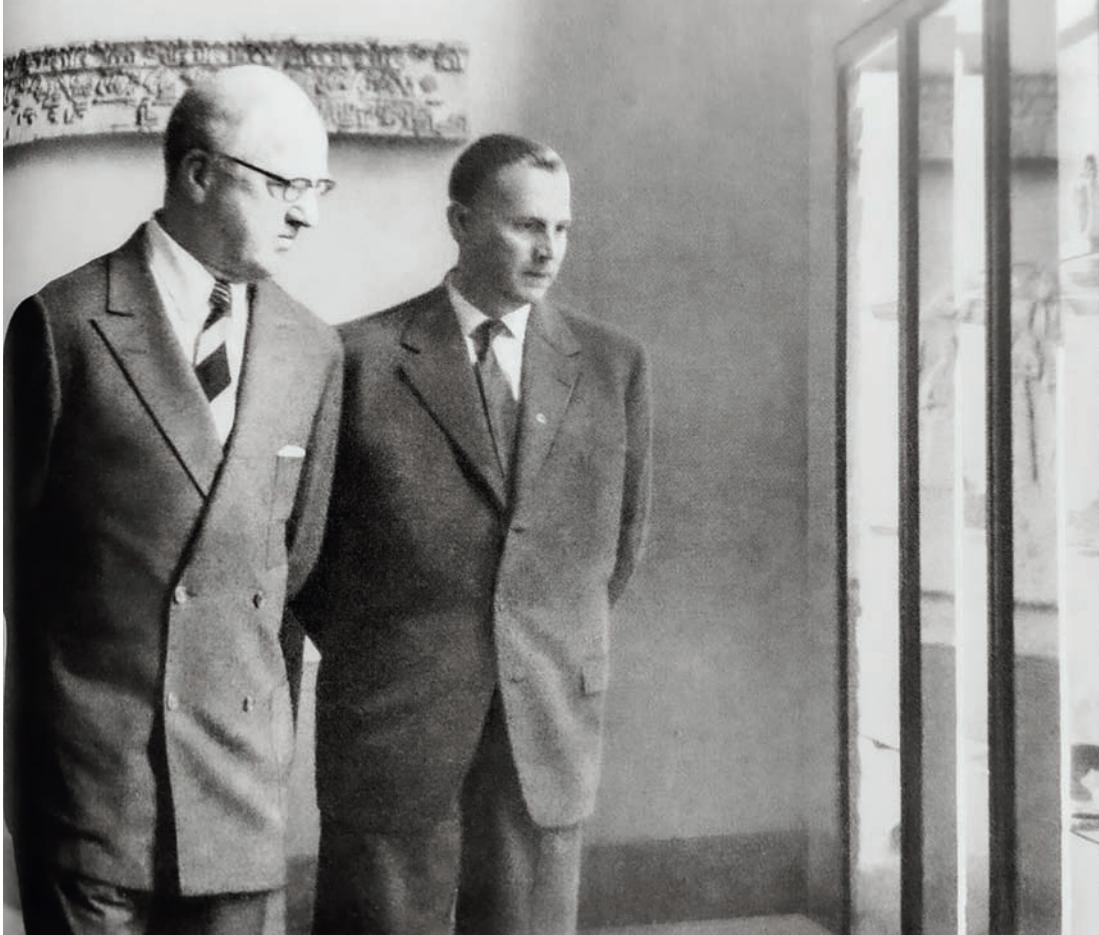


Bild 3 Avery Brundage mit Heinz Schöbel bei einem Besuch in der DDR im Pergamonmuseum.
Aus: SCHÖBEL Heinz, *Die vier Dimensionen des Avery Brundage*, Leipzig, Edition Leipzig, 1969.

Obwohl sich beim ersten Anlauf zahlreiche wichtige IOC-Mitglieder für die Anerkennung beider deutscher Staaten aussprachen, hielt Brundage mehr als ein Jahrzehnt an der Idee der gemeinsamen deutschen Mannschaft fest. Er wollte so verhindern, dass die Politik den Sport kompromittierte. Letztlich ermöglichte er aber so den Sportvertretern der Bundesrepublik, also seinen Freunden, ihren Alleinvertretungsanspruch (also die alleinige Zuständigkeit für alle Deutschen in Ost und West) zu bestärken, indem er eine Eigenständigkeit der DDR unterband.

Die Vertreter des NOK der DDR hatten also von Anfang an eine schlechte Ausgangssituation, um für ihre Position, eine vollständige Anerkennung und Unabhängigkeit, im IOC einzutreten. Nur sehr wenige IOC-Mitglieder

machten sich diese zu eigen, unter ihnen der Finne Erik Frenckell. Während die IOC-Mitglieder und die bundesdeutschen Vertreter über einen ähnlichen Habitus verfügten, hatten die Vertreter der DDR andere Umgangsformen und anderes Auftreten, die dazu führten, dass sie kommunikativ und sozial deutlich größere Widerstände zu überwinden hatten. Dazu kam, dass sie – wie viele Funktionäre in der DDR – für ihre Positionen verhältnismäßig jung waren. Insofern ist davon auszugehen, dass sie über die fehlende Sprache hinweg Schwierigkeiten hatten, eine gemeinsame Kommunikationsebene mit den IOC-Mitgliedern zu finden. Ihre Gesprächspartner waren deutlich älter, erfahrener und wirtschaftlich vollkommen anders geprägt, zumal sie oft aus Gesellschaftsschichten kamen, die in der DDR, die sich als klassenlose

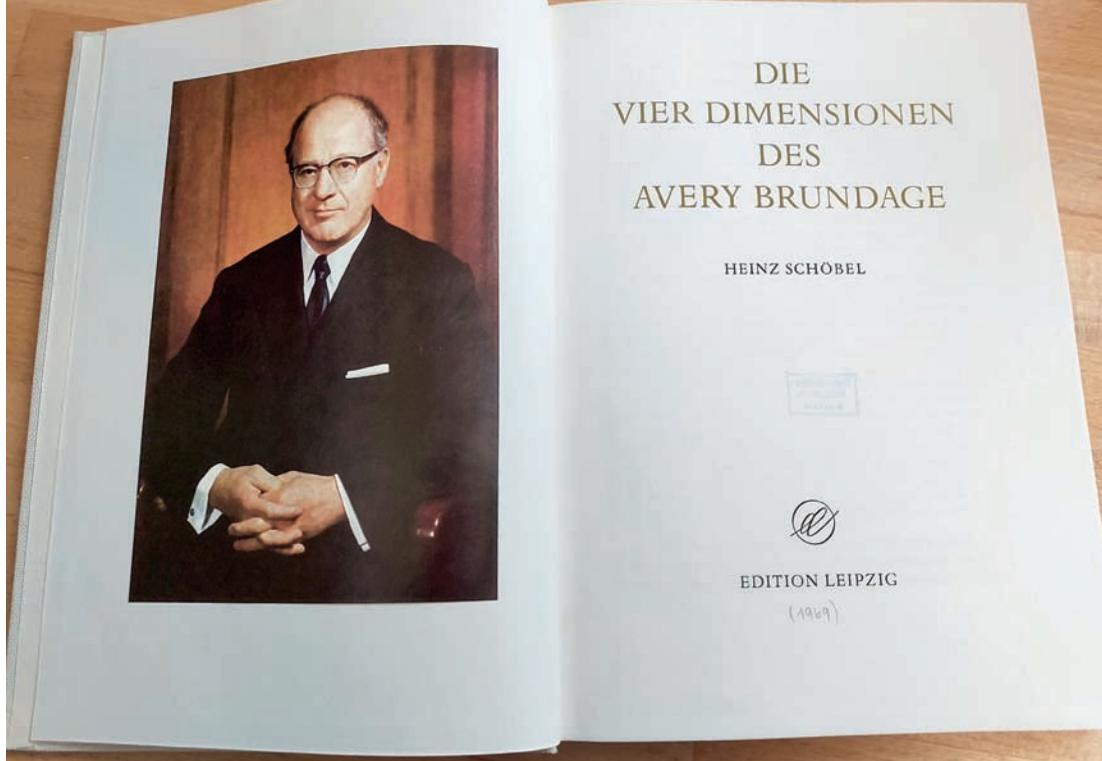


Bild 4 Die DDR ehrt Avery Brundage mit einem prächtigen Buch. Hier: Exemplar der Universitätsbibliothek der Universität Rostock. Foto: Juliane Lanz.

Gesellschaft verstand, kurzerhand abgeschafft worden waren.

Der Vorteil lag also klar aufseiten der Bundesrepublik. Als wenig hilfreich erwies sich dabei ein Vorfall im Vorfeld der Olympischen Spiele in Helsinki. Bei einem Abstimmungstreffen mit dem IOC und dem NOK der BRD im Februar 1952 in Kopenhagen erschienen die DDR-Abgesandten so spät, dass ihre Gesprächspartner schon aufgegeben hatten. Später hieß es, ein anstrengender Flug und anschließende Erschöpfung hätten ein Treffen verhindert. Dies mutet merkwürdig an, betrachtet man das jugendliche Alter und die kurze Reisedistanz²⁶. Bis heute lassen sich die wahren Gründe für dieses Verhalten nicht komplett aufklären²⁷. Die Aufkündigung der Lausanner Vereinbarung und dann der Vorfall von Kopenhagen führten zu einer Vertiefung des Grabens zwischen dem NOK der DDR und dem IOC.

Zu den Olympischen Spielen 1952 reiste nur eine westdeutsche Delegation. Doch die Bemühungen um die Unabhängigkeit der

DDR wurden fortgesetzt. Im August 1954 nutzten die DDR-Funktionäre ein Treffen, um sich für ihr Verhalten in der Vergangenheit zu entschuldigen, doch für Brundage war diese Führungsspitze als Verhandlungspartner nicht mehr tragbar. Er verlangte für die Vorstellung des nächsten Antrages neue Ansprechpartner²⁸. Brundage verletzte damit « *den von ihm unermüdlich propagierten Grundsatz der Unabhängigkeit olympischer Institutionen nun selbst gravierend* »²⁹, hatte aber Erfolg. Edel trat als NOK-Präsident zurück. So konnte ihn die Parteiführung im Vorfeld der nächsten Olympischen Spiele zu einem NOK-Mitglied zurückstufen und stattdessen Heinz Schöbel auf dieses Amt berufen.

Heinz Schöbel, ursprünglich Buchhändler, hatte sich in der DDR zum Verlagsleiter entwickelt und verfügte am ehesten, obwohl den Reihen des Arbeitersports entstammend, über die Fähigkeit, die Sprache der IOC-Mitglieder und dessen Präsidenten zu sprechen – sowohl im übertragenen Sinne als auch insofern, als er Englisch sprach. Schöbel bemühte sich

– äußerst erfolgreich – um eine gute Beziehung zu Brundage, die sich mit den Jahren immer mehr vertiefte. Von Anfang an agierte er äußerst vorsichtig und höflich und erkundigte sich lieber einmal zu viel als zu wenig beim IOC-Präsidenten, ob er beispielsweise die Presse informieren dürfe³⁰. Der erste Erfolg ließ nicht lange auf sich warten, 1955 erkannte das IOC die DDR provisorisch an, somit waren die Möglichkeit gemeinsamer deutscher Starts 1956 und ein stetiges weiteres Ringen um mehr Eigenständigkeit ermöglicht. Schöbel hofierte den IOC-Präsidenten mehr als zehn Jahre. Beispielhaft zu nennen wären ein Besuch in Chicago 1965 oder die Herausgabe des mehrsprachigen Bildbandes *The Four Dimensions of Avery Brundage*³¹ anlässlich Brundages 80. Geburtstags. Dieser blickte für die DDR seltsam unkritisch auf einen amerikanischen Unternehmer, der bereits im Nationalsozialismus gute Beziehungen zu Deutschland pflegte. Die Erfolge sprachen für diesen Weg – so startete die DDR bei den Olympischen Spielen in München 1972 erstmals nicht nur eigenständig, sondern auch mit eigener Flagge und Hymne. Die Aufnahme Schöbels in das IOC veredelte dessen olympische Laufbahn und ermöglichte der DDR dort ebenfalls Macht und Einfluss.

Fazit

Fast zwanzig Jahre dauerte es, bis die DDR der Welt ihre olympische Unabhängigkeit präsentieren konnte. Der schwierige Start bei Olympia ist zu großem Teil auf die Biografien und sozialen Prägungen der Akteure zurückzuführen. Gerade in den ersten Jahren hatten die westdeutschen Sportführer einen Vorsprung: Sie sprachen Englisch und Französisch und waren mit dem Habitus der IOC-Mitglieder vertraut. Unausgesprochene gesellschaftliche Regeln verletzten sie nicht, schließlich waren sie genauso adlig oder bürgerlich, gut gebildet oder finanziell unabhängig.

Für die Mitglieder des ostdeutschen NOK, die ihre Wurzeln im Arbeitersport hatten, war die Etablierung und Anerkennung ihres NOK deutlich herausfordernder. Wissen über das Benehmen der gesellschaftlichen Oberschicht erschwerten den überwiegend sehr jungen Funktionären Eingang in die olympische Szene. Erst langsam näherten sich die Ostdeutschen und das IOC an. Als Glücksgriff erwies sich der Leipziger Verleger Heinz Schöbel, dem es gelang, mit dem IOC-Präsidenten Brundage eine langjährige Freundschaft zu etablieren und somit ostdeutsche olympische Interessen durchzusetzen.

Biografie: Dr. Juliane Lanz leitet den Hochschulsport an der Universität Rostock in Norddeutschland. Ihre Forschungsschwerpunkte liegen im Bereich Sportgeschichte und Sportpädagogik mit Fokus auf die Geschichte der DDR und der Olympischen Spiele. Sie hat in Rostock und in Kearney, Nebraska studiert.

Stichwörter: IOC, DDR, BRD, Avery Brundage, Heinz Schöbel.

Abstract: The article examines who belonged to the sports leaders of the two German states and what changes took place in the first post-war decade of German Olympic history. In particular, the interaction of the two German states with the IOC in the light of the biographies of the individuals is of important in this context. Here, the biographical disadvantage of the often very young East German officials becomes clear. Without academic education, knowledge of foreign languages, and the ability to move in the diplomatic arena, it was much more difficult for them to promote the Olympic recognition of the GDR. With their roots in workers' sports, they were only able to find few allies, initially. It was much easier for the West German officials to obtain concessions and support, since they spoke the same language as the IOC members and had a similar educational background and habitus. Ultimately, it becomes clear that both the representatives from the GDR and the Federal Republic fought for their respective systems first and for the sport and the athletes only at the second place.

Keywords: IOC, Eastern Germany, Western Germany, Avery Brundage, Heinz Schöbel.

Notes

- ¹Die deutschen Sportfunktionäre in Ost- und Westdeutschland waren in den 1959er- und 1960er-Jahren fast ausschließlich männlich. Die wenigen weiblichen Akteure werden erwähnt. In diesem Artikel steht das generische Maskulinum für eine Gruppe von Männern. In Zitaten und indirekter Rede wird wie im Original das generische Maskulinum verwendet.
- ²Vgl. u. a. LANZ Juliane, *Zwischen Politik, Protokoll und Pragmatismus – die deutsche Olympiageschichte von 1952 bis 1972*, Doctorat de philosophie de l'Université de Rostock, 2011.
https://doi.org/10.18453/rosdok_id00002495
- ³Die Bundesrepublik (also im Betrachtungszeitraum Westdeutschland) erhob seit ihrer Gründung im Jahr 1949 den Anspruch darauf, alleine alle Deutschen in Ost und West zu vertreten. Dies führte zu Konflikten mit der DDR.
- ⁴NOK FÜR DEUTSCHLAND, *Rückkehr nach Olympia, Vorgeschichte, Gründung, Erste Jahre*, München, Copress, 1989, 219 S., p. 123.
- ⁵LANZ Juliane, *Zwischen Politik...*
- ⁶Bundesarchiv Berlin (BB), Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, *Protokoll der Gründungsfeier am 22.4.1951*, DY12 2465, p. 76.
- ⁷BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, *Protokoll der Gründungsfeier am 22.4.1951*, DY12 2465, p. 80.
- ⁸BB, Sekretariat des Politbüros der SED, *Protokoll vom 20.4.1951*, DY30/JIV2/3/188, zitiert nach TEICHLER Hans Joachim, *Die Sportbeschlüsse des Politbüros*, Köln, Strauss, 2002, p. 219.
- ⁹LANZ Juliane, *Zwischen Politik...*, p. 29.
- ¹⁰Nationales Olympisches Komitee, *Amtliches Protokoll der Gründungsfeier*, Bonn, 24.9.1949, zitiert nach LENNARTZ Karl, *Olympischer Neubeginn*, Köln, Carl und Liselott Diem-Archiv, 1999, p. 28.
- ¹¹BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, *Protokoll der Gründungsfeier am 22.4.1951*, DY12 2465, pp. 71–87.
- ¹²BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, *Protokoll der Gründungsfeier am 22.4.1951*, DY12 2465, Kurt Edel an Karl Ritter von Halt, 22.4.1951, p. 96.
- ¹³BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, *Protokoll der Gründungsfeier am 22.4.1951*, DY12 2465, Karl Ritter von Halt, 27.4.1951, München, p. 98.
- ¹⁴Comitee Olympique Internationale, *Econnaissance C.O. de la Republique Federative Allemagne Ouest, 45th IOC Session*, 8.5.1951, Vienna, Avery Brundage Collection, Box 76.
- ¹⁵BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, *Protokoll der Gründungsfeier am 22.4.1951*, DY12 2465, Tagungsprotokoll, 17.5.1951, Hannover, fol. 51.
- ¹⁶LANZ Juliane, *Zwischen Politik...*, p. 34.
- ¹⁷BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, DR 510/398, Otto Mayer an Kurt Edel, 17.9.1951, Lausanne.
- ¹⁸BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, DR 510/398, Otto Mayer an Kurt Edel, 21.1.1952, Lausanne.
- ¹⁹LANZ Juliane, *Zwischen Politik...*, p. 37.
- ²⁰U. a. LANZ Juliane, *Zwischen Politik...*; BALBIER Uta Andrea, *Der kalte Krieg auf der Aschenbahn*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2006.
- ²¹Die biografischen Informationen entstammen folgenden Quellen und wurden für die weitere Darstellung zusammengefasst: LANZ Juliane, *Zwischen Politik...*; NOK FÜR DEUTSCHLAND, *Rückkehr nach Olympia...*; LENNARTZ Karl, «Vom DOA zum NOK für Deutschland. Wandel oder Kontinuität», in: KRÜGER Michael, *Transformationen des deutschen Sports seit 1939*, Göttingen, Feldhaus, 2000; MÜLLER-ENBERGS Helmut, *Wer war wer in der DDR*, Berlin, Links Verlag, 2001.
- ²²HAVEMANN Nils, *Fußball unterm Hakenkreuz: Der DFB zwischen Sport, Politik und Kommerz*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2005 ist beispielsweise vom Deutschen Fußballverband in Auftrag gegeben worden.
- ²³Fünzig der ersten einhundert IOC-Mitglieder hatten einen Adelstitel. Vgl. MÜLLER Norbert, *The International Olympic Committee – One Hundred Years*, Lausanne, International Olympic Committee, 1995, p. 215.
- ²⁴GUTTMANN Allen, *The Games must go on – Avery Brundage and the Olympic Movement*, New York, Columbia University Press, 1984, p. 69.
- ²⁵GUTTMANN Allen, *The Games...*, p. 101.
- ²⁶Dazu kommt, dass die Delegierten einen Parteiauftrag im Gepäck hatten (Bundesarchiv Berlin, DY12/2465, pp. 365–376). Die wahren Gründe für dieses Verhalten lassen sich bis heute nicht vollständig klären.
- ²⁷Vgl. dazu u. a. NOK-Archiv, 729.
- ²⁸Avery Brundage Collection (Chicago), Avery Brundage an das NOK der DDR, 11.9.1954, Box 129.
- ²⁹HÖFER Andreas, «Querelle d'allemand – die gesamtdeutschen Olympiamannschaften 1956–1964», in: LÄMMER Manfred (Hrsg.), *Deutschland in der Olympischen Bewegung*, Frankfurt am Main, Nationales Olympisches Komitee für Deutschland, 1999, p. 221.
- ³⁰BB, Nationales Olympisches Komitee der Deutschen Demokratischen Republik, DR510/88, Heinz Schöbel an Avery Brundage, Berlin, 13.4.1955.
- ³¹SCHÖBEL Heinz, *Die vier Dimensionen des Avery Brundage*, Leipzig, Edition Leipzig, 1968.

PRIMO NEBIOLO: LEADER, CZAR, AND GOD OF ATHLETICS

JÖRG KRIEGER

Aarhus University
and Inland Norway University
of Applied Sciences

Abstract: The Italian Primo Nebiolo was the most formative president in the history of *World Athletics*. Between 1981 and 1999, he steered the federation into the age of commerce and opened the sport for professionalism. However, his methods – built on *World Athletic's* traditional organizational culture – were divisive. This paper traces his controversial policies and contextualizes the key the turning points in history under his tenure.

Leaders of international sports organizations are traditionally in position for long periods of time. Prior to the governance reforms of many governing bodies over the past ten years, it was not uncommon for individuals to hold presidency positions for several decades. This is particularly true for the international sport federation *World Athletics* (formerly the *International Association of Athletics Federations*, IAAF), which rules over the sport of athletics (track and field)¹. Founded in 1912, *World Athletics* had five presidents before Sebastian Coe was elected to the top role in 2015. Thus, power was concentrated in the hands of a few individuals, who shaped the direction of the federation for more than two decades on average.

Although he was not the *World Athletics* president with the longest term in office, the Italian Primo Nebiolo oversaw a radical transformation of the federation and the sport of athletics during his presidency between 1981 and 1999. Nebiolo smoothed the way for the commercialization and professionalization of the sport, and he did not stop there. By the end of the 1990s, he was not only the undisputed leader of *World*

Athletics, but he was also an influential member of the *International Olympic Committee* (IOC), president of the *International University Sport Federation* (FISU), president of the *Association of Summer Olympic Federations* (ASOIF) and funding president of the *International Athletic Foundation* (IAF). Even during the final months of his life, Nebiolo still exercised power and successfully supported the bid by the city of his birth, Turin, to host the Winter Olympic Games in 2006². Nebiolo had a hand in most matters concerning global Olympic sport and was one of the most influential sports leaders by the end of the 20th century.

It is beyond question that Nebiolo contributed immensely to the growth of athletics and the Olympic Movement in the last two decades of the twentieth century. Critics, however, argue that he put his personal success above that of the sport and those involved with it. For example, *Sports Illustrated* described Nebiolo's character traits in 1996 as « [i]mperious in style, vainglorious in nature, alternately combative, pompous, vindictive and charmingly self-deprecating »³. Yet, were these attributes indispensable for a leader who wanted to overturn nearly all the

conditions that were in place and that had shaped the Olympic Games' core sports for eight decades? This contribution attempts to analyze the leadership style of man, who has been described by his contemporaries and the media as a «dictator» (Carl Lewis), «despot» (*Göteborgs-Posten*), and «czar» (*Chicago Tribune*). It builds on Nebiolo's key achievements and most controversial policies between obtaining the IAAF presidency in 1981 and his death in 1999. His trajectory tells us how fierce sports leaders were able to control an entire sports organization prior to the arrival of good governance guidelines and organizational ethics. Archival sources and information available in the public sphere, along with those collected within the framework of a larger project on the history of *World Athletics*, are the basis for this study⁴.

Making a name for himself

In contrast to the more typical aristocratic leaders in traditional amateur sports that existed throughout the 20th century (for example Lord Exeter David Burghley), Primo Nebiolo had to work his way into the upper echelons of international sport by means of innovation and determination. Nebiolo grew up in a working-class environment in the Piedmont capital Turin. He has already been described as a «ruler» during his childhood years, and quickly took on leadership roles in his local athletics club, where he competed in sprints and the long jump⁵. His youth was defined by his involvement in partisan forces during the Second World War, for which he was arrested by the Germans but managed to escape. Nebiolo clearly showed early on that he was not to be held back easily. After the War, he studied law at the University of Turin and then went into the construction industry during the 1950s. He gained valuable management and leadership skills by running a family business in the construction sector that provided him with the necessary

economic stability to concentrate on his tasks in international sport leadership. Nebiolo was married to Giovanna, who dedicated her life to supporting her husband's career in sport. The couple did not have any children.

Nebiolo's rise to leadership in sport began at university. At the age of 25, Nebiolo took over the presidency of the *Centro Universitario Sportivo di Torino* (CUS Torino), the local university sports organization, in 1948. He was supported by Gianni Agnelli, a fellow law student, who became a leading Italian industrialist and head of the *Fiat* empire – a connection that would serve Nebiolo well throughout his career in sport. The CUS presidency position enabled Nebiolo to forge contacts with national sports leaders and he proved his ability to manage a sports organization for the first time. Under his early guidance, the CUS Torino built sporting facilities and initiated tournaments in different sports. Nebiolo proved that he could get things done, a useful asset within the world of sport. Astonishingly, Nebiolo retained the CUS Torino presidency for more than fifty years until his death in 1999.

Similar to his rise to *World Athletics* president three decades later, Nebiolo profited from developments within sport and one particular event to become the leader of the international university movement. Two groups had been competing to organize university sports on a global level, but in 1957 a new organization, FISU, emerged⁶. FISU's second World University Games were organized in Turin at the initiative of Nebiolo. He saw this event as an opportunity to accelerate the installation of facilities in his home city, whilst also sensing a chance to make a name for himself on an international level. Under his guidance, the organizing committee introduced the term «Universiade», created a permanent logo for the event, and adopted an official anthem, thus resembling the symbolism of the Olympic Movement⁷. Nebiolo, then 36 years old, was clearly showing early signs of

innovation, forethought, and marketing awareness during the 1959 World University Games.

Another significant trait of Nebiolo's leadership emerged during this first international management role: his uncompromising willingness to achieve the best possible outcome for himself and the organizations he was leading. In 1959, and throughout his career, this included the circumvention of political obstacles for his own interests. By that time, the People's Republic of China (PRC) was largely isolated within the international sports movement due to its «One China» policy, which did not recognize Taiwan as an independent country. Italy did not have any political relations with the PRC either due to the country's Communist regime. However, Nebiolo wanted the entire world to be involved in his university sports movement and ignored the political situation. In a brave move, he managed to have the Chinese delegation travel to Turin via Czechoslovakia, so they could enter the country together with the other international participants. He then successfully convinced the Italian authorities to recognize the team's temporary visas⁸. Nebiolo's strategic move allowed the PRC athletes to participate at the 1959 World University Games, thus shining an international spotlight on the event, which involved record high numbers of participants and countries. In this way, Nebiolo demonstrated that he was a man of action to a broader audience. Political obstacles put on display in a ruthless fashion could be overcome and unity achieved, a rarity during the height of the Cold War period, which impacted global sports significantly⁹. Consequently, it is unsurprising that he was elected FISU President in 1961, kickstarting his international career in sporting leadership. He continued to transform the World University Games into what became known as Universiade. In 1973, the event was hosted in Moscow in the Soviet Union on Nebiolo's initiative, as one of the earliest international sports events in the country's run-up to the 1980 Moscow Olympic Games¹⁰.

Nebiolo had to recognize, however, that his FISU presidency provided him with little opportunity to exert his influence in global sports beyond university sports. Thus, he became active in the administration of the sport of athletics, which eventually led him to become president of the *Italian Athletics Federation* (FIDAL) in 1969. Taking on this national leadership role in sport automatically triggered his involvement in international athletics. Since *World Athletics* is composed of representatives of national federations, Nebiolo represented FIDAL at the *World Athletics* congresses from 1970 onwards. He must have made an instant impression as a leader, as at only his second congress in 1972 the national federations elected Nebiolo to the *World Athletics* executive body, the *World Athletics Council*.

World Athletics was conducting a crucial debate on the future of the sport that included a softening of the regulation on amateurs and the installation of world championships independent from the Olympic Games. The rising number of member federations due to decolonialization further challenged the powerbase that consisted of a few conservative federations. Nebiolo, with his proven record in innovation and reform, coupled with his willingness to ignore political tension, appeared to be the right individual to guide discussions on these issues. He became a member of the *World Athletics'* core working groups on the world championships and amateurs, and managed to win the hosting rights of the 1981 Athletics World Cup for the city of Rome. As with the 1959 World University Games, Nebiolo proved his ability to oversee the staging of a successful event along with the marketability of an international athletics competition with a financial surplus for *World Athletics*. Evidently, Nebiolo was able to guide the IAAF into the age of commerce from which every stakeholder expected financial gain. These efforts paid off: in 1981, during the World Cup

in Rome, Nebiolo was elected *World Athletics* president.

Investigative journalists Andrew Jennings and Vyv Simson characterize Nebiolo as « *a bruiser, a survivor, a street fighter* »¹¹. His pathway to the leadership of *World Athletics* certainly demonstrates the characteristics of an individual who is prepared to navigate the challenges of global sports politics. In retrospect, Nebiolo's election to *World Athletics* president in 1981 seems a logical consequence of his desire to become an international leader in sport. As sport was undergoing a major transformation at the time, a ruthless individual with little sympathy for a romanticized version of amateur sport was the right person to lead athletics through the process of commercialization and professionalization.

**« I am not a powerful man.
I am an ordinary man »:
knitting a personal network**

A rise to leadership in international sport is impossible without a network of influential individuals. Nebiolo, who first appeared in the governance of international athletics in 1970 and became the leader of this sport eleven years later, moved quickly to expand his network of close connections.

A key move to facilitate Nebiolo's election to *World Athletics* president and implement many of his sport-related political strategies was his collaboration with sports marketers. In the mid-1970s, Nebiolo first contacted German marketing expert and *Adidas* heir Horst Dassler, subsequently signing an agreement between FIDAL and *Adidas*. Dassler had already collaborated with Nebiolo's predecessor Paulen as *World Athletics* president, pushing for the installation of the Athletics World Championships to market the sport to international sponsors. Nebiolo had also backed the world championships plan but was dissatisfied with Paulen's hesitation over opening up the sport to professional partici-

pants. So was Dassler. Thus, when it emerged in the late 1970s that a new leader was needed to accelerate *World Athletics*' move into commerce, Dassler and Nebiolo joined forces. It was Dassler who talked Paulen out of running for a second term in office, whilst Nebiolo courted member federations, highlighting his close connection to Dassler and his money. As he had shown earlier, political standpoints did not matter much to Nebiolo: he visited Communist states just as much as he courted traditional member federations in Western Europe.

The Dassler connection helped to keep Nebiolo in his leadership position. Nebiolo has been acknowledged for initiating a change in the voting procedure within *World Athletics* towards democratization. Considering the growing number of member federations due to decolonialization, *World Athletics* had introduced a weighted voting system after the Second World War that allowed nations with a higher level of engagement in athletics more votes in elections than newly established national athletics federations. This principle was deemed unfair and discriminative by many African, East Asian, and South American federations, who were closely supported in their quest by the Soviet Union, which had political interests in these regions¹². Nebiolo saw this conflict as a chance to manifest his power. He used some of the income generated by Dassler and the world championships to set up a development programme that aimed to support the « weaker » member federations financially. He controlled this pool of money via close contacts in the federation, ensuring member federations which supported him in the elections would receive development support. Nebiolo spoke Italian, French, Spanish, Portuguese, and English (although he did not like to engage in conversation in the latter), which proved useful when he was courting representatives from the southern hemisphere member federations. In 1987, when he had enough federations on his side, the *World*

Athletics congress voted to overturn the weighted voting system, thus effectively securing Nebiolo long-term power. He had transferred the power-base from a few elite federations to a large block of members that he could control through the allocation of development funds.

Within the federation, Nebiolo kept a close circle of confidants as he aimed to maintain control over every process. « *Any problems must be solved within our 'family'* », Nebiolo told the *World Athletics* Council in 1986¹³. He opposed external audits and any enlargement of the leadership. He lobbied Council members in backroom talks, at times pressuring them into making decisions that were favorable for Nebiolo¹⁴. He also had close connections to representatives of the southern European member federations. For example, Nebiolo was the godfather of the Greek athletics administrator Georgios Constantopolous' son, who fittingly also answered to the name of Primo. With these contacts, it is hardly surprising that three of the six world athletics championships awarded during Nebiolo's presidency took place in southern European countries: Rome in 1987, Athens in 1997, and Seville in 1999. After Nebiolo's death, none of the subsequent thirteen championships were awarded to southern Europe.

The *World Athletics* president also ensured that his close ally, Hungarian Council member and journalist Istvan Gyulai, would take over the post of general secretary in 1991, outmaneuvering long-term general secretary John Holt. Nebiolo also worked behind the scenes to force potential election rivals to withdraw. In 1995, he met with IOC member Sheikh Ahmad al-Fahad al-Sabah to successfully secure his support for the withdrawal of Kuwaiti Eisa Al-Dashti from his candidacy for the *World Athletics* presidency¹⁵. During his time as president, Nebiolo never faced a contested election. To be clear, *World Athletics* had had a hierarchical, closed-circle leadership system since its foundation at the

start of the 20th century. Nebiolo understood that he needed to preserve this system to remain in power and expand his influence in international sport, and he was successful in doing so. When he passed away in 1999, he left a power vacuum as there were no regulations for a potential successor in place.

While Nebiolo's core business was the management of global athletics, his personal aspirations did not stop there, and he soon reached out to other positions within international sport. Nebiolo's rise had coincided with the increasing importance of sports leaders from South America and southern Europe. Most importantly, Juan Antonio Samaranch was elected President of the IOC in 1980, just as Nebiolo was pushing for the commercialization and professionalization of Olympic sports. It was Nebiolo's personal objective to become an IOC member and he was aware that he required Samaranch's support. The IOC President knew how to use this for the IOC's advantage. Whilst he backed Nebiolo, for example in his takeover of the leadership of the newly-founded *Association of Summer Olympic Federations* (ASOIF) in 1983, he kept the Italian at arm's length. Samaranch was aware that Nebiolo's record of scrupulously reaching for power meant that he needed to keep him on his side, whilst also not allowing him too much power. One IOC member fittingly summarized it: « *Nobody understands why Samaranch puts up with [Nebiolo] unless it's the theory that it's better to have your enemies inside your tent than outside.* »¹⁶ However, Samaranch was not Nebiolo's only ally in international sport. He also collaborated closely with Joao Havelange (President of the International Federation of Association Football, FIFA) and Mario Vázquez Raña (President of the Association of the National Olympic Committees, ANOC).

Finally, Nebiolo maintained close contact with athletics' leaders in Communist countries. In contrast to former *World Athletics* presidents, he realized that he could benefit personally from

not getting drawn into political games. Thus, he visited the Soviet Union and the German Democratic Republic (GDR) regularly to discuss these countries' interest in the development of athletics. Nebiolo knew that due to the removal of the weighted voting system in particular, the socialist member federation had a great influence over many votes. He certainly also enjoyed the statesman-like treatment he received during his visits to the GDR and the Soviet Union / Russia, which culminated in his being awarded Russia's « Order of Friendship » medal in 1998. In contrast, Nebiolo complained regularly about the lack of « respect » he was shown in Western Europe¹⁷.

Taken together, Nebiolo had every side covered. As much as he reformed athletics during his presidency, he owed his longevity as leader of global athletics to his ability to form a network of powerful allies. This allowed him to brush criticism away without having to be held accountable. In retrospect, Nebiolo had the backing of the key stakeholders in global sport on his side: the IOC President, sports officials from Communist states, sports marketing experts, the leadership within *World Athletics*, and the majority of national athletics federations. This network made his presidency uncontested in practice. Nebiolo once said about himself, « *I am not a powerful man. I am an ordinary man* », and whilst such modesty is commendable, his biography leaves little doubt that he had incomparable authority and dominance over international athletics for almost two decades.

« *I am crazy. That is not always appreciated* »: going his own way

It is crucial to understand the power structure during Nebiolo's presidency when digging deeper into some of the controversial incidents and policymaking that the former *World Athletics* president was involved in. His authority allowed him to act in ruthless fashion, not shying away from making unpopular decisions. He could

always rely on his network – which relied on his goodwill – to back him up. The way he put his own interests against those of opposition athletes, the larger athletics federations from Europe and North America, and public commentators, brought him criticism and comparisons to cruel political leaders. It is undeniable, however, that Nebiolo got things done.

In 1991, Nebiolo became involved in a high-profile sport-related political episode when he was paving the way for South Africa to re-enter the global sporting stage – but not without receiving some personal gain from it. *World Athletics*, like many other international governing bodies in sport, had voted to revoke the membership of the South African athletics federation due to its apartheid politics in 1976. By the beginning of the 1990s, political changes had begun to take place in the country, and South Africa was seeking to become part of the global sports community again. Nebiolo considered this to be an opportunity to push for South African athletes' participation at the 1991 World Championships in Tokyo, not only to increase marketing revenue, but also to be recognized as the sports leader who opened the door for South Africa¹⁸. However, Nebiolo ignored the fact that developments in South Africa had not proceeded smoothly and that non-racial sports organizations were in fact not prepared to move so quickly¹⁹. Wanting to have everything on his own terms, Nebiolo attempted to convince South Africa's political leaders F. W. de Klerk and Nelson Mandela personally to send athletes to Tokyo, and even tried to bribe the South African athletics' organizations by promising technical support, which he hoped to gain from additional television revenue. A leader who was not used to rejection was clearly at work here. However, Nebiolo was not successful for once: South Africa did not participate at the 1991 World Championships. Unafraid of collateral damage, Nebiolo put his political will on full display in response as he blocked Samaranch's attempts to include South Africa

at the 1992 Olympic Games. Samaranch needed *World Athletics* to recognize the South African athletics federation, which Nebiolo was no longer prepared to do. Nebiolo played hardball, threatening that *World Athletics* would withdraw from the Olympic Games, and eventually got what he had desired for many years when Samaranch offered him an IOC membership in exchange for South Africa's recognition²⁰. Nebiolo had finally attained the peak of his ambitions as an international sports administrator.

A visible transformation of *World Athletics* was pushed for by Nebiolo due to his hatred of the federation's headquarters in London, which he did not consider glamorous enough. The *World Athletics* second president Lord Exeter David Burghley (in office from 1946 to 1976) had moved its offices to his home country and most of the administrative staff were British. Nebiolo, however, thought that their approach towards the transformation of the sport was too hesitant and conservative, certainly not on par with his own resolute manner. He therefore reigned over the federation mainly from the FIDAL and CUS Torino offices in his native Italy. This arrangement posed a challenge for the staff members' working hours at the London headquarters. Always the reformer, Nebiolo had a plan in mind to move the headquarters to a location closer to his home and to his main contacts: Monaco. In 1986, after taking \$20 million from the Organizing Committee of the 1988 Seoul Olympic Games for moving the athletics competitions to a more lucrative television time, Nebiolo created the International Athletic Foundation in Monaco. Prince Albert served as Honorary President and Nebiolo as chair, thus forging close initial ties between *World Athletics* and Monaco. As *World Athletics* created significant rises in revenue over the next few years and Britain was not prepared to lower the tax burden, Nebiolo used his Monaco contacts to receive better financial conditions in the principality. In 1994, Nebiolo moved into his

new presidential offices to the Villa Miraflores – thus fulfilling another vision.

Perhaps the most concerning issue was that Nebiolo was also prepared to manipulate the integrity of sporting competitions during his presidency to protect the images of *World Athletics*' and his Italian compatriots. Two examples from the 1987 World Athletics Championships, held in Rome, best illustrate this. First, some Italian officials, allegedly instructed by Nebiolo's assistant Luciano Barra with the president's knowledge, interfered with the last jump of Italian athlete Giovanni Evangelisti. The judges did not measure Evangelisti's last jump but pre-determined the distance that would secure the Italian athlete the bronze medal²¹. Following suspicions raised by the media and based on measurements by sports scientists, Evangelisti had to hand back his medal. Nebiolo, however, opposed an internal inquiry into the issue, fearing for the public image of the federation and his close allies. Second, prior to the 1987 world championships, Nebiolo had already arranged for the two leading international doping control officers, Manfred Donike and Arnold Beckett, to be relieved of their duties at the event. The two scientists had been appointed by the *World Athletics*' medical commission, but Nebiolo feared there would be a high number of positive doping results. Donike, in particular, had proven his ability to convict doping athletes during the mid-1980s²². Evidently, the scientific standards for doping control had fallen at the 1987 event, leading to flaws in the analytical procedures regarding doping samples. Nebiolo did not care much about the fate of individuals, however. He was more concerned about the public image of *World Athletics* with himself at the helm. Thus, he regularly became annoyed when the media questioned him about potential doping cases in athletics. For example, he is quoted ahead of the 1999 IAAF World

Championships as saying: « *I am not the president of the pee-pee.* »²³

Finally, even though Nebiolo officially abolished amateur participation in athletics, he is not to be considered as a president who always acted in the athletes' interests. On the contrary, the athletes' opinions remained marginalized during his tenure. When they asked for an increase in prize money, he portrayed them as greedy and selfish, demanding that they prioritize the *World Athletics'* reputation over their own interests. « *I am not really thinking about whether they are satisfied or not* », he argued when the athletes complained that a Mercedes Benz was being offered to the winners instead of prize money at the 1995 World Championships²⁴. Similarly, it was during Nebiolo's presidency that an athletes committee was established in the late 1980s, as the *World Athletics* leadership feared the creation of an independent athletes union. However, the committee was not a group that provided athletes with any voting power or mechanisms to elect their representatives. Thus, Carl Lewis, one of the most decorated athletes and the undisputed star of athletics in the 1980s and 1990s, claimed: « *Primo is a dictator* », and continued: « *And no dictatorship has ever worked.* »²⁵ One tends to agree with the first part of Lewis's statement, but it is also important to acknowledge that Nebiolo successfully ruled over athletics for more than two decades.

Concluding remarks

Even though he later denied ever having said it, Primo Nebiolo was once quoted as referring to himself as the « *God of athletics* »²⁶. He certainly believed that he was capable of

achieving anything while governing international athletics, and he was not prepared to back down even when it was clear that an illness was taking its toll. Looking at his track record, it is evident that it was Nebiolo who led the transformation of global athletics into a multi-million-dollar business. The *World Athletics'* fourth president had strategies and plans for the sport that he was not afraid to implement. Evidently, Nebiolo did not accept any challenges or rivalries during his presidency. *World Athletics* was centered around him, as he regarded himself as the federation's indispensable leader, unwilling to lose even a sliver of power. To achieve such a powerful position, he created relationships with stakeholders in every area of international sport. Once he had created his empire and bolstered his authority, he could govern almost unopposed for eighteen years.

Nebiolo differed from the previous generation of sports leaders in his background and his visions. He did not have any close aristocratic ties, nor was he fond of the amateur principle that had characterized the heads of (Olympic) sports organizations until the 1960s. He belonged to a cohort of business-minded individuals who were prepared to sell sport to make their organizations profitable. They preceded the current heads of sports organizations who are mostly advised by teams of lawyers and administrators. It is not unlikely that Nebiolo would find it extremely difficult to navigate in international sports management, where transparency, accountability, and democracy are the leading principles. But then again, the kind of leader Nebiolo was, he would have found a way to make it work.

Biography: Jörg Krieger is a sport historian and Associate Professor at the Department of Health at Aarhus University, Denmark. He also holds a Professor II position at the Inland Norway University of Applied Sciences, Norway. His research interests include the history of the Olympic Movement, politics in sport, and women's sport history.

Keywords: world athletics, leadership, commercialization, IAAF.

Résumé: L'Italien Primo Nebiolo a été le président le plus influent de l'histoire de l'athlétisme mondial. Entre 1981 et 1999, il a fait entrer la fédération dans l'ère du commerce et a ouvert son sport au professionnalisme. Cependant, ses méthodes – fondées sur une culture institutionnelle traditionnelle – ont souvent semé la discorde. Cet article retrace ses politiques controversées et replace dans leur contexte les principaux tournants de l'histoire de l'athlétisme sous son mandat.

Mots-clés: athlétisme international, leadership, commercialisation, IAAF.

Notes

- ¹KRIEGER Jörg, «No struggle, no Progress: The historical significance of the governance structure reform of the international association of athletics federation», *Journal of Global Sport Management* 4(1), 2019, pp. 61-78.
- ²COLOMBO Claudio, «Winter Olympics in Piedmont: Sweet Revenge», in: REINERI Giorgio, ROMEO Gianni (eds.), *Primo Always First. The Story of Primo Nebiolo Inventor of Modern Track & Field*, Torino, Edizioni Agami, 2000, pp. 83-90.
- ³SWIFT E. M., «Primo Nebiolo Hasn't Done Badly for Himself. First of Two Parts», *Sports Illustrated*, 31 July 1996.
- ⁴The results of this project have been published in several books and articles, most notably in: KRIEGER Jörg, *Power and Politics in World Athletics. A Critical History*, London, Routledge, 2021.
- ⁵REINERI Giorgio, «The Kid with the Ball», in: REINERI Giorgio, ROMEO Gianni (eds.), *Primo Always First. The Story of Primo Nebiolo Inventor of Modern Track & Field*, Torino, Edizioni Agami, 2000, pp. 13-35.
- ⁶LESNYKH Lidia, «International university sport and the challenge of autonomy (1919-1961)», unpublished PhD thesis, University of Lausanne, Switzerland.
- ⁷CLARE Michael, «Primo Nebiolo: Serving the Athlete and Athletics», *Olympic Review* 26(4), 1995, pp. 42-43.
- ⁸BELL Daniel, *Encyclopedia of International Games*, Jefferson, McFarland, 2003, p. 437.
- ⁹TORRES Cesar, DYRESON Mark, «Cold War Games», in: YOUNG Kevin, WAMSLEY Kevin (eds.), *Research in the Sociology of Sport: Olympic Journeys*, Amsterdam, Elsevier, 2005, pp. 59-82.
- ¹⁰DOLGOPOLOV Nikolai, «The Kid with the Ball», in: REINERI Giorgio, ROMEO Gianni (eds.), *Primo Always First. The Story of Primo Nebiolo Inventor of Modern Track & Field*, Torino, Edizioni Agami, 2000, pp. 37-44.
- ¹¹SIMSON Vyv, JENNINGS Andrew, *Dishonored Games: Corruption, Money, and Greed at the Olympics*, Toronto, S.P.I. Books, 1992.
- ¹²KRIEGER Jörg, «No struggle, no Progress...».
- ¹³KRIEGER Jörg, *Power and Politics...*, p. 178.
- ¹⁴KRIEGER Jörg, *Power and Politics...*, p. 179.
- ¹⁵DORSEY James M., «Gulf Autocrats and Sports Corruption: A Marriage Made in Heaven», *The International Journal of the History of Sport* 33(18), 2016, pp. 2226–2237.
- ¹⁶WATTERSON Johnny, «Kingmaker on Track for the Big Prize», *Irish Times*, 12 October 1996.
- ¹⁷KRIEGER Jörg, *Power and Politics...*, p. 163.
- ¹⁸BOOTH Douglas, *The Race Game. Sport and Politics in South Africa*, London, Cass, 1998.
- ¹⁹KRIEGER Jörg, «We don't want to be pushed by outsiders' The International Association of Athletics Federations' attempts to re-admit South Africa to the global athletics stage», *South African Journal for Research in Sport, Physical Education and Recreation* 39(1/2), 2017, pp. 171-188.
- ²⁰MACALOON John J., «Scandal and Governance: Inside and outside the IOC 2000 Commission», *Sport in Society* 14(3), 2011, pp. 292-308.
- ²¹KRIEGER Jörg, «Manipulation in Athletics: Historical and Contemporary Ties between On-and Off-Field Corruption in the International Association of Athletics Federations (IAAF)», *The International Journal for the History of Sport* 35(2/3), 2018, pp. 231-246.
- ²²TODD Jan, ROSENKE Daniel L., «'The Event That Shook the Whole World Up': Historicizing the 1983 Pan-American Games Doping Scandal», *The International Journal for the History of Sport* 33(1/2), 2016, pp. 164-185.
- ²³«Moorcroft's test of strength in pledge to keep up drugs fight; Athletics», *The Birmingham Post*, 20 August 1999.
- ²⁴ROWBOTTOM Mike, «Athletics: Cars for gold from Nebiolo», *Independent*, 25 May 1993.
- ²⁵BRINKBÄUMER Klaus, LUDWIG Udo, «Die größte Ära geht zu Ende», *Der Spiegel*, 7 September 1997.
- ²⁶HARVEY Randy, «One Thing Is Certain: Nebiolo Left His Mark», *Los Angeles Times*, 8 November 1999.

JOÃO HAVELANGE

From the Pools of the Fluminense Football Club to the Presidency of FIFA, 1916-2016

LUIZ GUILHERME BURLAMAQUI
Federal Institute of Brasília

Abstract: João Havelange's biography can be used as a lens to understand the Brazilian political sports elite. Havelange's life experience is deeply connected to Brazil's, and his trajectory reveals numerous elements of the Brazilian elite that has formed since 1945. This article is based on sources collected from Havelange's private archives in Rio de Janeiro, the FIFA archives in Zurich, and the International Olympic Committee archives, as well as two oral history interviews conducted in 2011 by the Getúlio Vargas Foundation. In general, the objective is to understand how João Havelange's life trajectory connects to the history of Brazil in the 20th century and reveals the limits and possibilities of individual action in the contexts of transformation. Instead of presenting Havelange's trajectory as an atypical case, this article seeks to understand how his life reflects the complex social and political dynamics of Brazil. The text explores the relationship between the opportunities Havelange had in his life and the social and political structures that shaped his path. In addition, this article discusses how Havelange's actions at FIFA contributed to the consolidation of the global sports elite, especially in developing countries.

Introduction

In 2012, Brazil was gearing up to host the 2016 Olympic Games, and João Havelange, a prominent member of the International Olympic Committee and a key supporter of the Rio de Janeiro venue was about to celebrate his centenary¹. The main athletics events were scheduled to be held at the stadium named after him, the João Havelange Olympic Stadium, also known as the «*Engenhão*». Havelange was the president of FIFA for two decades, a member of the IOC for four decades, and an Olympic athlete in water polo (Helsinki, 1952) and swim-

ming (Berlin, 1936). The tributes had begun four years earlier with the publication of a hardcover trilingual (Portuguese, French, English) book: *João Havelange, the Sports Leader of the 20th Century*. Havelange expressed his satisfaction with the book, which he felt faithfully portrayed his life. The Brazilian Olympic Committee sponsored the publication.

However, Havelange could hardly have imagined what would happen over the next four years. Starting in 2013, a wave of political protests swept over Brazil. The demonstrations culminated in the impeachment

of President Dilma Roussef of the Workers' Party. This broad street movement affected both more leftist groups – such as the Workers' Party – but also groups more clearly identified with the traditional right – like Havelange himself. As a result of a movement co-opted by the extreme right, Havelange was labeled as part of a corrupt dominant elite whose history should be forgotten. In this dispute over the past, Brazilian civil society could no longer accept the Olympic stadium being named after João Havelange. After a broad mobilization of different sectors, the stadium was renamed and became known as the Nilton Santos, in tribute to the left-back who won the World Cup in 1958 and 1962. Havelange's dream of consecration was shattered, and he died during the Rio de Janeiro Olympic Games, a few days after his hundredth birthday. The stories told about Havelange illustrate how a written biography is not given, but is subject to constant reassessments of memory, from the expectation of consecration to obscurity. From a symbol of the Brazilian post-war elite, Havelange became a persona non grata in practically all the institutions he had successfully gone through (except for his childhood club, Fluminense Football Club) within a short space of time. When he died, FIFA barely mourned his passing on its website, and the repercussions in the Brazilian press were small.

This problem of disputing a biography is especially sensitive when discussing the history of elites. There are groups of elites that are protective of the construction of «*places of memory*», to use a term coined by historian Pierre Nora. As a rule, the lives of dominant groups are relatively well documented, and their ways of life can be accessed in multiple ways². Historically, political elites have controlled these places of memory, which can include physical spaces, texts, and cultural events. However, these places of memory are

not immune to reassessment, and competing narratives can emerge that challenge the dominant histories. There is a tendency to overstate the importance of the lives of elites because of the close link between power and the representation of the past. The uniqueness of these individuals is often thought to be the source of their power. However, a more realistic view of their history demystifies their supposed exceptionalism. Many biographies of Havelange have relied on clichés, describing him as a visionary ahead of his time, brave, and determined³. To break through the aura of sanctity surrounding Havelange, it is important to connect him to the events of the 20th century.

Rather than presenting a glorified portrayal of Havelange, this article instead places his ideas within their historical context. It examines the categories and concepts formulated by Havelange as an intellectual in the process of creating a worldview⁴. This worldview can be considered as a system of values and beliefs – a political ideology – which warrants serious analysis. To grasp the origins of Havelange's political ideology, the key institutions that shaped his life should be considered, including political parties, educational establishments, and sports organizations. From a distance, Havelange's life is an extraordinary one. In recent decades, historians have debated the following question: Why focus on an exceptional life when it tells us nothing about how ordinary men lived? Eduardo Grendi, one of the founders of the so-called Italian micro-history, coined the notion of «*exceptional normal*»⁵. For Grendi, a singular biography can be useful in constructing regularities and observing certain social phenomena. The exceptional provides the proper measure of the range of possibilities within a concrete historical situation. From the historian's perspective, Havelange's biography is of interest because it

is closely connected to the twentieth century. Although it is anything but common or typical, it is representative of a certain social group of that century, and reading it opens a kind of window through which certain historical dynamics can be better observed.

Therefore, this article is divided into three main subsections, arranged chronologically. The first subsection looks into Havelange's family background and the diffusion of sports ideology at the turn of the 20th century. The second subsection focuses on the transformation of sports during the 1920s and 1930s, highlighting how the professionalization of football hindered Havelange's aspirations to become a player, yet simultaneously opened the doors for his rise as a sports administrator. The third and final subsection explores Havelange's political rise within Brazilian civil society, particularly as a member of the technocratic elite, and how he eventually rose to become the president of the Brazilian Football Confederation in 1957, just before Brazil's first World Cup triumph. Overall, this article investigates Havelange's rise and how his fundamental beliefs, crucial to his political achievements, were developed in conjunction with the prevailing circumstances of the time.

From Belgium to Brazil

Originally from the industrial region of Liège in Belgium, Havelange's parents emigrated to Brazil at the beginning of the 20th century. The economy of Liège, which was the birthplace of the so-called «*second industrial revolution*», was mainly based on mineral extraction (coal, zinc, copper) and the arms industry⁶. It is no coincidence that João Havelange's father, Faustin Joseph Godefroid Havelange, was involved in both these activities. In the late 1890s, he graduated in mining engineering from the University of Liège. At the end of the guano boom, Faustin chose Peru as his destination. There, in addi-

tion to teaching at the University of San Marcos in Lima, he conducted a series of studies on local coal and iron mines. In a world where the boundaries between commercial and intellectual activity were porous, Faustin was both a professor and a diplomatic representative of the Belgian government, responsible for connecting Belgian industry to Peru's raw materials⁷. After this first experience, Faustin married Juliette in Belgium and in 1905 they moved to Rio de Janeiro.

The existence of a small community of Belgian migrants, organized around political and cultural institutions with consolidated investments in Brazil, facilitated the Havelange family's integration into Rio de Janeiro's civil society. Between 1830 and 1914, around six thousand Belgians migrated to Brazil, a modest number when compared to the Italian, Portuguese, Lebanese, and even Japanese immigrants. Although the majority of this group comprised peasants who settled in colonies to the west of Paraná and Santa Catarina, it also contained a lot of individuals with a university education; hundreds of engineers, technicians, mechanics, agronomists, and accountants. This specialized workforce was divided. Some were linked to British or French industrial companies which had been spreading throughout Brazil in the late 19th century. Most of them – as was the case with Faustin himself – had arrived in Brazil due to Belgian direct investments in Brazilian territory⁸. Faustin Havelange enjoyed a good reputation, becoming the president of the Association of Belgian Traders in Rio de Janeiro.

Faustin was also a sports enthusiast, which were expanding rapidly among the Belgian elite. It is worth noting, for example, that the Belgian Football Association, created in 1884, was a founding member of FIFA. Havelange's father was not immune to this football fever and was a founding member of Standard de Liège, a Belgian football team that would become

one of the largest in the country during the 20th century. In addition, the Laport Houses (the company he worked for) sponsored an annual shooting tournament, and Faustin sold his guns to the Fluminense Football Club team. A multi-sport athlete, Faustin coached his sons João and Júlio in swimming. In the 1930s, both would qualify for the Olympics.

In 1918, two years after João Havelange's birth, the family moved to a house in Cosme Velho, a neighborhood adjacent to Laranjeiras. With the acquisition of a proprietary membership, Faustin Havelange and his family began to frequent the exclusive Fluminense Football Club. In addition to paying high sums of money for the entrance fees and monthly dues, to become a member of Fluminense one had to pass a commission of inquiry. This commission analyzed the biography and curriculum of the applicant. In addition, it was mandatory to be recommended by another member known as « *a godfather* ». This ritual was intended to produce a sense of solidarity and class identity among the approved applicants, while excluding all kinds of undesirables. Even wealthy groups, such as migrant Portuguese or Lebanese entrepreneurs, for example, were left out. This symbolic control allowed the Fluminense Football Club to concentrate the traditional economic elites on its management boards, while the Clube de Regatas Flamengo (whose monthly fees were similar to those of Fluminense) was more open to newcomers. In this sense, one of the characteristics of the social composition of Fluminense was the high rate of educational capital, while at Flamengo the successful elements in the club hierarchy were generally successful in the business world, but often without a university education⁹.

In this context, the club was constituted as a space for education, identity, and class solidarity – Durkheim would name it a « *moral community* »¹⁰. Even before being initiated into

swimming, the sport in which he would make a career, João Havelange became a scout at Fluminense Football Club. In addition to their scouting activities, charitable endeavors were common among the Fluminense scouts. Every year, the team's scouts engaged in the « *Christmas for poor children campaign* », raising funds for needy children in Rio de Janeiro. These acts of charity established a clear social line, demarcating a symbolic boundary between those who belonged to the social caste and those who did not. Along with sports activities, this range of social activities helped forge class, race, and gender identities.

Masculinity was also reinforced by the valorization of competition and the spirit of victory. The clubs promoted championships, tournaments, and games in which men were encouraged to compete against each other. This culture of competition and victory was seen as a way to develop masculine characteristics such as courage, strength, determination, and leadership ability. In Brazil, clubs occupied a similar space to public schools in England, and they were schools where virile masculinity was taught and reproduced¹¹. In these spaces, through discipline, work, and body worship, men learned to be masters of themselves. Women were allowed into these clubs, but not in every sport. They were allowed to participate in swimming competitions, but collective sports remained exclusively for men until the end of World War II. The construction of this class identity involved a kind of sentimental education. Cultivated in the clubs, the solidarity of these factions within the dominant class reinforced and produced a marked gender division. From their outset, modern sports were defined as masculine activities. In the words of Coubertin, the founder and idealizer of the Olympic Games, it would be « *excessive* » to subject women to physical exercise¹². In the way he conceived it, the Olympic hero was masculine by definition.

In Brazil, the dissemination of this imaginary was the ideological foundation upon which the expansion of modern sports was based. Ultimately, the goal was to have an indestructible body resistant to the passage of time. According to the historian Leonardo Pereira, « *the hygiene of the individual's body would be a form of redemption for the Brazilian people, supposedly depleted by centuries of inertia and laziness* »¹³. The strength of this ideology – summarized by the mantra *mens sana in corpore sano* – was expressed in Havelange's own life. There were several situations in which Havelange faced death but survived at the last minute. This longevity was attributed to the existence of a healthy body, a product of the discipline and asceticism which he lived by. Resistance to the deadly disease typhoid is proof of this destiny of greatness: « *One in a thousand is saved* », a Brazilian doctor is said to have told Havelange's mother. In this way, resistance to disease and the passage of time reinforced the legitimacy of his social position. A healthy body guaranteed him almost by right his superior social position¹⁴. Being a successful athlete was crucial to his economic and political rise within Brazilian civil society¹⁵. Wherever he went, Havelange recounted his achievements and was admired by his peers, many of whom had undergone a similar socialization and shared his ideology of fair play. Being admired by one's peers was therefore the first and necessary step to social success. This kind of leisure space is central to the formation of a dominant class where symbolic affections are constructed and maintained.

Years later, when he moved to São Paulo, Havelange began to frequent the Floresta Club, also a part of the São Paulo elite, where he practiced water polo. This would put him in a privileged position alongside other individuals from the Brazilian elite, as from then on, he would have good relations with the dominant groups in the country's main centers – Rio de Janeiro and São Paulo. However, for all this to be possible, it was necessary to follow his father's advice. The

time had come to give up soccer and embrace swimming and Olympic sports.

Professionalism and the political elite

In his childhood, Havelange played soccer and even became a state champion with the Fluminense junior team in 1931, playing as a « *left-back* » due to his height of over 1.90 m. Although he could have developed his skills in soccer, he chose to give up the sport to comply with his father's request. In 1932, his father asked him to abandon soccer; in the most dramatic version, he made this request on his deathbed, saying « *Don't forget to prepare yourself for the Olympic Games* »¹⁶. As written in the *Research Center of Documentation in Contemporary History (CPDOC)*¹⁷ collection, the story of Havelange's disengagement from soccer and embrace of swimming was as follows:

« *JH: Later I became a partner at Fluminense. I went there as a young boy and learned how to swim there. I also became a swimmer for Fluminense, and then played in the youth football championship in 1932 when I was around sixteen years old. We became champions that year. However, that was also the first year of professionalism in football. The team that became champions in Rio de Janeiro was Bangu, which had three unforgettable players: Domingos, Medio, and Ladislau. Domingos was the greatest defender Brazil has ever had, Medio played in the midfield, and Ladislau played on the right wing. They were formidable players. However, after that season, my father did not allow me to continue playing football anymore. You see, my father was an engineer, and my mother came from a family of industrialists in Belgium. They saw the problems associated with professional football firsthand. Nowadays, everyone wants to make their child a professional football player because they can earn a fortune overnight. So, you can see how the world has changed.*

CS: *But why didn't your father want you to play football?*

JH: *Because of professionalism.* »¹⁸

For the children of the second generation of athletes from wealthy backgrounds, playing football was not a feasible political option. It is significant that this decision was a family one, and not an individual one. In the 1920s and 1930s, professionalism represented the rise of marginalized groups, from which the Havelange and his Fluminense players had to keep their distance. Not surprisingly, Havelange himself mentioned the three black brothers from Bangu, the players Ladislau, Médio, and Domingos. A subtle chronological mix-up reinforces the power of this symbol. In reality, Bangu did not become champion in 1932, but in 1933. Havelange did not make a distinction because he treats the two years as part of the same process – the year he gave up football (1932) is the same as the rise of professionalism (1933). The individual process is included within a collective dynamic, therefore the interviewee blurs the dates, swapping the characters and years around. Domingos da Guia had already left Bangu in 1932, when he transferred to Vasco da Gama. A working-class club noted for its workers and black people, Bangu and its « three brothers » were living symbols of this new phase of the football spectacle. In this symbolic order, they represented the emergence of a new world. For Havelange, his social position was off the playing field¹⁹ and his role was that of a football administrator. National idiosyncrasies aside, the role of FIFA in regulating the professionalization of sports should not be overlooked. It is worth remembering that football was one of the first sports to become professional – the pioneering experience of English football, which became professional at the end of the 19th century, certainly served as a model. At the 1924 Paris Congress, thanks in large part to pressure from the central European delegates, FIFA began to accept that its members could play professional football. Most FIFA officials

and delegates were composed of professionals – teachers, engineers, or doctors – who shared this liberal creed and did not resist the professionalization of players. This was not the stance of the International Olympic Committee, which fought to maintain the amateur status of Olympic sports. Other sports governments adopted a similar path to the IOC, vetoing the professionalization of their athletes. The World Cup, an open spectacle to difference and diversity, would be a competition between the best male football players in the world, whether professional or amateur.

Nevertheless, the « *rules of amateurism and professionalism* » written by FIFA officials still required that club presidents and officials not make football a source of profit and remain amateurs. Even among those defending professionalism at FIFA, the ideology that sports should be an area separate from material life persisted. As in the Brazilian case, it was a strategy to consolidate and maintain positions of power and control in the hands of a particular social group²⁰. The FIFA regulations served as a kind of normative model to be adopted by various national federations. Therefore, they could be used at any time to exclude national clubs or associations that violated the rules. The point is that the retention of the amateur status of leaders should not be seen – as the literature often did – as being specific to Brazil, a symbol of the « *archaism* » of Brazilian football administration. Included within a global dynamic, this division was part of a strategy of FIFA and other federations to retain as much as possible the symbolic profits of victories by their respective clubs and national teams. FIFA established a clear line between those who directed (amateur presidents who did not receive a salary) and those who were directed (in this case, professional players who received a salary). Here, money played the role of marking positions and producing hierarchies, as well as hindering the access of popular layers to leadership positions within clubs. In the case

of Brazil, this hierarchy was manifested in the distinct racial composition of the leaders and players. The rigid social boundaries that would prevent the consecration of Havelange as a football player were the same ones that paved the way for successful sports leaders.

The rise of a technocrat

In interviews with journalists and academics, a recurring question was: how would Havelange like to be remembered in posterity? Typically, the answer was the same – « *as an administrator. In my life, I tried to show the value of managing.* » Seemingly banal, this response leads to a series of reflections. Describing the purchase of the Brazilian Sports Federation (CBD) headquarters as the first act of his administration, Havelange concluded with an expression: « *that's managing* ». A good administrator is one who can produce value, manage the world of work, and accumulate property. Primarily associated with the world of labor, the administrator imagines himself outside of politics²¹.

The social roots of this ideology must be understood. Havelange was part of a new emerging urban elite, whose educational and political formation occurred in the context of the civil state Novo dictatorship but rose in the public sphere and began to occupy the main political positions in a mass democracy. Understanding this disjunction between action in the democratic public sphere and authoritarian educational formation is crucial when analyzing Havelange's participation at the helm of the CBD. In Brazil, the Estado Novo regime (1937-1945) was when the formation and consolidation of the state and administrative bureaucracy took place. A centralizing regime, the Estado Novo was responsible for « *elevating technique in opposition to politics, conveyed as the dirty side of private interests. Technical and scientific knowledge would be a superior level in dealing with national problems.* »²²

The ideology of technique does not allow for popular contestation. How can one contest

the decisions of leaders who claim to base their actions on scientific methods, rather than political choices? Havelange's biography and thinking were affected by this context of state organization and the formation of a bureaucratic field in Brazil in the 1930s. A sensitive and little-explored point in his trajectory is his degree in law. In 1936, he specialized in « *labour laws* » (the expression is his own in a 1966 interview) to begin his career at Viação Jabaquara in around 1940²³. Havelange was 20 years old and, apparently, his main theoretical and methodological reading was completed at that time. This specialization by Havelange in social law was not accidental and must be associated with the historical moment the country was going through. According to Ângela de Castro Gomes, the 1930s and 1940s marked the creation of what she calls a « *policy of labor market regulation* »²⁴. The transformations that the country underwent would produce a profound change in mentality, leaving their mark on both the public sphere and Havelange's own life.

Although it is correct to associate Havelange's intellectual foundations with the authoritarian thinking forged in the Estado Novo dictatorship, it is safe to assume that his worldview was constantly and actively updated in the following years. The 1950s were therefore a crucial period for his formation as an intellectual and politician. At almost forty years old, he assumed the main positions in sports management in Brazil and slowly said goodbye to his career as an athlete. His participation at the Helsinki Olympics as a water polo player was his last act as an Olympic athlete. In 1956, in Melbourne, Havelange would return to the Games, but this time as head of a delegation. In the business realm, his businesses prospered along with the economic growth. Taking advantage of the expansion of the road network, Havelange accumulated economic capital working for Viação Jabaquara. In a competitive and profitable sector, this company became one of those

that connected Rio de Janeiro and São Paulo by the newly inaugurated Via Dutra.

The 1950s were characterized by the popularity and prevalence of the concepts of planning, administration, efficiency, and modernization²⁵. These words were organized around the concept of developmentalism, which became part of the political discourse during that period. Rafael Ioris showed how the developmentalist ideology crossed the wide spectrum of civil society – entrepreneurs, farmers, workers, and intellectuals. As a polysemic notion, the concept of developmentalism was in dispute, and subject to manipulation and diverse uses in political struggles. As it expanded and spread throughout civil society, the term gained distinct uses and appropriations. « *There was no* », Rafael Ioris predicted, « *univocal position on which path of development the country should follow* »²⁶. For the industrial sector, the developmentalist ideology presented itself based on a « *strictly economic reading of reality* ». In this case, the notion of development was diluted into ones of economic growth, increased productivity, and wealth generation. In this view, the participation of the state as an inducer and planner of the economy was even admitted, but the defense of cultural autonomy, the discussion of the relationship between center and periphery, and even the fight against poverty remained absent. It is essential to be clear that it was this selective appropriation of the concept of developmentalism that seduced Havelange in subsequent years. Stripped of its political content and more focused on economic order, this narrower and more pragmatic vision was consolidated among these sectors of the business community in the 1950s.

To understand the impact of this period on Havelange's formation, it is worth mentioning that in the late 1950s, he joined the PSD (Social Democratic Party), the largest party of the time, to run for federal deputy. The experience was

traumatic. In 1961, he ended up losing the election in an environment marked by electoral fraud. Havelange never joined a political party again, and for this reason, this unique experience should be examined more carefully.

In the 1950s, the PSD was – in the words of Lucia Hippolito – a « *laboratory of Brazilian political solutions* ». Unlike the other two major parties of the time, the PTB (Brazilian Labor Party) and União Democrática Nacional (UDN), located on the left and right of the political spectrum, respectively, the PSD could be characterized as « *a political practice* » rather than just a party. According to Hippolito, this « *political practice* » was based on five structuring characteristics – (1) « *electoral strength* », (2) « *center position* », (3) « *spirit of conciliation and moderation* », (4) « *firmness in decisions* », and (5) « *administrative competence* »²⁷. To do so, the « *pessedista de manual* » (the PSD manual) should possess these five virtues to a greater or lesser extent in his « *political practice* ». When examining the PSD in these terms, it seems difficult to detach Havelange's modus operandi from that exercised within the PSD. The hypothesis is that this affinity and genuine admiration for this way of doing and exercising politics may have led him to the party. This markedly personalized « *political practice* » took personal relationships as the basis for the construction of a political project. Cultivating personal relationships was seen as the key to success:

« [...] *will answer your question. Have any Brazilian presidents during their term visited all states? I, on the other hand, visited every federation in all states every year. I touched the person; he knew who I was. I had lunch, dinner, knew the wife, knew the children. This is important. That's why we had a great development.* »²⁸

Although he failed in his bid for federal deputy, this way of doing politics was successful when applied to his career as a sports leader. In 1955, traveling to federations that did not belong to the Rio-São Paulo

axis, Havelange supported the candidacy of the Sylvio Pacheco-João Correia da Costa ticket for the presidency of the Brazilian Confederation of Sports (CBD), bringing a significant contingent of votes from amateur sports. In this case, the strategy of the slate was to get the votes of the so-called peripheral regions of Brazil, outside the Rio de Janeiro and São Paulo axis. Also in 1954, Pacheco launched the group's candidacy in the city of Macapá in a long speech calling for a reduction in the difference between the South and North axis. The symbolism of the candidacy launch was clear – the slate intended to question, at least theoretically, the political and economic domination of the Rio-São Paulo axis. The climate of « *national integration* », which propelled JK's presidential campaign, certainly influenced and opened up space for speeches like Pacheco's. The defeated slate of the situation, of the miner Geraldo Starling and Ivan de Freitas, tried to reverse the voting trend in the North-Northeast by sending last-minute representatives to those states, but it was too late. Pacheco and Correia would become president and vice president of the CBD in 1955, with a plan to build a « *new CBD* » in the wake of the new Brazil promised by President Juscelino.

Havelange was not part of the initial administrative composition. Nevertheless, his rise in the « *new CBD* » was rapid. Due to his experience as an Olympic athlete, Havelange was invited to lead Brazil's delegation to the 1956 Melbourne Olympics. If the goal of the « *new CBD* » was to improve the organization's international relations, Havelange's performance contributed greatly, receiving high praise in the press at the time. At the end of the year, as soon as he had returned from a trip to Japan, the resignation of João Correia da Costa, then vice president, opened the way for him to assume the vice presidency. At the end of 1957, he was the first name for the successor of Sylvio Pacheco. The group's

leadership was already consolidated within the CBD, and in 1957, he was elected with an absolute majority of 185 to 19 votes.

Soon after taking office, Brazil became, for the first time, champion of the FIFA World Cup in Sweden. Their 1958 victory was presented as a triumph of planning over the disorganization which had prevailed in previous administrations. The rigorous planning, specialization of functions, and administrative control were seen as being key to the victory of the Brazilian team. Havelange thus established a semantic connection – the expression is from the anthropologist Bromberger – between the main ideas of the period and his actions as a sports leader²⁹.

Prior to the tournament, Havelange invited Paulo Machado de Carvalho to lead the delegation at the 1958 World Cup. Paulo Machado de Carvalho was a businessman and a journalist, owner of Group Record, a joint venture of media companies (radio, television, and newspaper) based in São Paulo. The idea behind inviting Paulo Carvalho was to adjust the balance of power inside the CBD. Havelange himself was perceived as being from Rio de Janeiro, while Carvalho was someone who could represent São Paulo inside the CBD. Paulo Machado de Carvalho launched a plan that became known as the « *Paulo Machado de Carvalho Plan* », launched almost like a political manifesto in mid-1957. Broadly speaking, the « *Paulo Machado de Carvalho Plan* » consisted of 96 articles, small paragraphs containing general disciplinary and administrative theses. More specifically, Carvalho was advocating for a broader and more diverse technical committee with the participation of doctors, physical trainers, nutritionists, dentists, and even psychologists. Averse to « *empiricism* », the division of labor and the specialization of functions were the cornerstone of a more « *scientific* » structure. In 1967, Havelange explained the method: « [...] *all the*

administrations that I had in my hands, I saw them walking and progressing within an organization, empiricism, everything that can be done at the last minute is harmful. The organization, then, needed to be done within a problem. Within a technical commission. »³⁰

In appearance neutral and scientific, the « *Paulo Machado de Carvalho Plan* » contained the most comprehensive and distinct theses, which dealt, among others, with types of athletes' clothing, haircuts, and beard trimming, in addition to the requirement of a minimum formal education. In practice, it was a way of controlling, regulating, and ordering the world of work to extract maximum productivity from the workers with the ball. In practice, a worldview and a reading of Brazil and the Brazilian people were at stake. In this discussion, even if implicit, the symbolic place of the elites in the construction of the nation remained to be discussed. In 2012, recalling the plan, Havelange gave a significant interview:

*« The feet are a player's tools of the trade. When we attended to them, we had to remove ingrown toenails, calluses, chilblains, and more. Those men were in a state where they couldn't even kick. I fixed everything. There was a player, I don't remember who, who wore badly placed dentures over some broken teeth. In the short term, if left untreated, he would have gotten cancer in his mouth. As is known, many illnesses stem from poorly maintained teeth. They said it was all excessive, that the team didn't have any crazies and didn't need to be treated by psychologists. I didn't listen. I determined that anyone who didn't fit in would be cut. Only those who were prepared would go to the World Cup. »*³¹

Havelange's narrative about preparing players for the 1958 World Cup clearly reveals the racial divide that existed at the time. As a member of the Brazilian elite, Havelange presented himself as responsible for regenerating players from the lower classes and giving them the tools to produce well and

represent the Brazilian colors. This narrative suggests that the players were incapable of taking care of themselves and needed to be controlled and prepared by science, technique, and medicine.

This type of discourse was common at the time and reflected the elitist and racist views that many Brazilians held about the black and poor population. Havelange presented himself as a savior, capable of bringing modernity and civilization to a country that was considered backward and underdeveloped. He used football to achieve these goals and thus gain recognition and power.

Havelange's narrative also marginalized the players' agency, suggesting that they were mere tools in the hands of sports officials. This served to emphasize the roles of politicians and officials such as himself, and to consolidate his position of power in the Brazilian Football Confederation. This strategy also contributed to his rise to the presidency of FIFA, as he knew how to take advantage of the socio-cultural racist context that permeated football at the time.

Conclusion

In the dialogue between the individual and society, João Havelange's apparently exceptional trajectory helps historians to understand how political ideologies are constituted. Far from representing abstract ideas, political ideas are constructed in political actions and formative journeys. Havelange's role as a football leader could be thought of in three political terms: the cult of the body, the idea of fair play and the diffusion of the amateur ideal, and finally, the influence of developmentalist thought and the national popular policy of the 1950s on his ideas. In all three cases, the ideologies are concretely and organically linked to the class from which Havelange came – the political elite of Rio de Janeiro.

In the first case, it is impossible to separate the idea of sports hygiene from the ideology of sportsmanship which was formed during the First Republic. Havelange's life was never isolated from the so-called exclusive modernity that developed during that period. As time passed, the same happened with his trajectory as an athlete, which occurred during the Vargas government. A student of Oliveira Vianna, an important thinker of Brazilian social reality, Havelange incorporated in his own practice a corporatist way of reading reality – which made him see society in corporate and hierarchical terms. This ideology undoubtedly spread throughout the Getúlio Vargas government, especially among intellectuals linked to social law, the career that Havelange chose. This way of seeing the world led him to adopt paternalistic attitudes that often aimed to hide class conflicts in the name of social harmony. Finally, and no less important, was the

« *developmentalist* » movement that Havelange had already encountered in the 1950s. During that time of the Cold War and Brazilian history, Havelange incorporated into his lexicon the concepts of planning, development, and political action. The belief in the technical and scientific potential of administration, key concepts of that historical moment, made him successful at the helm of the CBD.

If Havelange was successful, it was because many of the individuals around him shared his values, his categories, and his worldview. A product of an emerging political elite, Havelange's success story turned him into a symbol of that social class, capable of synthesizing in his own figure the characteristics and self-image that this group made of itself. Relinking this experience to the 20th century is the first step in deconstructing this fantastic narrative, of a trajectory that supposedly unfolded « *ahead of its time* ».

Biography: Luiz Guilherme Burlamaqui (Rio de Janeiro, Brazil, 1988) has a master's degree in social history from the Fluminense Federal University (UFF), and a PhD in social history from the University of São Paulo (USP), with partial funding from CNPq and full funding from FAPESP. He completed his PhD internship at the Free University of Berlin. He was a scholarship holder of the FIFA program – the João Havelange Scholarship, linked to the University of Neuchatel in Switzerland. He is an associate researcher at the Institute of International Relations at USP. His book *The Making of a Global FIFA* has been published in Portuguese and English.

Keywords: political history of FIFA, Cold War, political history, elites of football, modernization.

Résumé: La biographie de João Havelange peut être utilisée pour comprendre l'élite politico-sportive brésilienne. L'expérience de vie de Havelange est profondément liée à celle du Brésil, et sa trajectoire révèle de nombreux éléments de l'élite brésilienne formée depuis 1945. Cet article s'appuie sur des sources recueillies dans les archives privées de Havelange à Rio de Janeiro, les archives de la FIFA à Zurich et les archives du Comité International Olympique, ainsi que sur deux entretiens d'histoire orale menés en 2011 par la Fondation Getúlio Vargas. De manière générale, l'objectif est de comprendre comment la trajectoire de João Havelange s'inscrit dans l'histoire du Brésil au XX^e siècle et révèle les limites et les possibilités de l'action individuelle. Au lieu de présenter la trajectoire de Havelange comme un cas atypique, cet article cherche à comprendre comment sa vie reflète les dynamiques sociales et politiques complexes du Brésil. Le texte explore la relation entre les opportunités que Havelange a eu dans sa vie et les structures sociales et politiques qui ont façonné son parcours. En outre, l'article examine comment les actions de Havelange au sein de la FIFA ont contribué à la consolidation de l'élite sportive mondiale, en particulier dans les pays en développement.

Mots-clés: histoire politique de la FIFA, Guerre froide, histoire politique, élites du football, modernisation.

Notes

- ¹ This article is based on my PhD Dissertation: BURLAMAQUI Luiz Guilherme, *A dança das cadeiras: a eleição de João Havelange à presidência da FIFA*, São Paulo, University of São Paulo, 2023. Part of this discussion is also presented in my book BURLAMAQUI Luiz Guilherme, *The making of a global FIFA: Cold War Politics and the rise of João Havelange to the FIFA presidency, 1950-1974*, De Gruyter, Berlin, 2023.
- ² HEINZ Flávio, *Por outra história das elites*, Rio de Janeiro, FGV, 2006.
- ³ BOURDIEU Pierre, «L'illusion biographique», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, v. 62-63, 1986, p. 70.
- ⁴ ALTAMIRANO Carlos, *Intelectuales: notas de investigación*, Buenos Aires, Grupo Editorial Norma, 2007, p. 20.
- ⁵ GRENDI Edoardo, «Microanálise e história social», in: SILVA Carla (éds), *Exercícios de micro-história*, Rio de Janeiro, FGV, 2009.
- ⁶ HOBBSAWM Eric, *A era dos Impérios, 1817-1914*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 2015, p. 58.
- ⁷ HAVELANGE Paula, «Depoimento de Paula Havelange», in: COARACY Vivaldo (eds.), *João Havelange: Determinação e coragem*, São Paulo, Editora Nacional, 1974, pp. 17-24.
- ⁸ STOLS Eddy, *Panorama das relações belgo-brasileiras*, Apresentação na Universidade Federal de Minas Gerais, 20 setembro de 2005.
- ⁹ BURLAMAQUI Luiz Guilherme, *A outra razão: os presidentes de futebol entre práticas e representações*, Dissertação (Mestrado em História Social), Instituto de História da Universidade Federal Fluminense, Niterói, 2012, p. 159.
- ¹⁰ DURKHEIM Émile, *As formas elementares da vida religiosa: o sistema totêmico na Austrália*, Rio de Janeiro, Martins Fontes, 1996.
- ¹¹ FRANCO JR Hilário, *A dança dos Deuses: Futebol, Sociedade, Cultura*, São Paulo, Cia das Letras, 2012.
- ¹² COUBERTIN Pierre, «As mulheres nos jogos Olímpicos», in: MULLER Norbert (eds.), *Pierre Coubertin: Olimpismo: seleção de textos*, Porto Alegre, Editora da PUC do Rio Grande do Sul, 2007, pp. 701-704.
- ¹³ PEREIRA Leonardo, *Footballmania: uma história social do futebol no Rio de Janeiro, 1902-1938*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 2000, p. 132.
- ¹⁴ RODRIGUES Ernesto Carneiro, *Jogo duro: a história de João Havelange*, Rio de Janeiro, Record, 2007.
- ¹⁵ BURLAMAQUI Luiz Guilherme, *A outra razão...*
- ¹⁶ PEREIRA José Mario, VIEIRA Sílvia Marta, *João Havelange: o dirigente esportivo do século XX*, Rio de Janeiro, Casa da Palavra, 2010, p. 189.
- ¹⁷ Centro de Pesquisa e Documentação de História Contemporânea do Brasil in Portuguese.
- ¹⁸ HAVELANGE João, *Interview with Bernardo Borges Buarque de Hollanda, Daniela Alfonsi and Carlos Sarmento (2012)* available at Acervo do Centro de Pesquisa e Documentação de História Contemporânea do Brasil (CPDOC), Rio de Janeiro.
- ¹⁹ HAMILTON Aidan, *Domingos da Guia: o divino mestre*, Rio de Janeiro, Gryphus, 2005.
- ²⁰ FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE FOOTBALL ASSOCIATION, *Fédération Internationale de Football Association, 1904-1929*, Amsterdam, J. H. De Bussy, 1929.
- ²¹ PEREIRA José Mario, VIEIRA Sílvia Marta, *João Havelange: o dirigente esportivo do século XX...*, and RODRIGUES Ernesto Carneiro, *Jogo duro...*
- ²² D'ARAUJO Maria Celina, *O Estado Novo*, Rio de Janeiro, Zahar, 2000.
- ²³ HAVELANGE João, *Interview with João Havelange (1967)*. Collection: Testimonials for Posterity, available at Image and Sound Museum, Rio de Janeiro.
- ²⁴ CASTRO GOMES Ângela, «Ideologia e trabalho no Estado Novo», in: PANDOLFI Dulce, *Repensando o Estado Novo*, Rio de Janeiro, FGV, 1999.
- ²⁵ GUIMARÃES César, «Vargas e Kubitschek: a longa distância entre Petrobras e Brasília», in: CARVALHO Maria Alice Rezende de, *A República no Catete*, Rio de Janeiro, Museu da República, 2001.
- ²⁶ IORIS Rafael, *Qual desenvolvimento? Os debates, sentidos e lições da era desenvolvimentista*, São Paulo, Paco, 2017, p. 59.
- ²⁷ HIPOLITO Lucia, *De raposas e reformistas: o PSD e a experiência democrática brasileira (1945-1964)*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1985, p. 15.
- ²⁸ HAVELANGE João, *Interview with Bernardo Borges Buarque de Hollanda, Daniela Alfonsi and Carlos Sarmento (2012)...*
- ²⁹ BROMBERGER Christian, *Le match de football: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Édition de la Maison de la Science du Homme, 1995.
- ³⁰ HAVELANGE João, *Interview with João Havelange (1967)*. Collection: Testimonials for Posterity...
- ³¹ PEREIRA José Mario, VIEIRA Sílvia Marta, *João Havelange: o dirigente esportivo do século XX...*, p. 132.

Y A-T-IL UN CHEF DANS L'ÉQUIPE ?

L'évidement de l'autorité du capitaine au football

MANUEL SCHOTTÉ
Université de Lille

Résumé : Il existe, au sein des équipes de football, un rôle étonnant, dont l'intitulé traduit une distinction hiérarchique entre joueurs : celui de capitaine. Retracer la genèse de ce rôle permet de rendre compte de la façon dont il s'est institué puis transformé. Synonyme d'une véritable position de commandement au début du XX^e siècle, il relève aujourd'hui principalement d'une fonction honorifique.

Il existe, au sein des équipes de football, un rôle étonnant : celui de capitaine. Alors que les joueurs sont le plus souvent définis par leurs qualités techniques et leur placement sur le terrain (ce qui différencie par exemple les attaquants des défenseurs), le capitanat se situe sur un autre registre. Par son existence même et le port du brassard qui lui est aujourd'hui associé, il introduit une distinction hiérarchique entre joueurs. Son intitulé fait d'ailleurs explicitement référence à une fonction de commandement qui séparerait le capitaine de ses coéquipiers.

Ce texte souhaite initier une réflexion quant à ce rôle, familier des amateurs de football mais peu interrogé. Sans doute est-ce d'ailleurs cette familiarité qui conduit à ne pas questionner ce qui le sous-tend. Afin de rompre avec ce statut d'évidence qui fait obstacle à sa compréhension, cette contribution revient sur la genèse du capitanat et sur les appropriations dont il est l'objet, en s'inscrivant dans le sillage de travaux centrés sur

la fabrique et les usages des rôles¹. Il ne s'agit donc pas de faire une histoire de ceux qui ont occupé ce rôle, mais de l'examiner pour lui-même afin de comprendre d'où il vient et de repérer la forme de relations sociales qui lui correspond. L'analyse procède pour cela en deux temps : la première partie revient sur les conditions dans lesquelles le capitanat s'est institué afin de comprendre ce qu'il signifiait alors ; la seconde s'intéresse à la façon dont il est aujourd'hui investi afin de rendre compte du sens qu'il revêt désormais.

Un représentant devenu chef

L'existence du capitanat en football est aussi vieille que la formalisation de ce sport sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. La création de la Football Association en 1863 procède en effet du regroupement volontaire de capitaines d'équipes désireux de s'unir pour promouvoir leur pratique². Ces derniers, qui sont tout à la fois des joueurs et des dirigeants, sont les représentants de leur équipe

à l'extérieur. Mais leur fonction de représentation s'étend au terrain lui-même : le règlement de la pratique indique que les capitaines des deux équipes participent au tirage au sort d'avant-match afin de déterminer laquelle donnera le coup d'envoi.

Cette exigence réglementaire minimale ne saurait expliquer à elle seule l'importance que revêt le capitaneat à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle dans un pays comme la France. Cette importance ressort très clairement des manuels de football parus à cette période dans ce pays. Cette source s'avère d'autant plus précieuse que, ce sport étant alors largement méconnu, les auteurs s'efforcent d'explicitier ce que sont ses fondamentaux. Au regard des longs développements dédiés au capitaneat dans ces ouvrages, il ne fait guère de doute que ce dernier en est un aux yeux de ces auteurs. C'est ainsi que dans *Football Association*, publié en 1897, Neville Turner et Eugène Fraysse consacrent un chapitre entier, sur les neuf que compte l'ouvrage, à la figure du capitaine. Celle-ci est centrale quand il s'agit de définir ce qu'est une équipe : « *Le nombre réglementaire de chaque équipe est de 11 joueurs, dirigés par un capitaine ; chaque équipe est divisée en 1 gardien de but, 2 arrières, 3 demi-arrières et 5 avants que le capitaine place au début de la partie selon la tactique adoptée par lui.* »³

On retrouve la même mise en avant dans *Le livre des Sports athlétiques et des jeux de plein air*, dirigé par Henry Claremont et qui paraît une dizaine d'années plus tard :

« *Ils [les joueurs] sont au nombre de onze pour chaque équipe (team), commandés par un capitaine (captain). L'on décompte : cinq avants (forwards) (un au centre et deux pour chaque aile) ; trois demi-arrières (half backs), et deux arrières (full backs) : le but est défendu en dernier ressort par un gardien de but (goal keeper).* »⁴

Deux éléments ressortent de ces extraits : tout d'abord l'importance conférée au rôle de

capitaine qui semble indispensable à l'existence d'une équipe. Dans les deux cas, c'est le capitaine qui est évoqué en premier, avant que ne soient déclinés les différents postes sur le terrain. Cette primauté est tout à fait explicite dans le livre de Claremont puisqu'au moment de définir les différents rôles qui existent dans le football, il est écrit : « *Nous envisagerons d'abord le capitaine, à tout seigneur tout honneur.* »⁵

Le second élément marquant réside dans la façon d'envisager le rôle, décrit comme une fonction de commandement. Le capitaine est conçu comme celui qui dirige l'équipe. Sous la plume de ces auteurs, celui-ci n'est pas seulement un représentant mais avant tout un chef. C'est ce qu'expliquent Turner et Fraysse :

« *Les nombreuses qualités que doit posséder un joueur pour remplir convenablement les fonctions de capitaine sont les mêmes requises d'un général ; son équipe est une petite armée qu'il doit savoir commander, instruire et diriger et celle-ci doit avoir une confiance illimitée en lui. Une équipe qui a foi dans les capacités de son chef possède déjà un des éléments qui doit la conduire à la victoire, comme, d'autre part, la force de ces onze joueurs dépend en grande partie de l'habileté de leur capitaine à les faire manœuvrer et à se faire obéir. S'il n'a pas la confiance de ses hommes, il ne saura pas se faire obéir et pour qu'il puisse maintenir la discipline il doit avoir sur eux la plus grande autorité.* »⁶

Il n'est évidemment guère possible de faire la part des choses entre ce qui, dans ces propos, renvoie à des pratiques avérées et ce qui a trait aux aspirations des auteurs. Le fait que Fraysse soit lui-même capitaine d'une équipe de football et que Turner semble l'avoir été⁷ indique en tout cas qu'ils connaissent la réalité des terrains et qu'ils soutiennent la figure qu'ils mettent en scène. Cela s'avère d'autant plus important qu'ils sont des acteurs importants du développement du football en France. Celui-ci

étant encore balbutiant dans l'Hexagone, ils contribuent, par leurs écrits et leurs actions, à imposer l'idée qu'il ne saurait y avoir de football sans capitaine ; un capitaine qu'ils conçoivent comme un chef dont l'« *autorité, tant qu'il est à leur tête, doit être absolue* »⁸. Cette autorité du capitaine sur ses joueurs est vue comme la condition du succès puisque « *la condition principale d'un capitaine, c'est d'inspirer pleine et entière confiance à son équipe [...], une équipe floue, sans idée directrice, est une équipe battue d'avance* »⁹.

Le football n'est pas une exception sur ce plan. On relève des propos similaires du côté des promoteurs du rugby, du cricket, de l'aviron, du hockey, du bobsleigh, ou encore de la balle au camp¹⁰. Plus largement, une même préoccupation pour le chef émerge dans de nombreux autres domaines. Comme Yves Cohen l'a montré, l'idée d'une nécessité du chef est très vive dans les domaines politique, militaire et industriel à cette période¹¹. L'émergence de la figure du capitaine en football s'inscrit ainsi dans une logique transversale qui promeut le besoin d'une figure personnalisée de commandement. Cela se traduit très concrètement par une façon particulière d'organiser les relations entre les joueurs : la majorité d'entre eux doivent se soumettre à l'autorité d'un seul. C'est au capitaine de choisir « *ses hommes* »¹² et de distribuer leurs rôles respectifs en leur communiquant « *son plan de bataille* »¹³ afin qu'ils « *n'agissent que par une seule et unique pensée, la sienne* »¹⁴. Le bon capitaine est donc celui qui jouit d'une autorité inconditionnelle et qui fait « *pénétrer sa manière de voir dans l'esprit des joueurs* »¹⁵. Il est un chef qui sait « *conduire ses troupes* »¹⁶ pour les mener à la victoire dans le respect des règles. Le capitaine est aussi décrit comme le garant d'un engagement contrôlé. Dans le règlement édicté par l'USFSA (Union des sociétés françaises de sports athlétiques), il est ainsi

le seul à pouvoir discuter avec l'arbitre en cas de désaccord. Il doit, plus généralement, veiller à ce que ses joueurs n'enfreignent pas les règles, car « *le Football en souffrira matériellement dans la faveur publique, si les capitaines n'emploient pas toute leur autorité pour réprimer* » un jeu contraire aux règles¹⁷. Suivant cette lecture, le capitaine doit guider ses équipiers de façon exemplaire : il « *doit prêcher d'exemple et faire du beau jeu [...]* si ses hommes lui voient employer des manœuvres un peu déloyales, rien ne les empêchera d'en faire autant, bien au contraire, et même de les exagérer au besoin »¹⁸.

La promotion d'un chef doté de telles qualités morales appelle nécessairement la question du repérage de ceux qui ont le profil pour assumer ce rôle. Dans ce cadre, les qualités footballistiques proprement dites ne sont pas essentielles puisque « *le choix d'un capitaine ne doit pas être fait à la légère et simplement en raison de son jeu personnel ou de ses bonnes relations de camaraderie* »¹⁹. C'est l'expérience qui prime comme l'indique cet extrait :

« *Quoi qu'il en soit, le capitaine, à qui est départie l'autorité voulue pour conduire ses troupes à l'attaque, doit élaborer une tactique d'ensemble [...]. C'est ici qu'intervient la capacité du chef, laquelle ne s'obtient guère que par une expérience fort longue [...]. Le capitaine devrait, par essence, connaître toutes les roueries du métier, et avoir joué tant comme avant que comme arrière.* »²⁰

Mais l'expérience ne suffit pas. Elle doit être associée à d'autres qualités, d'ordre moral, comme la patience (« *se munir d'une forte dose de patience* »)²¹, l'esprit d'initiative (« *être entreprenant* »)²², l'abnégation (« *C'est si difficile de mener des hommes ! Pour toutes ces raisons, l'emploi du capitaine n'est pas une sinécure* »)²³, ou encore la capacité à s'effacer (« *se défier de cette terrible petite vanité qui trouve parfois moyen, voyez-vous la sournoise, d'élire domicile jusque dans le cœur d'un pauvre capitaine !* »)²⁴, et à se mettre au service du collectif (« *il doit jouer lui-même de son mieux sans chercher les occasions de se distinguer* »)²⁵. L'ensemble de ces



Figure 1 Football : le capitaine français offre des fleurs au capitaine viennois, Agence Mondial, 1932.
Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

éléments montre que le capitaine se distingue sur un plan moral. Ce n'est pas au nom de ses qualités balle au pied qu'il est mis en avant mais sur la base de son attitude.

La prééminence du capitaine suppose l'obéissance des autres joueurs. C'est pourquoi les prescripteurs étudiés exhortent ces derniers, en guise de premier conseil prodigué, à se soumettre à l'autorité de leur chef : « *Pendant la partie, soyez calmes, silencieux et disciplinés, laissez parler le capitaine et sachez vous taire.* »²⁶ C'est donc une configuration particulière de relations entre équipiers qui est ici à l'œuvre : pour que le capitaine puisse être promu *primus inter pares*, il faut que les autres joueurs reconnaissent son autorité et s'inclinent devant lui. Il est difficile de savoir si ces prescriptions étaient

suivies d'effets concrets. On peut même douter que la majorité des joueurs s'y conformait. Il n'en demeure pas moins que ces discours ne sont pas sans incidence. Ils contribuent à l'édification de la figure du capitaine, en définissant ses contours et en lui conférant de l'importance. De plus, en dessinant un idéal, cette construction symbolique invite chaque joueur à se positionner par rapport à lui. La figure du capitaine comme chef constitue donc un point de référence incontournable dans les premières années du football en France.

L'évidement d'un rôle

L'importance accordée au capitaneat lors de l'arrivée du football moderne en France n'est aucunement réductible à des considérations

règlementaires. Si celles-ci imposent qu'il y ait un capitaine dans chaque équipe pour le tirage au sort de début de match, elles ne sont pour rien dans sa prééminence. Celle-ci est liée à la façon dont ce dispositif règlementaire est investi par les acteurs du football de l'époque. Ces derniers font du capitaine le chef de l'équipe, sur le terrain mais aussi au-delà, car c'est lui qui fait office de sélectionneur et d'entraîneur pour reprendre des termes actuels (et d'usage sans doute anachronique pour la période). C'est le capitaine qui choisit les joueurs de l'équipe et leur affecte un poste. C'est à lui aussi qu'« *incombe la lourde tâche d'ébaucher une tactique, de la mettre sur pied* »²⁷. Il a également la charge de « *faire travailler individuellement chaque joueur de son équipe et perfectionner le rôle qu'il est appelé à jouer* »²⁸. Il « *doit savoir [...] diriger l'entraînement [...] pour maintenir en forme les joueurs dont il a la direction* »²⁹. L'amalgame entre les rôles de capitaine et d'entraîneur est d'autant plus grand que le second n'existe pas encore de façon autonome. C'est ainsi que Victor Gibson, joueur écossais recruté par le club de Sète³⁰, encadre ses nouveaux équipiers, tant sur le terrain qu'à l'extérieur. Il joue aussi le rôle de recruteur en faisant venir d'autres joueurs britanniques³¹. Le fait que Gibson devienne ensuite officiellement entraîneur du club tout en continuant à y jouer conduit à faire de ce qui relève de la préparation et de la sélection des joueurs une prérogative du capitaine. Cette configuration locale a une résonance d'autant plus grande que le club sétois est alors une place forte du football français, et qu'il est à ce titre imité.

L'importance croissante que revêt l'entraînement conduit toutefois à vider progressivement le rôle de capitaine d'une large partie de sa substance. Avec l'apparition et l'importance croissante de l'entraîneur, nouvel acteur qui apparaît dans l'entre-deux-guerres, le capitaine se voit progressivement déposséder de nombre de ses prérogatives. Ce n'est plus lui qui

est chargé de la constitution et de la préparation des équipes mais l'entraîneur, qui devient rapidement un personnage central dans le football, notamment suite à l'apparition d'un championnat professionnel dans les années 1930³². Une nouvelle division du travail se met en place et le capitaine cesse d'être le chef qui dirige ses équipiers. Cette fonction de commandement est désormais accaparée par une tierce personne, l'entraîneur, qui acquiert le pouvoir de désigner qui peut figurer sur le terrain et à quel poste, et de diriger la préparation des joueurs³³. Dans ce nouvel agencement, l'importance du capitaine devient résiduelle. Il est dorénavant cantonné à un rôle de représentation formellement limité puisque les *Lois du jeu*, établies par l'International Football Association Board, précisent que : « *Le capitaine d'équipe ne bénéficie d'aucun statut spécial ni de privilèges particuliers, mais est, dans une certaine mesure, responsable du comportement de son équipe.* »³⁴

Ces considérations règlementaires sont redoublées par les usages. Les pratiques en vigueur dans le football d'aujourd'hui indiquent que le capitaine a perdu de sa centralité. Un travail mené sur les capitaines des 20 clubs de Ligue 1 au début de la saison 2022-2023 met ainsi en évidence que ce rôle n'est pas occupé par les joueurs les plus en vue. Alors que le football contemporain se caractérise par une survalorisation des joueurs offensifs³⁵, on ne repère que 7 capitaines relevant de ce type de poste, contre 11 joueurs défensifs³⁶. De même, le capitaine n'est le joueur le mieux payé de son équipe que 5 fois. Et 8 capitaines ne figurent pas dans le top 5 salarial de leur club. Le fait que ce rôle ne soit pas investi par les joueurs les plus prisés apparaît clairement dans le cas du PSG. Tandis que 3 des joueurs les plus reconnus et les mieux rémunérés du football mondial (Mbappé, Messi, Neymar) appartiennent à ce club, le brassard est autour du bras d'un autre joueur, Marquinhos,

qui évolue à un poste défensif. Alors que la chronique journalistique traque tous les indices de marquage hiérarchique entre les trois vedettes du club, la question du capitaine n'est guère évoquée. Elle ne semble pas être un objet de revendication de la part de ces joueurs ni un marqueur de statut, à l'inverse par exemple de la désignation de celui qui est chargé de tirer un penalty. Cela confirme que le rôle de capitaine n'est désormais plus un enjeu de positionnement stratégique majeur. Il n'est plus le marqueur central d'une prééminence par rapport à d'autres joueurs.

Bien qu'étant, par son unicité, un élément distinctif, le capitaine n'est pas un levier dont les joueurs se saisissent préférentiellement pour établir une hiérarchie entre eux. Il en va de même du côté des entraîneurs à qui revient la tâche de nommer un capitaine. Dans les discours qui accompagnent ces nominations, les entraîneurs insistent toujours sur le caractère collectif du joueur désigné. Dans le portrait du capitaine idéal qui se dessine dans ces descriptions, les entraîneurs insistent sur le fait que celui-ci doit se mettre au service du groupe. La logique individualiste de la promotion de soi est proscrite. Cela peut expliquer la propension des entraîneurs à nommer capitaines des défenseurs, c'est-à-dire des joueurs qui sont structurellement placés du côté du collectif, à l'inverse des attaquants chez qui on valorise les manifestations de maestria individuelle. Ce ne sont donc pas les qualités les plus prisées – à savoir tout ce qui relève de la virtuosité balle au pied – qui sont au principe du choix d'un capitaine.

Cela transparaît nettement dans la mise en série des propriétés de ceux qui occupent ce rôle en Ligue 1. En plus d'être surreprésentés parmi ceux qui évoluent dans des postes défensifs, les capitaines sont largement plus âgés (près de 31 ans ½ en moyenne) que l'ensemble des joueurs professionnels. Sept d'entre eux ont ainsi 34 ans ou plus, avec une

longue carrière professionnelle derrière eux. L'expérience est donc un élément central dans la désignation d'un capitaine, comme l'est l'ancienneté dans le club (4 ans ½ en moyenne), la première pouvant compenser la seconde : un joueur récemment arrivé dans un club ne peut devenir capitaine que s'il est, à une exception près, footballeur professionnel depuis plus de 10 ans. Ce n'est donc pas en vertu de son leadership technique mais en raison de son expérience qu'un joueur accède au capitaine. Cela vaut aussi pour les joueurs les plus en vue : un joueur comme Zidane ne devient par exemple capitaine de l'équipe de France qu'à la fin de sa carrière. Le brassard ne lui est confié qu'en 2002, 8 ans après ses débuts en sélection nationale, bien après avoir été intronisé meilleur joueur français de sa génération. Cela signifie très concrètement qu'il n'a pas attendu d'être capitaine pour devenir le maître à jouer de l'équipe de France. Alors que les deux attributs (capitanat et autorité sur la pelouse) allaient de pair au début du xx^e siècle, ils sont désormais largement dissociés. Le capitaine n'est désormais plus la condition du leadership sur le terrain. L'accès à ce dernier passe par d'autres canaux, contribuant à siphonner l'intérêt que présente le premier aux yeux des joueurs. Le rôle de capitaine n'a désormais plus, sur un plan hiérarchique, qu'une importance résiduelle. Tout au plus peut-il être vu comme une distinction honorifique, qui achève de consacrer une carrière déjà reconnue.

Conclusion

Ces quelques jalons relatifs aux transformations du rôle de capitaine montrent qu'on est passé d'une situation où celui qui l'occupe est un chef qui dirige ses équipiers à une autre où il est la façade de l'équipe pour le grand public et le relais entre l'entraîneur et les joueurs. Le fait que le capitaine soit désormais cantonné à des fonctions de représentation atteste que son

rôle a été expurgé de ses attributs en termes de commandement. Cette évolution de l'autorité conférée au capitaine – qui est passée du statut de chef à celui, strictement symbolique, d'incarnation du groupe – traduit une transformation dans l'organisation du football. Les tâches de commandement sont désormais confiées à l'entraîneur qui est aujourd'hui le dépositaire du collectif, « celui qui doit rassembler pour que les joueurs pensent à l'équipe d'abord, quand tout autour d'eux tend à les individualiser »³⁷. Cette évolution traduit aussi les changements en matière de hiérarchie footballistique : là où le joueur le plus éminent était celui qui avait la responsabilité de l'équipe, l'accent est aujourd'hui mis sur la virtuosité personnelle, du fait d'une très grande individualisation du jeu³⁸.

Le fait qu'il n'y ait plus de réel chef parmi les équipiers ne signifie aucunement que les inégalités entre eux ont cessé. Elles se sont même accrues, au point qu'une minorité de joueurs accapare désormais l'essentiel des profits symboliques et économiques. C'est là une caractéristique tout à fait singulière du football puisque partout ailleurs les fonctions prestigieuses et les hauts revenus sont associés à des postes de commandement³⁹. Il en va autrement dans le football puisque ce sont des salariés subalternes – à savoir les joueurs – qui captent l'essentiel des flux d'argent et d'attention qui transitent dans cet espace. Il y a ainsi, dans la très large majorité des clubs des plus grands championnats européens, au moins un joueur qui gagne plus que son entraîneur. Il en va de même en matière de visibilité. On ne

saurait mieux mettre en évidence que la grandeur ne passe pas, dans ce domaine de pratique, par l'occupation d'une fonction de direction.

Est-ce à dire que le fait d'être capitaine ne revêt plus aucun intérêt pour les joueurs ? Évidemment, non. Mais cela constitue aujourd'hui un enjeu secondaire, au double sens du terme : porter le brassard est, d'abord, quelque chose qui est doté d'une importance relative. Ce n'est pas un but en soi, contrairement à la conquête de trophées individuels par exemple. C'est, ensuite, quelque chose qui arrive généralement après d'autres formes de consécration. L'accès à la fonction de capitaine confirme un statut déjà acquis auparavant comme l'indique la récente promotion de Kylian Mbappé au rang de capitaine de l'équipe de France. C'est bien après avoir été promu leader incontesté de l'équipe qu'il accède à ce rôle.

Toutefois, le capitanat peut à l'occasion regagner en importance comme l'atteste la séquence de la Coupe du monde 2022 au Qatar. Le brassard a alors fait l'objet de nombreux débats en amont de l'épreuve, du fait de l'action de groupes d'intérêt qui poussaient pour qu'un brassard arc-en-ciel, en soutien à la communauté LGBTQ+, soit porté par les capitaines des différentes équipes. Si cette tentative de politiser la compétition a finalement échoué sous la pression de la FIFA, elle prouve que ce bout de tissu peut faire l'objet d'appropriations insoupçonnées qui réactualisent ponctuellement l'intérêt qui lui est porté. Cela atteste qu'il peut, sous certaines circonstances, redevenir un enjeu important dans l'économie symbolique du football.

Biographie: Manuel Schotté est professeur de sociologie à l'université de Lille et membre du Clersé (UMR 8019). Ses travaux portent sur le talent, la grandeur et le charisme, notamment à partir d'investigations empiriques sur le monde sportif. Il a récemment publié *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective* aux éditions du CNRS (2022).

Mots-clés: football, capitaine, rôle, leadership.

Abstract: There is a surprising role within football teams, one whose title reflects a hierarchical distinction between players: that of captain. Tracing the genesis of this role provides an insight into how it was established and then transformed. Synonymous with a real position of command at the beginning of the 20th century, today it is mainly an honorary function.

Keywords: football, team captain, role, leadership.

Notes

- ¹ LAGROYE Jacques, « On ne subit pas son rôle », *Politix* 38, 1997, pp. 7-17; DULONG Delphine, *Premier ministre*, Paris, CNRS Éditions, 2021, 390 p.
- ² TAYLOR Matthew, *The Association Game. A History of British Football*, Harlow, Pearson, 2008, 516 p.
- ³ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association*, Paris, Armand Colin, 1897, 129 p., p. 38.
- ⁴ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques et des jeux de plein air*, Paris, Pierre Roger et Compagnie Éditeurs, 1910, 387 p., p. 32.
- ⁵ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, p. 43.
- ⁶ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 76.
- ⁷ WAHL Alfred, *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard/Julliard, 1989, 355 p.; SOREZ Julien, *Le football dans Paris et ses banlieues. Un sport devenu spectacle*, Rennes, PUR, 2013, 410 p.
- ⁸ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 77.
- ⁹ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, p. 43.
- ¹⁰ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*
- ¹¹ COHEN Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, 872 p.
- ¹² TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 79.
- ¹³ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 78.
- ¹⁴ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 79.
- ¹⁵ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 79.
- ¹⁶ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, p. 38.
- ¹⁷ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 88.
- ¹⁸ GONDOUIN Charles, JORDAN, *Le football: rugby, américain et association*, Paris, Pierre Lafitte et Compagnie, 1911, 357 p., p. 325.
- ¹⁹ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 77.
- ²⁰ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, pp. 38 et 43.
- ²¹ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 79.
- ²² TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 79.
- ²³ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, p. 43.
- ²⁴ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, p. 44.
- ²⁵ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 79.
- ²⁶ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 85.
- ²⁷ CLAREMONT Henry (éd.), *Le livre des Sports athlétiques...*, p. 43.
- ²⁸ TUNMER Neuville, FRAYSSE Eugène, *Football association...*, p. 83.
- ²⁹ MONITOR Louis, *Le football-association: théorie, pratique, règlement international*, Paris, Albin Michel, 1929, cité par GRÜN Laurent, *Entraîneur de football en France. Histoire d'une profession de 1890 à 2010*, Arras, Artois Presses Université, 2016, 383 p., p. 65.
- ³⁰ Le nom de la ville s'écrivait alors Cette.
- ³¹ LANFRANCHI Pierre, TAYLOR Matthew, *Moving with the Ball. The Migration of Professional Footballers*, Oxford, Berg, 2001, 273 p.
- ³² GRÜN Laurent, *Entraîneur de football en France...* Ajoutons que ce changement ne prend pas la force d'une rupture brutale. La figure du joueur entraîneur perdure longtemps, y compris dans les clubs les plus prestigieux comme au Stade de Reims par exemple, où Albert Batteux devient entraîneur en 1950, tout en continuant de jouer (il est notamment capitaine de l'équipe de France). Il cumule les deux fonctions de joueur et d'entraîneur pendant deux ans comme le signale DA ROCHA CARNEIRO François, *Les Bleus et la Coupe de Kopa à Mbappé*, Paris, Éditions du Détour, 2020, 224 p.
- ³³ RASERA Frédéric, *Des footballeurs au travail. Au cœur d'un club professionnel*, Marseille, Agone, 2016, 306 p.
- ³⁴ IFAB, *Les lois du jeu 22/23*, 2022, p. 51.
- ³⁵ SCHOTTÉ Manuel, *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective*, Paris, CNRS Éditions, 2022, 333 p.
- ³⁶ Le détail est le suivant: parmi ces joueurs défensifs, on décompte 8 défenseurs, 2 milieux défensifs et 1 gardien. On dénombre aussi 7 joueurs offensifs (attaquant ou milieux offensifs) et 2 milieux définis comme des « milieux relayeurs ».
- ³⁷ Claude Puel, interview dans *Le Monde*, 21 octobre 2022.
- ³⁸ SCHOTTÉ Manuel, *La valeur du footballeur...*
- ³⁹ INSEE Première, « Les hauts salaires dans le secteur privé », n° 1800, 2020.

DE L'« AGUANTE »¹ À LA PARTICIPATION AUX POLITIQUES PUBLIQUES

Raúl Martínez, leader du groupe ultra *Los Del Sur*,
et la transformation d'un collectif de supporters du club de football,
Atletico Nacional de Medellín

FERNANDO SEGURA M. TREJO
PATRICK MIGNON
EHESS, Paris

Résumé : Cet article décrit les étapes de la carrière de Raúl Martínez, l'un des leaders du groupe ultra *Los Del Sur* de l'*Atlético Nacional*, club de football de Medellín, du monde du supportérisme ultra à celui des politiques publiques par l'invention du *barrismo social*, c'est-à-dire la transition de l'esprit d'agressivité vers le travail social, la pacification des gradins et la formation des leaders positifs. L'article s'interroge sur la composition des éléments qui ont rendu possible son émergence comme leader, ses origines sociales, son parcours de vie, son engagement dans le supportérisme, son parcours universitaire, les rencontres et le contexte socio-historique de la Colombie. Le propos décrit le travail accompli et les chantiers qui restent ouverts.

Une remise de diplômes au Museo Casa de la Memoria

En ce 28 mai 2022, l'amphithéâtre du Museo Casa de la Memoria de Medellín² accueille la cérémonie de remise des diplômes d'un cycle des *Leaders Positifs*³, une formation qui se déroule chaque année depuis 2017. La salle résonne des musiques populaires des rues de Medellín et de la province d'Antioquia. Les groupes de musiciens et les *trovadores* mêlent leurs voix aux chants et chorégraphies des habitués des stades de football. La musique s'arrête lorsque Jairin, 40 ans, membre assidu de la *barra*⁴ *Los Del Sur* (LDS), le plus important groupe de supporters

ultra du *Club Atletico Nacional* de Medellín, est appelé à monter sur le podium. Jairin a toujours été redouté tant pour sa réputation de petit voyou des quartiers du nord-est de la ville que pour son implication dans les incidents dans et autour des stades ou encore pour sa consommation de stupéfiants. Les mois passés en prison témoignent concrètement de cette réputation. Lorsqu'il prend la parole devant les 65 lauréats, 56 garçons et 9 filles, et le public venu assister à cette cérémonie, Jairin dit que ce moment marque un tournant dans sa vie, qu'il se sent maintenant capable de changer de route, d'autant plus qu'il a été embauché en début

d'année dans une entreprise de construction. Pour les séances du cycle, malgré ses journées épuisantes, il prenait le bus pour participer à cette formation de soixante heures de cours et d'ateliers.

Certains des lauréats ont suivi ou ont repris leurs études, d'autres travaillent dans les différents secteurs économiques de la ville et de la province. Jairin, en revanche, n'a jamais reçu un quelconque diplôme de sa vie. Et, contrairement à d'autres présents, qui ont été accompagnés par leurs femmes, leurs époux, leurs enfants, voire par leurs mères, Jairin précise que pour lui, sa seule famille c'est les amis de la *barra* et qu'il doit beaucoup à Raúl. Il fait référence à Raúl Martínez, un des leaders de la *barra* LDS et créateur de cette formation.

Le lieu, le Musée, l'animation artistique proposée, les formes locales de culture populaire, et la nature de la cérémonie, notamment la remise de diplômes, illustrent bien les thématiques et les axes d'action des politiques mises en place en Colombie, et spécialement à Medellín, à partir des années 1990 pour sortir de plusieurs décennies de conflits armés, en bâtissant une culture de la paix fondée sur la réparation des mémoires. On estime alors à plus de 260 000 les victimes des affrontements, impliquant la guérilla (FARC et M19), les narcotrafiquants, les paramilitaires et l'armée, qui ont marqué presque sans discontinuer le pays depuis 1958, sans compter les milliers de déplacés par la violence et les appropriations de terre⁵. Ce Musée de Medellín, inauguré en 2012 quelques années avant le Musée national de Bogotá, renvoie à la constitution de la mémoire comme catégorie de l'action publique visant à « reconnaître, inclure et réparer » les torts faits aux victimes, tuées, disparues ou déplacées par la guerre ; les musiques traditionnelles font référence à la volonté de faire de la culture un des moyens pour développer le « vivre-ensemble », la *convivencia democrática*,

campagne lancée en 1995 par le président de la République de l'époque, Ernesto Samper. La remise des diplômes témoigne de l'extension de cette politique au monde des supporters de football, dont les diplômés sont issus depuis 2017. Et ce dernier point, on le doit, en tout cas à Medellín, à Raúl Martínez.

Un leader singulier

À Bogotá, quelques mois plus tôt, en décembre 2021, Raúl Martínez était l'un des intervenants du colloque international⁶ organisé par le ministère du Sport sur les politiques de gestion des supporters de football et la place que ceux-ci pouvaient occuper dans le processus de réconciliation nationale. Ainsi, en plus d'être un des leaders d'une des plus importantes *barras* de Colombie et un acteur des politiques publiques. Il est aussi diplômé en architecture, spécialiste des usages de la ville, sociologue et doctorant en sciences sociales à l'Université Nationale. À la suite de ce colloque, Raúl avait invité les auteurs du présent article à Medellín où il avait organisé, au centre social de la *Comuna 13*, un des quartiers populaires de la ville tragiquement marqués par les affrontements impliquant narcotrafiquants, forces paramilitaires et FARC, une rencontre avec des supporters et supportrices des clubs de Medellín, des chercheurs et des travailleurs sociaux engagés dans des actions sociales et culturelles. C'est ainsi qu'est né le projet d'écrire un article qui, à travers la figure de Raúl Martínez, permettrait de décrire la naissance et l'installation dans le paysage du supportérisme colombien de ce qui est devenu, aujourd'hui, le *barrismo social*. Ce terme désigne l'engagement de *barras*, comme la *barra* LDS et d'autres groupes de supporters de différents clubs du pays, dans le processus de construction du « vivre ensemble démocratique » et de la paix par leur rôle dans la pacification des tribunes et par la participation aux actions sociales menées dans leurs quartiers.

Si on dispose d'un nombre important de recherches sur l'évolution des collectifs de supporters, sur les questions de la violence et de la construction d'identités en Colombie⁷, et plus largement en Amérique latine et en Europe, on a peu d'exemples d'organisations de supporters ultras s'engageant dans des politiques publiques relevant d'une intention démocratique, et finalement un déficit d'études sur les processus d'évolution des groupes et de leurs politiques, ce terme renvoyant ici aux buts poursuivis dans leurs rapports à la société. Dans la mesure où la vision du supportérisme demeure trop souvent liée aux problématiques de désordre et de violence, on parle plus volontiers de l'implication dans différents trafics, drogue ou vente de faux billets⁸, les rapports de clientélisme avec les présidents de clubs ou des hommes politiques, leurs liens avec des groupes d'extrême droite et l'engagement dans les conflits armés, comme dans l'ex-Yougoslavie⁹. Des phénomènes qui ont tous trait aux compétences de combat, aux affinités idéologiques ou à la détention d'un capital de relations permettant la poursuite d'intérêts matériels criminels, exaltant l'agressivité comme moyen dans un monde fait d'amis et d'ennemis. La représentation du leader est, en général, celle du chef de gang.

Pourtant, comme le rappelle le cas iconique de Depé, chef d'un groupe ultra de Marseille¹⁰, les leaders peuvent engager leur autorité dans d'autres formes de performance de caractère plus citoyen que violent¹¹. Car il existe une autre facette de l'action des supporters, celle qui est associée davantage au travail social dans différents cadres de militantisme¹². Lorsque l'engagement adopte, en effet, une dimension militante¹³, il peut pencher vers la contestation¹⁴, mais aussi vers l'intervention sociale. Mais le plus souvent, ils se heurtent, soit à l'incompréhension des acteurs institutionnels qu'ils souhaiteraient convaincre de

leur bonne foi, soit à leur volonté de défendre l'identité ultra du groupe, leur esprit de clocher, bref, des obstacles qui les empêchent souvent d'inscrire leur action dans une perspective plus large.

C'est en quoi la figure de leader représenté par Raúl Martínez est originale. Car s'il partage avec ses compagnons de la *barra LDS* la passion footballistique et qu'il a participé aux confrontations avec les *barras* rivales, acquérant ainsi une solide réputation dans le circuit des *ultras* colombiens, sa sensibilité à la question de la violence, les valeurs politiques qu'il dit tenir de son milieu familial, les études qu'il a entamées en ont fait un leader capable de fréquenter plusieurs mondes sociaux et ainsi de définir un nouveau type de leadership dans le contexte émergent du *barrismo social*. Avec Raúl Martínez émerge une autre figure du leader d'un groupe ultra tel qu'il est habituellement considéré, c'est plutôt celle d'un homme public, d'un organisateur qui cherche à sortir les ultras de Medellín de leur insularité, de donner des perspectives de mobilité sociale aux membres de *LDS*, mais aussi de donner une dimension politique, celle de s'inscrire dans le processus de paix dans lequel s'est engagé la Colombie.

Si Martínez peut être considéré comme un leader, et à ce titre comme détenteur d'un charisme différentiel¹⁵, c'est parce qu'il apparaît, dans l'univers du supportérisme latino-américain et européen, comme un innovateur qui a su articuler différentes dimensions sur lesquelles repose son charisme : une passion partagée, le don de soi, la solidarité avec les autres supporters hors de l'arène du stade, des convictions, un parcours universitaire qui lui confèrent une autorité auprès des supporters et des capacités pour négocier avec les institutions auxquelles il s'adresse pour faire reconnaître la légitimité des *barras*. La formation académique entamée par Martínez et poursuivie sans cesse lui a en effet permis d'infléchir

son parcours de supporter en introduisant la dose de réflexivité qui rend possible la prise de distance avec le fonctionnement des *LDS* et les négociations avec la mairie de Medellín pour la mise en place des projets socio-éducatifs. Et grâce à la reconnaissance acquise auprès des acteurs politiques locaux, il a augmenté la réputation du *LDS* par la mise en œuvre du *barrismo social* c'est-à-dire le développement des actions citoyennes qui contrebalance l'image négative de la *barra* et la fait participer aux politiques de la ville cherchant à diminuer l'atmosphère de violence qui caractérisait Medellín.

Une bonne idée de ce que signifie le *barrismo social* et en quoi il peut impliquer les membres du *barra LDS* se trouve dans la quantité et la diversité des actions menées par le groupe et donc des opportunités offertes aux supporters pour agir en dehors du stade. Ce sont 13 livres réalisés par *LDS* ; 378 membres du collectif qui ont participé aux cycles de formation ; 7 concerts mis en place avec l'orchestre philharmonique de l'université d'Antioquia ; 45 représentations avec les groupes de musique de *LDS* et de leur « rivaux » d'*Independiente Medellín (RXN)* ; 549 activités de distribution de cadeaux et d'animation pour les célébrations de Noël ; 358 graffitis urbains ; 154 actions de distribution de denrées alimentaires pendant la pandémie ; 40 opérations pour l'amélioration de parcs publics ; 38 actions en faveur des personnes âgées et 23 pour des mères de famille, ou encore une vingtaine pour des animaux domestiques à travers la mise en œuvre du *barrismo social* entamée par *LDS*¹⁶. Ces traits positifs n'empêchent pas, bien sûr, d'observer les tensions persistantes dans un monde des supporters, toujours enclin à alimenter les rapports conflictuels.

Méthodologie de l'enquête

Le premier contact, celui qui a ouvert les bases d'une communication fluide et sincère, et qui a conduit à proposer à Raúl l'exploration de

sa biographie, a été établi pendant les mois de confinement de la pandémie en Amérique du Sud en juillet 2020. C'est à ce moment qu'il a pris contact avec l'association *Salvemos al Fútbol*¹⁷, dont un des auteurs est membre, pour une rencontre virtuelle avec des représentants de son collectif. Dès lors, les échanges se sont intensifiés. En août 2021, Raúl organisa une visioconférence parrainée par la mairie de Medellín dans le cadre de la Semaine de la Jeunesse¹⁸ afin de mettre en perspective les modes de fonctionnement des ultras en Europe et en Amérique latine. Par la suite, lors de visites en Colombie, en décembre 2021, en mai-juin 2022 et durant l'année 2023, pour de multiples échanges et les six entretiens approfondis qui furent réalisés avec lui. En complément, plusieurs autres entretiens ont été menés, notamment avec Adriana, amie et partenaire des projets de la *barra LDS* ; avec Sucre, chargé des actions sociales à la *Comuna 13* à Medellín ; avec Sergio Velázquez, responsable de la section jeunesse de la mairie et interlocuteur direct des politiques publiques de *barrismo social* ; et finalement avec Alirio Amaya, expert autour des questions des *barras* au sein du ministère du Sport colombien. Nous avons aussi recueilli les témoignages de Juan Pablo, Luis et Oscar, membres assidus de *LDS* et proches du leader, ceux de Melisa, élève de Raúl à l'université et supportrice de l'équipe rivale, *Independiente Medellín*, d'Eliana et d'Irene, spécialistes de la mémoire de la ville¹⁹. Edilma, sa mère a aussi accepté d'être interviewée. À ces différentes sources orales, il convient d'ajouter l'observation des situations et les discussions auxquelles nous nous sommes trouvés mêlés, tant à Medellín qu'à Bogotá.

Comment Raúl devient supporter ?

Raúl Martínez Hoyos est né en février 1977 à Bello, dans la zone périphérique nord de Medellín. Son père est ouvrier dans une usine du textile et sa mère femme au foyer. Il est le cadet d'une fratrie de trois frères. Il décrit son enfance

comme celle d'un garçon qui aime passer du temps avec ses frères et jouer dans les rues paisibles de ce quartier en attendant son père pour le dîner. Mais les choses changent radicalement en 1985 lorsque ce dernier quitte subitement la maison pour entamer une nouvelle vie. Cet épisode est le début d'une série de tragédies qui bouleversent sa vie. La violence des gangs commence à occuper les rues. La première moitié de la décennie 1980 inaugure en effet la période des assassinats quotidiens dans les quartiers populaires²⁰, et sa famille n'y échappe pas.

Edilma, sa mère, et Raúl racontent avec tristesse et résignation, de façon ouverte, les décès consécutifs des trois frères. D'abord, Jairo en 1989 à cause d'une affaire sentimentale avec l'ex-compagne d'un trafiquant. Puis, c'est son jumeau, Ruben Dario, qui en 1991 trouve la mort dans des circonstances sans doute liées aux troubles psychologiques consécutifs à l'assassinat de son frère. Ensuite, c'est l'aîné, Jorge Iván, qui meurt dans un accident de moto. Il est difficile de faire face à autant de malheur. Raúl et sa mère expliquent qu'ils vivent renfermés sur eux-mêmes pendant des années. Puis, Edilma prend la décision de partir vers une autre ville satellite de Medellín, à l'opposé de Bello, à Itagüí où elle trouve un emploi comme vendeuse des produits cosmétiques. Raúl retourne à l'école et il passe son temps avec de nouveaux amis dont il a progressivement perdu la trace. C'est dans les premiers temps de l'adolescence qu'un oncle l'amène au stade *Atanasio Girardot* pour un match de leur équipe, *Atletico Nacional*. À partir de ce moment initiatique, Raúl commence à se rendre, seul, régulièrement aux matchs du *Nacional*, les tribunes du stade devenant pour lui un espace où il se sent protégé : « *Medellín était une ville super dangereuse, on pouvait se faire tuer juste parce qu'on était présent au mauvais moment, n'importe où, mais le stade était un espace de convivialité.* » C'est de cette manière qu'il intègre,

dès sa naissance en novembre 1997, le nouveau groupe de supporters, *Los Del Sur (LDS)* qui lui fait connaître une expérience forte d'engagement. En même temps, l'entrée dans le monde universitaire va jouer un rôle clé dans sa vie. Ceci va constituer non seulement un outil de stabilité personnelle et de mobilité dans son parcours, mais aussi un signe de prestige au sein de son collectif ainsi que les compétences qui permettront d'engager le dialogue avec les pouvoirs publics.

LDS et le modèle argentin des *barras bravas*

Lorsqu'on évoque les collectifs d'ultras en Colombie, ils sont désignés par la presse sous la dénomination stigmatisante des *barras bravas*²¹. En effet, les groupes qui sont placés sous cette étiquette ont contribué par leurs actions, depuis son berceau en Argentine, à faire valoir une réputation de masculinité, de force de pression sur les autres spectateurs, sur les joueurs et de recours à la violence²². Dans ce cadre, la mort est devenue une issue acceptée du déroulement des combats²³. L'affirmation de ce style guerrier s'est traduite par la notion native d'*aguante*, c'est-à-dire de la démonstration permanente de bravoure²⁴. Dans le contexte argentin, même si la nature des affrontements a évolué au fil des années vers des luttes de pouvoir à l'intérieur d'une même *barra*, avec une hausse vertigineuse du nombre des morts²⁵, l'*aguante* est toujours considéré comme la valeur principale.

L'esthétique caractérisée par une tonalité des chants, le déploiement de banderoles, les drapeaux, tambours, trompettes et autres instruments, ainsi que la mise en scène de dispositions pour le combat a généré une véritable fascination auprès des supporters des pays voisins conduisant à une diffusion du modèle à l'échelle continentale. Si en Uruguay, ce modèle est implanté depuis des décennies, il s'est répandu rapidement au Chili, au Pérou,



Figure 1 Raúl à 4 ans.
Archives personnelles
Raúl Martínez.

en Équateur et s'est étendu, en passant par le Costa Rica, jusqu'au Mexique. Même au Brésil, où les *torcidas* organisées ont une origine liée aux écoles de samba, l'influence du style argentin a fait récemment irruption²⁶.

En Colombie, les nouveaux collectifs de supporters ont d'abord adopté l'esthétique argentine, attirant ainsi de plus en plus de jeunes. Mais très vite, dès la fin des années 1990, cette appropriation s'est effectuée aussi en incorporant l'*aguante* par la mise à l'épreuve constante des membres face aux groupes rivaux²⁷. La dynamique a été alimentée par leur fort ancrage dans les rivalités entre les quartiers et les villes dont les *barras* sont issues. L'hypothèse du mimétisme qu'on connaît bien depuis les analyses de Norbert Elias et d'Eric Dunning²⁸ peut expliquer l'excitation pour une jeunesse colombienne en quête d'appartenances, de construction de nouvelles identités²⁹, en y ajoutant l'adrénaline produite par les voyages à travers une géographie bouleversée par la guerre et les conflits sociaux³⁰. Car à ce schéma de diffusion, il convient d'ajouter l'état de confusion dans lequel se trouvaient les individus plongés, tout au long de la deuxième partie du vingtième siècle, dans l'alternance ou la concomitance des moments de guerre et de pacification. Les membres du cycle de formation 2021-2022 ont notamment tous vu quelqu'un de leur cercle social le plus proche mourir à cause des assassinats, des accidents de moto ou des bagarres. La *barra* s'est érigée pour beaucoup comme un espace réparateur de contention émotionnelle.

Dès la première année de sa vie, à partir de 1997, le groupe auquel avait adhéré Raúl se comportait comme n'importe quelle *barra brava* en Amérique du Sud, porté par la ferveur de l'appartenance à un collectif et par l'expression de la virilité exprimée à travers des chants menaçants et les affrontements physiques. Raúl reconnaît volontiers qu'adopter le style argentin signifiait

qu'en plus de chanter pendant les 90 minutes du match, il fallait se bagarrer avec tous les rivaux. Devenir membre authentique d'une *barra* exigeait d'être prêt à affronter des risques : « *Nous vivions dans un pays en guerre. Lorsque nous traversions les autoroutes, il y avait de grands risques de se faire agresser par les différentes guérillas ou par les paramilitaires. À cela, nous n'y pouvions rien. Mais lorsque nous arrivions à Cali, Bogotá, Bucaramanga ou ailleurs, là il fallait descendre et faire face aux supporters qui voulaient absolument se battre avec nous, et nous le voulions aussi.* »

Lors des incursions en territoires ennemis, certains compagnons de Raúl ont perdu des yeux, d'autres ont été poignardés et les traces restent encore visibles dans leurs corps. Eux aussi ont été responsables de graves blessures chez les rivaux. Raúl explique qu'à cette époque, même s'il y avait quelques femmes dans les gradins, « *il leur était interdit de faire les déplacements, car une femme avec nous voulait dire que deux garçons devaient la protéger et, donc, nous avions deux hommes de moins pour les combats* ». Ainsi était le climat du début des années 2000.

Vers le *barrismo social*

Pourtant, l'envie de développer d'autres modes d'action a aussi fait son apparition et son chemin. Déjà, lors de la saison 1999, l'idée d'organiser une fête verte de Noël, en honneur aux couleurs du club, pour des enfants défavorisés a pris forme. Parmi les initiateurs de cette action se trouvait Adriana, celle qui est aujourd'hui une des référentes féminines au sein de *LSD*, pour qui, comme nos autres témoins, Raúl, Oscar, Sucré, la mise en place de ce Noël constitue bien le début du *barrismo social*.

En Colombie, divers collectifs de supporters ont rapidement intégré des actions telles que la célébration de Noël ou la collecte de denrées pour aider les quartiers défavorisés dont ils étaient les représentants dans les tribunes. Oscar se rappelle bien de cette époque : « *On venait d'intégrer ce nouveau groupe, Los Del Sur,*

fondé quelques semaines auparavant. Raúl et moi n'avions que 20 ans, le reste des collègues entre 25 et 35, mais on voyait Raúl avec un cahier pour prendre des notes dans les réunions. On pouvait sentir déjà, l'importance qu'il octroyait au groupe. » Au fur et à mesure que les leaders ont commencé à s'engager dans le social, la barra LDS a revu sa vision du monde, en se constituant progressivement comme un acteur de transformations urbaines³¹.

Car, bien que les niveaux d'agressivité à l'intérieur du collectif aient pu graduellement diminuer, le contexte de violences du pays et de l'agglomération de Medellín en particulier a toujours constitué des défis à relever. Selon Raúl, son groupe s'est rapidement rendu compte de l'empreinte du collectif dans la vie de ses membres, surtout de jeunes adolescents. *« C'était une époque où définir son identité et l'exprimer publiquement pouvaient devenir un vrai problème. Si un jeune disait qu'il était de gauche, il pouvait être suspect dans son quartier, car il y avait de l'espionnage un peu partout, même parmi les voisins, par peur ou pour obtenir de la protection d'un groupe armé, on pouvait te dénoncer. Alors, on s'est dit que les gradins étaient justement un endroit où tout le monde était libre. »* Du coup, il fallait se poser la question de comment non seulement générer des revenus pour les déplacements, mais aussi pour aider certains membres qui n'avaient même pas la possibilité d'acheter de nouvelles paires de chaussures. Oscar s'en souvient : *« On a décidé d'abord de créer un club sportif en 2003. »* Le club LDS a permis d'accueillir des fils des membres du collectif, mais aussi des voisins des quartiers qui voulaient voir leurs enfants pratiquer le football. De surcroît, LDS a amplifié son implantation dans l'espace urbain, en participant à des championnats officiels du département d'Antioquia.

De la même manière, un stand avec des produits du collectif a été monté avec un double objectif : contribuer à l'identité visuelle et générer des ressources régulières.

Oscar indique que dans toutes ces idées il y avait toujours non seulement le cerveau de Raúl pour les mettre sur la table, mais pour veiller à que les choses se fassent, superviser les progrès, négocier avec les parties impliquées et faire des médiations lorsqu'il y avait des conflits. Edilma, sa mère évoque cet engagement : *« Il était très focalisé sur LDS, il passait des heures à organiser des activités pendant la semaine, puis le jour des matchs, il partait très tôt. Le problème était quand l'équipe jouait ailleurs, car je ne savais pas exactement comment il allait. Sincèrement j'ai eu peur à plusieurs reprises. Parfois et heureusement certains de ses amis m'appelaient pour me rassurer. »* Raúl confirme le jugement de sa mère : *« Je ne racontais pas toujours à ma mère le sort des déplacements, car je savais qu'il y avait de gros risques la nuit sur une autoroute en Colombie et lorsque l'équipe jouait au Pérou, au Chili, en Argentine ou en Uruguay, je m'absentais souvent près de deux semaines. Ça doit avoir été très dur pour elle, mais LDS était ma force vitale. »* Ce mode de vie a eu d'autres conséquences : il ratait par exemple des cours à l'université et il a ainsi fini son diplôme d'architecte en neuf ans au lieu des cinq prévus : *« Je voulais absolument les deux choses, vivre mon engagement avec LDS et avoir mon titre universitaire. »*

Con la Pelota en la Cabeza

Avec l'envie de s'engager davantage dans des transformations sociales et de faire une différence pour le collectif, Raúl et ses compagnons de route, notamment Felipe Muñoz, se sont proposé d'aller vers la mairie de Medellín. Raúl l'explique de cette façon : *« Nous voulions rencontrer le Maire. Nous ne savions pas exactement comment, mais nous sommes allés le pourchasser partout où il se rendait inaugurer une école, présider une conférence de presse, visiter un quartier. On nous a toujours empêchés de l'approcher, mais à force d'insister, il nous a donné rendez-vous un jour. »*

Tous ces efforts entraient en résonance avec les politiques publiques qui se développaient à

partir du milieu des années 1990 en Colombie. Toutes ces actions menées par des groupes de supporters sont identifiées dans un premier temps par les mairies de Medellín, Cali, Bogotá ou Bucaramanga, puis par les ministères (Sport et Intérieur notamment), et aujourd'hui elles sont vues comme des actions sociales positives qui ont contribué à la construction du terme de *barrismo social*, c'est-à-dire, la possibilité d'un dépassement de l'*aguante* par la participation à des initiatives citoyennes³². Au point que le terme *barrismo social* apparaît au premier rang du *Plan national de Sécurité, pour l'Accueil et le Vivre-Ensemble 2014-2024*³³.

Medellín, en particulier, était alors dans une période de profonde transformation dont le but était de changer la ville et son image pour faire oublier, entre autres, qu'elle avait été la capitale du cartel de narcotrafiquants dirigé par Pablo Escobar³⁴. La pacification désirée passait en grande partie par l'amélioration des services publics, comme la mise en œuvre du téléphérique pour les quartiers éloignés, des escaliers mécaniques dans les *comunas* qui s'étaient développées sur le flanc des montagnes, mais aussi des bibliothèques, des centres sociaux qui devenaient des lieux pour la mise en place des projets culturels et sportifs³⁵. Dans ce contexte favorable aux initiatives sociales et culturelles, Raúl et Felipe sont alors venus avec un projet écrit pour organiser un concours de romans sur le football ouvert à tout le monde et les publier dans un livre. Cette façon de concevoir un projet et de le présenter devant une haute autorité de l'administration publique s'explique aussi par le fait que les deux porteurs poursuivaient des études universitaires à cette époque. Le premier en architecture et le deuxième, en psychologie sociale. Une fois le rendez-vous avec la mairie confirmé, Raúl explique : « *Le Maire, Sergio Fajardo, nous a consacré 5 minutes pour écouter les bases de notre idée. Ensuite, il nous a dit qu'on allait le faire avec le soutien de la mairie.* »

L'aboutissement de ce premier livre, *Con la Pelota en la Cabeza*³⁶ a constitué le début d'un dialogue constant avec la mairie, l'antécédent nécessaire pour entamer d'autres projets en partenariat avec les autorités. Cette réussite a convaincu Raúl de poursuivre ce chemin et c'est ainsi qu'a pris corps le projet d'un cycle de formation en leadership. Sa capacité à mobiliser ses professeurs à l'université et les membres de son collectif a permis ainsi de démarrer l'action dès 2008. La réalisation des livres, publiés chaque année dans le cadre du projet *Con la Pelota en la Cabeza*, « *a bien fonctionné et on a eu le soutien de la mairie, mais avec le changement des autorités, les nouveaux arrivés ne voyaient pas de bons yeux ces partenariats. Il fallait aller toujours convaincre la nouvelle administration de nous soutenir.* »

Raúl admet que bien qu'ils aient pris des initiatives pour transformer le collectif, les bagarres continuaient en grand nombre. Hélas, l'issue se soldait de temps en temps avec des morts, des blessés graves et des images dans les médias qui contribuaient à la panique morale. « *Parfois, on n'avait pas le choix, on arrivait dans une ville et on nous attendait. D'autres fois, les bagarres commençaient pour un vol de banderoles. Récupérer un tissu est toujours une question d'honneur dans la culture des supporters.* »

Maintenir le cap et les études

Cette hausse des hostilités a démotivé Raúl. Alors, il s'est replié sur sa formation. Aussitôt terminées ses études d'architecture, il a commencé les cours de sociologie, ce qui lui a permis de mieux comprendre l'histoire de la Colombie, de son propre parcours dans ce pays souffrant d'une violence généralisée, dont la rage pas toujours contenue chez les membres de sa *barra*. Comme Howard Becker³⁷ le souligne, les trajectoires ne sont jamais linéaires. Elles sont façonnées par des rencontres qui donnent du sens, et peuvent réorienter les décisions. C'est dans ce moment

de découragement que l'influence d'un de ses professeurs de sociologie, Carlos Patiño, devenu son mentor et par la suite son ami, a été capitale pour entamer des ateliers dans des quartiers et ne pas abandonner les efforts pour une amélioration continue des projets pour l'éducation à la paix.

Pour cela, le collectif devait se transformer pour pouvoir participer à des appels publics. Car cet engagement absorbait énormément d'énergie, et en plus de la passion, il demandait beaucoup de ressources en temps et en moyens matériels pour s'investir totalement, d'où les discussions au sein des leaders de *LDS* pour créer une entreprise formelle. C'est ainsi qu'en octobre 2013 fut fondé la *Corporación Siempre Presentes*³⁸ et Raúl nommé directeur de cette association en raison de ses compétences reconnues en termes de conception et de développement de projets susceptibles à répondre de façon convaincante lors des appels d'offres, sans compter la gestion des fonds constitués petit à petit auprès des acteurs privés et publics. En plus d'assurer à son directeur un salaire, avec le plan de santé et de retraite qui allait avec, la réputation de *LSD* et de Raúl Martínez atteignait d'autres horizons.

Le *Plan national pour la Sécurité, l'Accueil et le Vivre-Ensemble* lancé en 2014 a stimulé la création d'un décret municipal de 2017 par lequel le projet *Cultura del Fútbol* a été promu à Medellín afin de soutenir le *barrismo social*. La mise en place de ces projets a notamment permis de bâtir un réseau de contacts, dont certains sont devenus pour Raúl des liens d'amitié, avec des fonctionnaires de différents niveaux. Une des relations les plus significatives a été celle d'Alirio Amaya³⁹, diplômé en administration publique à Bogotá et devenu responsable du dialogue avec les supporters au sein de l'agence COLDEPORTES, transformée en ministère en 2019 (ministère du Sport). Amaya et son équipe de collaborateurs, parmi lesquels les sociologues

Alejandro Villanueva et Nelson Rodríguez travaillaient à une synthèse des différentes expériences issues de l'action menée par différents groupes de supporters afin de proposer un cadre national. Ce projet a reçu le soutien de plusieurs acteurs, notamment le ministère de l'Intérieur. En effet, le *Plan national pour la Sécurité, l'Accueil et le Vivre-Ensemble dans le Football*, bâti avec un horizon de 10 ans, s'était donné le but de construire un travail de diagnostics et de produire des grilles de politiques publiques avec des lignes d'action et des recommandations. Plusieurs agences ou associations ont été sélectionnées pour participer à l'appel d'offres. Par ce biais, *LDS* a été chargé de mener des enquêtes dans le département d'Antioquia et de participer aux discussions générales après la remise des différents rapports. Ce plan diffusé dans différents séminaires, congrès et rencontres a été sans doute pionnier en Amérique latine. D'autant plus qu'il constitue le premier document soutenu par un État national où différents acteurs impliqués dans le football proposent une radiographie des problèmes et des alternatives pour y répondre. Ce processus a permis la réactivation de certaines des initiatives lancées par *LDS* et *Corporación Siempre Presentes*, notamment la reprise des cycles de formation lancés par Raúl et soutenus à partir de 2017 à nouveau par la mairie de Medellín. Le *barrismo social* voyait ainsi reconnue sa légitimité comme modèle de la politique colombienne du supportérisme.

Rester du côté des *barras*

Un épisode intéressant dans la manière dont Raúl Martínez exemplifie ce que signifie le leadership comme maintien d'un échange entre un collectif et son leader est celui de la confrontation avec la Ligue professionnelle colombienne de football. Car, les affrontements entre supporters n'ayant pas cessé, la Ligue de football annonce en 2018 la décision d'interdire tout collectif



Figure 2 Image d'une séance de formation en 2023.
Photo: Fernando Segura M. Trejo.

s'identifiant comme *barra brava*. Face à une telle situation, Raúl et ses camarades décident d'appeler la direction du club d'*Atlético Nacional* afin de manifester leur volonté d'une réunion avec les autorités du football. Ils arrivent à cette réunion après avoir consulté toute la législation, y compris la constitution colombienne dans son article 52 qui octroie à tout citoyen le droit aux loisirs, en plus des lois concernant la sécurité dans les stades, la loi 1270 de 2009 et le décret 1007 de 2012 qui reconnaissent les collectifs de supporters comme acteurs légitimes du spectacle sportif. De plus, ils réalisent un sondage auprès de leurs pairs dans le pays pour démontrer que la plupart d'entre eux menaient déjà différentes actions citoyennes et avaient des rapports positifs avec leurs clubs.

Une autre réunion s'est ainsi déroulée en novembre 2018 dans la salle du stade *Atanasio Girardot* à Medellín avec des représentants de la Ligue et la Fédération colombienne de football, le maire de Medellín, un représentant du ministère de l'Intérieur, l'ancienne agence COLDEPORTE, Felipe Muñoz au nom de *LDS* et le leader du collectif des supporters rivaux d'*Independiente Medellín*, la *Resistencia Norte* (*RXN*). Raúl avait tout préparé, bien sûr, dont le Powerpoint pour Felipe et sa présence dans la salle. À l'issue

de la réunion, il fut décidé que chacun devait s'impliquer davantage dans les stratégies de paix.

L'exemple du travail mené à Medellín a ainsi servi pour faire constater aux responsables du football que le Plan national lancé en 2014 y avait un fort ancrage, notamment avec le projet *90 Minutes* dans lequel les ensembles musicaux de chacune des *barras*, *LDS* et *RXN*, ont répété ensemble, puis joué avec l'orchestre philharmonique de l'université d'Antioquia à l'occasion de plusieurs manifestations. Raúl remarque que « *la Ligue et la Fédération de football ne se sont guère intéressées à nos idées. Cependant, on les a empêchés de se débarrasser de nous et on leur a démontré que nous travaillions déjà avec des autorités publiques dans le but de créer un cadre de coexistence.* » À la suite de cette réunion, *LDS* a réussi à passer un accord avec *Atlético Nacional* dans lequel le club a accepté d'embaucher pour chaque match un nombre oscillant entre 50 et 100 membres du collectif, selon l'importance du match, en tant que *stewards*. Les habitués des gradins sont en général plus sensibles aux indications et à l'appel au calme de leurs pairs, quand il le faut, que de la part de la police. Celle-ci n'intervient que lorsqu'une situation déborde clairement la capacité des *stewards*.



Figure 3 Raúl dans les gradins du stade en 2016⁴⁰.
Archives de *Los Del Sur*.

Un modèle de leadership possible pour les collectifs en Amérique latine ?

Raúl Martínez jouit d'un très grand prestige et est une figure d'autorité pour une grande partie du collectif. Il est même vu comme un guide pour certains et Juan Pablo, un jeune de 24 ans, le perçoit comme une source d'inspiration : « Raúl c'est le numéro 1, il incarne l'histoire de LDS. C'est lui qui a introduit l'idée des formations pour nous tous. Je dis toujours qu'il est l'inventeur du *barrismo social*. » Melissa, supportrice de l'équipe rivale, mais amie et collaboratrice de Raúl dans diverses initiatives, exprime le même avis : « Quand on pense au *barrismo social*, il est sans doute la personne à laquelle on fait référence. » D'après Sergio Velázquez, son interlocuteur au sein de la mairie, lorsque LDS se voient attribuer des ressources publiques : « Le rôle de Raúl est fondamental, il s'agit d'une personne sérieuse à qui on peut faire confiance. Dès qu'il est engagé, c'est une garantie pour nous. Je ne sais pas si l'on aurait pu travailler autant d'années avec d'autres membres de son propre groupe. »

Il est certain ainsi que le *barrismo social* a permis de relativiser la connotation guerrière si présente chez les ultras d'Amérique latine du terme d'« *aguante* » évoqué plus haut. Bien

que Martínez reconnaisse lui-même être passé par une étape où l'important était de se faire respecter par la démonstration du combat, il est aujourd'hui focalisé sur la transformation de son collectif et le dialogue avec d'autres tribunes. Il définit ainsi son objectif : « Au-delà de la passion des gradins, ce qui me motive chaque année, c'est d'organiser les cycles de formation et de voir les visages de celles et ceux qui reçoivent leurs diplômes à la fin, ça n'a pas de prix. »

Le changement s'est aussi traduit par la reconnaissance par certains leaders des autres *barras* des bienfaits de cette démarche. L'exemple des supporters d'*Independiente Medellín* en constitue la preuve. Sergio au sein de la mairie témoigne : « Lorsqu'ils ont compris que c'était payant d'organiser des actions de coexistence dans le stade et la ville comme l'avaient fait ceux de LDS, ils se sont approchés de nous pour nous proposer des ateliers de graffitis urbains. Nous avons accepté à condition que les graffitis soient tournés dans la direction de l'expression de leur passion, et pas sur le dénigrement de l'autre comme c'était souvent le cas. »

La reconnaissance obtenue va bien au-delà de Medellín dans la mesure où l'État colombien, d'abord à travers les mairies des grandes villes, puis par l'action ministérielle nationale, a pris

en considération ce mode d'interaction, plus consensuel, avec les collectifs d'ultras pour introduire son ambition de dialogue dans un pays où la paix est devenue un objectif urgent. Par comparaison, si on prend le cas de l'Argentine, l'État a toujours recouru au durcissement des dispositions légales, à la répression, à la multiplication des dispositifs de surveillance, accompagnés de certaines négociations clandestines comme mode de résolution des problèmes posés par les *barras*⁴¹.

Tout le travail accompli pour installer le *barrismo social* et toutes ses conquêtes laisse tout de même celui-ci face à des défis majeurs. Un des fonctionnaires de la mairie interviewé indiquait que « *ces processus sont longs et pleins de va-et-vient, que le potentiel du barrismo social se voit affaibli à chaque fois qu'il y a une bagarre et que celle-ci est rapportée dans la presse, qu'il est normal que des analystes médiatiques mettent en question l'attribution des ressources aux collectifs qui décident, parfois, de résoudre leurs conflits par le biais de l'agressivité* ». Car le collectif LDS a vu le nombre de ses membres augmenté tout au long de ces années et Raúl n'est pas connu de tous les jeunes, surtout de ceux éloignés des cycles de formation. Oscar l'explique ainsi : « *Il y a des adolescents qui viennent d'arriver il y a peu de temps et qui ne s'intéressent guère aux actions sociales. Il y en a qui ne viennent que pour l'adrénaline et qui ont toujours envie de se battre avec d'autres supporters. Pour eux, Raúl reste quelqu'un d'inconnu.* »

De plus, le mode d'organisation des collectifs, y compris LDS, repose sur un schéma d'organisation où la masculinité demeure encore une barrière pour les femmes. Bien qu'elles soient de plus en plus nombreuses dans les gradins⁴², elles n'ont, dans LDS et les autres *barras*, ni accès aux décisions les plus importantes ni au sommet du pouvoir. Adriana, partenaire de Raúl dans le développement de projets socio-éducatif s'en plaint : « *On veut nous cantonner au seul rôle du travail social, ils veulent que nous organisions la logistique, puis on nous félicite pour ça. Certes, on aime bien faire des actions citoyennes, mais on se bat aussi pour assister aux réunions où on décide des déplacements, la manière de résoudre de problèmes, les*

négociations des conflits. On nous donne toujours une place secondaire dans la vie de la barra. » Pendant la pandémie de Covid-19, le travail en équipe entre les leaders et les référentes féminines pour coordonner des actions a impliqué d'apporter des repas aux plus démunis, visiter des personnes âgées et faire leurs courses, soutenir les membres qui ont perdu quelqu'un dans la famille et tenir la main aux supporters d'autres équipes pendant les mois les plus difficiles à Medellín. Les échos de ces mobilisations sont arrivés à la présidence de la FIFA, laquelle a envoyé une lettre de félicitations au club pour le travail de ses supporters. Mais si, comme on le reconnaît de plus en plus volontiers, le supportérisme reste un domaine masculin et que la violence s'explique en grande partie pour cette raison, les acquis et les batailles des femmes pour obtenir plus de reconnaissance et surtout plus de pouvoir de discussion au sein des collectifs est un objectif prioritaire.

Une des suites possibles est que l'engagement social penche du côté d'une action politique plus directe. C'est ainsi que certaines et certains membres de LDS ont fait le choix de poser leur candidature pour les Conseils de participation citoyenne dans les Communes de l'agglomération de Medellín et les différentes instances en jeu dans la sphère municipale. L'élection d'un membre est vécue comme une victoire pour LDS qui se vantent d'avoir d'ores et déjà des représentants dans une instance politique. Le *barrismo social* s'avère ainsi une ouverture dans la question du supportérisme, compte tenu de ses orientations vers des initiatives socio-éducatives, là où l'agressivité avait été le moteur d'attraction et de fonctionnement des *barras*. La continuité repose sur le transfert vers de nouvelles générations, chose que Raúl a bien comprise. Néanmoins, les équilibres demeurent fragiles et peuvent se rompre à tout instant vu les tensions permanentes autour du football. Dans le monde social de LDS cette histoire s'est construite avec des hauts et des bas depuis sa fondation en 1997, tout au long de ses vingt-cinq ans d'existence.

Quant à Raúl, il est marié, père de famille et n'a pas de doutes sur son avenir. Il veut finir son doctorat à l'Université nationale avec sa thèse sur l'appropriation des espaces urbains dans l'univers des supporters et poursuivre le chemin pour approfondir le *barrismo social*. Son expérience personnelle, son engagement reconnu dans le supportérisme, les épreuves qu'il a subies et dans lesquelles il a maintenu des liens forts avec le groupe dont il est issu, ses études universitaires, tout cela a fait de

Raúl Martínez un leader dans ce monde. Mais, est-ce que le profil de Raúl est représentatif du paysage des collectifs de supporters ultras en Amérique latine ? On peut se donner deux pistes d'exploration pour répondre à cette question. Bien sûr, il faudrait une enquête plus large sur les leaders liés au *barrismo social* et plus largement au monde des supporters. Mais il faudrait aussi pousser le travail comparatif sur les conditions de mise en place des politiques du supportérisme.

Biographies: Fernando Segura M. Trejo obtient, en 2011, son doctorat de sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris (EHESS) complété par un séjour en Angleterre au sein du département de sociologie de l'Université de Leicester. Depuis, il a développé son activité d'enseignement et de recherche. Il est actuellement collaborateur de la faculté de pédagogie de l'Université Panamericana à Guadalajara et de l'Université Unipol à Mexico. Auparavant, il avait exercé la charge d'enseignant-chercheur en sociologie à l'Université Fédérale de Goiás au Brésil et au Centre de Recherche et d'Enseignement Économiques (CIDE) au Mexique. C'est dans ces différents cadres qu'il a effectué des recherches de terrain sur les différentes dimensions du football au Brésil, en Argentine, au Mexique, en Colombie, en France et en Angleterre. Sa participation au projet international *Scholas* et sa qualité de membre de l'association *Salvemos al Fútbol* en Argentine l'ont amené à exercer un travail de consultant et d'expert auprès du Ministère de Sécurité de l'Argentine et de la Mairie de Medellin en Colombie. Il a aussi produit, à l'occasion de la Coupe du Monde de Football 2022 au Qatar, la série *Tertulias desde Qatar* pour le Système de Radiodiffusion de l'État Mexicain (SPR) et Canal 14.

Patrick Mignon est sociologue. Il a été responsable du laboratoire de sociologie de l'INSEP (Institut national des sports et de l'éducation physique) de 1998 à 2015. Auparavant, il a été enseignant dans le second degré, animateur, formateur pour adultes et chercheur free-lance en sociologie. Ses domaines de recherche ont concerné, et concernent toujours, la sociologie de la performance et la comparaison entre le domaine sportif et le monde artistique; la sociologie du supportérisme en football; la socioéconomie du sport: carrières et marché du travail sportif; l'évolution des pratiques physiques et sportives; les conduites extrêmes (drogue et violence); la sociologie de la musique populaire contemporaine. Il a animé pendant plusieurs années sur ces questions des séminaires à l'Institut des sciences politiques et à l'École des hautes études en sciences sociales.

Mots-clés: Atlético Nacional, Colombie, *barrismo social*, leader, Raúl Martínez.

Abstract: This article is about a biographical analysis of Raúl Martínez, one of the leaders of the ultra group, *Los Del Sur*, linked to Atlético Nacional of Colombia. The particularity of his profile lies in its willingness and its ability to promote new links in order to transform the lives of the members of his organisation and influence public policies of the city. This process is embodied in the context of *social barrismo*, that is to say a transition from the spirit of aggressiveness towards social work, peace process and positive leadership. Therefore, the text addresses the childhood of the protagonist, his entry into the ultra group, his peripheries, his social and academic profile, the gestation of the *social barrismo*, the difficulties of the change undertaken and the remaining challenges.

Keywords: Atlético Nacional, Colombia, *social barrismo*, leader, Raúl Martínez.

Notes

- ¹ «*Aguante*» se traduit par «endurance» mais aussi par «ténacité» ou «bravoure». Il désigne la constance dans l'effort ou face à l'adversité. Dans le langage des *hinchas*, les supporters ultras argentins, il renvoie à la capacité collective de faire face à l'adversité que constitue le collectif des supporters adverses et la police.
- ² Musée de la Mémoire de Medellín.
- ³ En espagnol: *Ciclo de Formation de Liderazgos Positivos*.
- ⁴ Les *barras* sont l'équivalent sud-américain des organisations de supporters de football connus sous la dénomination, en Europe, de groupes ultras.
- ⁵ Voir LAVIELLE Julie, *Sociologie des mobilisations pour la mémoire en Colombie*, Paris, L'Harmattan, 2021, 374 p.
- ⁶ COLOMBIA, Ministerio del Deporte, Centro de Investigación y Documentación para el Fútbol, *Foro Internacional de Seguridad y Convivencia en el Fútbol*, Memorias, Boletín VI Bogotá, 2022, 80 p.
- ⁷ COLOMBIA, Ministerio del Deporte, *Foro Internacional...*, pp. 8-10.
- ⁸ ARMSTRONG Gary, *Football Hooligans: knowing the score*, Oxford; New York, Berg Publishers, 1998, 361 p.
- ⁹ TREGOURES Loïc, «Violences sportives, violences politiques. Les supporters comme acteurs politiques, une comparaison Serbie-Croatie», *Revue d'Études comparatives Est-Ouest* 3, 2018, pp. 5-32.
- ¹⁰ LESTRELIN Ludovic, «Depé, un supporter icône de l'Olympique de Marseille», *Ethnologie française* 46(3), 2016, pp. 483-494.
- ¹¹ GINHOU Bérangère, «En dehors du stade: l'inscription des supporters "ultra" dans l'espace urbain», *Métropolitiques*, 2015, 13 mai, <http://www.metro-politiques.eu/En-dehors-du-stade-l-inscription.html> (consulté le 12.04.2023).
- ¹² BUSSET Thomas, «Pour un changement de paradigme dans les études sur le supportérisme: du soutien aux équipes à la défense d'intérêts propres», in: BUSSET Thomas, BESSON Roger, JACCOUD Christophe (éd.), *L'autre visage du supportérisme: autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Bern, Peter Lang, 2014, pp. 1-19.
- ¹³ BUSSET Thomas, GASPARINI William (éd.), *Aux frontières du football et du politique: supportérismes et engagement militant dans l'espace public*, Bern, Peter Lang, 2016, 164 p.
- ¹⁴ HOURCADE Nicolas, «L'engagement politique des supporters "ultra" français. Retour sur des idées reçues», *Politix* 50, 2000, pp. 107-125.
- ¹⁵ CAILLÉ Alain, «Pouvoir, domination, charisme et leadership», *Revue du MAUSS* 47(1), 2016, pp. 305-319.
- ¹⁶ LOS DEL SUR, *Los Del Sur: Creadores del barrismo social*, Medellín, Corporación Siempre Presentes, 2022.
- ¹⁷ *Salvemos al Fútbol* est une association civile argentine fondée en 2006 pour dénoncer la violence dans le football et proposer un débat public autour de cette question, voir MURZI Diego, SEGURA Fernando, «La violence dans le football en Argentine: la réaction citoyenne face aux *barras bravas*», in: BUSSET Thomas, BESSON Roger, JACCOUD Christophe (éd.), *L'autre visage du supportérisme...*
- ¹⁸ Disponible sur: <https://www.youtube.com/watch?v=RIwNV9fDtZA> (consulté le 23.10.2022).
- ¹⁹ Les auteurs remercient Laura Josefina Trejo Campos d'avoir mené les entretiens sur l'enfance de Raúl en mai 2022. De surcroît, Laura a assuré la prise de notes pour la cérémonie des diplômés du 28 mai 2022.
- ²⁰ ISLAS GOVEA Adriana, «En pos de la concordia: los barrios tugulares de Medellín y el proyecto Fútbol por la Paz», *Mémoire en Histoire Internationale*, México, CIDE, 143 p.
- ²¹ VILLANUEVA Alejandro, «Avances investigativos del barrismo en Colombia», in: MENDIVELSO Rafael, RIVERA Omar, VILLANUEVA Alejandro, BERNAL Felipe, RODRIGUEZ Marco, DEMERA Juan (éd.), *Guerreros del Camino: el aguante y el riesgo por la hinchada*, Bogotá, Ediciones Nueva Jurídica, 2021, 196 p.
- ²² Voir GARRIGA José, *Haciendo amigos a las piñas*, Buenos Aires, Prometeo, 169 p. Voir aussi MOREIRA Verónica, «Trophées de guerre et hommes de honneur», in: ALABARCES Pablo (éd.), *Hinchadas*, Buenos Aires, Prometeo, 2005, pp. 75-89.
- ²³ ARCHETTI Eduardo, ROMERO Amílcar, «Death and violence in Argentinian soccer», in: GIULIANOTTI Richard, BONEY Norman, HEPWORTH Mike (éd.), *Football, violence and social identity*, Londres, Routledge, 1994, pp. 37-72.
- ²⁴ ALABARCES Pablo, *Crónicas del Aguante*, Buenos Aires, Capital Cultural, 2003, 261 p.
- ²⁵ SEGURA M. TREJO Fernando, MURZI Diego, NASSAR Belén, «Violence and death in Argentinean soccer in the new Millenium: who is involved and what is at stake?», *International Review for the Sociology of Sport* 54(7), pp. 837-854.
- ²⁶ HOLLANDA Bernardo, MAGAZINE Roger, RODRIGUEZ Onésimo, CABRERA Nicolás, «Hinchas y barras de fútbol en la América Latina contemporánea: hacia un análisis transnacional y una comparación continental», *Cuestiones de Sociología* 18, 2018, pp. 1-15.
- ²⁷ CASTRO John, «El carnaval y el combate hacen el aguante en una barra brava», *Revista Colombiana de Sociología* 36(1), 2013, pp. 77-92.
- ²⁸ ELIAS Norbert, DUNNING Eric, *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, 392 p.

- ²⁹ VILLANUEVA Alejandro, AMAYA Alirio, RODRIGUEZ Nelson, *Hasta que el cuerpo aguante: un análisis de las barras capitalinas*, Bogotá, Uniediciones, 2011, 362 p.
- ³⁰ RIVERA Omar, BERNAL Felipe, « Emoción y aguante viajero: las experiencias y ritmos de viaje », in: MENDIVELSO Rafael, RIVERA Omar, VILLANUEVA Alejandro, BERNAL Felipe, RODRIGUEZ Marco, DEMERA Juan (éd.), *Guerreros del Camino: el aguante y el riesgo por la hinchada*, Bogotá, Ediciones Nueva Jurídica, 2021, pp. 113-147.
- ³¹ ALCALDIA DE MEDELLIN, *Sistematización Más que 90 Minutos 2016-2018*, Medellín, Alcaldía de Medellín, 2018, 159 p.
- ³² LOS DEL SUR, *Los Del Sur: Creadores del barrismo social*, Medellín, Corporación Siempre Presentes, 2022, p. 70.
- ³³ COLOMBIA, Ministerio del Interior, *Plan Decenal de Seguridad, Comodidad y Convivencia en el Fútbol 2014-2024*, Bogotá, 2014, 172 p.
- ³⁴ LEIBLER Laure, BRAND Peter, « Movilidad e inclusión social: la experiencia desde la periferia de Medellín y el primer Metrocable », *Bulletin de l'Institut français d'études andines* 41(3), 2012, pp. 363-387.
- ³⁵ SEGURA M. TREJO Fernando, ISLAS GOVEA Adriana, « Un projet de football pour la paix à Medellín et ses prolongements internationaux (fin des années 1990 à nos jours) », *Football(s): Histoire, culture, économie, société* 1, 2022, pp. 115-122.
- ³⁶ La traduction en français serait: « Avec un ballon dans la tête ». MARTINEZ Raúl, MUÑOZ Felipe, *Con la Pelota en la Cabeza*, Medellín, Alcaldía de Medellín, 2006, 190 p.
- ³⁷ BECKER Howard, *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 2011, 248 p.
- ³⁸ En français la traduction serait: « Corporation Toujours Présents. »
- ³⁹ Amaya a été l'un des fondateurs du projet *Goles en Paz (But pour la Paix)* lancé à Bogotá en 1999.
- ⁴⁰ Photo lors du deuxième titre de la *Copa Libertadores* pour l'*Atletico Nacional* en 2016, il fête un but avec son ami appelé Le Grand-Père (*El Abuelo*), décédé en 2020 lors de la pandémie de Covid-19.
- ⁴¹ Pour le cas argentin voir MURZI Diego, *Fútbol, Violencia y Estado: una historia política de la seguridad deportiva en Argentina*, Buenos Aires, Prometeo, 342 p. On pourrait ajouter que si l'Allemagne donne en Europe l'exemple d'une politique qui a mis précocement en place une politique du supportérisme extrême avec les Fan Projekts, on constatera qu'en France il n'y a toujours pas de réelle politique du supportérisme.
- ⁴² RIVERA Omar, BERNAL Felipe, « Las Guerreras: el papel de la mujer y la barra », in: MENDIVELSO Rafael, RIVERA Omar, VILLANUEVA Alejandro, BERNAL Felipe, RODRIGUEZ Marco, DEMERA Juan (éd.), *Guerreros del Camino: el aguante y el riesgo por la hinchada*, Bogotá, Ediciones Nueva Jurídica, 2021, pp. 149-184.

Grand format



MARCEL THÉMAR (1889-1974), « L'EMPEREUR DES MASSEURS SPORTIFS »

BAPTISTE VIAUD
Nantes Université

Résumé : Cet article se propose de revenir sur la trajectoire de Marcel Thémar, ancien fourrier du cyclisme devenu « empereur des masseurs sportifs ». L'analyse a pour ambition de penser la fabrique d'une position dominante sur un espace social peu légitime et dominé dans l'économie générale du travail de santé. Il s'agit alors de penser les ressorts de la grandeur et de l'autorité dans un « petit monde ».



Portrait de Marcel Thémar [années 1920].
Archives privées, Famille Thémar.

Le 27 février 1954, Marcel Thémar reçoit la Croix de la Légion d'honneur et est félicité par Armand Massard, président du Comité olympique français (COF), « au nom de tous les sportifs ». Cette consécration fait suite à

de nombreuses autres (médaille d'or de l'éducation physique, médaille du Mérite cycliste, grande médaille d'argent de la Ville de Paris) comme autant de marques de reconnaissance pour un « *masseur médical sportif* » qui aura multiplié les titres au cours de sa carrière (« *masseur officiel du Tour de France* » ; « *masseur en chef du Vél' D'Hiv'* » ; « *masseur en chef du Comité olympique français* »). Marcel Thémar possède ainsi les attributs apparents de la grandeur sur un espace spécifique, celui du soin aux champions. Au point que certains le considèrent comme « *le pionnier du massage dans les compétitions sportives* »¹. Son parcours offre ainsi la possibilité d'interroger la construction de la réputation et la fabrique d'une position dominante, sur un espace social méconnu et largement dominé dans la hiérarchie générale du travail de santé. Il s'agit ici de comprendre « *ce qui conduit un individu à [se penser et] à être jugé apte à occuper une fonction éminente* »², en saisissant tout à la fois la production d'une hiérarchie et sa réalisation sur un espace peu normé et a priori peu gratifiant

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01:105

au regard des tâches attribuées. Considérant avec Manuel Schotté que la grandeur résulte d'un travail de qualification et d'attribution de qualités, jamais indépendant de ce qu'est et de ce que réalise l'individu concerné³, un tel récit biographique entend comprendre ce qui a conduit Marcel Thémar à entrer sur ce marché des soins sportifs, pour ensuite mesurer, en actes, les manières dont son positionnement, constamment travaillé et entretenu, va générer des profits distinctifs et lui assurer durablement une position dominante. Pour conduire cette analyse, les archives du Comité national olympique français ont été exploitées, ainsi qu'un fonds d'archives privées de la famille Thémar⁴. Ces fonds ont été complétés de recherches ciblées dans les Archives nationales ou locales, ainsi que sur une revue de la presse française de la première moitié du xx^e siècle.

Du cycliste au « soigneur ». La fabrique d'une position sur un marché du soin sportif ouvert et peu spécialisé

Né en 1889 dans le 11^e arrondissement de Paris, d'un père mécanicien et d'une mère couturière, le jeune Marcel Thémar grandit au sein d'un quartier industriel et populaire. Il rencontre le sport à 15 ans, en 1904, par la pratique initiale de la lutte dans un gymnase situé à quelques rues du domicile familial. L'expérience ne dure pas. « Une chute malheureuse, une fracture du pied, et c'en était fait de Thémar lutteur. »⁵ En 1906 (il a 17 ans), il se déclare « coureur cycliste ». Son frère Maurice, de 4 ans son aîné, est engagé dans la pratique depuis le tout début des années 1900⁶. Il concourt dans les vélodromes parisiens parmi les cyclistes les plus en vue⁷, et est capable de concurrencer sur des cross des coureurs renommés de l'époque. Les réussites de son grand frère, présenté comme cycliste professionnel au moins pour l'année 1908⁸, participent de l'attachement de Marcel Thémar pour les courses

vélocipédiques. Sa carrière de coureur sera en revanche plus modeste et des chutes fréquentes vont venir éteindre sa vocation naissante (« J'étais devenu, en 1906, un coureur cycliste, mais point riche et très mal conseillé, je me couvris beaucoup plus vite de plaies... que de gloire ! »⁹). Cela n'émousse pas l'intérêt qu'il porte à ce milieu. Il fréquente les vélodromes et bénéficie, par son frère, d'entrées au quartier des coureurs. Marcel Thémar se propose de tenir pour eux le rôle de « soigneur ». La fonction, qui ne fait l'objet d'aucun véritable encadrement, est prise en compte des coureurs professionnels dès le début du xx^e siècle. Marcel Thémar expérimente l'activité de « soigneur » dès 1907 auprès des cyclistes qui comptent (il a alors 18 ans). Il est le « soigneur » des grands noms de l'époque ; « Darragon, Parent, Sérès, Friol, Major Taylor, Walthour, Jacquelin, etc. »¹⁰. En 1908, il est embauché par le célèbre directeur sportif Alphonse Baugé, dont la réputation est acquise (ancien cycliste, « recordman du monde » en 1900)¹¹, et « soigne tous les ténors » de l'équipe professionnelle Labor. Il réalise là ses premières armes et se fait un nom à l'occasion du Tour de France et des courses de Six Jours¹². Il entre sur un marché du soin où les acteurs se recrutent souvent parmi les anciens équipiers. C'est la trajectoire de son frère Maurice qui, dès son arrêt de la pratique en 1910, devient « soigneur » pour des équipes professionnelles¹³. Sans autre qualification ni formation que celle d'avoir été coureur, il devient pourtant « soigneur », comme beaucoup d'autres à l'époque. Pour exemple, en mai 1913, à l'occasion du Paris-Bordeaux, 8 équipes professionnelles sont engagées. Elles déclarent 64 « soigneurs » pour 56 routiers inscrits, ce qui confirme l'intérêt porté à la fonction par les directeurs sportifs et pose la question des tâches qui leur reviennent. Marcel Thémar débute son activité de « soigneur » auprès du champion Darragon, « pour coller ses pneus et lui coller de l'embrocation sur les jambes »¹⁴. Cela

permet de cerner le périmètre des tâches réalisées et de comprendre la définition extensive du rôle. Il est attendu d'eux qu'ils facilitent la vie des coureurs, par des tâches qui relèvent de l'intendance (gérer le matériel, prévoir la boisson, l'alimentation, s'occuper du linge sale comme du propre, réserver des chambres d'hôtel et des établissements de bain sur les courses longues), et d'autres plus clairement orientées vers le massage. Un « soigneur » qui répond à toutes les demandes est jugé positivement. Le « dévouement », la « fidélité » participent de leur reconnaissance. Or, dans cette économie des « soins » dédiés aux sportifs, Marcel Thémar va rapidement se distinguer¹⁵.

Le dossier militaire de Marcel Thémar indique un degré d'instruction générale de niveau « 3 », ce qui signifie qu'il possède une instruction primaire, mais n'a pas fait d'études secondaires¹⁶. La mémoire familiale, construite sur un ensemble de traces écrites compilées par sa fille unique avant son décès survenu en 2010, retient de son adolescence la fuite du foyer parental à l'âge de 14 ans (en 1903), pour un conflit avec son père Joseph désireux de le voir reprendre son affaire. Ce dernier, s'il est déclaré « mécanicien » sur les différents actes civils de la famille, relève plus du petit entrepreneur et du commerçant indépendant, compte tenu de son activité réelle. Depuis 1858, date à laquelle le grand-père de Marcel Thémar a inventé et fait breveter un « *appareil à boucher les bouteilles* », la Société Thémar vit de la fabrication et de la vente de machines à embouteiller et à capsuler, dans un atelier du 11^e arrondissement¹⁷. En 1903, les frères aînés de Marcel ont déjà une situation (le premier est mécanicien électricien, le second est coureur cycliste), si bien que leur père, âgé de 52 ans, projette sans doute sur Marcel qui quitte alors le milieu scolaire, la possibilité de l'accompagner au sein de l'entreprise familiale avant de la lui confier. Marcel, qui ne veut pas d'un tel destin, se serait enfui¹⁸. Entre 1903 et 1907, date

à laquelle il endosse contre rémunération le rôle de soigneur¹⁹, il semble occuper la fonction de « *garçon de lavoir* »²⁰. Le voisinage immédiat du Grand Lavoir Moderne et de l'atelier familial (en 1903, les deux établissements sont situés l'un au 108, l'autre au 109)²¹ rend cette hypothèse possible et probable²². Cette occupation recouvrait deux tâches ; porter des baquets d'eau chaude à destination des lavandières et rapporter le linge lavé à leur propriétaire. La proximité avec les tâches dévolues au travail du « fourrier » dans le cyclisme (à qui on confie la responsabilité du bain et du linge) laisse imaginer combien cette première expérience aura été formatrice tant du point de vue des actes que de la relation à des clients dont il convient de prendre « soin ». La position de son frère Maurice, coureur cycliste proche des grands noms de l'époque, associée au jeune âge de Marcel et à sa situation incertaine, fait de lui un candidat ajusté au rôle encore mal défini de « soigneur ». Il est disponible et disposé à répondre à leurs attentes (il récupère le linge sale, il prépare l'eau du bain, il pratique des massages longs et éreintants)²³. Marcel Thémar, en plus de son physique remarquable (« *bâti comme un boulanger* » ; « *des mains comme des battoirs* »)²⁴, présente des dispositions à la débrouillardise, qui sont de suite appréciées du milieu. Dans l'équipe des soigneurs recrutés par le « Maréchal » Baugé, on lui confie les tâches d'intendance les plus sensibles. Il est responsable du transport et de la surveillance des malles de linge qui sont déplacées chaque jour par chemin de fer d'une étape à l'autre, et dont le risque est grand qu'elles se perdent en route. Alphonse Baugé raconte pour le Tour de France 1907 (l'année qui précède le recrutement de Marcel Thémar dans son équipe) dans quelles difficultés il s'était trouvé une nuit, lorsque son masseur était parti assurer le ravitaillement des coureurs, en laissant « *tout le matériel à la débandade* » (il se promet de lui passer « *un de ces "schampoing" dont il se*



Figure 1 En chemise blanche, Marcel Thémar attrape les malles de linge qui accompagnent les coureurs cyclistes par chemin de fer. Mention manuscrite portée au dos de la photographie : « L'équipe des soins. 1^{er} Tour de France. 1909 ». Archives privées, Famille Thémar.



Figure 2 *Le Miroir des Sports*, 23 juillet 1924.

souviendra »)²⁵. Or, si les questions d'intendance sont centrales dans les tâches des soigneurs, Thémar apporte la preuve d'une capacité d'adaptation qui le valorise (figure 1). Sur la cinquième étape du Tour de France 1919, qui s'arrête aux Sables-d'Olonne, Thémar et les deux autres masseurs de l'équipe Baugé arrivent sur place avant les coureurs, comme à leur habitude. « Dès que les bagages sont déconsi-

gnés et chargés, [ils] filent voir l'unique établissement de bains du patelin. Pan ! Coup dur ! Il était fermé ! Pas d'erreur, il va falloir se débrouiller ! » Ils sollicitent alors « une blanchecaille pour avoir des cuves, des lessiveuses et tout le tremblement ! » et organisent ainsi « une méchante salle de bain en pleine cour ! » Finalement, « après quatre heures de boulot acharné, les peignoirs étaient là, rangés ; les pyjamas de ces messieurs comme sortis du magasin » et les baquets d'eau prêts à recevoir les premiers baigneurs à l'arrivée²⁶. S'ils travaillent ici en équipe, la malice et la filouterie de Thémar sont reconnues et mises à contribution. Lors du Tour de France 1924, l'arrivée de la 12^e étape à Strasbourg pose problème. En raison de l'Exposition coloniale et des Fêtes du 14 juillet, les masseurs reçoivent un télégramme leur annonçant que « les 40 chambres et bains réservés pour Strasbourg ne le sont plus ». C'est Thémar qui est envoyé sur place pour régler le problème (Baugé lui demande « de se transformer en courant d'air et de filer en train directement sur place », et « le fait remplacer par un frotteur quelconque »). Il « heurta l'huis de seize hôtels avant de réussir à loger ses coureurs » et parvint à ses fins « en sympathisant à coups de Picon bière avec [l'hôtelier] ». Encore fallait-il ensuite trouver un établissement de bain. « Ce fut aussi laborieux. » Et, face à plusieurs refus (« j'étais écroulé ! »), Thémar finit par obtenir satisfaction, « parce que froidement, il se déclara envoyé par les autorités municipales »²⁷ (figure 2).

Une telle débrouillardise lui assure une notoriété rapide. Il est l'homme providentiel à qui l'on peut tout demander, rôle dont il ne se départira jamais tout au long de sa carrière²⁸. Ce travail d'intendance l'amène ainsi à partager l'intimité des champions. Selon qu'il s'agit de courses sur route ou sur piste, il masse les coureurs dans leurs « cabines » ou leurs chambres d'hôtel (figure 3). Dans un cas comme dans l'autre, le partage des espaces et la proximité induite par la nature même de l'activité favorisent le développement de relations amicales, parfois intimes. Ses origines

modestes et son entrée précoce dans l'espace du cyclisme professionnel facilitée par la présence de son frère Maurice, lui donnent un avantage considérable. Celui d'en maîtriser les codes et de savoir en jouer. Il n'est pas déstabilisé par le langage argotique qui est la norme parmi les coureurs, bien au contraire, sa « faconde » est réputée « légendaire »²⁹, et son humour apprécié. Proche des coureurs, Thémar jouit d'une réputation favorable, qui est objectivable par les qualificatifs utilisés pour le désigner (il n'est pas seulement le « *dévoué soigneur* »³⁰ ou « *l'excellent masseur* »³¹, il est aussi « *la nounou* », « *la mère poule* »)³² comme par la nature des relations établies et mises en lumière à l'occasion d'anecdotes diverses. « *Blagueur à froid impénitent, Thémar ne rate pas une occasion d'entreprendre n'importe qui sur n'importe quel sujet.* » Un journaliste en tient pour preuve une conversation entre coureurs sur la lotion capillaire utilisée par l'un d'entre eux, qui fait jaser au quartier et à propos de laquelle Thémar « *intervint pour apporter en sa faveur un témoignage irréfutable : – Si elle est efficace ?... Écoutez plutôt !... Certain jour, Eschennbrenner en cassa par inadvertance un flacon sur une carquette. Tant bien que mal, il l'essuya de son mieux. Peine perdue ! Le lendemain matin, de lisse qu'elle était, la carquette s'était transformée en tapis-brosse. Jugez un peu !* » Un humour qui amuse la galerie et ne passe pas inaperçu. En décembre 1921, là encore au quartier des coureurs, « *Thémar jouait au Frégoli [du nom d'un transformiste célèbre de l'époque], démontrant la façon la plus rapide de s'habiller et de se déshabiller* », en enlevant cravate, pardessus, veston, gilet, chemise et faux col « *d'un seul coup. Essayez donc !* »³³ Thémar pratique la galéjade, et contera par exemple les mésaventures de Spiessens, un coureur flamand d'avant-guerre, qui parlait mal français et qui, ignorant « *le véritable usage de la panne de lard* » (« *c'est-à-dire s'en frotter les muscles* »), en avait passé commande au soigneur pour copier ses équipiers, et avait été retrouvé un matin dans sa chambre « *en train*



Figure 3 Thémar soigne les coureurs du Tour directement dans leurs chambres d'hôtel. *Le Miroir des Sport*, 28 juin 1923.

de manger, non sans difficulté, le morceau de lard ». « *De cette histoire, naturellement, tous les géants de la route firent des gorges chaudes et on en rit encore.* »³⁴ Ce rôle d'amuseur est par ailleurs objectivable par des farces qui, cette fois, lui sont destinées³⁵. En octobre 1922, un journaliste présent au vélodrome est « *attiré par un rassemblement au quartier des coureurs* ». Il raconte : « *Un speaker bienveillant annonce à haute voix : "Grand match en six rounds de trois minutes, entre Deruyter et Jacquinot." Et, de fait, les deux adversaires sont en présence, gants aux poings, le plus sérieusement du monde. Mais il manque un arbitre. "Thémar ! Thémar ! réclament quelques personnes de l'assistance." Et Thémar veut bien accepter le rôle d'arbitre. Le malheureux ! Il ne savait pas ce qui l'attendait ! À peine a-t-il donné le signal du combat, que les deux antagonistes lui tombent dessus à gants raccourcis. Et voilà le gros Thémar transformé en punching-ball ! Mais Thémar est costaud, lui aussi, et il se dégage rapidement, en riant de bon cœur de sa mésaventure...* »³⁶

Son sens de la débrouillardise, qu'il active dans des relations de camaraderie, lui permet de pénétrer précocement les cercles des cyclistes les plus en vue, en se faisant recruter

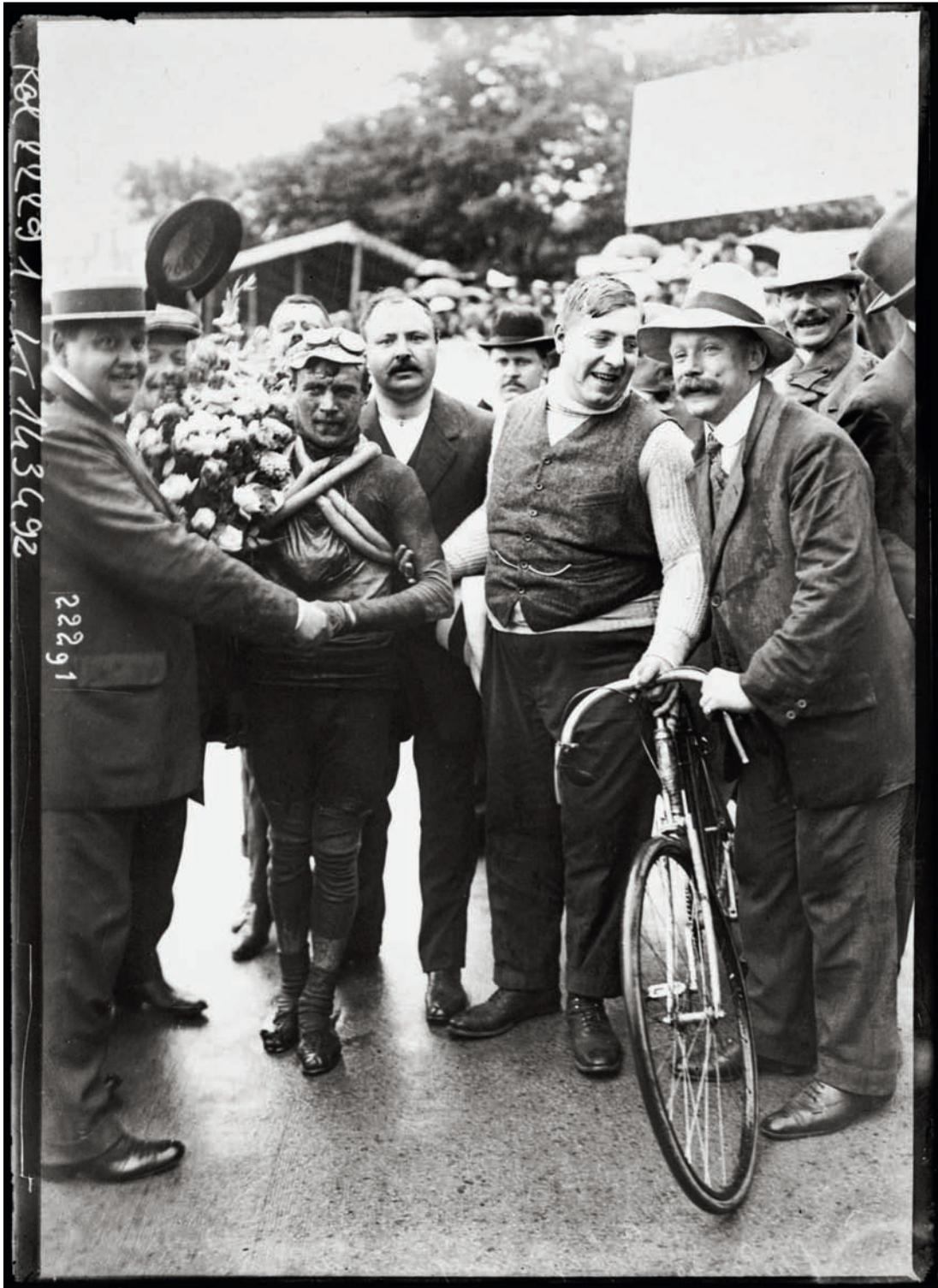


Figure 4 Victoire d'Odile Defraye, Tour de France 1912. Thémér aux premières loges. 28 juillet 1912, parc des Princes. Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, EST EI-13 (180), Roi, 22291.

par les directions sportives des équipes professionnelles ou les champions eux-mêmes. Avant la Première Guerre mondiale, il réalise déjà quelques « gros coups », en se mettant au service des coureurs parmi les plus connus et les plus prometteurs. Lorsque l'un ou l'autre gagne effectivement des courses prestigieuses, il peut alors se présenter comme son soigneur officiel et prend sa part de lumière et de gloire. Ce faisant, il construit habilement sa réputation, par ricochets. La liste est longue des cyclistes primés qu'il aura accompagnés avant 1914³⁷, mais l'illustration sans doute la plus efficace de la manière dont sa réputation se construit dans le sillage des victoires sportives reste la performance de celui qu'il présente comme son poulain, Odile Defraye, lorsqu'il remporte la dixième édition du Tour de France en 1912. Ce coureur est l'un des ténors de l'équipe professionnelle Alcyon et côtoie dans ce cadre Marcel Thémar, employé pour prendre « soin » de l'équipe. Lorsqu'il devient le premier coureur belge à remporter le Tour de France, Marcel Thémar bénéficie d'une publicité importante. Par la nature de sa tâche (il doit soutenir le coureur à l'arrivée, tenir le vélo, mais aussi lui donner son peignoir et le conduire au bain), Thémar partage physiquement la réussite du coureur en se tenant à ses côtés au moment où il franchit la ligne et où la foule l'attend et l'acclame, et parmi elle des journalistes nombreux. Les photographies prises à cette occasion sont un témoignage puissant du rôle central du soigneur dans la relation au champion (figures 4 et 5). Cette association du masseur à la victoire du coureur ne s'arrête d'ailleurs pas au seul moment sportif, puisqu'ici par exemple, Thémar accompagne Defraye et Baugé dans la tournée des rédactions de presse écrite, les jours qui suivent sa victoire³⁸, et plus illustratif encore, il réalise à la demande du coureur une « tournée de Belgique » (« – Thémar, mon garçon, saévous ? – Non, pas encore, Odile ! – Hé bien, puisque vous m'avez

si bien soigné pendant ce Tour de France, je vais vous emmener avec moi en Belgique ! – C'est bath ! Tu es un chic type Odile ! Le lendemain, nous nous mettons en route. [...] Là, ce fut du délire ! Pensez donc, c'était la première fois qu'un petit Belge gagnait le Grand Tour de France ! Je me suis cru le secrétaire général d'un Président de la République ! [...] Le tout ayant duré un mois, je suis rentré à Paris avec six kilos de plus, trois boutons de pantalons en moins, et une cure d'eau en perspective ! »)³⁹. La proximité en âge (ils ont tous deux 23 ans) renforce sans doute encore un peu plus les liens qui les unissent. Mais au-delà, c'est aussi par les discours que les sportifs tiennent sur lui que sa notoriété se renforce. En effet, ils lui sont reconnaissants des « bons soins » dont il les entoure et n'hésitent pas à lui attribuer une part de responsabilité dans leurs victoires. Odile Defraye remercie son manager, Alphonse Baugé, mais ne manque pas l'occasion non plus de rappeler la présence bienveillante de son soigneur. Il raconte ainsi les difficultés éprouvées lors de l'ascension du Galibier, dont l'impact physique avait été tel qu'il manqua d'abandonner. C'était sans compter sur « l'admirable dévouement » de Thémar, qui mit à profit la journée de repos pour lui offrir les soins les plus complets, et obtenir un résultat inespéré du sportif lui-même : « Le soir, tous mes maux étaient finis. »⁴⁰

Du fait de sa position privilégiée au sein d'une équipe professionnelle parmi les plus performantes du circuit, il « soigne » de nombreuses têtes d'affiche. Les grands noms du cyclisme français et international des années 1910 et 1920 passent dans « ses mains » (« Ruth, Mac Farland, Foegler, Goulette, Morand, de Ruyter, Berthet, Aerts, etc. »⁴¹ ; « Parent, Sérès, Friol, Schilles, Major Taylor, Walthour, Jacquelin, Kaufmann, Dupuy, Grassin, etc. »⁴²). Un tel placement, qui lui assure des remerciements fréquents, fabrique de la « valeur » et participe à installer l'idée que les « réussites » des cyclistes sont aussi un peu les siennes, par son travail. Il



Figure 5 Thémar porte Odile Defraye suite à sa victoire. 28 juillet 1912, parc des Princes. Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, EST EI-13 (180), Rol, 22299.

ne soigne pas seulement les plus grands champions, il contribue à les faire. Il devient alors ce masseur « *réputé et bien connu du milieu* », à la fois « *raccommodeur d'hommes* » dont les exemples de « *retapages* » circulent comme autant de preuves de sa qualité, mais également « *conseiller averti* », capable par ses « *bons mots* » de révéler des talents. En 1920, la presse relève « *la bonne affaire des frères Paillard* », dont le « *sympathique soigneur Thémar a décidé de s'occuper* »⁴³. De même, en 1922, alors que Marcel Thémar est le soigneur officiel du champion cycliste Robert Jacquinot, et que la presse revient sur cette heureuse association, il est rappelé que « *Thémar, le bon soigneur, avait autrefois "sorti" Bellenger, mais que celui-ci, une fois lancé, avait cru pouvoir s'affranchir de [sa] tutelle : mal lui en prit, car il fut longtemps sans rien faire de bon* ». Et de souhaiter « *que Jacquinot ne commette pas la même imprudence* »⁴⁴. Il ne fait alors plus de doute du rôle joué par le masseur dans la réussite des champions. « *Thémar est le grand conseiller de Jacquinot. Il met tout son savoir à le distraire et le convaincre. Et si Robert n'a pas abandonné, on le doit en grande partie au sympathique*

Thémar, masseur intelligent, conseiller averti. »⁴⁵ Plus largement, les propos tenus en 1924 par la rédaction du journal *L'Auto*, inventeur du Tour de France, fixent la notoriété acquise. « *Combien d'hommes qui n'auraient jamais fini notre grande épreuve ; combien même qui ne l'auraient pas gagnée, s'ils n'avaient eu auprès d'eux un de ces dévoués* »⁴⁶, au titre desquels Marcel Thémar est cité en exemple. Pour autant, son amicalité, son franc-parler et sa disposition à assumer des tâches qui relèvent de l'intendance, n'agissent pas seuls dans la fabrique de sa centralité (d'autres que lui présentent alors des qualités très semblables, sans pour autant pouvoir prétendre à l'autorité qu'on lui confère), et ne doivent pas venir éclipser un aspect important de son travail, celui qui consiste à « *soigner* » les douleurs, mais aussi les blessures. Or il se trouve que la trajectoire de Marcel Thémar va être marquée par une expérience médicale des soins, réalisée à l'occasion de son service militaire puis de sa mobilisation pendant la Première Guerre mondiale. Une telle socialisation aux soins va lui donner une compétence rare, particulièrement distinctive dans l'espace des soigneurs dédiés au sport de compétition de l'entre-deux-guerres.

Du « soigneur » au soignant... Acquisition d'un fonds de savoir et conversion libérale de l'exercice professionnel

Interrogé en fin de carrière sur « *l'origine de sa vocation* », Marcel Thémar privilégie l'explication intime et charnelle. « *J'ai toujours été un toquard. D'une maladresse inouïe, j'étais souvent par terre. J'ai beaucoup souffert, j'ai connu la douleur. Ce qui m'a permis de comprendre celle des autres et j'ai décidé alors de tenter l'impossible pour les soulager.* »⁴⁷ Il dira ainsi de ses mésaventures de cycliste en 1906 qu'elles l'avaient conduit à « *se couvrir de plaies* » et à devenir « *un commensal assidu de l'hôpital Saint-Louis, où [il] allait se faire panser presque quotidiennement* »⁴⁸ (cet hôpital est situé à quelques rues

du domicile familial). Félix Lévitane, journaliste à l'Écho de Paris, évoque « une course sur piste [où] il fit une chute décisive pour sa carrière ». « Conduit à l'Hôpital Saint-Louis, Thémar fut pris en amitié par un infirmier, et bientôt il aidait ce dernier à panser les blessés. »⁴⁹ Cette socialisation aux soins infirmiers semble particulièrement structurante. Le « jeune Thémar se [met] à feuilleter avec acharnement les livres de médecine, suivant en cachette les cours des internes », et cherche à appliquer les principes étudiés à l'art du massage, « démontrant, sur les stades, ses connaissances à ses camarades »⁵⁰. Ce fonds de savoir lui est d'ailleurs reconnu à son entrée au régiment, en 1911, puisqu'il est dirigé sur l'infirmerie, avec le titre d'« infirmier-masseur ». « Le médecin-chef avec lequel il se trouvait être en rapports constants s'intéressait à lui, le conseillait, le faisait profiter de sa science, et, bon élève, Thémar ne tardait pas à être nommé infirmier-masseur de l'hôpital du Camp de Châlons. »⁵¹ Avec humour, Marcel Thémar revient sur cette période et explique : « Je suis entré à l'infirmerie... comme infirmier ! Je suis tombé sur un toubib qui m'a fait travailler comme un nègre et qui, en tenue de rigueur, m'a appris de beaux mots de médecine ! Quand j'ai été libéré, j'en savais long. »⁵² Le conflit qui s'annonce en 1913 pousse les autorités françaises à porter le service militaire à trois ans, contraignant Thémar « à faire un an de service de plus ». Entre 1911 et 1913, il occupe donc son temps de soldat à l'hôpital du camp de Châlons et le bénéficie de sa pratique préalable du massage le place sur une position avantageuse. On lui reconnaît une compétence dans la réalisation des massages mécano-thérapeutiques, qui n'est sans doute pas étrangère à son élévation au grade d'Infirmier Major. Dans les premiers mois qui suivent l'entrée en guerre, Marcel Thémar est renvoyé au camp de Châlons pour y travailler au sein du centre de physiothérapie (figure 6). Puis, en novembre 1914, il est affecté au Groupe de Brancardiers de la 42^e division d'infanterie en tant qu'infirmier-panseur et envoyé sur les postes chirurgicaux avancés⁵³. Il se fait remarquer pour « son grand dévouement », « infirmier



Figure 6 Thémar (à droite) en tenue d'hôpital.
« Souvenir du laboratoire de physiothérapie. Camp de Châlons le 10 juillet 1914 ».
Archives privées, Famille Thémar.

conscientieux dont le zèle s'est affirmé au cours des opérations à Verdun, sur la Somme et sur l'Aisne »⁵⁴, et ce d'autant qu'il a été touché au cours de « l'offensive 1916 de Verdun, blessé par éclat d'obus et atteint par les gaz », ce qui lui vaudra d'être ponctuellement évacué⁵⁵. À la fin du conflit, lorsque « la vie civile reprit... il avait appris bien des choses à la guerre et il avait vu bien des douleurs »⁵⁶. Cette lecture reconstruite doit être considérée avec précaution. Si cette très longue parenthèse militaire (de 1911 à 1913, puis de 1914 à 1919) a été marquante, la part prise par cette socialisation spécifique sur la transformation de son être reste difficile à saisir. Ce qui apparaît clairement en revanche, c'est une profonde modification de la manière dont il se présente et dont il entend « travailler le soin » dans la période qui suit la guerre.

Thémar commence à se penser « soignant » tout autant que « soigneur ». Plusieurs indices permettent de repérer cette conversion, tant dans les attributs dont il se pare, que dans les conduites qui organisent son travail ordinaire. S'il est « masseur » en 1911, il devient « masseur médical » en 1919 à l'occasion d'une révision de son dossier militaire. Cet ajout n'a rien d'anecdotique, et témoigne à l'inverse d'une

transformation sensible de son identité professionnelle. Son passage par l'armée lui a donné le goût de la blouse blanche, qu'il portera ensuite systématiquement. Au-delà du marqueur social que représente le vêtement, c'est aussi tout un horizon de possibles qui s'ouvre à son porteur. Marcel Thémar a appris à poser des pansements, à traiter des plaies et des brûlures, à « retaper » des muscles claqués, mais également à repérer et réduire des entorses ou des luxations. Et plus important encore, il s'est familiarisé à l'usage d'un certain nombre d'appareils en vogue. Les centres de physiothérapie, qui ont fonctionné pendant la guerre avec l'objectif de « réparer » des soldats blessés, pratiquaient le massage, la mécano-thérapie et l'électrothérapie. L'électricité médicale, particulièrement reconnue en France depuis le début du xx^e siècle⁵⁷, était alors utilisée pour évaluer la réalité des atteintes musculaires des soldats mais également pour soigner des blessures par la stimulation nerveuse ou « le bain de chaleur »⁵⁸. Or, les centres et dépôts de physiothérapie souffrent d'un manque généralisé de main-d'œuvre qui conduit les autorités à confier l'usage des appareils électriques à des non-médecins, et parmi eux les masseurs et infirmiers. Il est donc fort probable que Marcel Thémar ait été formé sur le tas à l'usage d'appareils dont il fera sa spécialité de retour à la vie civile (appareil de massage électrique, lampes chauffantes, « home trainer »). Cette compétence technique dans l'usage des appareils électriques, qui se déploie dans l'après-guerre, s'inscrit dans un contexte d'effondrement de l'électricité médicale comme spécialité reconnue. Les médecins délaissent en effet cette discipline, et l'usage de l'électricité à des fins sanitaires devient un espace de réalisation ouvert et disponible à d'autres acteurs, dont les masseurs. Le prix de vente de ces appareils chute alors considérablement, les rendant accessibles. Au-delà de ce seul aspect économique, Marcel Thémar présente aussi des dispositions à la modernité

technique. Son père, Joseph, participe en tant qu'exposant à plusieurs foires et expositions universelles, pour y présenter les objets qu'il a inventés et brevetés (il crée un « système de chaudière à vaporisateur instantané » en 1903, un « moteur rotatif à double effet et à changement de marche » en 1904⁵⁹, et gagne en 1910 une médaille au concours agricole de Boufarik, en Algérie, pour sa machine « à rincer les bouteilles »⁶⁰). Ce rapport industriel au monde s'inscrit d'ailleurs dans une lignée plus lointaine. Le grand-père paternel de Marcel Thémar, « ingénieur mécanicien », a été tout aussi prolifique en son temps (c'est à lui que la famille Thémar doit l'invention originelle du bouche-bouteilles dont ils vivent de la vente ; mais il a aussi breveté en 1847 un « appareil à plomber les colis », puis en 1857, un « injecteur hydropneumatique », un « petit appareil portatif pour la fabrication des boissons gazeuses, dit appareil Thémar » ainsi qu'un « rabot pour les dents d'engrenage »⁶¹. Il fait également breveter en 1868 avec un associé des « lunettes micrométriques à deux fils mobiles », puis en 1877 un « système de moteurs et pompes à mouvement direct et à double effet ».) Enfin, il convient aussi d'évoquer l'activité du grand frère de Marcel, George Thémar, qui est depuis les années 1910 « mécanicien-électricien », et qui fonde en 1924 une Société pour « l'exploitation d'un fonds de commerce de cinématographe »⁶². La mémoire familiale a retenu de lui qu'il cherchait à inventer une machine électrique permettant de contacter l'au-delà, dans un contexte du début du xx^e où les sciences de l'occulte sont particulièrement actives⁶³. Marcel Thémar est le produit de cette histoire familiale et présente une sensibilité aux « avancées » technologiques. Dès le début des années 1920, il possède un appareil de massage électrique, des lampes chauffantes et un home trainer⁶⁴. Randall Collins estime que le crédit accordé à un individu, s'il relève bien d'un travail collectif d'assignation, n'est jamais totalement indépendant de ce qu'est l'individu et de ce qu'il fait⁶⁵. Marcel Thémar a 30 ans en 1919, il est masseur, infirmier, il



Figures 7 et 8 Cartes de visite de Marcel Thémar (à gauche – début 1920; à droite milieu des années 1930), qui attestent de la conversion libérale de son exercice professionnel.
Archives privées, Famille Thémar.

possède des savoirs, des techniques et des appareils modernes, autant de conditions favorables à la transformation de son identité comme de sa pratique professionnelle. Il fait ainsi imprimer des cartes de visite dès 1919, en indiquant sous son nom sa qualité de « masseur, lauréat des hôpitaux »⁶⁶, et propose ses services « sur rendez-vous », au domicile familial. Il s'établit officiellement en 1921, date à laquelle il ouvre un cabinet de massage où il officie de manière permanente, à proximité du Vel' D'Hiv' et du parc des Princes (figures 7 et 8). Cette installation en exercice libéral constitue un véritable tournant dans sa pratique.

« Quand j'étais jeune et que je pratiquais, je m'apercevais fréquemment que mon entraînement était imparfait. Je manquais de soins et c'est à la longue que je compris l'importance du massage pour un sportif. Plus tard, je me rendis compte que le sédentaire avait besoin, lui aussi, d'être aidé, de temps à autre. Ce qui est vrai pour le sportif l'est aussi pour le bureaucrate, le terrassier, le mécanicien. »⁶⁷ Cette déclaration n'est pas que littéraire. Des lettres de remerciements attestent de la réalité de cette nouvelle clientèle civile et anonyme que lui autorise son installation en cabinet. C'est le cas de Raymond Marsal, un « camionneur-déménageur », venu se faire soigner le bras. « Il y a maintenant un an qu'à la suite d'un effort violent en montant un piano je me suis claqué le deltoïde. Je ne sais comment vous dire combien je

suis heureux de me voir guéri et cela grâce à vous. J'avais vu, après mon accident, des médecins, un masseur, un professeur même qui m'assuraient que ce n'était qu'un rhumatisme, pendant ce temps-là, mon bras s'atrophiait de plus en plus, le muscle était tombé laissant l'épaule décharnée et j'en étais arrivé à ne plus pouvoir mettre la main droite dans la poche de mon veston sans le secours de ma main gauche. J'allais vendre ma voiture et abandonner mon métier. Je me félicite d'avoir suivi votre traitement sans me décourager, comme vous me l'avez souvent conseillé, car je me sers maintenant de mon bras comme auparavant au grand étonnement de mes camarades de travail qui étaient persuadés que j'allais les quitter. »⁶⁸ Ce récit est précieux pour se représenter le quotidien professionnel de Thémar dans les années 1920, qui consacre désormais « la plus grande partie de son activité à la clientèle civile »⁶⁹. Cette orientation résulte tout à la fois des compétences acquises pendant la guerre au contact des médecins et chirurgiens, que de la nécessité économique de vivre de sa pratique. Dans les deux cas, elle témoigne d'un sens aiguisé du placement. Marcel Thémar a visiblement bien compris que limiter le soin au seul milieu sportif ne lui permettrait pas de développer une activité lucrative. Immédiatement après la guerre, il « devint le collaborateur dévoué du maître Dupuy de Frenelle », un chirurgien spécialiste de la réduction des fractures et des

soins orthopédiques. Si l'origine d'une telle alliance professionnelle reste floue⁷⁰, elle est suffisamment installée pour que Thémar soit présenté comme le « *disciple du praticien* »⁷¹. Les bénéfiques sont grands puisqu'il se fait ainsi connaître du milieu médical et se voit adresser des clients, ici sans rapport avec le sport, pour des soins de suites opératoires⁷². On peut aussi faire l'hypothèse que la constitution rapide d'une clientèle nombreuse a été facilitée par sa position déjà centrale dans l'univers du spectacle cycliste. Aux vélodromes, il est une figure connue et appréciée des coureurs bien sûr, mais sans doute plus largement d'un certain nombre de spectateurs et parmi eux, celles et ceux les plus aisés qui ont des accès privilégiés aux abords de la piste. « *La pelouse d'un vélodrome est un endroit où l'on est certain de retrouver des amis.* »⁷³ De ce point de vue, le déplacement de son lieu de consultation en 1921, de Courbevoie à Auteuil ne doit sans doute pas être pensé dans sa seule perspective sportive (à proximité du Vélodrome d'Hiver et du parc des Princes où il est déjà un habitué), mais également du point de vue des horizons économiques qui lui ouvre cette installation dans le Paris « chic » des années 1920 ; le 16^e étant devenu « *l'arrondissement de prédilection des élites sociales* »⁷⁴. La libéralisation de son exercice après-guerre lui permet de sortir de la précarité de son activité de soigneur, par la conversion habile et réussie d'un capital social antérieurement constitué à l'occasion de sa fréquentation assidue des vélodromes parisiens dont on sait qu'ils attiraient des publics contrastés, et parmi eux, des spectateurs issus des fractions sociales les plus élevées. « *Les Six Jours n'attiraient pas seulement un public populaire. Autour de la piste où les cyclistes tournaient 24 heures sur 24, il y avait des loges et, au centre, c'était la pelouse, avec un très bon restaurant où le soir, après le théâtre, des artistes connus, des personnalités du Tout-Paris, venaient souper et sabler le champagne.* »⁷⁵ Marcel Thémar a bénéficié de la surface sociale que lui offrait sa réputation déjà faite dans ses

lieux richement fréquentés. Il trouve rapidement une clientèle fortunée pour solliciter ses services en consultation. En 1925, Lucietti, un jeune masseur qui entend faire carrière cite Thémar et rappelle que « *ce copain-là est maintenant arrivé et n'attend plus après son quotidien beefsteack* »⁷⁶. Dans le même ordre d'idées, le journal *L'Auto* le présente en 1926 comme « *plein aux as* », « *nouveau riche du massage, qui promène son ventre et ses conseils* » et que « *des poules de luxe, à pékinois et aspirateurs, [s']enlèvent à prix d'or...* »⁷⁷. La bascule entre le milieu des années 1910, marquée par sa précarité relative, et le début des années 1920, où tout semble lui réussir, est saisissant. Avant la guerre, Marcel Thémar tire ses ressources du cyclisme uniquement et ses revenus apparaissent bien modestes. En 1911, sur l'un des premiers Tours de France qu'il suit en tant que soigneur, il relate une mésaventure qui éclaire le rapport économique qu'il entretient alors au vélo. L'un des coureurs de l'équipe dont il a la charge, se pensant second à l'arrivée alors qu'il est premier, se laisse dépasser sur le fil et termine deuxième. Thémar est furieux. « *Comme on touchait la petite prime gagnant, je me mets à l'incendier. – Alors quoi, qu'est-ce que vous avez, je fais troisième, ça est la même chose pour toi que second ! – Mais, espèce de bille, tu étais premier !* »⁷⁸ Cette colère témoigne de la fragilité de sa situation. D'ailleurs, peu de temps après, lorsque Thémar est maintenu au régiment, le sachant « *sans le sou* », « *les coureurs [décidèrent d'ouvrir] une collecte en sa faveur, qui permit de lui adresser la coquette somme, pour un militaire, de 160 francs* »⁷⁹. Le retour à la vie civile et la diversification des sources de revenus par l'ouverture d'un cabinet vont profondément modifier le niveau de vie de Marcel Thémar, « *qui quitte peu à peu le vélodrome pour d'autres clients* », et dont les consultations « *attirent une clientèle plus lucrative* »⁸⁰. Dès 1923, il est de notoriété publique que Marcel Thémar « *fait dans la clientèle chic* »⁸¹, et sa réussite se matérialise dans ses acquisitions comme dans ses conduites. En octobre 1922,

alors qu'il se rend au vélodrome avec sa propre voiture⁸², la presse s'en amuse en expliquant que, bientôt, « *les abords des vélodromes parisiens vont ressembler au dernier thé à la mode* »⁸³. Un jour qu'il se présente en qualité de spectateur, un journaliste ne manque pas de reconnaître sa « *bonne figure toute ronde* » qui « *émerge d'une pelisse monstrueuse... d'une vraie pelisse de boyard... d'un luxe ma chère !* », digne d'un homme « *arrivé* »⁸⁴. La correspondance privée conservée par la famille permet d'imaginer les contours de cette réussite économique. En janvier 1924, il reçoit ainsi un chèque de 360 francs pour des honoraires de soin et en 1936 un mandat lettre de 500 francs pour des indemnités de traitement. Rapportés à une clientèle nombreuse, ces montants sont élevés⁸⁵. Cette réussite s'exprime aussi par la transformation mondaine de ses réseaux de sociabilité⁸⁶. Marcel Thémar ne se contente pas de soigner les élites parisiennes. Au milieu des années 1920, le couple Thémar part ainsi en vacances à Deauville, un lieu de villégiature bien connu et richement fréquenté, qui fait dire au journal satirique *La Pédale* en juillet 1925 : « *Thémar est à Deauville ; qui donc a dit que les masseurs étaient des "pouilleux" ?* »⁸⁷ En 1929, à la naissance de leur fille unique, Marylise, c'est Hubert Roc qui est choisi pour en être le parrain. Thémar et Roc ont presque le même âge et ont fréquenté les mêmes salles de spectacles sportifs. Professionnel entre 1911 et 1921, Roc se distingue des autres boxeurs de son temps, d'extractions plutôt populaires, par ses origines sociales élevées. De son vrai nom Hubert Rocquigny, il est fils d'un riche propriétaire et petit-neveu de Gustave Flaubert⁸⁸. La famille Thémar est alors invitée à partager vacances et loisirs dans la propriété familiale des Rocquigny, le château d'Ouille-la-Rivière, près de Dieppe⁸⁹.

Cette transformation du « soigneur » en « soignant », tant du point de vue de son identité professionnelle que des conditions d'exercice et de vie, mérite d'être pensée relativement au champ sportif d'après-guerre. Les horizons

économiques que Marcel Thémar perçoit dans l'ouverture d'un cabinet sont sans doute avant tout le résultat de l'impossibilité de vivre exclusivement des soins dans le milieu cycliste de la piste, où la « *période de guerre est venue compliquer le recrutement de bons masseurs. [Avant], chaque grand crack avait son masseur particulier. Le coefficient du coût de la vie lui permettait de s'offrir ce luxe. Où le masseur était payé 10 francs par jour avant-guerre, il faudrait trente ou quarante francs aujourd'hui. La chose est à peu près impossible...* »⁹⁰ C'est là un élément important pour comprendre la conversion libérale du massage sportif au début des années 1920 et de ce qui est perçu alors comme la désaffection progressive par ces soigneurs des vélodromes (« *à la vérité, nos masseurs sont moins assidus au vélodrome* »⁹¹ ; « *Ily a longtemps qu'on ne les a vus au quartier [des coureurs]* »⁹² ; « *C'est un fait : les masseurs sportifs créés par le cyclisme, longtemps fidèles à la petite reine, quittent peu à peu le vélodrome pour d'autres clients* »⁹³). Les trois masseurs parmi les plus connus du cyclisme d'avant-guerre, qui étaient de ceux qui comptaient dans les rangs des équipes professionnelles dirigées par le Maréchal Baugé, se convertissent tous à l'exercice libéral entre 1919 et 1922. « *Varnier, le masseur bien connu de La Sportive, suivant l'exemple de Panosetti et de Thémar, ses deux confrères de massage, vient lui aussi, d'ouvrir un cabinet de massage.* »⁹⁴ C'est là ce que rejoue le dialogue rapporté en 1929 dans le journal *Paris-Midi*, lorsque Marcel Thémar « *franchit la porte du quartier des coureurs au Vel' d'Hiv'* » et est interpellé par l'ancien champion Bellenger, dont il a été le soigneur en 1913. « *Tiens Thémar ! sans blague, te revoilà parmi nous ? Quelle aubaine ! Car tu sais ici, depuis votre départ à tous trois, on rencontre peu de vrais masseurs. – Hein ? Que dis-tu : moi, revenir ici ? Mais tu n'y penses pas ! Les coureurs l'ont eue ma sueur, mais ils ne l'auront plus ! Finies les séances de tripotage d'une après-midi pour une thune ; aujourd'hui, on travaille à la vapeur et pour des billets bleus ! – Car le trio n'opère plus que "dans la haute"...* »⁹⁵ La faible rentabilité économique des soins sportifs est donc au cœur des stratégies de positionnement

des masseurs, Thémar en tête. Mais cela ne signifie en rien leur abandon du milieu sportif. C'est à une reconfiguration du travail bien plus qu'à une réelle démission que l'on assiste alors. Si Marcel Thémar formule en 1922 le regret de voir « *bien peu de clubs, d'équipes, d'athlètes individuels [disposer des] moyens suffisants pour se payer les services d'un masseur professionnel* », il adopte des stratégies de placement ciblées et efficaces. Dès l'ouverture de son cabinet dans le 16^e, il publie une annonce dans la presse à l'adresse des dirigeants et les invite, « [s'ils ont] *un joueur blessé, à ne pas hésiter à l'envoyer consulter l'excellent masseur Thémar [...] qui vient de créer de 7h à 9 heures des consultations à prix réduit pour les sportifs* »⁹⁶. Son installation lui permet donc de s'ouvrir à une clientèle privée lucrative, tout en repensant les services rendus aux sportifs. Il ne s'agit plus pour lui d'être uniquement le dévoué des coureurs, mais également d'offrir une prestation de soins, dans un local dédié qui lui permet de stabiliser un environnement matériel et technique (je ne dispose pas de la description du cabinet ouvert en 1921, en revanche, lorsqu'il déménage non loin de là en 1932, son lieu de travail se compose d'un « *petit salon d'attente* » où les patients sont introduits par une « *soubrette* », un bureau dont les murs sont garnis de bibliothèques [figure 9] et d'un « *laboratoire où "il manipule" les clients et où il utilise "son plus fidèle compagnon", l'électricité* », qui lui permet par « *de curieux appareils* » de « *contrôler la résistance d'un individu, avant et après l'effort* »⁹⁷). Désormais, il devient possible de « *se rendre chez Thémar* » pour recevoir soins et conseils, un service qu'il entend offrir à une clientèle sportive élargie. Cette volonté de diversifier sa clientèle s'accompagne d'un certain nombre de conduites de promotion qui lui assurent une publicité utile. En tant que masseur officiel, il devient sociétaire du Sporting Club Universitaire de France (SCUF) dès l'après-guerre, un important club omnisport qui lui permet de nourrir ses cercles de sociabilités⁹⁸, et de s'ouvrir à de nouvelles acti-

tivités, comme l'athlétisme, l'escrime, le rugby ou la natation, dont il reçoit en consultations d'éminents représentants (à titre d'exemple : sur cette période 1919-1925, il soigne l'escrimeur Lucien Gaudin, la nageuse Suzanne Wurth, ou encore l'athlète Géo André, trois figures sportives de premier plan). Il fréquente aussi au début des années 1920 les stades et assiste aux « *grands matches de football, de rugby* »⁹⁹. Thémar « *fait aussi dans le football et fréquemment. Il est devenu un masseur éclectique.* »¹⁰⁰ En 1925, Marcel Thémar se présente comme le masseur de deux grands clubs de la capitale, le Cercle athlétique de Paris (CAP) et le Club athlétique des Sports généraux (CASG)¹⁰¹. Cette stratégie multipositionnelle fait dire au journaliste sportif Félix Léviton qui revient sur ces années 1920 que Thémar « *était partout* »¹⁰². Il opère des choix sélectifs qui sont rentables tout à la fois économiquement et symboliquement. Si la presse spécialisée s'inquiète de sa désaffection des vélodromes, la réalité est plus nuancée. Il conserve un lien ténu avec le cyclisme mais n'offre désormais ses services qu'à l'occasion des courses et événements les plus prestigieux. Il reste « *masseur du Tour de France* », et « *retrouve avec joie les routiers qu'il suit avec attendrissement pendant tous leurs déplacements* », laissant temporairement de côté « *ses clients particuliers* », pour se consacrer « *tout à la roue* »¹⁰³. Il est alors attaché à « *une écurie* » et retrouve un temps son « *vieil ami Cézig* », le directeur sportif Alphonse Baugé¹⁰⁴. Les termes ont en revanche changé et sa réussite professionnelle lui donne de nouvelles prétentions. Il menace ainsi de ne pas prendre le départ du Tour à l'été 1925, dénonçant une rémunération jugée insuffisante. Thémar signe une tribune, au nom des trois masseurs historiques de l'équipe Baugé pour expliquer leur mécontentement. « *La raison ? Il n'y en a pas d'autres que celle-ci : jadis, nous touchions 1 200 francs d'indemnité pour le Tour ; maintenant, on nous offre, sans nous faire de proposition ferme d'ailleurs, beaucoup moins que cela. Économie ? Oui... mais de bouts de*



Figure 9 Marcel Thémar dans le bureau de son cabinet (années 1930). Blouse blanche et bibliothèque, un décorum savant pour une pratique du soin qui se spécialise.

Archives privées, Famille Thémar.

chandelles! »¹⁰⁵ Ils prendront finalement le départ, ce qui laisse à penser que des négociations se sont engagées et que leurs prétentions financières ont été au moins partiellement entendues. En plus du Tour de France, Thémar « revient renifler les parfums de jadis » et pénètre l'ambiance surchauffée du Vel' d'Hiv' à l'occasion de l'emblématique course de Six Jours, dont il n'aura loupé que peu d'éditions depuis la création de la course. « Tous les ans, il revient au Vélodrome d'Hiver à l'époque des Six Jours. – Pourquoi je continue à travailler dans la course des Six Jours alors que je soigne, régulièrement, une importante clientèle civile ? Avant tout parce que j'ai appris mon métier en m'occupant des coureurs des Six Jours. »¹⁰⁶ Mais, s'il maintient sa participation à l'évènement, la forme qu'il donne à son intervention épouse les transformations plus générales de son activité professionnelle. Jusqu'alors, il pratiquait le massage dans les cabines des coureurs, ou parfois dans une cabine qui lui était dédiée. En 1921, il se désole ainsi de manquer de place dans sa cabine, et est décrit comme « errant

lamentablement au quartier des coureurs, les bras chargés de son matériel »¹⁰⁷. Aussi adopte-t-il un tout autre fonctionnement et propose l'installation sur place d'un petit cabinet dont les bons offices seraient proposés à tous. « C'est Thémar qui, pour se reposer de masser de jolies femmes, se met gratis pro Deo, une semaine sur cinquante-deux au service de ses amis les cyclistes. Splendide cabine que celle qu'il a installée. Toute la gamme des appareils nécessaires, chromés, étincelants ; un éclairage apaisant ; une table de massage qui, dans sa simplicité, réussit à être coquette... De quoi reposer les muscles les plus fatigués. [...] Une petite séance de rayons infrarouges et, dans vingt minutes, vous serez complètement "retapé". »¹⁰⁸ S'il est ici indiqué que Thémar réalise ce travail de manière bénévole, cette fonction qui fait l'objet d'appellations diverses (« réparateur officiel des Six Jours » ; « Masseur en chef du Vel' D'Hiv' ») n'est pas dénuée d'intérêts. La position centrale que ce poste de massage et de soins lui offre est particulièrement distinctive (il prend ses distances avec les autres « soigneurs » du cyclisme en imposant une



LACQUEHAY, MASSÉ DANS SA CABINE PAR THÉMAR



VEL' D'HIV' — VOICI, ENTRE SON MASSEUR THEMAR ET SON MANAGER DEGÉ, CHARLES LACQUEHAY QUI FAISAIT SA RENTRÉE.

Figure 10 Thémard soigne le champion Lacquehay dans sa cabine au Vél' D'Hiv' et tire profit de son statut de « masseur du champion ». *Le Miroir des Sports*, 28 novembre 1933.

identité de soignant – il est le « *maitre de l'infirmier* »¹⁰⁹), qui lui assure une publicité dont les effets peuvent rejaillir sur son activité libérale. Thémard lui-même reconnaît que la Course est alors devenue « *une attraction à la mode, à laquelle il est de bon ton d'assister, en faisant remarquer sa présence* »¹¹⁰. La dimension promotionnelle de sa présence ne passe d'ailleurs pas inaperçue et l'on s'amuse dans la presse du « *bon masseur Thémard qui "opère" aux Six-Jours pour soigner sa publicité* »¹¹¹. La belle histoire du cycliste Charles Lacquehay, dont une grave fracture de la jambe en 1929 avait convaincu les observateurs qu'il ne pourrait plus concourir, et qui, suite à une opération et un réentraînement avait finalement réussi à décrocher le titre de champion du monde de demi-fond en 1933, illustre bien ce glissement. Opéré en 1929 par le chirurgien Dupuy de Frenelle d'une « *fracture du fémur, traitée par le vissage* », le champion est « *confié à M. Thémard, qui est réputé dans les milieux sportifs pour la science et l'habileté avec lesquelles il entretient et développe la musculature des athlètes* »¹¹². Ce dernier le soigne à domicile, et « *vient tous les jours masser la jambe malade* »¹¹³, puis fait installer un home-trainer pour le ré-entraîner. Considéré comme l'un des meilleurs cyclistes au niveau national, la presse fait de ce récit une saga, et des nouvelles sont données régulièrement aux lecteurs. Dans ce processus de rétablissement, Marcel Thémard est aux premières loges et les articles ne manquent jamais de le citer, voire de le photographier en action. Les résultats sont visibles rapidement, « *Lacquehay va de mieux en mieux* ». Et les succès sportifs ne tardent pas. En 1933, il remporte le titre de champion du monde de demi-fond. Lorsqu'il célèbre sa victoire, il rappelle la place centrale de Thémard dans son retour à la compétition, estimant qu'il lui « *doit son raccommodage* »¹¹⁴ (figure 10). Dans son cabinet libéral, une photographie du champion trône d'ailleurs dans la salle d'attente à la vue des clients, et porte la dédicace suivante : « *À mon grand ami et masseur Marcel Thémard, grâce*



Figure 11 Thémar en compagnie de Gwenda Stewart sur le circuit de Montlhéry (1930).
Archives privées, Famille Thémar.

à qui je puis encore poursuivre ma carrière de coureur cycliste. »¹¹⁵ De telles marques de reconnaissance, rendues publiques, agissent très efficacement sur la notoriété de Thémar, qui voit venir à lui de nouveaux clients parmi les sportifs en quête de titres. Gwenda Stewart, une pilote automobile britannique, cherche à battre le record du monde de vitesse de l'heure au début des années 1930, sur le circuit français de Montlhéry. Les premiers essais réalisés sont des échecs, la pilote ne parvient pas « à résister à la fatigue imposée par 225 à l'heure pendant 60 minutes. Les muscles de ses jambes, de son cou, et des épaules la font "horriblement souffrir". Aussi, sans amélioration, jamais [elle] n'aurait osé essayer de tenir le coup. » Mais comme elle l'explique elle-même : « J'ai trouvé Thémar, le roi des masseurs, l'homme qui a fait Lacquehay et qui veut faire un autre, ou plutôt une autre, champion du monde. »¹¹⁶ Il l'accompagne dans son entraî-

nement par des conseils et des massages. Une correspondance échangée entre 1933 et 1935 témoigne de leur proximité¹¹⁷ (figure 11). D'autres viendront à lui, suivant le même schéma, et la clientèle des vedettes sportives se diversifie. La célèbre aviatrice Maryse Bastié, qui accumule les records internationaux de durée et de distance depuis la fin des années 1920, fera appel à ses services en 1936¹¹⁸. « De très grands danseurs » font de même et la presse évoque les noms prestigieux de Carlotta Zambelli, Serge Lifar ou Marie-Louise Didion pour l'entre-deux-guerres, puis ceux de Janine Charrat et Colette Marchand pour les années 1940 et 1950. En 1952, cette dernière, alors danseuse étoile, donne une représentation « avec une cheville luxée ». « Après son numéro, la vedette [ne pouvait] plus marcher. Il fallut la transporter chez le docteur Thémar. Il fit tant

et si bien que Colette Marchand put danser le soir même. Mais chaque soir, il revient la masser dans sa loge. »¹¹⁹

La conversion libérale de Marcel Thémar dans l'immédiat après-guerre a donc eu des effets notoires sur ses conduites professionnelles. Proposer une offre de soins en cabinet, multiplier les arènes sportives où il fait à la fois la démonstration et la publicité de ses savoir-faire, agissent dans le sens d'une ouverture des possibles. Comme le rappelle Manuel Schotté dans sa relecture des travaux de Collins sur le charisme, le succès d'un individu est largement conditionné par la nécessité préalable de « faire ses preuves »¹²⁰. Or, la multiplication des arènes sur lesquelles Thémar s'emploie à publiciser son savoir-faire le place de fait dans une position favorable pour à la fois construire et répondre à un besoin dans l'espace nouvellement construit de la préparation olympique. Sa fréquentation des stades (en particulier le stade de Colombes), et de grandes sociétés sportives parisiennes (le SCUF, mais également le Racing Club de France) le mettent en situation de côtoyer, dès 1920, des sportifs engagés dans la préparation des Jeux d'Anvers. L'idée d'une préparation olympique est alors mal définie. Des initiatives sont néanmoins prises, comme en athlétisme, où des regroupements sont organisés à Paris en vue d'un entraînement collectif préalable aux Jeux. Le 28 juillet 1920, *La Presse* s'en fait l'écho : « L'entraînement a commencé hier de façon active, à la fois au Stade Pershing, sous la direction de MM. Schroeder, Mahoney, Quilgars et de la sélection olympique, et à Colombes, sous la direction des frères Spitzer. » Or, il apparaît que Marcel Thémar ait trouvé là une occasion supplémentaire de faire la démonstration de son savoir. « Qui dira l'ardeur des néophytes, le dévouement à la foi nouvelle qui va... jusqu'au sacrifice ! Thémar, le maître masseur, qui prodigue journellement ses soins au Spitzer's team de Colombes vient de sacrifier sur l'autel de l'athlétisme un mois de bonheur. Cette religion, celle de "l'athlétisme intégral", comme dit Alfred¹²¹, toute nouvelle pour Thémar, a ouvert à son

activité et à son ardeur sportive des horizons tout nouveaux. »¹²² Le 6 août 1920, « le gros des athlètes sélectionnés [part] pour Anvers. Un autre groupe, qui a établi un centre d'entraînement officieux à Colombes sous la direction des frères Spitzer, ne partira que le 11 août. »¹²³ Ces derniers sont les « olympiques fatigués ou "blessés" », pour lesquels des soins particuliers sont jugés nécessaires. « L'excellent masseur Thémar s'est dévoué pour [les] soigner quotidiennement » dans une salle mise à sa disposition. Il réalise alors des séances de massage au « vibrotroire » sur les athlètes (Géo André, Soullignac, Ichard, De Coninck, etc.). La presse sportive signale « le coup de maître du masseur Thémar, un as de la spécialité, qui a retapé en quelques jours 5 olympiques presque claqués. Voilà du beau travail ! »¹²⁴ Marcel Thémar participera lui-même aux Jeux d'Anvers en qualité de masseur, ce qui lui impose d'ailleurs de repousser la date de son mariage¹²⁵. Le COF avait anticipé l'installation des sportifs dans une école rebaptisée pour l'occasion « Maison de France », au sein de laquelle avaient été mises à disposition « des salles de douche, de massage et d'hydrothérapie » où se relaient différents masseurs¹²⁶, « sous la direction du chef masseur Thémar »¹²⁷. Il marque d'ailleurs les esprits et s'attire la reconnaissance des athlètes. Daniel Girard, le capitaine de l'équipe de France de Hockey, demande en septembre 1920, de retour d'Anvers, à ce qu'il soit « remercié officiellement de son rare dévouement à soigner [les] camarades », précisant « avoir gardé de lui mieux qu'un bon souvenir »¹²⁸. Il se met aussi au service de l'équipe de France d'escrime, qui fera ensuite de lui son masseur officiel. Si bien qu'il construit les conditions propices à asseoir sa centralité dans le jeu olympique dans un contexte où la question du massage devient une préoccupation qu'il convient d'encadrer. Pour les JO de Paris de 1924, le Comité olympique fait ainsi l'achat de « 40 tables de massage à 154 francs l'une »¹²⁹. Les jeux passés, lorsque le COF dresse « l'état général des dépenses », les pratiques de soins sont devenues une ligne budgétaire dédiée

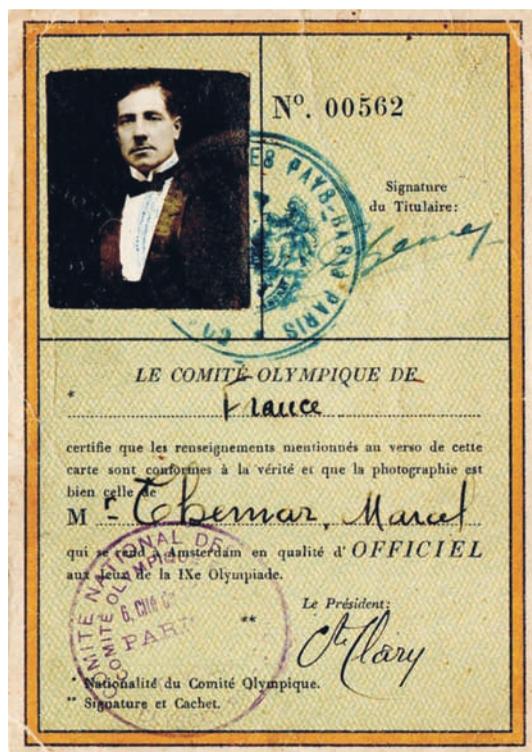
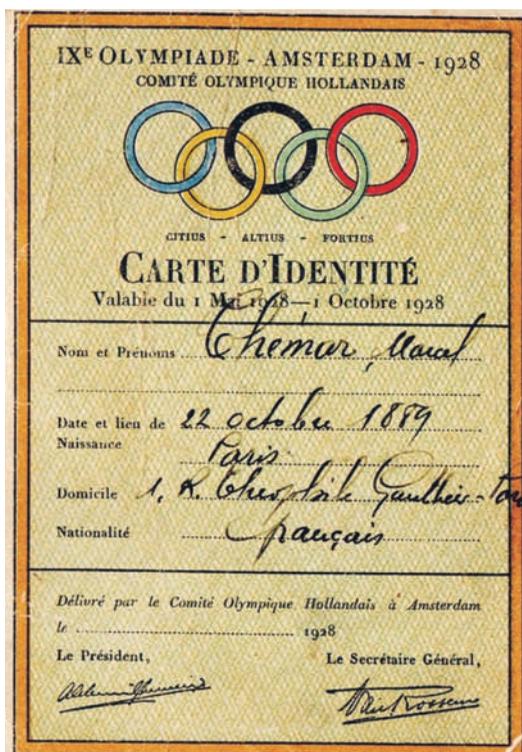


Figure 12 Carte d'accréditation JO Amsterdam 1928 – Thémar, « Officiel » du COF.
Archives privées, Famille Thémar.

(pour les cyclistes français, un masseur leur était spécifiquement alloué, et celui-ci était rémunéré au forfait, 100 francs par jour d'épreuve; pour les footballeurs, les frais engagés font état de 919,30 francs de « produits pharmaceutiques et de massage », mais également de 1 500 francs de « massage à l'hôtel », sur un total de 14 500 francs)¹³⁰. Marcel Thémar est à nouveau engagé sur l'évènement en tant que chef masseur, à Paris, mais également pour les olympiades suivantes, à Amsterdam, en 1928 (figure 12). L'équipe de masseurs déployée sur place est importante, avec 7 masseurs employés sur les différents sites de la compétition, pour des frais de personnels qui s'élèvent alors à 17 600 francs (sur un total de 110 000 francs consacrés au chapitre « administration – personnel »; ce qui en fait l'un des principaux postes de dépenses et justifie sa mise en forme budgétaire)¹³¹. Dans cette organisation, Thémar « donne les directives » pour l'installation des salles de

massage. L'environnement matériel porte sa marque (on y trouve « une boîte à pharmacie avec pansements et appareil à fracture; une installation électrique permettant les courants à haute fréquence et la série des appareils vibro, air chaud, etc. »)¹³². Et on lui reconnaît sur place une autorité singulière. À la Maison de France, « les masseurs pétrissent avec amour le muscle qui doit vaincre et Thémar, calme et digne leur prodigue ses soins »¹³³. Cette position construite depuis Anvers conduit Thémar à se présenter lui-même comme disposant du titre de « masseur en chef du COF », même s'il reconnaît que « c'est assez vague »¹³⁴. Il s'impose comme une personnalité incontournable. Les Jeux de Los Angeles en 1932 posent immédiatement la question des coûts du déplacement et le COF cherche à réduire les dépenses engagées¹³⁵. Pour 63 athlètes en délégation, il décide de n'emmener sur place que deux masseurs (sur 26 officiels). Il semble convenu que Thémar soit l'un d'eux. D'ailleurs, dès novembre 1930, *L'Auto*



Figure 13 1936. Mains levées en guise d'au revoir, les masseurs Dubois (à gauche) et Thémar (à droite) quittent Paris pour les Jeux de Berlin. Archives privées, Famille Thémar.

relève que « Marcel Thémar, masseur en chef du COF, prépare déjà son déplacement à LA »¹³⁶. Pour autant, plusieurs masseurs sont consultés en amont des Jeux, sur proposition des fédérations. En juin 1932, à un mois du départ, le COF dresse le bilan des candidatures. Bernstein est ainsi recommandé par les Fédérations de Boxe et d'Athlétisme mais « il demande 150 francs par jour », un « chiffre déclaré trop élevé » (« s'il veut faire le déplacement, il devra réduire ses prétentions »). Dubois, « appuyé par la Fédération d'Athlétisme qui rappelle sa compétence et le dévouement dont il a fait preuve aux Jeux précédents », demande 100 francs. « Sa candidature est en conséquence prise en considération. » Thémar, lui, se fait attendre et « n'a pas répondu encore »¹³⁷. Quelques jours plus tard, il annonce publiquement son refus de partir, et l'on comprend ici combien le calcul économique est venu peser sur sa décision. « Hélas ! Mes occupations ne me permettront pas un aussi long déplacement. Et je le regrette bien, croyez-le ! »¹³⁸ La perte financière que représente cette parenthèse dans

son exercice libéral l'emporte ici sur les bénéfices symboliques d'une participation olympique. Les conditions d'emploi proposées par le COF pour un déplacement aussi long, lointain et coûteux apparaissent bien insuffisantes pour le Thémar du début des années 1930. Il participera en revanche aux olympiades suivantes. Ils sont deux à Garmisch-Partenkirchen, avec Bertsein, mais c'est toujours Thémar qui est cité le premier, contre la logique alphabétique, dans les rapports et documents officiels du COF¹³⁹. Ils sont quatre masseurs à Berlin, pour une délégation française plus conséquente (figures 13 et 14). Dans les félicitations qui leur sont adressées dans le rapport de délégation, pour le zèle de ces « dévoués qui ont entretenu la condition physique » des sportifs engagés, une mention spéciale est adressée à Thémar, la « bonne nounou »¹⁴⁰.

Ces éléments sont décisifs pour décrire et comprendre la manière dont l'ancien fourrier du cyclisme s'est imposé progressivement

comme un soignant spécialiste des sports pris dans leur ensemble, en haut de la hiérarchie professionnelle du massage sportif. Contre l'idée première, la conversion libérale de son exercice n'est pas un frein au déploiement de ses activités tournées vers le sport de compétition. Bien au contraire. La logique des consultations en cabinet lui permet d'abord de sortir des vélodromes, mais aussi et surtout de diversifier sa clientèle. Il perçoit vite la dimension performative d'une participation aux événements sportifs majeurs de son temps et opère un ensemble de choix stratégiques. S'il accepte de se mettre « bénévolement » à la disposition des coureurs des Six Jours, il négocie en revanche sa participation au Tour de France. S'il accepte le titre de masseur en chef du COF et participe aux Jeux d'Anvers, de Paris et d'Amsterdam, il refuse de partir pour Los Angeles en 1932, estimant cette fois que les Jeux n'en valent pas la chandelle. De telles considérations rappellent la force des actes dans la fabrique de la grandeur. Le devenir de Marcel Thémar s'inscrit dans des possibles structurels qui lui échappent largement et qui renvoient au contexte culturel des années 1920, mais il a su, par son sens du placement, se mettre en situation d'agir et de convaincre.

Conclusion

L'analyse de la trajectoire professionnelle de Marcel Thémar avait pour ambition de penser la fabrique d'une position dominante sur un espace social peu légitime et dominé dans l'économie générale du travail de santé. L'enquête montre la dimension collective et processuelle du prestige. Pris sur le temps long d'une carrière, il résulte bien d'une accumulation de profits dont l'accès est conditionné par des ressources personnelles et un contexte spécifique qui en autorise la pleine expression. La construction de la grandeur mérite alors d'être pensée dans une circularité permanente entre des collectifs qui attribuent de la valeur



Figure 14 Carte d'accréditation JO Berlin 1936 – Thémar, « Officiel » du COF.

Archives privées, Famille Thémar.

aux actes d'un individu, et l'individu lui-même qui par ses actes apporte la preuve de sa valeur. Dans le monde peu formalisé des soigneurs cyclistes des années 1910, c'est bien l'entregent de Marcel Thémar qui agit en sa faveur, renforcé par des dispositions à la débrouillardise et à la camaraderie. Il sait se rendre particulièrement utile et gagne en reconnaissance par son habileté à se placer auprès des équipes et des cyclistes les plus en vue. Il se donne alors les moyens de gagner du crédit, qui agit en retour par la volonté affichée des plus performants de bénéficier de ses services. Dans les années 1920, sur un marché des soins sportifs peu régulé et faiblement rémunérateur, Thémar met à profit sa socialisation militaire aux soins infirmiers. Il adopte un exercice libéral et s'installe en cabinet. Il s'ouvre à une clientèle diversifiée et lucrative, qui lui permet d'accumuler de fortes ressources économiques. Il n'abandonne pas pour autant le champ sportif, mais propose des services différents de ceux du fourrier du cyclisme qu'il était jusqu'alors. Du soigneur au soignant, Thémar est l'exemple fait homme d'une transformation importante du rapport aux soins et aux acteurs de santé dans l'espace du sport de compétition de l'entre-deux-guerres. Le processus de libéralisation qu'il incarne témoigne de l'importance croissante que prennent les « soins » dans la fabrique de la performance. Sa proximité aux champions participe à asseoir sa célébrité et est centrale dans la constitution de sa réputation et de sa clientèle. Une telle surface sociale agit en retour

sur Marcel Thémar et nourrit un sentiment d'autorité, qui ne fait que renforcer le caractère exceptionnel de son personnage. L'« aura », le « charisme », qu'on lui accorde résulte alors tout autant de la valeur qu'on lui attribue que de celle qu'il se donne à lui-même, et qui lui permet par exemple, lors des Jeux olympiques d'Helsinki, de solliciter directement Jean Masson, alors Secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports, pour qu'il intervienne auprès des autorités finlandaises, persuadé de s'être fait voler à son arrivée à l'aéroport « *une chose précieuse : sa valise à pharmacie* »¹⁴¹. Un tel récit, rapporté par la presse, dit quelque chose de la position sociale élevée qu'il aura atteinte en fin de carrière, et est une bonne illustration des effets de la grandeur. La valise retrouvée, le journaliste estime que « *les escrimeurs [de l'équipe de France olympique] l'ont échappé belle* », ce qui est un témoignage fort des attentes qui pèsent sur son travail (il est devenu indispensable). Et la réaction de Thémar, qui interpelle le ministre, révèle en miroir les effets intériorisés de la grandeur, qui se solde par une pleine confiance en soi et en ce que l'on est. La grandeur se construit donc dans des allers-retours constants entre un individu (ce qu'il est, ce qu'il fait) et des entourages (ici des sportifs, des clients, des médias). Le crédit qu'on lui accorde et qu'il s'accorde à lui-même procède alors d'un processus dont les effets sont doubles, puisqu'ils agissent durablement sur le renforcement d'un sentiment collectif et personnel ; celui d'être le meilleur dans son domaine, l'empereur des masseurs.

Biographie: Les travaux de Baptiste Viaud portent sur la genèse et la construction des liens qui unissent le « sport » à la « santé » dans le système des sports français depuis la fin du XIX^e siècle. Dans ce cadre, il s'attache à décrire et comprendre les pratiques et les représentations qui relèvent du « soin » apporté aux « sportifs », et à en analyser les effets du double point de vue des institutions et de leurs acteurs.

Mots-clés: sport, santé, soigneur, masseur, savoirs.

Abstract: This article deals with the career of Marcel Thémar. Former quartermaster of cycling, he became “emperor of sports massage”. The analysis aims to reflect on the creation of a dominant position in a dominated social space and little recognized in the field of health work. The investigation then allows access to the sources of greatness and authority in a “small world”.

Keywords: sport, health, healer, masseur, science.

Notes

- ¹ « Doyen des masseurs sportifs. Marcel Thémar, le "raccommodeur d'hommes" sera présent, malgré ses 67 ans, aux Jeux olympiques de Melbourne », *Le Parisien*, 16 mai 1956.
- ² SCHOTTÉ Manuel, « L'économie de la grandeur », *Sensibilités* 1, 2016, p. 32.
- ³ SCHOTTÉ Manuel, « L'économie... », p. 37.
- ⁴ Je remercie Anne-Marie Silly, généalogiste amatrice, membre de la famille Thémar, qui m'a ouvert ce fonds d'archives et a partagé sans restriction le fruit de ses trouvailles.
- ⁵ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Nouvelles diverses », [1914].
- ⁶ *L'Auto*, 4 janvier 1903, p. 3.
- ⁷ En août 1908, il est engagé sur le Prix de Berlin du Vélodrome Buffalo et se classe troisième de la sixième série derrière Major Taylor. « Cyclisme », *L'Auto*, 1^{er} août 1908, p. 3.
- ⁸ « *Le meeting du Grand Prix de la République a réuni les noms de tous les meilleurs cyclistes.* » Maurice Thémar est engagé dans la course au titre des « professionnels français », parmi les grands champions internationaux de l'époque. « Les sports », *La Lanterne*, 13 septembre 1908, p. 4.
- ⁹ « Le masseur Thémar nous conte comment il a commencé sa carrière », *L'Auto*, 2 décembre 1925.
- ¹⁰ « Le masseur Thémar... ».
- ¹¹ BAUGÉ Alphonse, *Tour de France 1907. Lettre à mon directeur*, Paris, La Librairie de l'Auto, 1908, p. 5.
- ¹² « *En 1909, à Berlin, il devint l'ange gardien des écureuils des Six-Jours, avant de prodiguer ses soins à ceux de Paris qui ne débutèrent au Vel d'Hiv qu'en 1913* », « Doyen des masseurs... ».
- ¹³ En janvier 1912, Maurice Thémar part pour Berlin, où il « soignera » à l'occasion des Six Jours, « *l'équipe Séres - L. Didier* », *L'Aéro*, 25 janvier 1912. En septembre 1912, il accompagne un « team » aux États-Unis, dont l'un des coureurs est Émile Friol (champion du monde de vitesse). *L'Aéro*, 5 octobre 1912. Enfin, pour la saison 1913-1914, « *Maurice Thémar, l'excellent soigneur, [est] engagé par la maison Alcyon pour s'occuper de ses poulains. Bonne recrue pour la marque bleu-ciel* ». *L'Aéro*, 27 septembre 1913.
- ¹⁴ « Comment ils sont devenus "Docteurs" », *La Pédale*, 27 mai 1925, p. 14.
- ¹⁵ Marcel Thémar, lorsqu'il revient sur ces premiers temps, avec l'autorité d'une carrière réalisée, porte un regard condescendant sur les soigneurs de 1^{re} génération (dont il faisait partie), en estimant qu'ils étaient bien plus des « frotteurs » que de véritables masseurs, dénonçant la présence d'individus peu formés à l'art du massage.
- ¹⁶ Dossier militaire « Thémar Marcel », matricule n° 2313, classe de mobilisation 1911.
- ¹⁷ Une publicité de la fin du XIX^e siècle pour la Société « *Th. Thémar Fils Succ.* » indique des prix allant de 12 à 35 francs pour la « *machine à boucher* ». Il est précisé que « *la maison construit des appareils du même système pour pharmaciens et parfumeurs* », et rappelé que cette invention a été présentée « *en différentes expositions* » et a obtenu « *37 médailles: or, argent et bronze* ». Archives privées, Famille Thémar, *Prospectus «Nouvelles machines à boucher les bouteilles* », [Non daté].
- ¹⁸ Archives privées, Famille Thémar, *Notes manuscrites de sa fille Marylise*, [Non daté].
- ¹⁹ Une attestation signée de Robert Desmarests, directeur des Vélodromes d'Hiver et du Parc des Princes, « *certifie [qu'il] exerce la profession de masseur auprès des cyclistes sur ces deux vélodromes, depuis l'année 1907* ». Archives privées, Famille Thémar, *Attestation Robert Desmarests*, [2 mai 1924].
- ²⁰ Archives privées, Famille Thémar, *Notes manuscrites de sa fille Marylise*, [Non daté].
- ²¹ *Annuaire Almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration*, Paris, 1903, p. 736.
- ²² Sans que l'on puisse véritablement penser la force des inférences, l'univers des travaux domestiques, du nettoyage du linge et de la blanchisserie inspire également le père de Marcel, qui invente un « *appareil à laver* » (appelé l'« Autordloque » d'après le brevet déposé en 1906) et dont il vend des articles aux ménagères, en leur promettant la fin des crevasses, des courbatures et des buses de corset cassées. Il s'agit d'un appareil qui essore par torsion mécanique, « *sans effort* », la serpillière utilisée pour nettoyer les sols, République française, Office national de la Propriété industrielle, Brevet d'invention n° 362-650, publié le 2 juillet 1906. En 1911, Joseph Thomas Thémar présente cette invention au Concours national agricole de Lyon, Archives privées, Famille Thémar, « *L'Autordloque* », Hélotypie E. Le Delbie, Paris.
- ²³ Sur le Tour de France, les massages de récupération, réalisés le soir et la nuit, durent en moyenne une heure par coureur. Les descriptions témoignent d'un engagement corporel très intense de la part des masseurs, ces derniers terminent leur besogne en sueur et épuisés. Marcel Thémar, sur ces premières années passées dans des hôtels sur le Tour, écrit : « *J'ai parfois été si déprimé que, mon travail fini vers deux ou trois heures du matin, je n'ai pas eu le courage de gagner ma chambre et que j'ai dormi sur le premier fauteuil trouvé sur le palier.* » « Le Tour vu par un masseur spécialiste de la Grande Épreuve », *Le Miroir des Sports*, 28 juin 1923, p. 403.
- ²⁴ De tels attributs corporels sont utiles pour le massage mais également pour assurer la sécurité des coureurs. Marcel Thémar précise ainsi que l'une de ses tâches sur les Tours de France des années 1910 consistait,

- arrivé à l'hôtel, à « *veiller à ce que les curieux restent dehors* ». « Le Tour vu... », p. 403.
- ²⁵ BAUGÉ Alphonse, *Tour de France 1907...*, p. 53.
- ²⁶ « Les Trois », *La Pédale*, 10 juin 1925.
- ²⁷ « Courtes histoires autour du long Tour », *Le Miroir des Sports*, 23 juillet 1924 ; « Les Trois », *La Pédale*, 17 juin 1925, p. 8.
- ²⁸ À titre d'exemple, il obtient, non sans peine, des cuisiniers allemands une assiette de petits pois pour le champion Maurice Brocco qui lui en avait fait la demande pendant les Six Jours de Berlin de 1911. « Six Jours Cyclistes », *La Presse*, 24 mars 1935. Il réitérera cet exploit lors des Jeux olympiques de 1948. Masseur officiel de la délégation française d'escrime, il fournit des « *beefsteaks* » aux fleuretistes, dont il est précisé qu'il se les ait procurés « *par on ne sait quelle manœuvre* ». « Le Journal Olympique », *L'Équipe*, 2 août 1948.
- ²⁹ « Au jour le jour en marge des grandes courses », *Le Miroir des Sports*, 22 mars 1927.
- ³⁰ « Après Anvers », *L'Auto*, 8 septembre 1920.
- ³¹ *L'Auto*, 28 août 1922.
- ³² Pour exemple, voir « Une étape avec... "la mère poule" du Tour », *Le Figaro*, 31 juillet 1950.
- ³³ *L'Auto*, 28 décembre 1921.
- ³⁴ « Doyen des masseurs... ».
- ³⁵ *Le Vainqueur*, livre de Robert Dieudonné publié en 1922, a été reçu par la presse sportive de l'époque comme un roman très fidèle à la « *vie sportive* » des cyclistes professionnels. À tel point, d'ailleurs, que les personnages principaux sont vite repérés pour être inspirés de personnalités réelles et emblématiques. C'est ainsi que le masseur du livre, « Fabreguette », apparaît aux yeux de la critique comme étant l'incarnation de Marcel Thémar (signe de sa centralité dans le milieu cycliste des années 1920). Or, la description des relations que cet « *extraordinaire masseur* » entretient auprès des coureurs témoigne de leur caractère amical (il fait « *la joie du quartier des coureurs* » par ses interminables histoires), mais aussi de la place importante des farces et de la badinerie. Dans le roman, les coureurs se jouent amicalement de Fabreguette en lui faisant « *une blague stupide* », celle d'avoir remplacé dans le flacon d'embrocation l'huile apaisante par de la dissolution. « *Salaud! Fabreguette frottait l'une contre l'autre ses mains énormes pour arriver à le débarrasser du caoutchouc fondu* », DIEUDONNÉ Robert, *Le Vainqueur*, Albin Michel, 1922, p. 51.
- ³⁶ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, [22 octobre 1922].
- ³⁷ Il explique ainsi avoir « soigné » Louis Darragon en 1907, l'année de son double titre de champion de France et champion du monde, mais aussi George Parent, champion du monde de demi-fond en 1909, Émile Friol, champion du monde de vitesse en 1907 et 1910, Maurice Schilles, champion olympique de tandem aux Jeux de Londres 1908, ou encore quelques-uns des coureurs étrangers parmi les plus célèbres, comme les Américains Bobby Walthour et Major Taylor, qui réalisent des courses en France entre 1907 et 1910.
- ³⁸ Le récit de la traditionnelle visite des vainqueurs le lendemain de l'épreuve dans les locaux de *L'Écho* est éclairant : « *Il était 6 h 17 environ lorsque soudain, une formidable acclamation s'élevait de notre cour, nous annonçant l'arrivée de Defraye. Au bruit des lauréats, la vie de notre immeuble s'arrêta net. [...] Lorsque Defraye parut dans nos bureaux, accompagné de Baugé, son manager, et de Thémar, son soigneur, notre chef du personnel avait déjà monté de la cave quelques bonnes bouteilles de Saint-Marceaux* », « Les Géants sont venus à *L'Écho* », *L'Écho des Sports*, 31 juillet 1912, p. 2.
- ³⁹ Marcel Thémar, « Un voyage triomphal », *La Pédale*, 23 juillet 1925.
- ⁴⁰ « Le récit du vainqueur », *Paris-Midi*, 4 août 1912.
- ⁴¹ « Six Jours Cyclistes », *La Presse*, 24 mars 1935.
- ⁴² « Le masseur Thémar... ».
- ⁴³ *L'Auto*, 19 janvier 1920.
- ⁴⁴ « Le bon soigneur », *L'Auto*, 30 juin 1922.
- ⁴⁵ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Ceux qui prennent le train », [1922].
- ⁴⁶ *L'Auto*, 24 septembre 1924.
- ⁴⁷ « Doyen des masseurs... ».
- ⁴⁸ « Le masseur Thémar... ».
- ⁴⁹ « Une étude : le muscle... Marcel Thémar! », *L'Écho de Paris*, 21 décembre 1933.
- ⁵⁰ « Une étude : le muscle... ».
- ⁵¹ « Une étude : le muscle... ».
- ⁵² « Comment ils sont... », p. 14.
- ⁵³ Dossier militaire « Thémar Marcel Armand », registre matricule n° 2313, classe de mobilisation 1911.
- ⁵⁴ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, [septembre 1917].
- ⁵⁵ Il sera ensuite pensionné pour une invalidité de 15 % reconnue par la Commission de Réforme de la Seine du 1^{er} février 1933, au titre d'un emphysème pulmonaire, Archives privées, Famille Thémar, *Dossier de carrière*, [1951].
- ⁵⁶ « Une étude : le muscle... ».
- ⁵⁷ BLONDEL Christine, « La reconnaissance de l'électricité médicale et ses "machines à guérir" par les scientifiques français (1880-1930) », *Annales historiques de l'électricité*, vol. 8, 2010, pp. 37-51.
- ⁵⁸ Sur cette question des usages de l'électrothérapie dans les centres et dépôts de physiothérapie pendant la Première Guerre mondiale, voir par exemple : REMONDIÈRE Rémi, « Une journée ordinaire du blessé de la Grande Guerre, en physiothérapie », *Kinésithérapie* 224-225, 2020, pp. 90-96.

- ⁵⁹ Archives privées, Famille Thémar, *Liste des brevets Joseph Thémar*, [1904].
- ⁶⁰ « Concours agricole de Boufarik », *Le Tell*, 14 mai 1910, p. 2.
- ⁶¹ Archives privées, Famille Thémar, *Liste des inventions Louis Thémar*, [1857].
- ⁶² « À travers les petites affiches », *Ciné-Journal*, 29 février 1924, p. 28.
- ⁶³ LE MALÉFAN Pascal, « Richet chasseur de fantômes : l'épisode de la villa Carmen », in : BENSAUDE-VINCENT Bernadette (éd.), *Des savants face à l'occulte. 1870-1940*, Paris, La Découverte, 2002, pp. 173-200.
- ⁶⁴ La modernité technique dont Thémar entoure sa pratique fera l'objet de descriptions nombreuses dans la presse de l'entre-deux-guerres, signe de sa rareté. « *Quelle installation! C'est impressionnant. Une oasis au milieu du tumulte. Une couchette confortable et des instruments nickelés, des appareils, des éprouvettes, des fioles, des flacons. On fait de tout dans ce cabinet médical. Des rayons d'ozone qui revivifient les poumons, mais qui font paraître les lèvres violettes et le visage verdâtre. Des rayons blancs, des rayons rouges; bref, un arc-en-ciel bienfaisant.* » Un tel décorum détone sur les arènes sportives et participe à asseoir l'autorité de Thémar, qui « *abrite derrière de grosses lunettes rondes, un regard chargé de science* », *Ric et Rac*, 9 novembre 1935.
- ⁶⁵ Sur cette question, voir SCHOTTÉ Manuel, « Du côté du charismatique », *Genèses* 128, 2022, p. 143.
- ⁶⁶ J'ignore ce qui lui permet de revendiquer ce titre en 1919. En revanche, un arrêté ministériel en date du 4 mai 1926 l'autorisera à porter le titre d'« infirmier masseur diplômé de l'État français » à compter du 27 février 1927, Archives privées, Famille Thémar, *Brevet de Capacité Professionnelle d'Infirmier-Masseur*, 1927.
- ⁶⁷ « Une étude: le muscle... ».
- ⁶⁸ Archives privées, Famille Thémar, *Courrier de Mr Raymond Marsal*, 27 juin 1934.
- ⁶⁹ *Le Figaro*, 8 octobre 1936.
- ⁷⁰ Dupuy de Frenelle s'est illustré en tant que chirurgien de guerre au cours du premier conflit mondial. Peut-être se sont-ils croisés et connus dans ce contexte.
- ⁷¹ *L'Auto*, 20 février 1929.
- ⁷² Dans un article scientifique portant sur la « *fracture transtrochantérienne du fémur traitée par le vissage* », le Dr Dupuy de Frenelle explique avoir confié l'opéré à M. Thémar, « *réputé pour sa science et son habileté* », *Paris Chirurgical*, 1^{er} juin 1929.
- ⁷³ *Le Figaro*, 8 octobre 1936.
- ⁷⁴ GRANGE Cyril, « Les classes privilégiées dans l'espace parisien (1903-1987) », *Espace, populations, sociétés* 1, 1993, p. 18.
- ⁷⁵ DESMARETS Sophie, *Les mémoires de Sophie*, Paris, Éditions de Fallois, 2002, p. 30.
- ⁷⁶ *La Pédale*, 17 juin 1925.
- ⁷⁷ *L'Auto*, 10 avril 1926.
- ⁷⁸ *La Pédale*, 1^{er} juillet 1925.
- ⁷⁹ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Un beau geste de nos coureurs », [1913].
- ⁸⁰ *L'Auto*, 5 janvier 1923.
- ⁸¹ *L'Auto*, 25 juillet 1923.
- ⁸² On peut dater l'achat de cette voiture à l'automne 1922, puisque le couple Thémar disposait auparavant d'un side-car, inutilisable suite à un accident de la route dont ils sont victimes en août 1922, *L'Auto*, 28 août 1922.
- ⁸³ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, 8 octobre 1922.
- ⁸⁴ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Courrier des pistes », [1923].
- ⁸⁵ Pour comparaison, son frère Maurice, soigneur cycliste devenu mécanicien dans un garage automobile, touche au milieu des années 1920 un salaire journalier de 25 frs, Archives privées, Famille Thémar, *Dossier de demande de naturalisation Maurice Thémar*. « *Courrier du préfet de police à Mr le Garde des Sceaux* », 16 janvier 1924.
- ⁸⁶ Les archives de la famille témoignent de la proximité que Thémar a su construire avec bon nombre de journalistes, dont la plupart sont aussi des notables multipositionnés. Il est un ami proche de Joe Bridge, Robert Marchand ou Roger Labric, il fréquente Frantz Reichel, Jacques Goddet, Félix Lévitane, il soigne Géo Lefèvre...
- ⁸⁷ « *Thémar, le masseur des rois et le roi des masseurs, tripotait les mollets et les cuisses les plus dorées de la Gentry de Deauville* », *La Pédale*, 29 juillet 1925.
- ⁸⁸ VILLE Sylvain, *Le théâtre de la boxe. Naissance d'un spectacle sportif*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022, pp. 205 et 212.
- ⁸⁹ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Quand les "anciens" se retrouvent... », [Été 1937].
- ⁹⁰ *La Pédale*, 19 août 1925.
- ⁹¹ *L'Auto*, 19 octobre 1921.
- ⁹² *L'Auto*, 7 décembre 1922.
- ⁹³ *L'Auto*, 5 janvier 1923.
- ⁹⁴ *L'Auto*, 15 septembre 1921.
- ⁹⁵ *Paris-Midi*, 27 janvier 1929.
- ⁹⁶ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, [1921].
- ⁹⁷ *L'Intransigeant*, 28 août 1933.
- ⁹⁸ En juillet 1925, ses deux compères de massage, Varnier et Panosetti, se moquent gentiment de lui à ce sujet, en expliquant que « *Thémar s'amuse à faire son petit "Curé chez les Riches" parce qu'il est au Sporting Club de France* ». Ce faisant, ils reprennent le titre d'un livre humoristique éponyme de Clément Vautif, paru en 1923 mais adapté au théâtre en mai 1925, et s'en saisissent pour illustrer les fréquentations de cet ancien « modeste » des vélodromes, « Les Trois », *La Pédale*, 10 juin 1925.

- ⁹⁹ *L'Auto*, 5 janvier 1923.
- ¹⁰⁰ *L'Auto*, 7 décembre 1922. Le journaliste Frantz Reichel lui adresse en 1921 le joueur de l'équipe de France, Paul Nicolas. En 1925, on lui prête des clients célèbres : « *Bard, Nicolas, Domergue, Reymond, Pache. Le joueur uruguayen Petrone, également* », *L'Auto*, 2 décembre 1925.
- ¹⁰¹ « Le masseur Thémar... ».
- ¹⁰² « Une étude : le muscle... ».
- ¹⁰³ *L'Auto*, 5 janvier 1923.
- ¹⁰⁴ *L'Auto*, 18 avril 1923 ; *La Pédale*, 19 août 1925.
- ¹⁰⁵ « Les Trois nous écrivent », *La Pédale*, 4 juin 1925.
- ¹⁰⁶ *Le Figaro*, 8 octobre 1936.
- ¹⁰⁷ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, [1921].
- ¹⁰⁸ *L'Auto*, 16 mars 1934.
- ¹⁰⁹ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Un toubib aux Six Jours », [1934].
- ¹¹⁰ *Le Figaro*, 8 octobre 1936.
- ¹¹¹ « Le masseur de ces messieurs », *Sport*, 13 novembre 1935. Sur cette édition 1935 des Six Jours, un journaliste venu visiter l'installation de Thémar, rapporte une anecdote qui témoigne de l'attrait exercé par ses services, au-delà des seuls coureurs. « *Alors que nous sortions, quelqu'un entra pour resquiller une petite consultation à propos d'une douleur rhumatismale à l'épaule...* », « Les Six Jours des toubibs », *Ric et Rac*, 9 novembre 1935.
- ¹¹² *Paris Chirurgical*, 1^{er} juin 1929.
- ¹¹³ *L'Auto*, 6 mars 1929.
- ¹¹⁴ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de Presse*, « Comment je suis devenu champion du monde », [1933].
- ¹¹⁵ *L'Intransigeant*, 28 août 1933.
- ¹¹⁶ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de Presse*, « Pour battre le record du monde en automobile », 1933.
- ¹¹⁷ Archives privées, Famille Thémar, *Correspondance Gwenda Stewart*, décembre 1933-octobre 1935.
- ¹¹⁸ « *Complètement guérie depuis longtemps, je m'excuse de ne vous avoir remercié plus tôt. Je vous joins la photographie promise* », Archives privées, Famille Thémar, *Correspondance Maryse Bastié*, 9 juillet 1936.
- ¹¹⁹ « Les plus belles jambes du monde ont le pied enflé », *Paris-presse-L'intransigeant*, 21 mai 1952.
- ¹²⁰ SCHOTTÉ Manuel, « Du côté... », p. 146.
- ¹²¹ Du nom d'Alfred Spitzer, un célèbre entraîneur d'athlétisme de la première moitié du XX^e siècle, « Good Bye, Mr Spitzer! », *Le Chasseur français* 632, octobre 1949.
- ¹²² Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Choses et Autres », [Juillet 1920].
- ¹²³ « Les Jeux olympiques d'Anvers. Le départ de nos athlètes », *Le Journal*, 6 août 1920.
- ¹²⁴ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Petites nouvelles », [Août 1920].
- ¹²⁵ Archives privées, Famille Thémar, *Coupure de presse*, « Choses et Autres », [Juillet 1920]. Marcel Thémar épousera Marcelle Faye, vendeuse à Paris, fille d'un cantonnier et d'une concierge, le 7 septembre 1920, devant deux témoins majeurs, qui ne sont autres que ses deux anciens camarades de massage du Tour de France, Varnier et Panosetti.
- ¹²⁶ *Le Miroir des Sports*, 19 août 1920.
- ¹²⁷ *L'Auto*, 11 août 1920.
- ¹²⁸ « Après Anvers, les joueurs de hockey reviennent intoxiqués », *L'Auto*, 8 septembre 1920.
- ¹²⁹ Archives privées, CNOSF, *Réunion du Bureau du COF du 15 avril 1924*.
- ¹³⁰ Archives privées, CNOSF, *Réunion du Bureau du COF et des Commissaires du 7 octobre 1924*.
- ¹³¹ Archives privées, CNOSF, *Réunion des Bureaux du COF et du CNS du 19 octobre 1928*.
- ¹³² Archives privées, CNOSF, *Rapport de délégation. JO d'Amsterdam*, 1928.
- ¹³³ *L'Auto*, 2 août 1928.
- ¹³⁴ *L'Intransigeant*, 28 août 1933.
- ¹³⁵ La pression économique des coûts générés par ce déplacement aux États-Unis va accélérer le processus de rationalisation de la « préparation olympique », dont le terme est discuté et défini en Bureau du CNS et du COF. Il s'agit alors de lister les sélectionnés et de programmer un an à l'avance un entraînement et un encadrement sur ces athlètes uniquement. Le COF demande aux fédérations de lui fournir cette liste pour chacune des disciplines et s'engage pour sa part à réduire au strict minimum le nombre d'officiels et à les limiter aux seuls individus ayant sur place une réelle fonction sportive, Archives privées CNOSF, *PV Réunions des Bureaux du COF du 7 mai, 1^{er} août et 8 octobre 1931. PV Réunion de la Commission des délégués olympiques du 8 juin 1932*.
- ¹³⁶ *L'Auto*, 15 novembre 1930.
- ¹³⁷ Archives privées, CNOSF, *PV Réunion de la Commission des délégués olympiques du 8 juin 1932*.
- ¹³⁸ *L'Auto*, 28 juin 1932.
- ¹³⁹ Archives privées, CNOSF, *Rapport de délégation. JO de Garmisch-Partenkirchen*, 1936.
- ¹⁴⁰ Archives privées, CNOSF, *Rapport de délégation. JO de Berlin*, 1936.
- ¹⁴¹ « *On fouilla l'appareil, on explora les locaux de la douane, on fouina partout mais en vain. Affolé, le masseur national alerta même le ministre, Jean Masson. Rien n'y fit. Or, avant-hier, un coup de téléphone prévint Thémar. Son bien était retrouvé. Sa valise l'attendait... au dépôt des tramways* », « Les escrimeurs l'ont échappé belle », *L'Équipe*, 23 juillet 1952.



Partie

**Repères
et éclairages**

Grand entretien



DEVENIR PRÉSIDENTE, GRAVIR LA MONTAGNE ET PROTÉGER LE PAYSAGE

Entretien avec Françoise Jaquet, présidente du Club Alpin Suisse entre 2013 et 2021
Propos recueillis par Grégory Quin et Christophe Jaccoud, 15 novembre 2022

Montagnarde, biologiste, responsable de département chez Swissmedic, Françoise Jaquet a mené une longue carrière au sein du Club Alpin Suisse (CAS), y assumant diverses charges régionales (présidente de la Section Moléson), jusqu'à la présidence du comité central entre 2013 et 2021. Depuis son retrait du CAS, elle reste engagée sur la scène internationale, comme membre du comité exécutif de l'Union internationale des Associations d'alpinisme. Dans le cours de cet entretien, Françoise Jaquet revient sur son riche parcours : celui de l'accession d'une femme à une fonction majeure dans un monde historiquement et culturellement tramé par des valeurs bourgeoises et masculines. Elle évoque également les enjeux et les défis de toute nature qui se présentent autour de la protection et de la valorisation de la montagne.

Grégory Quin, Christophe Jaccoud : Vous êtes à l'évidence une montagnarde, en tous les cas une personne qui a consacré à la montagne, à sa pratique et à sa défense, une large partie de sa vie. Pouvez-vous nous éclairer sur ce lien organique et sur son origine ?

Françoise Jaquet : Je dois d'abord vous dire que j'ai eu une enfance urbaine en fait, en ville

de Fribourg. En réalité, la montagne est venue progressivement pour moi, car mes parents n'en faisaient pas. Je viens d'un milieu relativement modeste, une famille de quatre enfants avec des parents qui nous emmenaient souvent le weekend pique-niquer en montagne. C'était assez simple : on montait en voiture, on empruntait une petite route de montagne, on pique-niquait et après on rentrait à la maison. C'était le plus souvent dans les Préalpes fribourgeoises, dans la vallée du Motélon, donc le plus souvent en Gruyère. Je crois que c'est là que se sont noués mes premiers contacts avec la montagne, dans le sens d'une montagne comme nature plutôt que d'une montagne sportive, bien que j'ai toujours aimé le sport, depuis toute petite. J'ai aimé la gymnastique à l'école, plus tard j'ai fait du tennis étant adolescente, puis du squash, je me suis mise à la course à pied assez tôt, en bref je dirais que j'ai toujours bien aimé bouger.

G.Q., C.J. : Et le ski ?

F.J. : On est en Suisse, donc j'ai appris à skier comme on le fait ici, c'est-à-dire avec l'école. C'est une activité qui m'a toujours intéressée. Il faut dire que c'est quand même assez normal ce contact avec la montagne quand on habite dans le



Figure 1 Le lac de la Gruyère.

© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv, Photographie: Air Color SA.

canton de Fribourg, du fait qu'on est très proche des Préalpes. Après c'est comme un enchaînement, on se dit « tiens je pourrais essayer la peau de phoque parce que je n'ai plus envie d'attendre dans les queues de ski lift », et voilà c'est comme ça que ça commence. Ensuite on s'inscrit au Club Alpin parce qu'on veut apprendre à aller en montagne et de fil en aiguille ça va toujours plus loin, c'est un peu ça l'histoire. Puis est venue ensuite l'Université. Comme j'ai étudié la biologie, on faisait nécessairement beaucoup de sorties en nature. On n'appelait pas ça de la montagne, c'étaient plutôt des sorties pour aller observer des oiseaux ou pour aller voir des fleurs, des plantes, faire de la botanique, en fait plutôt des promenades ou de la randonnée.

Donc en définitive, la montagne a rapidement été présente dans ma vie, mais je ne peux pas dire que mon enfance a été bercée par elle et par des parents alpinistes.

G.Q., C.J. : En vous écoutant, on comprend que vous avez été encouragée à faire du sport, mais aussi que vous avez choisi des études scientifiques, a priori plutôt destinées à des garçons. Cela signifie qu'il y avait quelque chose d'ouvert dans votre famille comme ça, ou alors que l'éducation n'était pas rigoureusement genrée ?

F.J. : Oui c'est ça. La règle de famille, c'était l'égalité entre le garçon et les trois filles. On est

quatre frères et sœurs. Mais pour mes parents ça a toujours été important, surtout pour ma mère, qu'on soit vraiment traité sur un pied d'égalité, il n'y a jamais eu de différences entre nous, nettoyer sa chambre, mon frère devait le faire exactement comme les filles, c'était pareil et puis ils ont toujours voulu donner la même chance à tout le monde. C'est-à-dire que si on aimait l'école et qu'on avait envie d'étudier, ils nous poussaient, qu'on soit garçon ou fille. Alors ça, je dois dire que ça a été une grande chance que j'ai eue, parce qu'effectivement, à cette époque-là, d'avoir des parents qui donnaient la même chance à tous leurs enfants, c'était plutôt rare. Mes parents m'ont d'ailleurs laissé faire des études sans forcément que le projet professionnel derrière soit clair, ce qui est aussi une forme d'ouverture. En fait je crois surtout que mes parents étaient très contents que j'aie à l'université. Pour eux c'était une fierté, d'autant plus que j'étais la première à y accéder.

J'aimais la nature comme je vous l'ai dit et puis j'étais davantage intéressée par les sciences que par les lettres. Alors j'ai décidé de m'inscrire en biologie à l'Université de Fribourg. Sans but précis d'ailleurs sur ce que j'avais envie de faire après.

G.Q., C.J. : Vous avez récemment pris votre retraite de chez Swissmedic, où vous occupez la fonction de cheffe de la Division des essais

cliniques. Comment cette carrière professionnelle s'est-elle construite ?

F.J. : J'ai donc effectué mes études de biologie à l'Uni de Fribourg. À l'époque mon futur mari était parti travailler en Suisse allemande parce qu'il était ingénieur en mécanique, alors je l'ai suivi. J'ai d'abord travaillé à Zurich comme assistante scientifique et par la suite j'y ai fait un doctorat, à l'EPFZ plus exactement. Mon directeur de thèse m'a proposé une place de doctorante que j'ai saisie dans le domaine de la microbiologie. Mais quand j'ai fini mon doctorat, je n'avais pas trop envie de faire des postdocs à n'en plus finir dans des laboratoires, comme ça se faisait beaucoup à l'époque. Alors j'ai cherché du travail, tout simplement, et c'est comme ça que je suis arrivée dans l'industrie pharmaceutique. J'ai eu de la chance de trouver une place qui était intéressante, parce qu'on s'occupait des premières études cliniques chez l'homme. C'était un travail qui concernait à la fois le domaine médical et le domaine pharmaceutique et qui de ce fait était différent de la biologie. Donc j'ai dû quand même pas mal m'adapter à ça, mais c'était extrêmement intéressant car c'était très scientifique. Je voyageais beaucoup. De fil en aiguille je suis restée là-dedans, j'ai travaillé durant huit ans pour l'industrie pharmaceutique, c'était toujours de grandes maisons américaines qui avaient une filiale en Suisse. Après j'ai rejoint une petite boîte suisse dans laquelle j'ai monté un département d'essais cliniques. Je suis restée aussi huit ans je crois. Par la suite j'ai été consultante durant six ans, toujours dans le même domaine, jusqu'à ce qu'il y ait cette place de cheffe de division chez Swissmedic qui se libère. Je me suis dit que c'était une belle opportunité, j'avais connu les grandes entreprises pharmaceutiques, j'avais connu une petite entreprise suisse aussi, il ne me manquait plus que l'expérience du gouvernement et de l'État. Pourquoi ne pas y aller d'autant que j'avais toutes les compétences qu'il fallait et les langues aussi, c'était important vu que Swissmedic est une agence nationale.

G.Q., C.J. : **Quand on vous écoute, on constate que votre carrière professionnelle s'est déroulée largement dans un monde d'hommes.**

F.J. : Je dirais que pendant mes études oui, durant mon doctorat peut être aussi, les profs étaient tous des hommes, ainsi que la majorité des étudiants et les doctorants. Ensuite quand je suis arrivée dans l'industrie pharmaceutique, c'était un peu différent, j'avais une femme cheffe, qui était très brillante dans son domaine, elle l'est encore mais elle est âgée maintenant, et dans mon département c'était très féminin. On était peu mais surtout des femmes, une majorité de femmes. Dans les entreprises elles-mêmes, c'était en général une majorité d'hommes, mais dans mon département il y avait surtout des femmes. Et ensuite chez Swissmedic, il y avait plus de femmes que d'hommes, mais dans les cadres c'était l'inverse, il y avait moins de femmes que d'hommes. En fait dans mon unité, j'ai toujours rencontré et travaillé avec des femmes qui étaient excellentes. Dans mon département on était dix-sept, dont quinze femmes et deux hommes mais sans que ça soit vraiment voulu, ça s'est fait comme ça.

G.Q., C.J. : **Cette carrière que vous menez dans la recherche clinique vous écarte en fait un peu de la nature dans la mesure où vous travaillez surtout au bureau. Comment avez-vous entretenu ce lien ?**

F.J. : Vous avez raison et j'avais besoin de la nature pour contre-balancer le cartésien et le précis qui caractérisent le scientifique, j'avais besoin d'avoir le côté montagne pour mon équilibre. Ce qui tombait bien puisque je partageais ce goût de la montagne avec mon mari. En fait on a commencé ensemble la peau de phoque, on a évolué ensemble dans la montagne.

G.Q., C.J. : **C'est à ce moment que vous vous approchez du Club Alpin Suisse ?**

F.J. : Oui, tout à fait. Mon adhésion remonte à l'année 1987. On habitait Winterthur et donc on s'est dit qu'on allait s'inscrire dans la section du CAS de la ville. On a commencé comme ça, c'était très intéressant d'ailleurs, on est rentré dans une arrière-salle de restaurant et il y avait toute une tablée, surtout composée de messieurs qui nous ont regardé rentrer en se disant « mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ces deux-là ? » On a juste eu envie de ressortir mais finalement on est resté et on s'est fait de bons amis. Et c'est vrai que c'étaient des gens très sympathiques même si au premier abord l'accueil était un peu bizarre.

G.Q., C.J. : Plus précisément, quelle était votre motivation de vous trouver là ? Vous et votre mari étiez jeunes, vous auriez pu commencer la peau de phoque sans club.

F.J. : Oui bien sûr, mais quand vous débutez vous ne connaissez pas les bases, donc vous avez besoin de vous former, vous avez aussi envie d'apprendre à connaître les endroits où vous pourrez aller, parce que finalement c'est clair qu'on peut aller sur la colline du coin cinquante fois dans la saison et on aura fait de la peau de phoque, mais disons que ce qu'on avait envie de faire, c'était quand même d'aller plus loin, de faire autre chose. Et puis là vous êtes content d'avoir des gens qui ont de l'expérience et qui vous amènent bénévolement dans ces endroits-là pour partager ce qu'ils connaissent de la montagne. Donc il y a bien une dimension formation, mais il y a aussi toute la partie autour de la convivialité. Aller en montagne, c'est aussi un partage qu'on fait avec d'autres. Il y a beaucoup de gens qui vont seuls en montagne... (silence) mais bon, déjà, à part le fait que c'est dangereux s'il arrive quelque chose, y aller seul ne permet pas de profiter du côté amitié et échange avec les autres qui est important, et que l'on trouve si l'on va au Club Alpin.

G.Q., C.J. : Vous évoquez cette arrière-salle de bistros, ces vieux messieurs qui

tirent sur leur pipe. Avez-vous eu l'impression de rencontrer un fief de conservatisme et de virilisme ou plutôt une institution qui était en train de changer par rapport à ces principes-là ?

F.J. : Alors effectivement nous étions en 1987 et les femmes n'ont été admises au CAS qu'en 1980, qui est l'année-charnière. Il est vrai qu'à l'époque il y avait nettement moins de femmes qui faisaient de la montagne. Alors même si elles étaient officiellement acceptées au Club Alpin elles étaient en bonne minorité, donc même en 87 quand je suis rentrée il y en avait, mais il y avait évidemment plus d'hommes. C'était entre guillemets « normal » à la vue de l'évolution du Club Alpin et de la société. Mais dans les faits, quand vous partez en montagne ensemble, en groupe, que vous soyez homme ou femme finalement c'est pareil. Et dès que vous êtes dehors il n'y a pas de différence, enfin moi je n'ai jamais ressenti cette différence. Après c'est sûr que peut-être des femmes auraient tendance à se sentir moins aptes que des hommes à faire telle ou telle course, alors que les hommes ne se disent pas qu'ils ne vont pas y arriver. Mais je dirais que dans les courses de montagne je n'ai jamais senti d'arrogance d'hommes par rapport aux femmes qui étaient là. Il y en a eu, j'en ai croisé quelques-uns des hommes comme ça, mais je dirais que c'étaient de petites minorités, vraiment. Quant au virilisme, je dirais que ça ne définit pas les sections que j'ai connues, je pense évidemment à celle de Winterthur et de Fribourg. Je n'ai jamais ressenti ça, mais c'est sûr qu'il y avait aussi des groupes d'hommes qui allaient seuls en montagne, car ils pensaient que s'ils y allaient avec des femmes, ils ne pourraient pas faire ce qu'ils voulaient. Mais je dirais que ça ne me dérange pas outre mesure. Les sorties, les courses de montagne que moi j'ai faites, c'était toujours avec des gens qui étaient ouverts, qui appréciaient qu'on soit tous ensemble sur un pied d'égalité.



Figure 2 La cabane Monte Rosa et le Cervin, 1944.
 © ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv, Photographe: inconnu.

G.Q., C.J. : Vous dites finalement qu’il y a comme une neutralisation de la question de genre dans la pratique concrète de la montagne, mais qu’en est-il du point de vue des responsabilités, des charges de gestion ou d’administration au sein des sections par exemple ? Notez-vous une ou des évolutions ?

F.J. : Alors là il y a des différences c’est sûr, rien que quand on regarde les statistiques 2021, il y avait, je crois, 40-41 % de femmes au Club Alpin, ce qui est déjà pas mal. Mais au niveau des comités de sections, donc au niveau des responsabilités assumées, il n’y avait pas plus de 15 % de femmes qui président des sections, donc là on a toujours un problème. Je ne dirais pas que c’est la faute des hommes uniquement, c’est aussi la faute des femmes, car elles osent moins se lancer dans quelque chose de nouveau. Mais je pense plus globalement que c’est la faute de la société parce que c’est encore très genré chez nous. Vous allez dans un magasin de jouets par exemple,

il y a le rayon des filles et des garçons et vous voyez que c’est clairement différencié. Donc on commence déjà très tôt dans l’éducation à faire une différence. Je pense que les femmes ont plus facilement des scrupules à accepter une tâche parce qu’elles veulent absolument « bien faire », donc elles sont dans l’inquiétude et dans l’insécurité avant même de s’engager. Tandis qu’un homme, en général, il y va, il se dit qu’il va bien y arriver. Donc automatiquement les femmes vont moins s’engager à cause de ce genre de schémas.

G.Q., C.J. : Revenons un peu s’il vous plaît sur votre carrière et sur vos premières responsabilités dans la section de Fribourg du Club Alpin.

F.J. : Quand je suis revenue à la section de Fribourg (section Moléson), je n’ai pas pris tout de suite de responsabilités. Encore que la section de Fribourg était très ouverte aux femmes, puisque par le passé il y avait déjà eu une femme présidente de cette section. En plus, déjà avant que



Figure 3 Un randonneur sur le col de Rotstein, regardant vers le Toggenburg, année 1970.
© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv, Photographe: Comet Photo AG.

les femmes ne soient admises officiellement au Club Alpin, il était courant que ces dernières aillent faire des sorties avec les hommes sans problème, sans différence aucune. Dans les faits, le président de section de l'époque n'était pas très engagé dans sa tâche. À un moment donné, j'ai considéré qu'à la place de s'énerver et de critiquer, il serait plus judicieux que quelqu'un se présente contre lui à l'occasion de la prochaine élection. Suite à quoi je me suis présentée. Et comme j'étais la seule candidate, on m'a élue. Je dois avouer qu'au début ce n'était pas facile parce que je ne faisais pas partie du comité avant de me porter candidate et que je n'ai reçu que très peu d'informations de l'ancien président. En y repensant, je me dis que mon élection était assez « normale » : j'étais très active dans la section comme membre, donc beaucoup de gens me connaissaient, beaucoup de gens connaissaient aussi mon parcours professionnel et ils connaissaient aussi mon caractère, donc je pense qu'ils ont eu confiance en moi, tout simplement.

G.Q., C.J. : Qu'est-ce qui fait « grandeur » finalement pour remporter une telle élection ?

Un pour le dire autrement : qu'est-ce qui fait prestige, autorité et charisme ? Un carnet de courses par exemple, c'est-à-dire un prestige montagnard au sens premier du terme a-t-il autant de valeur qu'un parcours professionnel d'excellence ?

F.J. : Répondre à votre question est difficile. Je vais vous donner un exemple qui concerne une autre élection à la présidence de ma section. Il y avait deux personnes qui étaient candidates. Le premier était un très bon alpiniste, qui avait fait énormément de choses en montagne ; il avait aussi emmené beaucoup de nouveaux membres avec lui et avait formé énormément de gens. Quand il s'est présenté en tant que candidat à la présidence, comme on savait qu'il n'était pas très bon d'un point de vue administratif, il n'a pas été élu en dépit de ce dossier très brillant. Je pense parce qu'on savait qu'il ne serait pas bon dans ce qui relève de l'administration. Parce que finalement être président d'un club ce n'est pas forcément être bon en montagne et aller en montagne tous les dimanches, mais c'est administrer la section.

G.Q., C.J. : Pour revenir à votre propre exemple, on a quand même l'impression que votre parcours professionnel n'a pas laissé le corps électoral insensible. Autrement dit, est-ce que le CAS demeure quand même un lieu où se reproduit ce qui structure notre société ?

F.J. : Alors, comment dire ça ? Pendant longtemps le Club Alpin était considéré comme élitaire, c'était surtout la haute société qui en était membre. Je dirais que maintenant ce n'est plus le cas, il y a vraiment toutes sortes de gens. Mais par contre en ce qui concerne les présidents de sections et membres de comités, il s'agit quand même souvent de gens qui ont un parcours universitaire ou de haute école, en tout cas une bonne formation. Et je pense quand même que le fait d'avoir une bonne formation ou un bon parcours professionnel donne confiance en quelque sorte sur la façon dont la section va être dirigée. Mais il faut dire que les gens qui ont moins de formation ne vont peut-être pas se présenter, c'est aussi ça, donc il n'y a en fait pas de compétition ou de véritable concurrence.

G.Q., C.J. : Vous dites qu'aujourd'hui au Club Alpin, et sans doute plus que par le passé, « il y a toutes sortes de gens ». Mais est-ce qu'il y a réellement toutes sortes de gens ? Est-ce qu'il y a un véritable brassage social ? Peut-on dire qu'il y a une démocratisation de l'accès à la montagne et que le CAS joue un rôle dans ce processus ?

F.J. : Je vais répondre à votre question en parlant de ce que je connais et de ce que je vois. Il y a par exemple dans ma section quelqu'un qui a été directeur de banque et puis une autre personne qui est maçon. Ces deux vont en montagne ensemble et s'entendent extrêmement bien. C'est juste pour donner un exemple un peu caricatural de ce que je veux dire par « il y a toutes sortes de gens ». Mais il est vrai que,

parmi les membres, il n'y a pas beaucoup de personnes avec de bas salaires car il y a aussi le matériel qui coûte cher, finalement. Cela sélectionne aussi un peu. Je pense quand même qu'il y a, on ne va pas dire une élite, mais il y a quand même peut-être certaines couches de la population qui ne s'intéressent pas à la pratique de la montagne, des gens qui ont peut-être d'autres soucis, d'autres priorités dans la vie.

G.Q., C.J. : Faisons retour sur ces années 1980-1990 et ce qu'elles signifient pour vous. Vous êtes une pratiquante de la montagne, vous prenez progressivement des responsabilités au CAS. En tant que montagnarde, en tant que femme aussi, avez-vous des figures d'identification, des modèles ? D'autre part, quel est votre engagement sportif, quel type de montagnarde êtes-vous ?

F.J. : Avec mon mari on passait tous nos weekends en montagne, on faisait nos vacances en montagne, mais sans avoir forcément des modèles qu'on suivait. C'était plus l'envie d'aller faire telle ou telle course qui prédominait, d'aller faire des courses de plus en plus difficiles. De faire peut-être des semaines entières en haute montagne, des choses comme ça, mais sans forcément avoir des modèles particuliers qu'on voulait imiter. Parce que moi je n'ai jamais eu envie de faire des 8 000, pour être honnête. Alors oui, nous sommes allés en Himalaya, mais plutôt pour faire des trekkings. En Équateur aussi. C'était plus par envie d'aller plus loin, d'aller explorer des endroits inconnus où nous n'étions jamais allés, d'aller faire des choses qu'on ne connaissait pas encore, de rencontrer les populations locales. Explorer, aller plus loin, se lancer de nouveaux défis. Avec quand même une dominante hivernale, autour du ski de randonnée. L'été bien sûr aussi, j'ai d'ailleurs commencé la grimpe, mais j'ai arrêté assez rapidement. Je me suis aussi mise au VTT, à la randonnée en été. Mais l'essentiel



Figure 4 De la peau de phoque vers le col du Simplon, 2010.
© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv, Photographe: Hahn Peter.

de l'activité concernait alors la saison d'hiver, qu'on prolongeait d'ailleurs parfois jusqu'en juin quand c'était possible.

G.Q., C.J. : Pas de modèles alors ?

F.J. : Nicole Niquille, oui. J'admirais beaucoup le fait qu'elle soit la première femme guide, fribourgeoise en plus. Maintenant on se connaît bien, on habite tout près l'une de l'autre. Et effectivement des femmes comme ça, c'était quand même inspirant pour moi, je dois dire. Il y avait aussi Catherine Destivelle, parmi les femmes que j'admirais. Après il y a aussi eu des hommes : Erhard Loretan, des hommes comme ça, c'étaient un peu des modèles dans notre région.

G.Q., C.J. : Niquille, Loretan, Destivelle et toutes les autres... Le moment qui vous concerne biographiquement parlant est un moment où l'image de la montagne change, c'est un peu l'époque du Verdon, avec ces grimpeuses et grimpeurs aux mains nues qui,

souvent, n'ont pas d'origine montagnarde, et puis cette médiatisation commerciale qui vient avec.

F.J. : Oui oui en effet. Je m'y intéressais nécessairement, je lisais beaucoup de ces magazines comme *Montagne* par exemple. Je les lisais et ça donnait aussi des idées effectivement. En même temps, j'ai abandonné assez vite l'escalade. Il est vrai que je n'avais pas le temps de tout faire, en plus je voyageais beaucoup pour mon travail, à l'époque j'étais 60 % du temps en route, c'était partir tôt le matin, revenir tard le soir, j'étais souvent à l'étranger. Après on se concentrait sur le weekend mais je ne sais pas pourquoi, la grimpe je n'ai pas croché. Je me suis dit que j'allais faire ce que j'avais envie de faire et je ne me suis pas forcé à faire ce que je n'avais pas envie de faire, donc voilà.

G.Q., C.J. : La grimpe, l'escalade y compris jusqu'aux Jeux olympiques, la multiplication des salles que l'on peut observer partout... Vous en pensez quoi ? Et au passage, est-ce

que l'intégration de ces nouvelles cultures du « vertical » fait problème au sein du CAS et de ses sections ?

F.J. : Je dirais qu'il y a des gens qui ne font que de l'escalade en salle, et je pense qu'ils ont tout à fait le droit de faire ce qu'ils ont envie de faire. Pour moi, et à titre très personnel, ce n'est pas vraiment de la montagne, mais c'est quand même proche puisqu'il y a toujours un peu ce côté dépassement de soi, il y a un effort physique, il faut arriver en haut de la voie et je peux comprendre qu'il y ait des gens qui ont envie de faire ça et pas forcément d'aller grimper sur du rocher. Alors disons que c'est un sport un petit peu différent, mais issu des sports de montagne, c'est un peu comme cela que l'on considère l'escalade au Club Alpin. Mais je crois quand même que ceux qui vont uniquement en salle se sentent un peu éloignés du Club Alpin, ils n'en sont souvent même pas membres. Mais on peut avoir des situations différentes, je pense en particulier au cas de l'Allemagne où l'on trouve beaucoup de salles d'escalade parce qu'il y a peu de montagnes. Ces salles attirent les gens et c'est en fait le Club Alpin allemand qui possède les salles d'escalades, donc automatiquement il y a contact. En Suisse, c'est un peu différent, les salles d'escalade sont souvent privées et donc les deux populations peuvent être très distinctes.

G.Q., C.J. : Il y a une chose intéressante quand même avec les salles, c'est le fait que c'est quand même souvent le règne du « Do it yourself ». On rentre dans la salle et c'est à peine si l'on vous montre... Alors que le Club Alpin c'est vraiment le lieu de l'apprentissage, de la socialisation au contact des autres et des plus expérimentés, c'est là qu'on vient accumuler de l'expérience pour aller se projeter sur une course un peu plus dure. Donc on est vraiment sur des points de vue pédagogiques différents. Est-ce que vous sentez ici quelque chose qui évolue ?

F.J. : Oui c'est vrai. Mais du côté des adhérents au Club Alpin les choses ne changent pas tellement je crois. Les gens s'inscrivent parce qu'ils veulent apprendre, aller en montagne avec d'autres, ils suivent exactement ce chemin-là. C'est le même chemin qu'ont parcouru la plupart des membres. Mais actuellement on est quand même dans une société qui est un petit peu plus consommatrice. Effectivement on remarque depuis quelques années qu'il y a des gens qui viennent juste pour se former, pour suivre des cours et se former à faire des courses de plus en plus difficiles, etc. Puis quand ils ont fini le cursus de formation, ils quittent le club. Ça arrive assez souvent, surtout si ce sont des étudiants à l'université, ils sont juste venus apprendre quelque chose et ils repartent. Il y en a un peu plus qu'avant, probablement. Mais la formation elle-même se fait toujours de la même manière, c'est-à-dire que c'est sortir, aller avec quelqu'un qui a de l'expérience, aller faire une course toujours plus difficile, etc. Ce schéma-là, il est toujours le même à mon avis. Et puis même si vous trouvez des tutoriels qui vous disent comment estimer le manteau neigeux, quand vous êtes dans la pente c'est quand même autre chose. Donc celui ou celle qui s'informe sur internet aura des bases théoriques, c'est clair, mais je pense qu'ils vont vite se rendre compte que dans le terrain c'est différent, et qu'il y a cette pente-là qui n'est pas la même que celle présentée dans la théorie, et que celui qui a plus d'expérience saura expliquer pourquoi et comment il faut se mouvoir là-dedans. Donc je pense que la complexité de la nature fait que ce n'est pas si facile que ça d'apprendre tout en théorie et de sortir tout seul.

G.Q., C.J. : Enjambons les années si vous êtes d'accord et arrêtons-nous sur votre parcours de « cheffe ». Vous nous avez raconté comment vous étiez devenue présidente de votre section, presque un peu par hasard quand on vous écoute. Alors, passons à la

suite, jusqu'à l'accession à la présidence du Club Alpin. Comment tout cela se décompose ?

F.J. : En fait, quand vous êtes président, présidente de section vous allez aux assemblées de délégués, aux assemblées de présidents, donc vous participez à de grosses assemblées du Club Alpin. Il y en a deux par année. Et là vous êtes actif ou vous n'êtes pas actif, vous prenez la parole ou vous ne prenez pas la parole. Un jour on m'a proposé de rentrer au comité central, peut-être après que j'aie pris position sur certains thèmes de discussion. J'ai réfléchi et je me suis dit pourquoi pas, et voilà c'est comme ça que je suis rentrée au comité central. Plus précisément, c'est quelqu'un du comité qui m'a approché et qui m'a dit : « Il y a quelqu'un qui va quitter le comité central l'année prochaine. Est-ce que tu serais intéressée à reprendre sa place ? » La première fois j'ai dit non parce qu'il s'agissait de reprendre un domaine qui ne m'intéressait pas, et puis ils sont revenus à la charge et j'ai dit oui. C'est comme ça que j'y suis entrée en 2010. Et puis est arrivée l'année 2013, qui coïncidait avec le 150^e anniversaire du Club Alpin. Le président en place, donc mon prédécesseur, avait depuis longtemps l'idée de proposer une femme présidente à l'occasion de cet anniversaire. Mais quand il a fallu trouver quelqu'un, nous n'étions pas beaucoup de femmes au comité central, trois je crois à l'époque, dont une qui finissait quasiment son mandat et ne voulait pas prolonger. Quant à l'autre, elle habitait très loin, dans les Grisons je crois, et elle ne voulait pas non plus prendre cette charge. Et finalement je me suis dit qu'être la première femme présidente, c'était quand même une jolie fierté. Romande en plus, parce que les présidents romands, il n'y en a pas eu beaucoup. Joindre les deux aspects, c'était quand même pas mal. Alors j'y suis allée.

La présidente ou le président sont élus par l'assemblée des délégués. Donc, formellement, j'aurais pu ne pas être élue. Il y aurait aussi pu

avoir des concurrents ou des concurrentes, ça c'était tout à fait possible. Mais il n'y en avait pas, et j'ai été élue à l'unanimité. Je pense aujourd'hui que les présidents de section, ou en tous cas les délégués qui étaient là, étaient clairement prêts à élire une femme. La société et les mentalités changent, le Club Alpin aussi bien sûr.

G.Q., C.J. : Deux questions par rapport à ça. **La première : est-ce qu'il faut faire campagne ? Est-ce qu'il faut faire du lobbying, convaincre les gens ? La deuxième : vous étiez une femme, les mentalités changeaient, mais est-ce que vous aviez un programme qui vous distinguait des autres ? Est-ce que l'on est élu au Club Alpin sur la base d'un programme en fait ?**

F.J. : Non, ce n'est pas tout à fait comme ça que ça marche. Pour ce qui est de la première question, je n'ai pas eu à faire campagne dès lors que j'étais déjà au comité central, donc on me connaissait déjà. Quand on siège au comité central, il y a ces assemblées que j'ai citées précédemment, mais il y a aussi des assemblées régionales où on est beaucoup plus en contact avec les gens, on apprend à se connaître, donc la plupart me connaissent déjà. Pour ce qui est du programme, le candidat ou la candidate ne porte pas un programme personnel. Le programme est dicté en fait par la stratégie qui a été décidée par les délégués. Finalement on n'a pas une grande marge de manœuvre, on ne dit pas « moi je vais faire ci et ça, je vais tout changer ». Ce n'est pas possible parce qu'il y a en fait déjà une stratégie en place, une stratégie institutionnelle qui a été développée pendant des mois et des mois et qui a été approuvée par les délégués. Donc ce qu'il s'agit de faire, c'est de mettre en place ce que les délégués ont voté. Évidemment, les propositions stratégiques viennent du comité central, donc aussi de la présidence, les délégués les approuvent ou pas, mais on ne peut pas changer totalement le Club Alpin en étant élue présidente.

G.Q., C.J. : Vous nous avez quand même dit tout à l'heure que vous aviez été sollicitée pour siéger au comité central en raison d'interventions qui avaient attiré l'attention...

F.J. : C'est vrai, mais je ne m'en souviens pas très bien. J'avais défendu un projet qui concernait l'environnement, mais il avait été assez critiqué. Cela dit, je crois quand même, pour être tout à fait honnête, qu'a compté surtout la volonté du président de l'époque d'engager encore une femme pour le comité central, et ensuite peut-être la proposer comme présidente. Donc comme il y avait peu de femmes dans l'assemblée, c'est peut-être celle qu'on entendait de temps en temps qu'on a proposée. Sans que j'aie de mérites particuliers par rapport aux autres.

G.Q., C.J. : Vous avez évoqué l'environnement qui est aujourd'hui clairement un enjeu politique. Mais alors est-ce que présider le CAS, c'est faire de la politique ?

F.J. : En théorie et par ses statuts, le Club Alpin est apolitique. Mais c'est sûr qu'on doit quand même défendre nos intérêts, et l'environnement en fait partie. Donc dès le moment où on prend position sur certaines choses politiques, comme par exemple l'Initiative pour les glaciers que l'on a soutenue, ou l'Initiative sur le CO₂¹ qu'on a soutenue aussi, et bien on devient un peu politique aussi. Mais ce sont quand même toujours des thèmes généraux plutôt que des projets étroitement définis. Au passage, il faut dire que tout le monde n'était pas d'accord que l'on soutienne ces initiatives au sein du Club Alpin. C'est un lieu où il y a vraiment toutes sortes d'opinions. Certaines personnes ont envoyé de méchantes lettres parce que le CAS avait soutenu l'Initiative pour les glaciers. Mais ce sont les délégués qui ont voté massivement en faveur de l'initiative, ce n'est pas le comité central qui a décidé tout seul. On a

proposé de la soutenir et on nous a suivis. C'est comme cela que nous créons des consensus. Mais c'est sûr que le thème de l'environnement s'impose comme une évidence. Il suffit d'aller en montagne pour voir les dégâts sur les glaciers et sur les rochers. Les gens qui vont régulièrement en montagne constatent l'effet du changement climatique.

G.Q., C.J. : Historiquement parlant, le Club Alpin a toujours été lié à des groupes d'intérêt au sein des chambres fédérales, traduisant une forme d'influence parlementaire. Est-ce que c'est encore le cas aujourd'hui ?

F.J. : Une chose est sûre c'est que maintenant on a très peu d'influence au niveau parlementaire. Le CAS n'a pas de lobbyistes. Il y a bien un « Groupe montagne » qui s'est formé il y a deux ou trois ans, avec, entre autres, l'Association suisse des Guides de montagne. Mais le CAS est peu impliqué, et a peu de contacts ou de soutiens. Il nous est arrivé quand même d'écrire pour telle ou telle initiative à des parlementaires. On l'a fait, pas souvent, avec une stratégie qui ciblait les gens dont on savait qu'ils faisaient de la montagne. Mais c'est difficile de dire quel a été le succès de ces actions, car je ne connais pas assez la politique pour mesurer l'efficacité de ces contacts.

G.Q., C.J. : Et au niveau cantonal ?

F.J. : Peut-être que dans certains cantons, c'est possible oui. Nous avons essayé d'apparaître comme des interlocuteurs sur des thèmes qui nous touchent de près, mais nous avons quand même peu d'influence. C'est quelque chose qu'on aimerait atteindre, mais qui est difficile à bâtir. C'est d'ailleurs sous ma présidence qu'on a essayé de développer cela, sous l'influence du comité central de l'époque. Il existe un exemple notable, c'est le canton de Berne dans lequel il y a une bonne coopération

pour défendre les intérêts des montagnards. Voilà un modèle que l'on aimerait pouvoir importer. Mais dans la réalité nous avons avant tout l'image d'un club de sport.

G.Q., C.J. : Plus généralement, et en dépit de ce que vous dites, est-ce que votre statut vous donne un accès privilégié au Conseil fédéral par exemple ?

F.J. : Oui et c'est une chose assez extraordinaire. Quand nous avons proposé à certains Conseillers fédéraux de les rencontrer, ils nous ont toujours dit oui. Moi j'ai toujours trouvé ça assez fou. Quand on est le Club Alpin Suisse, et c'est peut-être parce que c'est un peu une tradition en Suisse, on vous dira quasiment toujours oui. Nous ne souffrons pas ou peu de connotation négative, et donc on nous ouvre la porte. Je peux vous donner des exemples. Lors de notre fête centrale au Tessin, nous avons invité le Conseiller fédéral Ignazio Cassis, qui a ainsi passé toute la soirée à ma table. À l'époque de l'Initiative pour les glaciers, j'ai été invitée à une table ronde organisée par Protect Our Winters avec la Conseillère fédérale Simonetta Sommaruga et la skieuse Michelle Gisin. Une autre fois, parce que nous avons des problèmes avec nos cabanes, nous avons pu rencontrer facilement le Conseiller fédéral Guy Parmelin, qui il est vrai défend volontiers le tourisme suisse. Alors voilà, on nous écoute toujours, même si après on ne peut pas toujours être sûr qu'il se passe quelque chose.

G.Q., C.J. : Si on avait conduit ce même entretien l'année dernière, qu'auriez-vous dit par exemple sur cette piste de ski de Zermatt qui descend sur le versant italien, ou alors sur l'abattage des loups ?

F.J. : Nous avons fait des oppositions à des extensions de domaines skiables mettant en péril des zones encore sauvages, ou « compensées » par des restrictions à des endroits où on va faire de

la peau de phoque. De même, nous ne sommes pas d'accord avec ces principes qui consistent à déclarer zones protégées certains endroits « alibis » juste pour avoir le pourcentage requis de zones protégées sur le papier, sans que cette protection soit justifiée par la faune et la flore qui les peuplent, alors que d'autres zones qui méritent vraiment une protection sont délaissées. Le CAS s'est également déclaré favorable à la conservation des grands prédateurs en Suisse, donc là nous ne sommes pas d'accord avec les chasseurs. Il faut chercher des équilibres, des consensus.

G.Q., C.J. : Du fait de votre position et de votre expérience, vous n'avez jamais été sollicitée par un parti politique ?

F.J. : Non jamais. Je n'aurais pas voulu de toute façon.

G.Q., C.J. : Si on reste dans le domaine politique ou des convictions politiques, trouve-t-on au sein du CAS des tensions ou des lignes de fracture ? Des oppositions entre ville et campagne ? Des tensions entre Suisse alémanique et Suisse romande ?

F.J. : Alors oui il y a eu des oppositions ville-montagne sur certains thèmes dans le passé, en particulier sur des thèmes plutôt environnementaux. On a eu de grandes tensions qui opposaient le Club Alpin aux poses d'hélicoptères aux alentours de Zermatt par exemple. Donc là, c'étaient les montagnards face aux gens des villes qui veulent des montagnes toutes belles et qu'on n'y touche pas contre ceux qui travaillent en montagne et qui veulent en vivre et y vivre. Pour ce qui est des éventuels différends entre régions, je vous répondrais par la négative. C'est toujours très ouvert, chacun peut exprimer son opinion. Le truc aussi, c'est que les discussions se passent avant les grandes assemblées où sont prises les décisions. On veille toujours à ce qu'en amont des discussions et des prises de décisions

ait lieu un processus participatif dans lequel sont inclus des gens de différentes sections, des Suisses-allemands, des Suisses-romands, etc. Et donc petit à petit on arrive à un résultat qu'on va présenter d'abord dans des conférences régionales avant l'assemblée des délégués, afin de répondre déjà à ce stade à d'éventuelles questions. Ainsi, lorsqu'on arrive à l'assemblée des délégués, le terrain est normalement déjà assez bien préparé pour que ça se passe sans trop de problèmes. Mais ça n'empêche pas qu'on a eu des assemblées des délégués extrêmement houleuses, car il n'y avait toujours pas de consensus à ce moment-là, ça peut arriver aussi.

G.Q., C.J. : Vous êtes donc la première femme à avoir présidé le CAS, peut-on dire que vous avez tenu à exercer cette présidence en lien avec cette identité et avec les caractéristiques supposées ou réelles qui l'accompagnent ? Nous vous posons la question parce que vous avez dit, dans une interview qui remonte à quelques années, que « les valeurs de la montagne sont les mêmes pour tous, mais qu'une femme apporte une autre approche dans la gestion des conflits, dans les rapports à l'autre » (interview *La Gruyère*, 18 juin 2013).

F.J. : Je pense en fait que la question n'est pas là, et que, indépendamment d'être une femme ou un homme, on fait d'abord valoir un caractère. C'est vrai que j'essaie d'arrondir les angles, c'est un peu quand même dans ma nature. J'en veux pour exemple ce qui s'est passé à Zermatt, j'en ai parlé tout à l'heure, avec cette histoire des oppositions face à l'hélicoptère. La situation était très tendue et, quand je suis arrivée, la section Monte Rosa ne parlait plus au Club Alpin central, certains membres de la section voulaient même quitter le CAS. Quand j'ai commencé, j'avais un nouveau secrétaire général, et, vu qu'on était nouveaux tous les deux, on s'est dit qu'on allait saisir

cette chance pour aller parler aux gens. C'était une bonne façon de reprendre la discussion. Eux ont joué le jeu aussi, et les discussions ont repris pour finalement trouver une solution en faisant des compromis des deux côtés. Du côté de Zermatt, ils ont dit « on vole moins et sur des zones pas protégées ». Donc voilà je pense qu'avec mon prédécesseur, cela n'aurait pas évolué comme ça.

G.Q., C.J. : Restons dans le thème, pensez-vous qu'il y a aujourd'hui ce que l'on pourrait décrire comme une féminisation de la montagne ou de l'espace montagnard ?

F.J. : En Suisse j'ai tendance à le penser, oui. On commence à avoir de plus en plus de femmes qui s'impliquent au niveau des comités, donc oui il se passe quelque chose je dirais. Mais ce n'est pas partout pareil, quand on regarde les présidences de clubs alpins à l'étranger, c'est un peu la misère. En Suisse ce mouvement ne concerne d'ailleurs pas tous les sports. Je n'ai pas vu beaucoup de femmes au Parlement du sport de Swiss Olympic, et les femmes qui étaient là n'étaient pas toujours des présidentes, mais des secrétaires ou des vice-présidentes. Donc oui, effectivement dans d'autres organisations sportives, il y a peu de femmes présidentes. Mais je pense qu'il y a une évolution en Suisse. Ailleurs, je pense qu'il y a aussi des femmes qui font de la montagne et qui sont connues parce qu'elles font de la montagne, mais je ne suis pas sûre qu'il y en ait beaucoup dans des sphères dirigeantes. Peut-être qu'il manque encore des modèles féminins, les modèles c'est toujours bien, ça donne peut-être confiance à d'autres femmes qui vont donc aussi se lancer et permettre de faire avancer les choses.

G.Q., C.J. : À ce propos, quel est votre avis sur la proposition de la Conseillère fédérale Viola Amherd qui a lancé cette idée qu'il faudrait 40 % de femmes dans tous les comités. Vous pensez que ça doit passer par des méthodes plus administratives ?

F.J. : J'ai toujours été un peu partagée au sujet des quotas. Je trouve qu'il faut toujours se baser sur les compétences avant de se baser sur le genre, mais, d'un autre côté, il faut reconnaître que si on ne met pas de quotas, il ne se passe rien non plus. Sans vouloir être négative, quand les hommes sont entre eux ils ont toujours cette tendance à engager un autre homme qu'ils connaissent déjà d'une manière ou d'une autre, tandis que la femme peut-être qu'on ne la connaît pas et on ne sait pas trop comment ça va se passer ce comité avec une femme. Donc on hésite et on va peut-être prendre plutôt l'homme qu'on connaît déjà. Après je ne suis pas non plus une super fan des quotas.

G.Q., C.J. : **À propos de la féminisation de la montagne, on a un peu l'impression que la féminisation du métier de guide montagne reste problématique, non ?**

F.J. : Vous avez raison, il y a une stagnation ici. Il y a sans doute quelque chose à améliorer au niveau de la formation et des programmes, au niveau des exigences physiques requises. Mais je pense surtout que ce monde des guides était, et est peut-être encore assez machiste. Mais maintenant que l'Association suisse des Guides de montagne a élu une femme comme présidente, les choses sont peut-être en train de changer.

G.Q., C.J. : **On va conclure cet entretien sur une tonalité un peu prospective. À quoi ressemblera le CAS à l'horizon 2050, quelles seront ses missions, ses préoccupations, quelles attentes devra-t-il satisfaire ?**

F.J. : Si je regarde les 50 années passées, je me dis que pas grand-chose ne va changer, sinon que maintenant on est de plus en plus en mouvement et en contact avec la société. Cependant, le thème de l'environnement va prendre une place plus grande, bien que le

CAS soit d'abord une organisation de sport de montagne et en deuxième lieu une organisation de défense environnementale. On a bien sûr une large palette d'intérêts, mais on est avant tout une organisation de sport de montagne. Oui, l'environnement va prendre plus d'importance surtout à cause des changements climatiques. À ce propos le CAS fait beaucoup de choses pour inciter les gens à prendre les transports publics. Mais le changement climatique est un grand défi, on s'en rend compte d'ores et déjà. Il y a déjà des cabanes qui ont dû rester fermées en été, car menacées par des rochers qui pourraient tomber à tout moment. D'autres refuges souffrent de la fonte du pergélisol. De plus, la question des accès aux cabanes va devenir compliquée. Il faudra installer des passerelles, repenser des chemins qui ne seront plus praticables, repenser les passages sur les glaciers. À l'évidence, la montagne de 2050 sera différente de maintenant. Ce qui va devenir aussi probablement un défi, c'est le bénévolat. On a encore la chance par rapport à d'autres associations sportives de trouver encore des bénévoles qui s'occupent des sections et des comités, qui sont membres de commissions, mais ce n'est pas le cas partout. Je pense que ça va devenir de plus en plus difficile. Et notamment pour des questions de judiciarisation de la montagne. Je pense en particulier aux chefs de course qui sont aussi bénévoles, mais qui sont de plus en plus confrontés à des aspects juridiques, à des questions de responsabilité. Je connais une affaire qui implique une avalanche, elle dure depuis plus de quatre ans et n'est toujours pas réglée. Financièrement je pense que ça ne va quand même pas trop mal parce qu'on a de plus en plus d'adhérents, mais les frais sont nombreux, et déjà rien que les rénovations de cabanes coûtent extrêmement cher. C'est en altitude, il faut se mettre aux normes sanitaires, aux normes incendie, etc. Je pense aussi qu'il faudra composer avec de nouvelles attentes de confort qui ont à voir avec de nouveaux publics.

Les choses ont évolué, les gens ne veulent plus trop porter leur nourriture avec eux, et puis ils veulent des couchettes plus larges, pouvoir prendre des douches... quand il y a assez d'eau ! On remarque qu'il y a aujourd'hui une part non négligeable de gens qui ne connaissent pas grand-chose à la haute montagne, qui ont les cabanes comme but de randonnées, sans vouloir aller plus loin. Ce n'est pas un problème mais ce n'est pas la même expérience de la montagne et dès lors ils s'attendent à plus de confort.

G.Q., C.J. : Pour terminer, est-ce qu'on peut imaginer que dans vingt ou trente ans le CAS change, qu'il ait une autre visibilité, une autre identité, avec le recours à d'autres moyens de communication, avec une direction qui serait plus profilée dans un sens business ou marché ? Ce qu'on a pu d'ailleurs régulièrement voir ailleurs ?

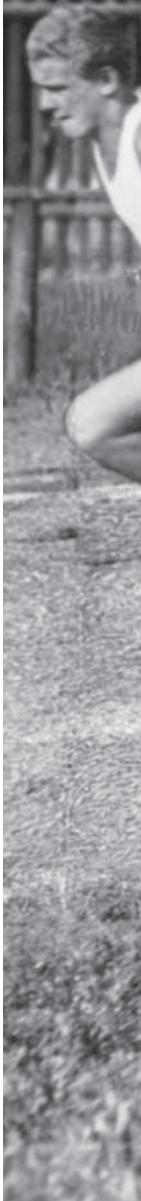
F.J. : Oui, je comprends bien la question. Nous sommes déjà engagés vers une plus grande professionnalisation dans le sens que le CAS s'appuie sur un secrétariat administratif qui compte plusieurs dizaines de personnes sala-

riées, avec des gens qui sont experts dans leur domaine. Mais le CAS sait aussi s'entourer de spécialistes dans les commissions, qui sont composées de bénévoles. Pour la rénovation des cabanes par exemple, nous travaillons avec des architectes, avec des spécialistes en énergie durable, etc., qui vont remodeler le projet, et c'est seulement après ce remodelage que ce projet pourra être présenté à la conférence des présidents, qui vont approuver ou non la rénovation. Alors bien sûr qu'on pourrait professionnaliser davantage, mais je crois que les choses vont rester pour l'essentiel telles qu'elles sont, à savoir un secrétariat professionnel et le recours régulier à des experts bénévoles. D'ailleurs notre évolution montre bien notre souci d'être efficace et stratégique. Dans les faits, il y a eu une époque où le comité central était attaché à une section en particulier et ça changeait tous les deux ans. À un moment donné ça représentait trop de travail pour les sections, donc le système a changé, on a fait un comité central indépendant et un secrétariat administratif avec des gens salariés pour faire le gros du boulot. C'est cette organisation qui permet au comité central de faire moins d'opérationnel et de se recentrer davantage sur la stratégie.

Notes

¹Deux initiatives politiques portées récemment par la gauche politique et écologique visant à mettre en œuvre et à ancrer une politique climatique durable.

Voir et entendre



UN SONGE EN HIVER, ÉDIFIER UNE STATION DE SKI SUR UN VOLCAN TROPICAL

Autour d'un corpus de cinq photos

CHRISTOPHE JACCOUD

Comme nous le rappelle la notice Wikipédia qui lui est dédiée, on accède couramment au Nevado del Ruiz, second volcan le plus actif de Colombie qui culmine à 5 321 mètres, « depuis la route reliant Manizales à La Esperanza, en bifurquant à Termales del Ruiz, à proximité du col de Las Letras, en direction du sud. Quelques kilomètres après avoir dépassé Las Brisas, où il est possible de camper, se situe l'entrée du parc national [...] à 4 050 mètres d'altitude. Quatre kilomètres au sud et quelque 100 mètres plus haut se trouve le chalet Arenas pouvant accueillir 20 personnes. Un ultime abri rudimentaire, construit à côté des ruines d'un ancien refuge incendié avant l'éruption de 1985, au niveau de la limite des neiges, permet uniquement de se restaurer. »

C'est l'histoire probable de l'édification de ce refuge et du rêve qui l'a portée que documente pour partie ce maigre jeu de photos tirées de l'album privé d'une famille helvète-colombienne¹. Narration *a silentio* pourrions-nous dire, parce que les clichés ne sont pas exactement datés (bien qu'ils semblent avoir été réalisés entre 1949 et 1961-1962), parce que le temps en a effacé la netteté, enfin parce que la trace s'est

perdue autant de ceux qui y figurent que de ceux qui ont actionné le déclencheur.

Mais, plus encore, parce qu'il ne reste rien, au mieux quelques pierres disjointes, du projet d'un immigrant suisse, Eugen A., d'établir en ces lieux, au début des années 1950, un domaine skiable et d'y organiser des compétitions. Ceci à plus de 150 kilomètres de la capitale Bogota, à la limite des départements de Caldas et de Tolima, au milieu de la neige, du vent, des cailloux et du diable, sur les pentes d'une montagne meurtrière de la Cordillère centrale. Dans un pays qui regorge davantage d'or que d'organisation et dans lequel la pratique des sports d'hiver n'existe pas.

En dépit de cela, ces images parlent et informent. Mieux, elles dessinent un cadre et apportent une manière de réalisme à ces figures d'émigrants qui débarquèrent un jour dans ces contrées vierges. Elles documentent alors du même coup l'aptitude à l'enracinement et les inépuisables ressources de ces hommes qui prirent le parti de sortir du sillon d'une vie probablement bien tracée, pour explorer une pratique de l'existence plus aventureuse et plus effervescente peut-être.

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01:151



Figure 1 Le livret de service.
Archives familiales.

La connaissance de l'épopée des immigrantes et des immigrants suisses dans le Nouveau Monde est aujourd'hui bien documentée. À cet égard les travaux de Gérard Arlettaz et de Aline Helg², notamment, permettent de comprendre que cette dynamique migratoire a revêtu pour l'essentiel deux grands aspects. En premier lieu, celui des « *déplacements collectifs* », qui concernent prioritairement les espaces du Rio de la Plata, la côte brésilienne et le Chili. En second lieu, celui des « *aventures individuelles* »³, celles d'hommes seuls qui, au nord, au centre et à l'ouest de l'Amérique du Sud, ou encore en Amérique centrale, entendirent tracer leur vie sur les terres de l'étranger. C'est le cas d'Eugen A., et les photos sur lesquelles il figure, ou qu'il a prises lui-même, sont exemplaires de ces situations chaque fois singulières d'exil et d'immigration, des façons de vivre et de survivre, des plaisirs que l'on s'accorde et des rêves que l'on s'autorise lorsque l'on est à 14 000 kilomètres de chez soi.

C'est un récit d'allure romantique, tel qu'on en voyait jadis sous la plume de Goethe, Büchner, Keller ou encore Stifter, et qui se déploie ainsi : le 5 septembre 1949, un homme vient faire tamponner son livret de service – et du même coup se mettre en conformité avec les obligations légales – auprès de la Légation suisse de Bogota. Il a 30 ans et 7 mois. Il est installé en Colombie depuis 1947. Descendant d'une longue dynastie d'industriels du textile, il est arrivé seul, emblématique en cela d'une *immigration des sujets*, en général d'hommes jeunes et solitaires qui, désireux peut-être de fuir une existence neutre et réglée en Europe, prennent pied dans un pays qui possède bien des caractéristiques d'une terre lointaine. Certes arrimée à la Suisse par un traité d'amitié et de commerce conclu en 1908 et par l'envoi d'une mission d'instruction et de rénovation des forces armées colombiennes en 1924⁴, mais dans lequel, au tournant des années 1920, les compatriotes (commerçants, techniciens, artisans, enseignants, religieuses franciscaines) se comptent à peine par centaines.

Eugen est un homme qui a l'appétit des choses lointaines. Peu limpides toutefois sont les raisons précises pour lesquelles il a voulu sortir des tranchées d'une vie ordinaire et des comforts d'une vie régulière et ordonnée. On sait qu'il a précocement pris la route : New York et les États-Unis d'abord, immédiatement après sa démobilisation, Cuba ensuite, où il retrouve une sœur avec laquelle il semble, selon les témoignages familiaux, avoir entrepris un premier voyage en Colombie.

Silhouette mince sur le bord droit de l'image, veste et pantalon de tweed, casquette et chemise blanche. Deux femmes élégantes, en tenue de ville, au milieu d'un trio masculin. Nous sommes au début des années 1950. Eugen est né à Wattwil en 1919. Il est le petit-fils d'Alfred A. (1851-1911), industriel et fabricant, fondateur de la fabrique mécanique de soieries A.&Co, l'un des pionniers du tissage de la soie, promoteur



Figure 2 Au début des années 1950.
Archives familiales.

de l'école de tissage de Wattwil. Notable radical également, député au Grand Conseil de Saint-Gall entre 1885 et 1911.

Eugen est un être qui paraît avoir précocement manifesté l'envie de ne pas s'installer dans les rôles les plus convenus du répertoire de la vie d'un héritier de filatures. C'est toutefois l'invitation à superviser l'installation de la fabrique Unica Textil à Manizales – qui deviendra par la suite la plus grande entreprise du secteur de Colombie – qui le conduit vers cette ville de 130 000 habitants, capitale du département de Caldas, cœur battant de la production du café en Colombie.

Complexion singulière que celle de cet homme, homme d'effort et de peine autant que de loisir. Homme de talent en tous les cas, prompt à tous les arts, à toutes les industries et à toutes les habiletés, animé qui plus est par une confiance somme toute assez helvétique dans le lendemain. Eugen aime à chanter et à yodler au Club suisse de Bogota, joue d'une multitude d'instruments de musique, parle et écrit toutes les langues... Ses scores d'adaptation, particulièrement élevés, parlent d'ailleurs pour lui : il apprend l'espagnol en une

poignée de semaines, il apporte une contribution notable à la prospérité de la région en important des machines textiles depuis la Suisse ; il se marie et fonde une famille en peu d'années seulement.

Enfin, Eugen, bien que détaché du sol natal et des habitudes nationales, n'a pas oublié le ski, qu'il a appris enfant sur les pentes enneigées des montagnes du Toggenbourg. Pratique peaufinée encore par les exigences de la mobilisation générale de 1939 à laquelle sa classe d'âge prend une part active. À cet égard, son livret militaire nous apprend qu'il a suivi, au long de l'hiver 1940-1941 et avec le régiment d'infanterie 33, les cours de ski et les cours d'avalanche dispensés à Davos.

Deux hommes jeunes. Des visages sur lesquels on devine une bonne joie. Des équipements appropriés. Au passage, comment et où se sont-ils procuré skis, bâtons, fuseaux et anoraks, dans une région dont la seule activité sportive repérable est constituée par la présence du club de football Deportes Caldas, vainqueur du championnat national en 1950 ? Mais surtout qui sont ces compagnons de neige ? On ne le sait pas, en tous les cas on ne



Figure 3 Sur les pentes du Nevado del Ruiz.
Archives familiales.

le sait plus aujourd'hui. Mais rien n'empêche de spéculer. De jeunes bourgeois de la région sans doute. Il est vrai que Eugen s'est inséré rapidement et a su pénétrer, par son activité, par son entregent et son enthousiasme, les réseaux économiques locaux. Et puis sans être la tête du monde, des villes comme Manizales, Pereira ou encore Armero sont prospères, et fortunes et aspirations à la modernité y sont bien représentées. Places fortes de l'« Eje Cafetero », du triangle du café pour les deux premières ; bastion de la culture du coton pour la troisième, dite aussi « ville blanche » en raison de l'importance de cette industrie. Sans oublier une intense activité de production de caoutchouc qui a perduré jusqu'au début du xx^e siècle.

Mais revenons à la photo. On est à la montagne, et plus précisément sur les pentes du Nevado del Ruiz. Il n'y a, autour des personnages, que la neige, l'immensité du paysage et la

matière volcanique qui absorbe toute la lumière. Au-delà de leur identité réelle ou supposée, au-delà de la connaissance de leur état civil et de leurs coordonnées sociologiques, ils sont sans doute d'abord à considérer comme deux des figurants du rêve d'Eugen : créer de toute pièce une station de ski, installer des remontepentes et des infrastructures, organiser courses et championnats sur cet âpre sommet tropical, sur cette montagne cannibale de la bien nommée « ceinture de feu » du Pacifique, sur ce pic ombrageux à l'humeur de nitroglycérine, situé à l'aplomb de la zone de subduction de la plaque de Nazca, dont les premières fulminations meurtrières remontent à l'holocène et scandent l'histoire de la région. Comme si de nouvelles montagnes et de nouveaux dénivelés constituaient autant de nouvelles aventures pour l'émigré saint-gallois. Comme si ce sommet, conquis par les Allemands Reiss et Stübel en 1869, puis, à skis, par le légendaire

alpiniste suisse Augusto Gansser en 1936, restait un espace à subvertir par les ressorts de l'esprit d'initiative et par la force de la nouveauté.

On ne sait pas, avec précision, de quand date cette singulière archive : une simple feuille d'un assez grossier papier jaune de 23 x 17 cm, arrachée à un bloc ainsi qu'en témoigne le bord supérieur irrégulièrement dentelé de la feuille. Eugen en a couvert les deux faces de mots aujourd'hui à peine lisibles, cela d'autant qu'ils ont été tracés au crayon à papier. Au recto, une liste des commissions (« azucar », « harissa », « chocolate », « pastas », « frutas »...). Au verso, quelque chose comme un pense-bête, un aide-mémoire, l'inventaire des tâches à accomplir et des appuis dont il faut s'assurer pour mener à bien un projet qui ferait du second volcan le plus actif de Colombie un site consacré à la pratique du ski et à l'accueil d'épreuves internationales.

« *Pedir los Reglamentos internacionales de ski.* »

« *Pedir la Sede Filial de la F.I.S.P. por medio del gobierno.* »

« *Hablar con el Colonel Sierra para la financiación del camp. Sudamericano de ski.* »

« *Mandar Invitaciones a Chile, Argentina, Bolivia.* »

Réglementation, demande d'intercession, publicisation, invitation... Tout se passe comme si le goût du ski et de l'organisation ramenaient à un homme qui n'a peut-être jamais cessé d'être un Helvète de stricte obédience.

Les quelques témoignages recueillis, tardifs et incertains, les difficultés à trouver les traces d'une entreprise qui ne semble pas avoir été lancée à coups de tam-tam, de prospectus mirobolants ou de chiffres grossis, donnent toutefois à penser que le songe d'Eugen n'a pas été que rêverie improbable. Divers recoupements, recueillis de manière orale auprès de descendants de ses premiers compagnons, permettent de penser qu'il a joué le rôle de cheville ouvrière dans la création du Ski-club de Manizales (le premier et unique à ce jour de Colombie) et qu'il a su prendre sa part dans l'organisation, le

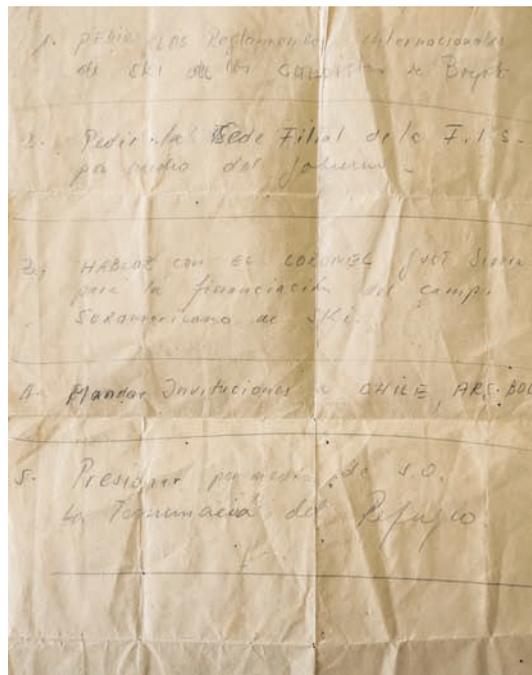


Figure 4 La lettre manuscrite.
Archives familiales.

29 novembre 1951, d'un championnat national qui devait attirer une cinquantaine de concurrents, dont certains venus d'Europe.

Jusqu'à ce que l'histoire se perde. On ne fait plus mention de compétitions dans la région après 1956, la Colombie ne possède pas aujourd'hui de domaine skiable et de remontées mécaniques. Et à l'exception notable des compétiteurs Cynthia Denzler et Michael Poettoz, actifs dans les années 2010 mais détenteurs de la nationalité sportive colombienne seulement, la pratique du ski est aujourd'hui introuvable en *República de Colombia*⁵.

Le bonheur passait et il le suivit. Eugen a 43 ans. Il a épousé Olga dont il a deux enfants (Rolf et Elizabeth), un troisième à venir (Heidi). Il vit désormais à Bogota où il dirige l'entreprise Condor, pionnière reconnue de la production de couches jetables en Amérique du Sud. Il montera à cheval, escaladera certains dimanches, avec ses filles et son fils, le raide chemin qui mène à Monserrat, mais il ne skiera plus.

Si la vie d'Eugen n'est pas à proprement parler un sujet d'énigmes, les raisons précises



Figure 5
Bogota, vers 1962.
Archives familiales.

pour lesquelles son projet n'a pas abouti le sont davantage. Sur quels écueils son rêve s'est-il brisé ? Quels événements sont venus à la traverse de ce plan ? De quelle conjuration de malchance, d'imprévis, d'*hubris* peut-être, a-t-il été la victime ?

Faute de traces, faute de documents consultables, faute aussi de témoins vivants, on en est réduit à des conjectures. La première est sans doute sociologique et renvoie au fait que la *classe de loisirs* colombienne n'a jamais souscrit à la pratique du ski, préférant adopter d'autres expressions d'une modernité culturelle et sportive.

La seconde est écologique et tient en un nom : *Nevado del Ruiz*. Un volcan qu'à l'époque précolombienne les populations de la région désignaient du nom de « *Tabuchia* » – le feu – ou encore de « *Lion endormi* ». Un monstre, un ennemi des hommes produisant ce que les géologues connaissent sous le nom d'« éruptions pliniennes », caractérisées par des nuées ardentes et des lahars dévastateurs⁶. 1595, 1845 et son bilan humain de plus d'un millier de morts, jamais l'activité sismique n'a pris de repos sur ces contreforts désolés. Jusqu'à la nuit du 13 novembre 1985 qui vit la florissante ville d'Armero, pourtant située à plus de 50 kilomètres du cratère, être rayée des cartes du monde et ses 30 000 habitants submergés

par des coulées de boue dignes d'une punition biblique⁷.

Ajoutons à cela un fait peu connu que l'adjectif espagnol « *nevado* », c'est-à-dire enneigé, ne doit pas dissimuler. En l'occurrence, une fonte des neiges et un recul des glaciers, attestés dès les années 1950 par les observateurs, conséquence d'un réchauffement climatique précoce⁸, repérable à travers le visible amincissement de la calotte sommitale du volcan documenté dès l'après-guerre.

Épilogue

Sont souvent éparcés les bribes de mémoire qu'une histoire peut laisser en partage. De ce petit groupe de femmes et d'hommes qui posent, souriant, sur le cliché numéro 2, qu'est-il advenu ? À n'en pas douter chacune et chacun, à sa manière, entendait faire quelque chose de sa vie. Le Suisse, à droite, ambitionnait d'édifier une station de ski sur les pentes d'un volcan colombien. À la lumière des faits et rétrospectivement, ce jeu de quelques photos jaunies constitue alors comme la mince archive d'un rêve avorté. Mais après tout, rien n'est jamais simple dans les affaires humaines. Eugen A. est mort d'une embolie pulmonaire en 1971, à Bogota. Il avait 52 ans.

Biographie : Christophe Jaccoud est professeur associé de sociologie du sport à l'Université de Neuchâtel et collaborateur scientifique au Centre international d'étude du sport (CIES) de cette même institution.

Notes

¹Un merci tout particulier, et l'expression de ma gratitude, à Elizabeth Abderhalden qui m'a fait accéder à l'ensemble des documents qui sont présentés ici.

²HELG Aline, « Les tribulations d'une mission militaire suisse en Colombie (1924-1929) », *Revue suisse d'histoire* 36, 1986, pp. 204-214.

³ARLETTAZ Gérald, *Émigration et colonisation suisses en Amérique 1815-1918*, Berne, Archives fédérales suisses, 1979, pp. 6 et 8.

⁴HELG Aline, « Les tribulations d'une mission militaire suisse... ».

⁵Et ceci en dépit des tentatives d'un consortium d'investisseurs espagnols dans les années 1980.

⁶VOIGHT Barry, « The 1985 Nevado del Ruiz Volcano catastrophe: anatomy and retrospection », *Journal of Volcanology and Geothermal Research* 44, 1990, pp. 249-386.

⁷LE CAM Morgane, « Chroniques d'une tragédie annoncée (Nevado del Ruiz, 1985) », *Géographie*, 2018.

⁸VOIGHT Barry, « The 1985 Nevado del Ruiz Volcano catastrophe... ».

LES JOUEUSES DE FOOTBALL S'ENGAGENT SUR LES TERRAINS ET DANS LA RECHERCHE

Une enquête menée au Cameroun

DOMINIQUE MALATESTA
BÉATRICE BERTHO
SARAH IMSAND

Introduction

Nous avons mené une recherche (2018-2023) qui s'intitulait « *Kick it Like a Girl! Young Women Push Themselves Through football in the African Public Space* », et qui était consacrée aux joueuses de football, au Cameroun tout particulièrement¹. Dès le départ, nous avons fait le choix de suivre une approche ethnographique et collaborative afin de comprendre au mieux le lien entre l'activité – jouer au football – et la capacité des filles à produire des jugements sur leur environnement social, culturel et affectif, et ainsi à participer à la définition de leur propre vie². Nous avons également d'emblée intégré à cette recherche, une visée de valorisation de l'engagement des joueuses en dehors des éditions scientifiques. C'est pourquoi ce texte comprend, en premier lieu, une présentation de la recherche, de ses enjeux épistémiques et méthodologiques, et à la suite trois espaces de visibilisation de la place que prennent les joueuses de football dans la société camerounaise.

Au fil de la recherche, nous avons pu rendre compte de la place et du rôle des joueuses dans

la *fabrique du football*, et plus encore, saisir, non seulement leurs capacités d'analyse de la situation dans laquelle leur passion s'inscrit, mais aussi leur pouvoir d'action sur un environnement peu favorable, pour le moins³. C'est pour répondre à la question de savoir comment le fait de jouer au football et de se présenter comme footballeuse constitue des formes de revendication sociale, de changement et de transformation de la société⁴, que nous avons choisi plusieurs supports d'enquête, à savoir des narrations digitales, des tables rondes publiques et un documentaire.

À Yaoundé, en travaillant avec plusieurs équipes et des joueuses de générations différentes, nous avons pu mettre en avant que le football féminin au Cameroun est d'abord et principalement le fait de l'engagement des joueuses elles-mêmes, qui tiennent bon face aux discriminations et autres comportements hostiles, faits de jugements sexistes et de harcèlements.

Ces engagements durent malgré tout, et méritent plus que jamais qu'on s'y intéresse.



Figure 1 Mbitounou, Kévine Ossol, Mewali et Viviane Elanga lors de la première rencontre *Digital Storytelling* (octobre 2021).

En effet, le football a cela de particulier que ses institutions principales, la FIFA, la CAF, l'UEFA⁵ sont des organisations très puissantes, à l'échelle régionale et mondiale, dont les discours très médiatisés sont parfaitement maîtrisés. Comme le football féminin est clairement inscrit à l'agenda de la FIFA et de la CAF, le risque est toujours présent de reproduire avec les mots de la sociologie le bien-fondé de ce développement, tant sur les plans culturel, économique que social, et de passer à côté de la valeur des engagements de base et des épreuves que vivent les joueuses.

En effet, les joueuses ne sont pas dupes vis-à-vis de ce qu'elles vivent et peuvent parfaitement analyser la situation dans laquelle elles se trouvent⁶.

Mais quoi dire et comment le dire lorsque l'on souhaite parler des joueuses et de ces luttes au quotidien ? Le recours à une épistémologie féministe, avec l'aide précieuse des travaux de Dorothy Smith⁷, et au plus près de la théorie du « stand point », nous a amenées à mettre en place trois séquences de participation active des joueuses à la recherche et à la production des résultats. Ces trois séquences sont composées de la production de digital stories (1), de l'or-

ganisation de tables rondes lors d'un colloque scientifique (2) et enfin de la réalisation d'un film documentaire (2024).

Les digital storytelling

Le *digital storytelling* est un média audiovisuel qui donne aux narratrices la possibilité de parler d'elles-mêmes, par le récit d'une histoire racontée à la première personne, associée à des images. Ce processus implique un engagement individuel et réflexif de la part des participantes, inhérent au fait de raconter leur histoire. Il constitue également une expérience collective grâce au « cercle d'histoires », dispositif par lequel les idées initiales, puis les ébauches sont discutées par le groupe, dans un cadre bienveillant et sécurisé.

Au cours du projet *Kick it Like a Girl!* ce processus de narration digitale a permis un travail collaboratif, la chercheuse venant en soutien à l'élaboration des points de vue originaux des footballeuses sur leurs vies et leurs itinéraires. La collaboration s'est ensuite prolongée jusqu'à la restitution, lors du colloque final : la présentation publique des histoires digitales à cette occasion s'est en effet faite en présence de la plupart des



Figure 2 Tatiana Fouda (doctorante) et Viviane Elanga (footballeuse) lors d'un cercle d'histoires (novembre 2021).

sept narratrices, qui ont pu dialoguer directement avec des représentant·e-s des sphères académiques et institutionnelles au sujet de leurs parcours (voir les codes QR à la fin de cet article).

Des tables rondes

La conceptualisation du colloque final du projet de recherche, qui s'est tenu à Yaoundé (UCAC, Université catholique d'Afrique centrale) en février 2023, avait pour principe de départ la présence active d'acteurs et actrices peu entendu·e-s habituellement, voire pas du tout, dans les cercles académiques et institutionnels. Quatre tables rondes ont ainsi été organisées, permettant un dialogue entre des footballeuses de plusieurs générations, leurs encadrant·e-s sur le terrain, des haut·e-s responsables des ministères ou des organisations faïtières du football, et le public présent dans l'amphithéâtre.

L'organisation de ces tables rondes a nécessité une préparation importante, sur les plans logistiques, mais aussi pour s'assurer que les

modérateurs et modératrices, issu·e-s du milieu académique, ne confortent pas involontairement les asymétries de pouvoir au cours des échanges, avec le risque de réduire au silence les participant·e-s les moins bien situé·e-s sur l'échelle hiérarchique. Ainsi, de jeunes femmes qui jouent actuellement au football, leurs aînées qui se sont reconverties à l'entraînement, des hommes coach ou présidents de petites académies et clubs ont pu partager leurs expériences concrètes dans le football féminin, apportant un contrepoint substantiel aux discours sans aspérités des acteurs politico-institutionnels.

Les thématiques discutées ont porté 1) sur l'accompagnement des carrières des joueuses, 2) sur la difficile mais nécessaire articulation entre la trajectoire sportive et la formation ou reconversion à un métier, 3) sur les aspects socioculturels, notamment les tensions entre l'engagement dans le football et les contraintes liées aux rôles sociaux des femmes, et 4) sur la précarité économique des joueuses et de leurs encadrant·e-s.



Figure 3 Table ronde sur l'accompagnement des carrières des joueuses. De gauche à droite : Kpoumie Mvu Oudou (entraîneur de football féminin), Jacqueline Josiane Nsim (footballeuse, capitaine de l'équipe Louves Minproff), Béatrice Bertho (chercheuse, HETSL), et Enow Ngachu (Directeur de l'Académie nationale de football ANAFOOT).



Figure 4 Table ronde sur la formation et la reconversion : Mélanie Zeutsop, footballeuse.



Figure 5 Table ronde sur la formation et la reconversion : Patricia Ngo Balloum, footballeuse.



Figure 6 Table ronde sur les aspects socioculturels de l'engagement des femmes dans le football : Jacqueline Nsi Mbarga, footballeuse.



Figure 7 Table ronde sur les aspects socioculturels, Viviane Elanga, footballeuse également autrice d'une histoire digitale et sa petite fille qui joue derrière elle.



Figure 8 Screenshot – Sylvain Froidevaux. L'équipe Éclair De Sa'a.

Un documentaire 60' Une co-production HETSL, Lausanne – HEAD, Genève

Les premiers contacts se font d'emblée à travers la caméra, les joueuses sur leur terrain ocre rouge, parsemé de trous, sur lequel elles s'entraînent tous les jours sous un soleil éblouissant. Leur quotidien, les entraînements matinaux dans le garage à côté de chez elles, les joueuses dans leur petit appartement où séchent les maillots suspendus au-dessus des casseroles dans lesquelles elles préparent leurs repas.

Le tournage commence par la présentation du projet aux protagonistes. Réaliser un film qui donne la place aux joueuses, pour qu'elles se racontent, et qu'elles puissent transmettre cette passion qu'elles partagent avec l'équipe de tournage qui aime aussi le football. Y compris la cinéaste.

Devant la caméra, chacune et chacun se met en scène. Les jeunes joueuses s'amuse à endosser ce rôle de sportive. En accompagnant l'équipe Éclair De Sa'a (1^{re} ligue) sur son terrain

de jeu, petit à petit, la réalisatrice et le cameraman ont vu les joueuses s'emparer du film et se raconter. Il s'agit alors, littéralement, de les suivre avec la caméra et le micro. En particulier deux joueuses, deux grandes amies, Kévine et Fortune que les sociologues de la recherche *Kick It Like a Girl!* connaissaient bien.

Quelque temps plus tard, la caméra filme l'entraînement, une discussion se fait entendre entre une joueuse plus âgée et le photographe de l'équipe. Plusieurs autres joueuses les entourent. La caméra se déplace. Il et elles vont débattre jusqu'au coucher du soleil sur la place des femmes dans le football, les salaires, le peu de ressources et de reconnaissance. La caméra suit la conversation qui guide ses mouvements.

Une autre scène similaire surgit quelques jours plus tard. Une jeune maman très déçue de ne pas avoir été choisie pour jouer le championnat dit sa colère en nettoyant sa peau recouverte de la poussière du terrain. Pour les filles, c'est soit l'école, soit le foot. Soit les enfants, soit le foot.

Pour arriver à saisir ces scènes, à faire vivre cette parole spontanée, il faut être là, à chaque



Figure 9 Screenshot – Sylvain Froidevaux.

entraînement, faire preuve de patience, observer et écouter, retrouver les joueuses, *faire équipe*. Plus la présence de la caméra devient familière, plus les joueuses s'en emparent et pensent à la réalisation du film, aux images, aux mots.

Mais lors du passage de l'espace public vers les territoires privés, l'action de la caméra est différente. La gêne peut s'installer, malgré ces relations familières avec l'équipe de tournage et avec le matériel. Les joueuses sont presque désespérées, ce sont alors les questions posées qui vont leur permettre de reprendre pied dans le tournage.

Devant un match à la télévision, Kévine et Fortune vont commencer à parler des clubs qu'elles veulent intégrer, Paris et Barça. La discussion entre elles est lancée, les yeux rivés sur les modèles masculins qu'elles admirent et qu'elles se disputent. Messi contre Mbappé. Jouer ailleurs, loin, être reconnue, admirée, comme eux.

Kévine part en sélection nationale, Fortune est seule. Elle sait que Kévine rêve de bonnes chaussures, elle aimerait lui en offrir. Les belles « godasses » sont aussi importantes que le bon jeu, peut-être qu'elles le rendent même plus fort. La caméra la suit au marché, chez le



Figure 10 Kévine et Fortune, tout près du terrain d'entraînement – Sarah Imsand.



Figure 11 Screenshot – Sylvain Froidevaux.

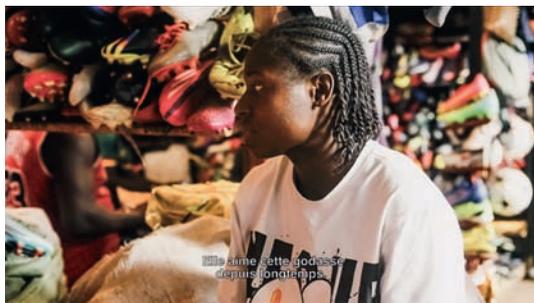


Figure 12 Screenshot – Sylvain Froidevaux.



Figure 13 Screenshot – Sylvain Froidevaux.

vendeur de godasses avec lequel il faut toujours négocier le prix pour pouvoir briller.

Au salon de coiffure, on tresse les cheveux courts pour être féminines. La coiffeuse répond aux questions de la cinéaste, elle parle davantage à la caméra qu'aux filles qui se font tresser. Ça ne marche pas. Il faut prendre le temps. À chaque nouveau lieu se rejoue la familiarisation avec la caméra. C'est alors que la plus jeune coiffeuse commence à poser des questions à la joueuse qu'elle tresse. « *Oui, il faut se battre, oui, je dois travailler à côté et arrêter l'école mais le foot c'est la passion, alors qu'est-ce que tu*

peux faire ? La passion c'est la passion, il faut aller jusqu'au bout. »

Pour conclure

Des témoignages en vidéos pensés et montés avec les joueuses, qui ont été projetés. Le plus souvent possible. La présence de joueuses dans un amphithéâtre. Enfin ce documentaire qui devrait être projeté dans les festivals est riche de données et d'analyses pour la recherche.

Les joueuses font bouger les lignes de la société camerounaise, ainsi que celles de la production académique.

Biographies: Dominique Malatesta, professeure ordinaire HETSL, HES SO, Dr EPFL, s'intéresse tout particulièrement aux sujets de la citoyenneté et de l'émancipation. Les pratiques sportives et les engagements bénévoles des femmes sont au cœur de ses derniers travaux.

Béatrice Bertho, professeure associée HETSL, HES SO, Dr IHEID, s'intéresse aux questions de genre et d'émancipation dans les contextes africains (Burkina Faso, Cameroun) aux enjeux du développement durable pour les publics minorisés.

Sarah Imsand, cinéaste, MSc UNIL, BA HEAD, s'intéresse aux questions de genre et d'identité, à travers une pratique entre documentaire et fiction.

Pour aller plus loin, scannez les codes QR suivants avec votre smartphone :



Une histoire de coaches et de confiance
<https://www.youtube.com/watch?v=6MIHqxjBjMjOY>



Dieu m'a pris une et m'a donné plusieurs
<https://www.youtube.com/watch?v=NHhZvGjbd6k>



Le talent que Dieu m'a donné
<https://www.youtube.com/watch?v=VjN2jXfsix0>



Une paire de gants
<https://www.youtube.com/watch?v=OVpsRlpt7Tc&t=9s>



Reconversion d'un rêve
<https://www.youtube.com/watch?v=Tko48V2rcqQ>



Rendre nos rêves réels
<https://www.youtube.com/watch?v=rsYNIvpsIfc>

Notes

¹Cette recherche a été financée par le programme R4D (<https://www.r4d.ch/en>) du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) associé, en l'occurrence, avec la Direction du développement et de la coopération suisse (DDC). Ce programme, s'il s'inscrit parfaitement dans le champ académique, en termes d'exigences scientifiques, théoriques et méthodologiques, comprend également le préalable de partenariats avec des universités du Sud, ainsi qu'une visée explicite de transformation sociale et culturelle en lien avec les ODD 2030.

²DEWEY John, *The Public and Its Problems*, Chicago, Swallow Press, 1954.

³BERTHO Béatrice, GRANGE-OMOKARO Françoise, MAHAMAT DOUNA Iyama, MALATESTA Dominique,

«Playing Football in Cameroon as a Girl: a Match for Equality», *Soccer & Society*, à paraître.

⁴ONG Aihwa, «Cultural Citizenship as Subject-Making. Immigrants Negotiate Racial and Cultural Boundaries in the United States», *Current Anthropology* 37, 1996, pp. 737-751.

⁵Fédération Internationale de Football Association (FIFA), Union des Associations Européennes de Football (UEFA), Confédération Africaine de Football (CAF).

⁶MALATESTA Dominique, JACCOUD Christophe, «Des enfants dans des activités de loisir organisé. Expérience politique et de citoyenneté», in : LABARRE Guy (éd.), *Citoyenneté et éducation par la société*, Besançon, PUFC, 2018, pp. 151-164.

⁷SMITH Dorothy E., «Sociology from Women's Experience: a Reaffirmation», *Sociological Theory* 10, 1992, pp. 88-98.

Faire vivre



JOHANNES NIGGELER

Un *Turnvater* pour la Suisse et un (premier) président permanent pour la Société fédérale de gymnastique

GIL MAYENCOURT
GRÉGORY QUIN

Dans le cadre de cette contribution¹, notre ambition est avant tout de donner à lire l'impressionnante notice nécrologique publiée par la *Schweizerische Turnzeitung* le 15 avril 1887², une semaine après le décès de Johannes Niggeler. Sur huit pages, la rédaction du journal revient sur les étapes de la carrière du gymnaste, souligne les acquis collectifs liés à ses engagements multiples et forge pour l'avenir la figure du « Père de la gymnastique », du « Turnvater », en tant que véritable chef du champ helvétique des pratiques d'exercice corporel. Une notice qui façonne alors l'histoire d'un demi-siècle de gymnastique en Suisse.

Plus qu'aucun autre, Johannes Niggeler incarne l'essor majeur que va connaître la gymnastique dans la seconde moitié du XIX^e siècle, essor fait notamment d'une spécialisation institutionnelle qu'il va lui-même contribuer à imposer aux organisations faïtières des pratiques d'exercice corporel, au-delà même de la seule gymnastique, mais aussi d'un travail inlassable de rapprochement avec les autorités politiques, notamment fédérales, pour l'obtention d'une reconnaissance symbolique, gage de soutien financier.

Entre 1833³ et 1869, la Société fédérale de gymnastique (SFG) est dirigée annuellement

par les membres du comité d'organisation de la Fête fédérale suivante. Ces comités ne sont alors pas uniquement composés d'experts de la chose « gymnique », mais aussi et surtout de politiciens locaux ou nationaux, enclins à assurer la réussite des fêtes, on parle alors de *Vorort* pour décrire cette modalité de gouvernance tournante. À partir de 1870, la SFG est dirigée par un comité central, lequel, élu par l'Assemblée de l'organisation sur la base de mandats renouvelables, est indépendant de l'organisation des fêtes fédérales.

Avec l'avènement de cette gouvernance stable au sein de la Société fédérale de gymnastique, les maîtres de gymnastique s'imposent au sommet de la SFG, conséquence d'un engagement déjà entamé depuis les années 1850. En effet, une partie des spécialistes suisses de la pratique gymnique est régulièrement mobilisée, avant cette date, dans des commissions de travail réunies autour des grands chantiers de la SFG (gymnastique militaire, codification de la pratique, etc.). Dans une circulaire de 1864, les membres du *Vorort* de Saint-Gall concèdent d'ailleurs leur manque de connaissances en matière gymnique, tout en soulignant qu'ils peuvent s'appuyer sur le conseil d'une communauté d'experts : « *Même si nous*

n'avons pas les connaissances factuelles spécifiques, [...] nous pouvons toujours compter sur l'appui des hommes qui sont plus compétents dans ce domaine, et nous ne manquerons pas de la vive sympathie pour mettre leurs conseils en pratique. »⁴

Niggeler fait partie des deux commissions montées à propos de la gymnastique militaire (1857 : réunie par la SFG ; 1861 : réunie par le Département militaire fédéral [DMF]). Aux côtés de Jean-Louis Lochmann, de Karl August Rudolf et de Fritz Dufresne, il intègre également la commission constituée en 1866 pour établir un premier manuel national de gymnastique – celui-ci existera véritablement en 1876⁵. Avec l'introduction d'une gouvernance plus stable, ces individus sont ensuite élus de manière durable à la tête de la Société fédérale. L'ensemble des membres de la commission du manuel passe ainsi par le comité central permanent entre 1870 et 1880⁶ et Niggeler est élu premier président permanent de la SFG (1870-1875), une fonction qui va consacrer une carrière dédiée à la gymnastique et assurer une aura institutionnelle durable.

En effet, à cette époque, la Société fédérale construit également ses mythes spécifiques, et notamment via le recours aux grands noms et l'édification de ses propres « lieux de mémoire »⁷. Ainsi, autour de l'enterrement de Niggeler, une

levée de fonds est lancée parmi les sections de la SFG pour l'érection d'un monument en son honneur à Berne, elle rencontre immédiatement un franc succès⁸. Le buste est remis aux autorités en 1891. Publiée dans le rapport d'activités de la SFG pour les années 1889-1891, le compte rendu de l'événement est emblématique de la mise en récit du personnage de Niggeler, de son couronnement symbolique en tant que *Turnvater* helvétique et de son importance dans le sentiment d'appartenance des gymnastes suisses à l'idée d'une gymnastique nationale :

« Le monument – son buste en bronze – [...], n'est pas seulement un témoignage d'honneur et de reconnaissance envers celui qui n'est plus, mais c'est un symbole ; il marque un enracinement solide de notre gymnastique nationale dans notre Suisse. [...] Environ 60 drapeaux d'associations cantonales et de sections isolées de toutes les régions de notre pays s'étaient groupés autour de l'ancienne et de la nouvelle bannière fédérale. [...] Place est prise devant le monument entouré de tous les drapeaux ; l'hymne national est chanté. M. Henri Wäffler d'Aarau, au nom des gymnastes suisses, remet le monument aux autorités. [...] Dès que les voiles du monument sont enlevés – ce qui laisse voir les traits caractéristiques du jubilaire et cela dans toute leur originalité – le monument est couvert de couronnes par les gymnastes. »⁹



Figure 1 Buste de Johannes Niggeler dans le parc de la Kleine Schanze à Berne.
© Photographie personnelle

Johannes Niggeler (1816-1887) est une figure majeure du mouvement gymnique suisse et de la Société fédérale de gymnastique en particulier, formé à l'École normale de Münchenbuchsee (1834-1836), il y devient enseignant en 1844, pour reprendre notamment le cours de gymnastique donné par Adolf Spiess, dont il est d'ailleurs l'élève. Renvoyé de ce poste en 1852, au moment du basculement conservateur de Berne, il devient rapidement maître de gymnastique à La Chaux-de-Fonds, à l'École cantonale de Zurich puis à l'École normale de Küssnacht dès la fin des années 1850. Revenu en grâce, il fait son retour à Berne au début des années 1860, pour assumer une fonction d'inspection de la gymnastique scolaire (pour les écoles secondaires d'abord puis pour les écoles primaires, gymnases et écoles normales). Il s'implique aussi dans la gymnastique cantonale, en participant à la fondation des sociétés cantonales de gymnastique de Berne (en 1848) et de Zurich (premier président, 1860-1862). Sur le plan fédéral, il est vice-président de la SFG (en 1859 lorsque la Fête fédérale a lieu à Zurich), puis devient le premier président permanent de l'institution dès 1870. Il est par ailleurs membre de la Commission fédérale de gymnastique dès sa fondation en 1874, assumant même la première présidence d'une institution qu'il a longtemps appelé de ses vœux. Fondateur de la *Schweizerische Turnzeitung*, Niggeler est aussi un auteur très prolifique avec plusieurs ouvrages, traductions et manuels publiés entre les années 1850 et son décès dans les années 1880.



Zürich

den 15. April

1887.

Erscheint wöchentlich, mind. 6 S. stark. Einzelabonnement jährl. Fr. 5, halbjährl. Fr. 2.60. Vereinsabonnements: 5 u. mehr Ex. jährl. Fr. 4. —; 10 u. mehr Ex. Fr. 3 (Privatadresse 30 Cts. Portozuschlag). Ausland jährl. Fr. 7.50 (Mk. 6). Inserate per gespaltene Petitzeile 20, per ganze Petitzeile 30 Rp. Bei Wiederholungen Rabatt. — Einsendungen sind an die „Redaktion der schweiz. Turnzeitung“, Inserate an die „Expedition, Zürcher & Furrer, Zürich“, zu adressiren. Abonnements bei der Expedition und allen Postämtern; in Deutschland beim Verleger, Rud. Lion in Hof (Bayern).

INHALT: † Turnvater Niggeler. — Vereinsnachrichten.

† Turnvater Niggeler

geb. 5. Februar 1816, gest. d. 8. April 1887.

Aus allen Gauen unseres Vaterlandes eilten am 11. April die Freunde und Schüler des Turnvaters Niggeler nach Bern, um der sterblichen Hülle des verehrten Mannes die letzte Ehre zu erweisen. Das Zentralkomitee brachte, von Abgeordneten des Bürgerturnvereins Basel begleitet, die umflorte eidgenössische Fahne und die lorbeerumkränzte Widmungstafel: Seinem Altpäsidenten und Ehrenmitgliede in dankbarer Anerkennung der eidgen. Turnverein. Auch der Bürgerturnverein Basel hatte seinem Ehrenmitgliede eine mit reichem Kranz geschmückte Ehrentafel mitgebracht. Von Zürich erschien die umflorte Kantonalflagge, begleitet von Abgeordneten des Vorstandes und mehrerer Vereine, um den Mitbegründer und das Ehrenmitglied des Kantonalturnvereins auf seinem letzten Gange zu begleiten. Um die bernerische Kantonalflagge scharte sich eine grosse Zahl von Sektionsfahnen und die Turnvereine der Stadt Bern waren vollzählig eingerückt — hat ja doch Niggeler seine Hauptthätigkeit dem Kanton Bern gewidmet. Zahllose Kränze und Blumensträuße von Vereinen und Freunden zierten den Sarg und wie so sinnig: Knaben gingen hinter demselben und trugen die verwelkten Lorbeerkränze, die Niggeler in den Jahren seiner Vollkraft und bei Anlass des 50jährigen Jubiläums auf's Haupt gedrückt worden waren.

Nachdem, wie das in Bern üblich ist, der Stadtgeistliche, Herr Pfarrer Schaffroth, in der Wohnung des Verstorbenen die kirchliche Ab dankung gehalten, folgte in der nahen französischen Kirche die öffentliche Leichenfeier. Da rehten sich die bunten Fahnen um den düstern Sarg und feierlich erklangen die Akkorde des schönen Liedes: „Es ist bestimmt in Gottes Rath“, vorgetragen von der Liedertafel Bern, durch die Ränne. Dann hielt Herr Sekundarlehrer Scheuner von Thun folgende Leichenrede *):

Hochverehrte Trauerversammlung!

„Am 2. Oktober des letzten Jahres war es der noch lebende Papa Niggeler, um den sich seine Freunde und Verehrer von Nah und Ferne schauarten, und heute schon nach kaum 6 Monaten sammeln wir uns um die Leiche unseres Freundes. Damals galt es in festlicher, gehobener Stimmung dem Vorkämpfer für lebliche Entwicklung und körperliche Durchbildung der heranwachsenden Jugend die laute und unverhaltene Anerkennung zu zollen für seine Bestrebungen und sein schönes Werk; und heute stehen wir ernst und wehmuthsvoll am Sarge des damals Gefeyerten. Die Hoffnung, die wir Alle damals hegten und nährten, es möchte dem 70jährigen Manne nach einer angestrengten und redlichen Arbeit während eines vollen halben Jahrhunderts im Dienste der Jugend- und Volkserziehung noch ein freundlicher Lebensabend auf viele Jahre hinaus beschieden sein, diese Hoffnung sollte leider nicht in Erfüllung gehen: Niggeler wurde leidend und die Krankheit, die ihn bald aus Bet fesselte, sollte seine Auflösung herbeiführen, die letzten Freitag Morgen erfolgte. So hat nun ein frisches, freies, frohes und frommes Herz aus- geschlagen, ein ächtes Turnerherz, wie es nur wenige gibt. Ein reiches, von hohen Idealen getragenes, arbeit- und kampffähiges, mit reichem Segen und hoher An- erkennung belohntes Leben hat seinen Abschluss gefunden.“

Auf Papa Niggelers Grab passt heute das Wort des Dichters:

Der hat den edlen Ruhm erworben,
Dass er dem Guten nachgestrebt hat,
Bei dem zum Schmerz, dass er gestorben,
Sich Freude mischt, dass er gelebt hat.

Lassen wir in dieser feierlich-ersten Stunde, in der wir dem theuren und verehrten Todten unsern letzten Tribut zollen, dieses Leben unseres Freundes noch einmal an unserm geistigen Blicke vorüber ziehen, uns Allen zum Sporn, ihm nachzufolgen, zu wirken so lange es Tag ist und getreu zu sein bis in den Tod!

Niggeler ist ein ächter Sohn des Berner Volkes. Seine Wiege stand in einem schlichten Bauernhause des seeländischen Dorfes Worben, wo er am 5. Febr. 1816 das Licht der Welt erblickte. Hier erhielt er auch seine erste Bildung in der Primarschule, deren Hauptlehrmittel damals noch waren das Narnenbüchlein, der Heibelberger und die Kinderbibel, und deren Hauptaufgabe darin bestand, die Kennt- nisse des Lesens und Schreibens, der 4 Spezies, der biblischen Geschichten und der sog. Fragen zu vermitteln. Als dann Anfangs der 30 ger Jahre eine neue politi- sche Aera angebrochen war und der neue Volksstaat sich auch der allgemeinen Volksbildung anzunehmen begann und zu Münchenbuchsee, wo einst Pestalozzi ge- wirkt, ein Lehrerseminar gegründet hatte, da trat Niggeler 1834 als 18 jähriger Jüngling ins Seminar ein, um sich zum Volksschullehrer auszubilden.

Wohl stand das Seminar von damals in seinen Zielen sowohl wie in den Mitteln *) Wir verdanken die Fremdlichkeit, mit welcher Herr Scheuner das Manuscript seiner Rede uns überliess, an dieser Stelle, wohl im Namen der gesammten Turnerschaft, noch ganz besonders, hat doch die Schweiz. Turnzeitung bei Anlass des Niggeler-Jubiläums keine bio- graphischen Mittheilungen gebracht.

himmelweit hinter dem jetzigen zurück; aber einen grossen Vorzug hatte es vor ähn- lichen Anstalten jener Zeit: die jungen Leute wurden auch zu praktischen Turnlehrern herangebildet und zwar von dem Schöpfer des heutigen Schulturnens, von Adolf Spiess, der von Burgdorf aus bis 1843 den Unterricht ertheilte. Die mächtige Anregung, die von Spiess auf die Zöglinge ausging, wurde für Niggelers Leben bestimmend. Schon auf seinen ersten Schulstellen Schwabern und Gross-Affoltern war er kein gewöhnlicher „Schulmeister“. Neben der treuen Sorge für seine Familie, die er sich 1838 gegründet, und seiner Thätigkeit in der Schulstube liess es sich der junge Mann nicht nehmen, an den politischen Zeitfragen: der Klosteraufhebung im Aargau, der Entstehung des Sonderbundes und der Freischaarenzüge lebhaften Antheil zu nehmen; er versammelte die erwachsene Jugend zu Gesang- und Lesevereinen und leitete die öffentliche Anführung der Schlacht am Morgarten, er betrieb mit der Schulpfand namentlich auch mannigfache Turnspiele und brachte 1843 auf der Aarberger Alm ein grosses Jugendfest zu Stande, an dem zahlreiche Väter und Mütter für die körperlichen Übungen gewonnen wurden. In kurzer Zeit hatte sich Niggeler durch seine begeisterte Thätigkeit in und ausser der Schule in weiten Kreise bekannt gemacht und es ist begreiflich, dass er 1844 als Nachfolger von Spiess an das Seminar nach Münchenbuchsee berufen wurde.

Hier war er in einer doppelten Stellung: er führte als sog. Musterlehrer die Mittelklasse der Dorfschule und war daneben Turnlehrer am Seminar. Da war er wie in seinem Elemente. Neben seiner Schulthätigkeit war nun das Turnwesen seine Sorge. Gewiss hat die Doppelstellung als Volksschullehrer und als Turnlehrer Niggeler in seinem turnerischen Eifer vor Einseitigkeiten bewahrt, wie sie bei aus- schliesslichen Fachlehrern etwa vorkommen und ihn die ächt praktischen Wege um so leichter finden lassen. Niggeler bildete die Seminaristen nicht nur theoretisch, sondern auch praktisch in einer Weise für das Schulturnen heran, dass dieselben dafür begeistert wurden und wenn die Früchte sich unmittelbar nicht grösser zeigten, so lag das in andern Verhältnissen begründet.

Niggeler wollte das Turnen aber nicht nur für die Schulpfand fruchtbar machen, sondern auch für den erwachsenen Jüngling als ein Mittel verwenden zur Förderung einer gelenken Kraft, zur Weckung männlichen Selbstvertrauens und zur Entfaltung des patriotischen Sinnes. Darum wandte er seine Sorge auch dem Vereinsturnen zu und gründete 1847 den kantonalen Turner-Verband, dessen Panier wir hier an seinem Sarge mit aufgepflanzt haben. Das erste kantonale Turnfest fand unter Niggelers Leitung 1848 in Münchenbuchsee statt und dasselbe wirkte mächtig für die Förderung der edlen Turnerei und für Bildung neuer Vereine. Fröhlich schon erkannte und betonte Niggeler den innigen Zusammenhang des Turnens mit der Wehrbildung. Deshalb machte er selbst einen militärischen Kurs durch und bildete aus den Seminaristen ein Kadettenkorps. Nicht weniger war Niggeler schriftstellerisch thätig: er verfasste 1850 eine „Anleitung zum Turnunterricht“ und 1851 die gekrönte Preisschrift: „Das Turnen, sein Einfluss und seine Verbreitung“.

Vergessen sei nicht, dass Niggeler bei all' seiner Thätigkeit von der damaligen Strömung der Zeit und von treuen Freunden mächtig gefördert und getragen wurde. Es war der Geist der jungen Demokratie von 1846, es war die Zeit des feurigen, hochidealten, hochstrebenden Seminarrektors Grunholzer und des für den veredel- ten Volksgesang begeisterten und unermüdetlichen J. R. Weber, in deren Bunde Niggeler der würdige Dritte war. Es war die begeisterte und begeisterte Zeit der Auflösung des ultramontanen Sonderbundes, der Schöpfung eines schweizerischen Bundesstaates, eines mächtig empor wachsenden Nationalgefühls! Jene Zeit gleich der ersten Liebe, von der der Dichter singt: „O dass sie ewig grünlich bliebe, die schöne

Zeit der jungen Liebe.¹⁴ Aber der gleiche Dichter warnt auch: „Doch mit des Geschickes Mächten ist kein ewiger Bind zu flechten, denn das Unglück schreiet schnell.“ Wie ein Reif in der Frühlingsnacht fiel das 1850'ger Regiment auf den Kanton Bern und unter seiner kalten und brutalen Hand zerbrach auch das hoffnungsvolle Seminar Grimbolzer. Am 24. Mai 1852 hob der Grosse Rath das Seminar auf und der damalige Erziehungsdirektor Moschard unruhlichen Angedenkens führte den Beschluss mit einer Brutalität aus, die mit der fanatischen Rücksichtslosigkeit einer Freiurgerregierung gegenüber dem edlen Pater Girard weiterte. Der aus dem Seminar vertriebene Niggeler fand aber bald einen neuen Wirkungskreis hoch oben in den Jurabergen Neuenburgs, in La Chaux-de-fonds, wohin er im Dezember 1852 übersiedelte. Rasch hat er sich durch seine Thätigkeit an zahlreichen Knaben- und Mädchenklassen von La Chaux-de-fonds und Locle, namentlich mit seinen Ordnungs- und Freitübungen, die Herzen gewonnen und namentlich auch das grosse Kinderfest, das er in La Chaux-de-fonds mit 1200 Kindern veranstaltete, lohnte ihm mit allgemeiner Sympathie der gesammten Bevölkerung.

Von Neuenburg aus trat Niggeler auch auf die eidgenössische Arena. 1854 wirkte er zum ersten Mal als eidgenössischer Kampfrichter am eidgenössischen Feste in Freiburg. Von da an war Niggeler eine Hauptstütze des eidgenössischen Turnvereins. Von ihm giengen die Anregungen aus zur Abhaltung von Vorturnerkursen und die Erweiterung des bisherigen Festprogrammes in der Weise, dass dem Einzelkampf auch das Sektionsturnen beigefügt werde. Sein Aufenthalt in Neuenburg Bergen fällt in die Zeit des sog. Royalisten-Putsches und in dessen Folge Preussens Kriegsdrohung und die mannhafte Haltung der Schweiz unter Jakob Stämpfli's patriotischer Führung. Auch Niggeler nahm an der allgemeinen patriotischen Erhebung des Schweizervolkes den lebhaftesten und thätigsten Antheil: er rief die Turner zur Bildung von Freikorps auf und der Ruf fand ein lautes Echo in den jugendlichen Herzen der Turner. Glücklicherweise wurde der Streit geschlichtet und unser Land von den Greueln des Krieges verschont.

Nach 5jährigen Aufenthalt auf den Jurahöhen folgte Niggeler am 1. Nov. 1857 einem ehrenvollen Rufe nach Zürich, wo er das Turnen an der Kantonschule und am Lehrerseminar in Küsnacht und daneben eine Privatturnanstalt für Knaben und Mädchen leitete. Auch da hatte er sich rasch eingelebt und die vollste Anerkennung der Behörden erworben. So erklärte Seminaradministrator Fries: „Ich preise die Kantonschule glücklich, dass sie einen solchen Lehrer erworben hat.“ Während der 5 Jahre seines Aufenthaltes in Zürich entfaltete Niggeler eine ganz erstaunliche Thätigkeit nach allen Richtungen. Mit Neujahr 58 gründete er die Schweiz. Turnzeitung, die er 28 Jahre lang redigirte. Im gleichen Jahr stiftete er den Männerturnverein Zürich und am eod. Turnfest in Bern den schweizerischen Turnlehrerverein. Von 1860 an leitete Niggeler zahlreiche Turnkurse für Volksschullehrer, um diese zur Ertheilung des Turnunterrichtes zu befähigen, den das neue Unterrichts-gesetz im Kanton Zürich obligatorisch erklärt hatte. Der glänzende Erfolg dieser Kurse veranlasste andere Kantone zur Nachahmung: so hielt Niggeler ähnliche Kurse ab in Müncchenbühlsee und in Chur. Auf Anregung von Seite der Regierung von Bern wurden von 1861 an auch Militärturnkurse mit den Infanteriestrukturen veranstaltet und die Leitung dieser Kurse wurde Niggeler übertragen. Diese Thätigkeit führte ihn zur Lösung der Preisfrage: „Ueber die Vereinigung der militärischen Instruktionen mit der Volksziehung“ (1862). So grossartig und umfassend auch die praktische Thätigkeit Niggelers war auf dem Felde der Schule, der Vereine, der Wehrbildung und der Schriftstellerei, so fand seine nie erlahmende Arbeitskraft doch noch Raum, in dieser Zeit das Hauptwerk seines Lebens zu erstellen, nämlich seine „Turnschule

für Knaben und Mädchen“¹⁵. In den zwei Theilen dieser Schrift, die 1860 und 1861 erschienen, hat Niggeler die reife Frucht seiner langjährigen Erfahrungen in schlichten und einfachen Zügen niedergelegt. Das Buch fand nicht bloss eine überaus günstige Beurtheilung von Seite der Fachmänner, sondern auch die wohlverdiente Verbreitung weit über die Grenze unseres Landes hinaus und wurde in mehrere fremde Sprachen übersezt. So war Niggeler durch unablässige Thätigkeit auf die Höhe nicht nur eines schweizerischen, sondern eines internationalen Führers auf dem Felde der edlen Gymnastik emporgestiegen und der Stein, den die Bauleute des 1850'ger Regiments verworfen, war zum Eckstein geworden.

Aber in Bern waren auch andere Zeiten angebrochen und Herr Moschard hatte den karulischen Stuhl einem einsichtigen Erziehungsdirektor abtreten müssen. Diesen und der damaligen Regierung ist es denn auch zu verdanken, dass Niggeler nach einer 11-jährigen Abwesenheit 1863 seinem Heimatkanton wieder gewonnen wurde. Niggeler wurde berufen zur Leitung des Turnunterrichtes an der Kantonschule und Hochschule und als Turninspektor der bernerschen Mittelschulen. Bern bildet nun den Mittelpunkt seiner Thätigkeit. Diese war nicht weniger fruchtbar, als die in früheren Jahren. Der Turnunterricht an der Kantonschule wurde unter ihm zu einem den andern Disziplinen ebenbürtigen, gleichwerthigen Schulfache erhoben mit klassenweisen, streng methodischem Betrieb, für den 1872 eine eigene Turnhalle beim Aarbergthor bezogen werden konnte. Viele Wintersemester hindurch hielt Niggeler für die Studierenden des Lehramts an der Universität Vorlesungen über Systematik, Methodik und Geschichte des Turnens und bei den Sekundarlehrerprüfungen wirkte er bis zu seinem Ende als Examinator im Turnfache regelmässig mit. Daneben führte er regelmässige Turninspektionen aus an den zahlreichen Mittelschulen des ganzen Kantons, die sich seit 78 auch auf die Lehrerseminaren und Primarschulen erstreckten, soweit letzteres möglich war. Ferner leitete er weitere Militärturnkurse, eigentliche Vorturnerkurse und Privatturnkurse für Primarlehrer der Stadt Bern. Er gründete den bernerschen Stadtturnverein und leitete ihn lange Zeit mit jugendlichem Eifer. Ebenso war er Gründer des bernerschen kantonalen Turnlehrervereins und ununterbrochen sein thätiger Förderer und Mitarbeiter. Diesen Verein entsprangen zahlreiche Jugendturnfeste, unter denen der kantonale Zusammenschluss, welche die Obligatorischerklärung des Turnens an den Primarschulen durch das Schulgesetz von 1870 von ihm forderte; namentlich die Leitung der Lehrturnkurse nahm seine Kräfte Jahre lang in Anspruch. Ebenso brachte ihm die Durchführung des militärischen Vorturnunterrichtes für die Jugend von 10. bis 20. Altersjahr, wie er von der Militärorganisation von 1874 vorgeschrieben wurde, sehr viele Arbeiten.

Neben dem Allen hatte er immer noch Zeit, die Turnzeitung zu redigiren, in der Presse und Turnschriften anregend thätig zu sein und an kantonalen und eidgenössischen Turntagen lebhaften Antheil zu nehmen. Hier fand er im Umgang und Ideenaustausch mit andern Fachmännern auch stets neue Begeisterung für seine Lebensaufgabe und erhielt sich dadurch auch stets auf der Höhe seiner Aufgabe. Um sich noch weiter zu orientiren, sich keine Fortschritte auf dem Gebiete des Schul- und Vereinsturnens entgehen und für unsere Verhältnisse nicht unbenutzt zu lassen, besuchte er so oft als möglich die grossen turnerischen Vereinigungen Deutschlands und Frankreichs. Was er an Anregungen von solchen Ausflügen für die er keine Opfer scheute, mit in die Heimat zurückbrachte, das kam auch dieser wieder zu gut. Dem Vaterland und seiner Jugend galt ja all seine Thätigkeit.

„Wer seinem Werke mit solcher Hingebung und Begeisterung gelebt, der musste auch Aussergewöhnliches leisten. Gross und reich ist denn auch die Saat,

die Niggeler angestrent; gross und allgemein ist aber auch die Anerkennung, die er geerntet*, sprach Herr Professor Rüegg in seiner Festrede am Jubiläum. Ja gross und allgemein ist die dankbare Anerkennung, die Verehrung und Liebe, die Papa Niggeler für sein reiches Wirken geerntet. Das hat ihm am 2. Oktober seine 50-jährige Jubiläumfeier auf erhebende Weise gezeigt. Herr Regierungsrath von Steiger als Vertreter der Erziehungsdirektion feierte die Verdienste Niggelers um das hermsische Schulwesen; Oberst Graudjean die Verdienste um Neuenburg; Herr Sekundarlehrer Egg von Thalweil die Verdienste um den Kanton Zürich; Herr Müller aus Zürich seine Verdienste um den schweizerischen Turnlehrerverein; der Sprecher seine Verdienste um den bernischen Turnlehrerverein. Herr Hügin von Basel brachte den Glückwunsch und die Ehrenmitgliedschaft des Bürgerturnvereins von Basel; Herr Schulinspektor Egger bot die Glückswünsche der alten Kollegen und Mitschulinspektoren; Oberst Desgouttes von Bern feierte die Verdienste seines Fremdes um das Militärwesen und die Hebung unserer Wehrkraft; Herr Regierungsrath Eggl toastirte auf die ewige Jugendfrische und heisse Vaterlandsliebe Niggelers; Herr Sekundarlehrer Wittwer prius Niggelers und Grunholzers Beharrlichkeit und Ausdauer; Dr. Rosenberger von Zürich lobte die standhafte Arbeit, das konsequente Streben und Schaffen und die Zufriedenheit des Jubilars; Herr Ständerath Göttshaim von Basel feierte in Niggeler den Patrioten und Fortschrittsmann, den konsequenten, unerschütterlichen, strengen, und einfachen Republikaner. Und noch manches andere ernste Wort wurde gesprochen und zahlreiche Telegramme und Glückwunschschriften ans allen Theilen der Schweiz und aus dem Ausland leisteten den Beweis, dass die Herzen von Tausenden mitfeierten, die nicht anwesend sein konnten!

Und hehre? Sollte die Sonne der Liebe und Dankbarkeit, die am Jubiläum mit goldenem Strahl über dem alternden Haupte des Jubilars erglänzte, nicht mehr leuchten? Ihre zahlreiche Anwesenheit und das feuchte Auge bewiesen, dass die liebevolle Verehrung und die dankbare Anerkennung dem geschiedenen Freunde über das Grab hinaus erhalten sind und nimmer verschwinden werden. Wenn sein Leih längst in Staub zerfallen, so wird das Bild des Geschiedenen in uns Allen und in den kommenden Geschlechtern fortleben und zu begeisterter Nachfolge aneifern: Das Bild des treuen und sorglichen Familienvaters, um den vier Töchter und ihre Familien weinen, und dem seine Gattin und drei hoffnungsvolle Söhne längst im Tode vorangegangen sind; das Bild des patriotischen Bürgers, des schlichten Republikaners, der sein Vaterland liebt mit der ganzen Kraft seiner Seele und seine Bürgerpflichten erfüllte mit strengster Gewissenhaftigkeit; das Bild des trefflichen und begeisterten Schulmannes, des begeisterten Jüngers Pestalozzi's, des unermüdllichen Vorkämpfers für eine harmonische Ausbildung unserer Jugend; das Bild des unermüdllichen Förderers der edlen Turnerei in Schule und Verein, in Kanton und Eidgenossenschaft, auf dem Turnplatz und auf dem Exerzirplatz; das Bild eines ganzen Mannes, voll hoher Ideale, schwunghafter Energie und unerschütterlicher Ausdauer, der sein ganzes reiches Leben und Wirken aufwendete zur Ehre und zum Heile unseres lieben theuren Vaterlandes!

Liebe Turner! Turnvater Niggeler ist nicht mehr, aber sein Werk soll fortleben, wachsen, blühen und gedeihen. Ihr seid die Erben seines schönen Werkes. Ihr werdet es fortführen in seinem Sinne und Geist, mit demselben Pflichterifer und derselben Vaterlandsliebe.

Dann bleibt sein Andenken ein Segen!¹⁴

Das patriotisch fromme Lied: „Es lebt in jeder Schweizerbrust“ schloss die Feier in der Kirche, und man ordnete sich zum Zuge nach dem eine halbe Stunde entfernten Friedhofe. Eine stattliche Musik eröffnete den langen Zug der Trauernden und ihre düstern Weisen erfüllten die Gassen mit unzähligen Volke, das den Zug bis auf den Friedhof begleitete. Hier ergriff Zentralpräsident Bienz das Wort, um in wenigen schlichten, warm empfundenen Worten dankend dessen zu gedenken, was Niggeler speziell dem eidgen. Turnverein gewesen sei.

Nachdem der Sarg in die dunkle Gruft versenkt war, gab Herr Aegler^{*)}, Lehrer in Schöpfen, ein ehemaliger Schüler Niggelers in folgenden poetischen Worten der Stimmung aller Umstehenden tiefgefühlten Ausdruck:

„Durch alle Lande dringt die Trauerkunde
Von deinem Scheiden, deinem letzten Gang.
Ein klagend Flüstern geht von Mund zu Munde:
Er ist nicht mehr, der sonst den Turnstab schwang!
Er ist nicht mehr — in unserm Turnerbunde
Vermissen wir den lieb gewordenen Klang.
Verwaist umstehen wir in langen Reihen
Den dunkeln Sarg, der Erde ihn zu weihen.

Doch ist's nicht dich, den wir zur Gruft nun senken.
Du bist unsterblich, bist den Göttern gleich!
Auch in der Zukunft wird dein Geist uns lenken,
Dein froher Geist, an Muth und Kraft so reich,
Dein starker Geist, dess' Wille gleich dem Denken,
Wird weiter herrschen in dem Turnereich,
Dass Soel' und Leib stets edler sich gestalte,
Und nie in uns des Schaffens Drang erkalte.

Was dir als Ziel gedient in jungen Jahren,
Du hast's als Greis nun voll und ganz erreicht.
Doch musstest du manch' Bitterkeit erfahren,
Und das Erlangen ward dir gar nicht leicht.
Und wollten oft auch wanken deine Schaaren,
Du warst es stets, der weder wankt noch weicht,
Bis über dir der Tod sein Schwert geschwungen
Und siegend du ins Friedenreich gedungen.

So schlaf' denn sanft! Schlaf' wohl in Heldenreihen.
Nach hartem Kampf ward Ruhe dir gegönnt.
Dein Wirken, Fremd, es soll uns heute lehren,
Dass treuer Fleiss und Arbeit wird gekrönt.
Der ausgestreute Same wird sich mehren,
Verschwunden sind, die einst dein Ziel verhöhnt,
Und jubelnd bricht nach des Charfreitags Sorgen
Herau im Sonnenglanz der Ostermorgen!¹⁴

*) Auch Herr Aegler war so freundlich, uns das Manuskript seines Gedichtes zu überlassen.

Biographies: Gil Mayencourt est assistant-diplômé à l'Université de Lausanne où il mène une thèse sur l'histoire de la gymnastique helvétique (XIX^e et début du XX^e siècle). Ses axes de recherche vont de la construction nationale à des perspectives plus trans/internationales, en passant par l'étude de la relation entre l'associationnisme civil et l'État et celle du rôle des engagements sportifs dans les carrières politiques. Il s'intéresse aussi régulièrement aux premiers pas du cyclisme helvétique. Grégory Quin, historien, est maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne. Directeur de la collection « Sport et sciences sociales » chez Alphil, il s'attelle en particulier à l'écriture de l'histoire des sports modernes en Suisse (et depuis la Suisse), en multipliant les perspectives (économiques, politiques, sociales, etc.) et en cherchant avec conviction à placer l'histoire dans le débat public.

Notes

¹ Cette contribution s'appuie sur les travaux menés par Gil Mayencourt dans le cadre de son travail de doctorat: MAYENCOURT Gil, *Faire nation en faisant de la gymnastique? La Société Fédérale de Gymnastique: laboratoire pour la nationalisation du «sport» dans la Suisse moderne (1853-1914)*, thèse de doctorat en sciences du mouvement et du sport, Université de Lausanne, soutenance à l'hiver 2023-2024.

² La collection complète de la *Schweizerische Turnzeitung* est actuellement conservée par l'Association pour la valorisation des archives et de l'Histoire des sports (AvaHs), avec l'ensemble de la bibliothèque de Johannes Niggeler.

³ Bien que l'historiographie officielle et institutionnelle retienne 1832 comme date de fondation de la Société fédérale de gymnastique – comme en attestent les jubiés de l'institution (1882, 1932, 1982) –, la SFG ne voit le jour formellement qu'en 1833 avec la validation des premiers statuts lors de la Fête fédérale qui se déroule à Zurich.

⁴ Archives cantonales d'Argovie (ci-après «ACA»), documents de la SFG, procès-verbaux du comité central (1862-1870), procès-verbal du comité central, séance du 12 janvier 1864, p. 105, circulaire n° 1 du *Vorort* aux sections membres, 19 janvier 1864.

⁵ BUSSARD Jean-Claude, *L'éducation physique suisse en quête d'identité*, Paris, L'Harmattan, 2007.

⁶ Certains d'entre eux passent également par le *Vorort* avant 1870: Niggeler est vice-président de la SFG en 1859, Rudolf est président en 1857.

⁷ NORA Pierre, «Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux», in: NORA Pierre (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. I: *La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 16-42.

⁸ ACA, documents de la SFG, procès-verbaux du comité central (1878-1896), procès-verbal du comité central, séance du 5 novembre 1887, p. 332.

⁹ ACA, documents de la SFG, rapports d'activité, rapport d'activités pour les années 1887-1891, pp. 21-22.

L'OMBRE ET LA TRACE

CHRISTOPHE JACCOUD
GRÉGORY QUIN

Avec cette nouvelle rubrique, nous souhaitons faire (re)vivre des portraits, dans un style très personnel, entre la notice de dictionnaire, la fiche Wikipédia et le portrait journalistique plus classique. L'ombre de ce qui a été et la trace de ce qui perdure. *Les Sports Modernes* proposent à la curiosité une courte rubrique composée de brèves notices biographiques qui évoquent des figures de femmes et d'hommes, aux notoriétés établies mais pas toujours éclatantes, dont les trajectoires et les œuvres témoignent d'une exposition aux contextes, aux pratiques et aux styles d'une époque. Des femmes et des hommes, vivants ou disparus, dont les parcours font liaison entre les différents thèmes qui constituent chacun des numéros de la revue – la montagne, les chef-fe-s et bientôt la vitesse. Une manière à la fois discrète et assumée de placer quelques traits d'union et de lancer quelques ponts dans l'histoire de la revue.

Johann Coaz (1822-1918)

Peut-être moins connu que le général Dufour, dont il sera pourtant le secrétaire durant la guerre du Sonderbund (en 1847), Johann Coaz est un pionnier comme seul le XIX^e siècle en a vu. Ingénieur de formation, il va profiter de son engagement pour le bureau topographique fédéral (il est engagé pour effectuer les relevés pour la carte Dufour en Haute Engadine) pour assouvir une vraie passion pour la montagne. Il réalise ainsi la première ascension du Piz Bernina, plus haut sommet du canton des Grisons, en 1850. Premier inspecteur fédéral des forêts en 1875, il est aussi l'architecte de la première loi forestière fédérale, en 1876, qui inscrit dans ce domaine, la nouvelle autorité fédérale et vise la conservation et la bonne exploitation des forêts en haute montagne. Fondateur de la section Rätia du Club Alpin Suisse, il est aussi le troisième président central du Club en 1965. À la lumière de ses travaux scientifiques et de sa connaissance du massif alpin,



Figure 1 Johann Wilhelm Fortunat Coaz (1822-1918).
© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv.

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01:179



Figure 2 Grindelwald, la face nord de l'Eiger.
© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv.

il compte aussi parmi les premiers promoteurs de l'idée d'un Parc national suisse, une idée finalement réalisée dès le 1^{er} août 1914.

Anderl Heckmair (1906-2005)

Son livre *Les trois derniers problèmes des Alpes : la face nord du Cervin, la face nord des Grandes Jorasses, la face nord de l'Eiger*, paru en 1949 (en 1951 pour la traduction française), constitue l'un des plus grands classiques de la littérature de montagne. Inspiré par son « compagnon de cordée », Fritz Kasperek, lors de la première sur la face nord de l'Eiger, en 1938, qui parlait alors de « *trois grands problèmes alpins* », Heckmair décrit son propre parcours à la conquête des sommets et d'une certaine gloire personnelle. Devancé à l'Eiger en 1931, entravé par la météo sur les Grandes Jorasses entre 1931 et 1935, il jette son dévolu sur l'Eiger, qu'il gravit – par la face nord – le 24 juillet 1938 avec son camarade Ludwig Vörg, et la cordée autrichienne Kasperek-Harrer rejointe avant le sommet. Reçus en grande pompe et décorés par Adolf Hitler, les deux cordées incarnent le projet politico-alpiniste du Troisième Reich, à la manière aussi des multiples tentatives pour atteindre le sommet du Nanga Parbat dès les années 1930. Heckmair – peut-être en raison de son enthousiasme « moindre » à l'égard du nazisme –, à la différence de Harrer, ne sera pas de l'expédition en Himalaya en 1939, mais il viendra à bout des Grandes Jorasses en 1951, par l'éperon Walker. Une année plus tard, Gaston Rebuffat devient le premier à réussir l'ascension des trois derniers problèmes... des problèmes qui n'en sont plus !

Louise Boulaz (1908-1991)

1933, fin d'un jour d'été. Une cordée composée de deux femmes sort de la face sud-ouest de la Dent du Géant. La grimpeuse qui monte en tête a 25 ans. Elle s'appelle Louise Boulaz. Née à Avenches, installée professionnellement à Genève, elle a débarqué dans le monde très masculin de l'escalade – le Club Alpin Suisse n'admet pas les femmes – et y trouve rapidement une place que le surnom légèrement dépréciatif de

«Loulou» ne contredit pas. Alpiniste complète et précoce, réputée pour sa vitesse dans les courses d'un jour comme dans les expéditions au long cours, celle qui s'était sentie née pour mener une vie large ne semble pas avoir de limites. Chasseuse de « premières », féminines ou premières tout court, en solitaire ou en binôme, Louise Boulaz s'attaque, piolet à la main, aux faces les plus ardues qu'elle enquille avec une belle régularité. Après le Géant en 1933, elle double la mise au Requin la même année. Suivent, entre autres élévations mémorables, la face est du Bel Oiseau, la paroi nord du Zinalrothorn, l'Éperon Walker. Jusqu'aux échecs de conquête de la face nord de l'Eiger et la tragédie du Cho Oyu de 1959, qui, si elle lui arrache des amies, n'enlève rien à l'assurance et à la détermination de celle dont l'existence s'était calée sur la certitude que la première des libertés féminines est celle du mouvement.



Figure 3 Loulou Boulaz au Népal, 1959.
© Micheline Rambaud.



Figure 4 Face ouest des Drus, août 2005.
© Rokus Cornelius.

Catherine Destivelle (née en 1960)

Incarnation de la révolution que va occasionner l'escalade dans le monde conservateur de la montagne, Catherine Destivelle est très précoce. À tout juste vingt ans, elle a déjà vaincu des voies parmi les plus difficiles du massif alpin. Signataire du fameux « Manifeste des 19 » – qui s'oppose à l'introduction de la compétition en escalade –, elle va pourtant participer à la première compétition internationale de l'ère contemporaine, en juillet 1985 à Bardonecchia (en Italie). Sur les falaises piémontaises, elle réussit même le coup de force de s'imposer. Ce succès va la placer au cœur d'une nouvelle attention médiatique, pour un sport qui incarne une « révolution fun » en plein boom, entre le surf, le snowboard ou le skateboard. Après une nouvelle victoire en 1986, un accident va l'amener à considérer aussi la haute montagne, mais c'est bien en escalade qu'elle continue d'écrire l'histoire, notamment à travers la répétition (entre 1992 et 1994) d'ascensions hivernales sur les faces nord de l'Eiger, des Grandes Jorasses et du Cervin – une première pour une femme. Considérée parfois comme une « rockstar », pour tout ce que cela peut avoir de péjoratif et d'élogieux, Catherine Destivelle a ouvert des voies que l'on ne pourra plus répéter. Ainsi



Figure 5 Rongpu Glacier & Dong Rongpu Glacier, 1984.
© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv, Photographe Kurt Keller.

aux Drus, dont elle a vaincu la face ouest après onze jours d'une « ascension diabolique », les éboulements se multiplient avec le réchauffement climatique, et font de la voie Destivelle son jardin pour l'éternité.

Chantal Mauduit (1964-1998)

Il y a d'abord ces formes pétrifiées, leurs faces immenses et leurs arêtes vertigineuses, toutes escaladées : K2 (8 611 m), Shishapangma (8 046 m), Cho Oyu (8 201 m), Lhotse (8 516 m),

Manaslu (8 163 m), Gasherbrum II (8 035 m). Et, avant elles, les faces nord des Grandes Jorasses, des Drus et du Cervin, puis le Pérou, la Bolivie et la cordillère des Andes. Il y a une femme ensuite, parisienne de naissance, pour qui grimper, escalader pics et pentes au rythme de la vitesse qu'autorisent le style alpin et le refus du recours à l'oxygène, va rapidement constituer une proposition d'existence. La chronique alpine aura retenu que Chantal Mauduit fut l'une des premières

actrices de cette maigre escouade de femmes ayant vaincu plusieurs de ces 8 000 dont sont bannies toute maladresse, toute seconde chance et toute nonchalance mal placée. La chronique médiatique mettra en exergue sa modestie, son goût de la poésie et des engagements humanitaires, de même qu'un intérêt pour le Népal appréhendé autrement que comme une terre de main-d'œuvre spécialisée. Au printemps 1998, une année après avoir atteint le Gasherbrum II, l'horizon la rappelle, et les 8 167 mètres du Dhaulagiri. Elle meurt sur ses pentes le 13 mai 1998, écrasée sous sa tente par une chute de séracs.

Ueli Steck (1976-2017)

Speed Ueli, The Swiss Machine... La passion de la vitesse et le délicat slalom entre deux nécessités (aller vite pour réduire le temps d'exposition aux risques de la montagne en même temps que risquer sa vie du fait de l'allègement des mesures de sécurité) auront fait d'Ueli Steck – nom claquant comme un choc de consonnes, visage d'affamé anguleux et méthodique – une légende en même temps que l'emblème d'un alpinisme extrême dans lequel le grimpeur monte en ligne sans armes ni munitions, y compris à des altitudes où l'on ne respire qu'avec un poumon. Alpinisme minimaliste, alpinisme de guerre initié plus tôt par Reinhold Messner dans lequel il ne saurait y avoir ni reddition ni armistice. C'est celui que choisit Steck, parcourant dès la fin des années 1990 et le plus souvent en solo les grandes faces nord des Alpes, les falaises verticales des Yosemite puis les hautes parois himalayennes, signant partout d'incroyables performances chronométriques (2 h 21 pour l'ascension des Grandes Jorasses, moins de deux heures pour la face nord du Cervin en hivernale, 28 heures pour la face sud de l'Annapurna...). Mais il y a plus. Avec Ueli Steck il y a presque un conte moral, d'inspiration prométhéenne, qui narre l'ascension d'un



Figure 6 Ueli Steck, 2012.
© Ludovic Péron.

alpiniste hors norme, au courage froid et solitaire, qui va très vite, d'une vitesse qui confine à l'hybris et qui s'achève par sa punition, un jour d'avril 2017, lors de l'escalade du Nupse. *De mortuis nihil nisi bonum* : des morts, on ne dit que du bien. Steck, en même temps qu'il se sera élevé sur les cimes, se sera élevé au-dessus du cercle de ses pairs. Même si demeurent aujourd'hui doutes et controverses quant à l'administration de la preuve de la réalisation de certaines de ses ascensions.

Découvrir...



LA BASE DE DONNÉES SUR LES ÉLITES SUISSES DE L'OBELIS

Un outil de travail pour les chercheur-euse-s

ANDRÉ MACH

Fondé en 2015, à l'initiative de Felix Bühlmann, Thomas David, Stéphanie Ginalski et du soussigné, l'Observatoire des élites suisses (OBELIS), rattaché à l'Institut d'études politiques (IEP) et à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, réunit des chercheur-euse-s travaillant sur la thématique des élites en Suisse. La création de l'OBELIS faisait suite à l'intérêt renouvelé depuis le début des années 2000 pour les élites suisses, mais visait également à mieux valoriser la base de données sur les élites suisses créée depuis 2008 par la même équipe de recherche. Cette base de données, hébergée sur le serveur de l'Université de Lausanne, fait l'objet d'une publication internet, rendant ainsi accessible une partie des données (<https://www2.unil.ch/elitessuisses/>). Elle est devenue une référence en matière de documentation des élites suisses avec environ 1 500 à 2 000 consultations individuelles par semaine. La base est également connectée à d'autres bases de données dans le cadre du projet metagrid (www.metagrid.ch), mettant en relation différentes bases de données biographiques, notamment le Dictionnaire historique

suisse (<https://hls-dhs-dss.ch>), les Documents diplomatiques suisses (<https://dodis.ch/search>) ou les Archives de l'histoire rurale (https://www.historerurale.ch/pers/index2_fr.html).

La base de données sur les élites suisses a été progressivement complétée et alimentée au cours de différents projets de recherche depuis 2008, financés pour la plupart par le Fonds national suisse de la Recherche scientifique (FNS). Ces projets ont notamment porté sur les élites politiques, économiques, administratives et académiques. Plusieurs projets annexes portant également sur les élites en Suisse ont également permis de nourrir la base de données (pour plus d'informations, voir le site de l'OBELIS). Plus d'une dizaine de thèses de doctorat en histoire, sciences sociales ou sciences politiques se sont largement appuyées sur la base de données, tout en contribuant à son développement.

Il est important de souligner ici le caractère *cumulatif* de cette base de données et sa longévité. En effet, malgré le caractère ponctuel des financements du FNS, il a été possible d'assurer une continuité depuis plus de quinze ans à ce projet de documentation des élites suisses.

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01:185

Plusieurs raisons expliquent cette durabilité : l'investissement régulier de plusieurs collègues en termes de recherche sur les élites suisses, les soutiens ponctuels de la Faculté des SSP pour la maintenance de la base de données et la qualité des infrastructures de l'Université de Lausanne.

Une telle base se veut à la fois un instrument de documentation fiable sur les élites suisses ainsi qu'une source d'informations et d'indicateurs permettant de développer différentes recherches sur les élites en sciences sociales. Au niveau du contenu, la base de données se compose de plus de 40 000 individus ayant occupé des positions de pouvoir en Suisse depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Afin de garantir une documentation systématique et cohérente des élites suisses, nous avons suivi une approche positionnelle des élites en retenant les individus occupant certaines fonctions/positions de pouvoir à la tête des principales institutions et organisations de différentes sphères sociales à différentes dates repères depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui avec un écart d'environ vingt années entre les cohortes et de cinq ans pour la période la plus récente : 1890, 1910, 1937, 1957, 1980, 2000, 2010, 2015 et 2020.

L'échantillon global englobe ainsi les élites politiques (gouvernement et parlement fédéral ainsi que les membres des gouvernements cantonaux), économiques (dirigeants des 110 plus grandes entreprises suisses et des principales organisations économiques, patronales et syndicales), administratives (hauts fonctionnaires fédéraux, juges fédéraux ainsi que membres de commissions extra-parlementaires), académiques (professeurs des universités et des deux Écoles polytechniques fédérales), ainsi que les membres des organes dirigeants des principaux lieux de sociabilité d'envergure nationale (organisations caritatives, philanthropiques, sportives, militaires ou religieuses). (Pour plus de détails, voir le descriptif de la base de données sur le site.)¹

Pour chacun-e de ces individus, nous avons récolté un certain nombre d'informations

biographiques, telles que date de naissance/décès, liens de famille, formation, grade militaire, principales étapes de carrière ainsi que les principales positions de pouvoir occupées à la tête d'organisations politique, économique, administrative, académique ou de lieux de sociabilité. Une large partie de ces données est accessible sur le site internet de la base de données : <https://www2.unil.ch/elitessuisses/>. En fonction des projets de recherche, certaines catégories d'élites ou certaines dimensions de celles-ci ont été plus particulièrement documentées et approfondies dans la base de données.

Outre sa fonction de documentation des élites pour la communauté scientifique et auprès d'un plus large public, la base de données a aussi permis de produire différentes études scientifiques, mobilisant des méthodes novatrices. Le développement de la base de données et des recherches sur les élites suisses était également motivé par la volonté de combler un certain retard dans le domaine de l'étude des élites suisses, en comparaison avec d'autres pays européens. En effet, dans un pays caractérisé par la décentralisation du pouvoir et la discrétion de ces dirigeants, la littérature scientifique sur les élites helvétiques restait sous-développée.

Parmi les recherches issues de l'équipe OBELIS, nous pouvons mentionner quelques exemples ayant mobilisé des approches méthodologiques innovantes. Plusieurs travaux ont réalisé des analyses de réseaux, qui permettent de visualiser les interrelations entre les élites et leur évolution afin de mieux comprendre le fonctionnement du pouvoir parmi les dirigeants économiques ou politiques². D'autres recherches ont développé des analyses prosopographiques plus classiques sur certaines catégories d'élites, permettant ainsi de mettre en lumière les traits saillants de leur profil et de leur évolution³. Certaines études portaient plus spécifiquement sur les carrières des élites, en s'appuyant notamment sur l'analyse de séquences, permettant de mieux comprendre

les différentes étapes et les logiques des carrières⁴. Enfin, certains travaux plus récents ont aussi analysé de manière systématique les liens de famille des élites des vieilles familles patriciennes des grandes villes suisses et leur évolution entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle⁵.

Afin de poursuivre la valorisation de cette base de données, différentes pistes sont en cours de développement. Nous envisageons notamment de renforcer les possibilités de visualisa-

tion graphique des élites, grâce à différentes applications, qui permettent de générer des réseaux familiaux et d'interrelations entre les élites. La mise à disposition des données auprès de la communauté scientifique sur demande est aussi en train d'être améliorée. Finalement, des efforts sont entrepris pour intégrer la base de données dans un projet international – la World Elite Database (WED) – englobant diverses bases de données nationales afin de développer des analyses comparatives.

Pour aller plus loin, scannez le code QR suivant avec votre smartphone :



Observatoire des élites suisses
<https://www.unil.ch/obelis/fr/home.html>

Biographie : André Mach est professeur associé à l'Institut d'études politiques (IEP) à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne. Ses domaines de spécialisation portent notamment sur la vie politique suisse, l'étude des élites, l'analyse des groupes d'intérêt ainsi que les réformes des politiques sociales et économiques. Il est co-fondateur de l'Observatoire des élites suisses (OBELIS).

Notes

¹Pour une présentation de l'approche positionnelle, voir HOFFMANN-LANGE Ursula, « Methods of Elite Identification », in: BEST Heinrich, HIGLEY John (éd.), *The Palgrave Handbook of Political Elites*, Londres, Palgrave, 2018, pp. 79-92.

²Voir à ce sujet: DAVID Thomas, MACH André, GINALSKI Stéphanie, REBMANN Frédéric, « Networks of Coordination. Swiss Business Associations as an Intermediary between Business, Politics and Administration during the 20th Century », *Business and Politics* 11(4), 2009, pp. 1-38; DAVID Thomas, MACH André, LÜEPOLD Martin, SCHNYDER Gerhard, *De la « Forteresse des Alpes » à la valeur actionnariale: histoire de la gouvernance d'entreprise suisse (1880-2010)*, Zurich, Seismo, 2015; GINALSKI Stéphanie, *Du capitalisme familial au capitalisme financier? Le cas de l'industrie suisse des machines, de l'électrotechnique et de la métallurgie au XX^e siècle*, Neuchâtel, Alphil, 2015; ROSSIER Thierry, ELLERSGAARD Christoph H., LARSEN Anton G., LUNDING Jacob A., « From Integrated to Fragmented Elites. The Core of Swiss Elite Networks 1910-2015 », *The British Journal of Sociology* 73, 2022, pp. 315-335.

³MACH André, DAVID Thomas, GINALSKI Stéphanie, BÜHLMANN Felix, *Les élites économiques suisses au*

XX^e siècle, Neuchâtel, Alphil, 2016; PILOTTI Andrea, *Entre démocratisation et professionnalisation: le Parlement suisse et ses membres de 1910 à 2016*, Zurich, Seismo, 2017; DI CAPUA Roberto, *Un système de milice sélectif: le mythe de la représentativité politique au sein des villes suisses (1945-2016)*, Zurich, Seismo, 2022.

⁴Sur les carrières de professeurs d'université: BENZ Pierre, BÜHLMANN Felix, MACH André, « The Transformation of Professors' Careers: Standardization, Hybridization and Acceleration? », *Higher Education* 81, 2021, pp. 967-985. Sur les carrières des élites politiques: DI CAPUA Roberto, PILOTTI Andrea, MACH André, LASSEB Karim, « Political Professionalization and Transformations of Political Career Patterns in Multi-level States. The Case of Switzerland », *Regional & Federal Studies* 32(1), 2020, pp. 95-114

⁵BENZ Pierre, ARAUJO Pedro, LEGENTILHOMME Geoffroy, MACH André, PIGUET Steven, STREBEL Michael A., WIDMER Emilie, « The Swiss Patrician Families between Decline and Persistence. Power Positions and Kinship Ties (1890-1957) », *Social Science History*, 2023, à paraître.

LA FABRIQUE DES SPORTS NATIONAUX

De la prosopographie à la compréhension d'un champ helvétique
des pratiques d'exercice corporel

GRÉGORY QUIN
PHILIPPE VONNARD
GIL MAYENCOURT

Dans un chapitre datant de 2014, l'historien Christophe Le Digol décrit le travail prosopographique comme « *un ensemble d'opérations pratiques dont la seule utilité pour le chercheur résiderait dans ce qu'elle permet de faire le rassemblement des éléments biographiques des individus étudiés. Dans cette perspective, [ces opérations] sont comme ces échafaudages que les ouvriers retirent une fois l'édifice bâti.* »¹ Mené entre 2019 et 2023, avec le soutien du Fonds National Suisse (FNS), le projet intitulé « La fabrique des "sports nationaux" ». Les élites du sport suisse et l'institutionnalisation d'un champ sportif suisse (années 1860-1930) » ambitionnait d'analyser la genèse et la structure d'un champ helvétique des pratiques d'exercice corporel entre les années 1860 et les années 1930. Cette période charnière dans l'histoire de la Confédération est en effet le théâtre de l'essor d'organisations nationales faitières pour toutes les activités physiques et sportives.

Dans le cadre de ce projet, autour de cinq disciplines sportives (gymnastique, tir, jeux nationaux, football et cyclisme), nous nous sommes attachés à analyser les structures, les buts et les fonctionnements de ces organisations, mais aussi à la mise en lumière des luttes et des liens qui vont se nouer

entre elles. De plus, nous avons interrogé le recrutement, les profils et les motivations de leurs élites dirigeantes (à comprendre comme les membres des comités centraux). Basé sur la collecte et l'analyse d'une documentation inédite, ce projet a permis l'établissement d'une base de données biographiques – aujourd'hui intégrée à celle de l'Observatoire des élites suisses (OBELIS) basé à l'Université de Lausanne – autour des élites des dix organisations concernées par les disciplines précédemment mentionnées :

- ✓ Société suisse des carabiniers (depuis 1824) ;
- ✓ Société fédérale de gymnastique (depuis 1833) ;
- ✓ Schweizerische Velocipedisten-Bund (depuis 1883) ;
- ✓ Fédération vélocipédique suisse (depuis 1892) ;
- ✓ Association fédérale de lutte suisse (depuis 1895) ;
- ✓ Association suisse de football (depuis 1895) ;
- ✓ Touring Club Suisse (depuis 1896) ;
- ✓ Union Cycliste Suisse (depuis 1897) ;
- ✓ Fédération suisse de hornuss (depuis 1902) ;

✓ Association suisse de gymnastique féminine (depuis 1908).

À ces organisations « disciplinaires » s'ajoutent quatre organisations non disciplinaires :

✓ Société suisse des maîtres de gymnastique (depuis 1858) ;

✓ Commission fédérale de gymnastique (depuis 1874) ;

✓ Comité olympique suisse (depuis 1912) ;

✓ Association nationale d'éducation physique (depuis 1922).

Les élites dirigeantes de ces organisations représentent 859 individus dont les profils ont pu être plus ou moins complètement identifiés. Selon la procédure (ou protocole) établie et affinée en cours de recherche, ce sont plus de 30 points d'informations (mandats sportifs, mandats politiques et mandats dans d'autres sphères de sociabilité) qui ont été documentés pour chaque individu, en utilisant les méthodologies classiques des sciences historiques de croisement de sources primaires (archives des associations concernées et étatiques) et secondaires (presse, autres bases de données, voire certaines pages internet). Bien évidemment, si nous avons croisé la route de quelques « Grands noms » de l'histoire suisse, devenus après leur engagement « sportif » conseillers fédéraux², la palette des profils s'étend jusqu'aux anonymes dont seules les dates des mandats sportifs nous ont été accessibles, des anonymes auquel la structuration des pratiques sportives doit beaucoup depuis le XIX^e siècle.

Très classiquement, les résultats prennent évidemment la forme de différentes publications rédigées par les membres du projet³, mais ils mettent aussi en lumière différentes facettes de l'essor du sport en Suisse au tournant du XX^e siècle, lequel conduit à une autonomisation, au moins partielle, d'un espace structuré autour des organisations, des compétitions et des pratiques d'exercice corporel de masse.

Si la sphère politique constitue une source de légitimité importante, ce dont témoigne les multiples démarches des dirigeants – notamment

de la gymnastique et du tir – pour obtenir une reconnaissance institutionnelle et financière dès le dernier tiers du XIX^e siècle, le processus est aussi articulé autour de compétences plus techniques, proprement sportives, celles de l'expertise dans une (ou plusieurs) discipline. À l'instar d'autres sphères sociales, l'idée de « carrière » prend du corps au fil des années. Ainsi, l'accès aux instances nationales d'une discipline sportive relève souvent de l'aboutissement d'un parcours passant d'abord par le niveau communal, à travers un investissement dans une association locale. Dès lors, il devient important d'avoir « fait ses preuves », par autant de procédures de contrôle donnant à l'espace de consécration les apparences d'un champ, encore en construction, mais fonctionnant autour de la consolidation d'un capital spécifique, tout à la fois corporel, managérial – pour utiliser volontairement un terme anachronique – et politique. Dès le tournant du XX^e siècle, il est donc indéniable que l'intégration des sphères dirigeantes du sport devient de plus en plus une affaire de spécialistes ou d'experts.

De ce point de vue, la vision panoptique autorisée par la figure 1, autour des sept premiers présidents de l'Association fédérale de lutte suisse, entre 1895 et 1941, est édifiante. En effet, aux racines gymniques se substituent rapidement des ressources propres à la lutte suisse⁴ – inscrites dans des *cursus honorum* allant de la société locale à l'association faïtière fédérale et passant par les sociétés cantonales –, sur fond de recomposition des contours d'une petite bourgeoisie, une middle-class qui n'est pas simplement une classe moyenne⁵, aux marges du processus d'urbanisation et de modernisation de la Suisse⁶.

Surtout, sans surprise, nous pouvons aussi documenter le constat du caractère longtemps masculin des « mondes du sport », les cercles dirigeants des fédérations sportives étant jusqu'à l'entre-deux-guerres exclusivement composés d'hommes. Ce constat renvoie à des enjeux empiriques plus larges concernant

						
Fritz Flück (1895-1898)	Johann Jakob Müller (1898-1904)	Rudolf Probst (1904-1917)	Gustav Häusermann (1917-1924)	Otto Roth (1924-1927)	Alfred Reber (1927-1932)	Karl Thommen (1932-1941)
(1854-1898) 41 ans	(1850-1931) 48 ans	(1870-1936) 34 ans	(1879-1933) 38 ans	(1881-1948) 43 ans	(1883-1932) 44 ans	(1892-1968) 40 ans
Enseignant Gymnaste	Enseignant Gymnaste	Dentiste	Mécanicien	Fonctionnaire Gymnaste (aux nationaux)	Paysan, politicien local	Employé de commerce
			Couronné		Couronné	Couronné
		Association cantonale (BE)	Association cantonale (ZH)	Association cantonale (LU)	Association cantonale (Mit.)	Association cantonale (BL)

Figure 1 Présentation des sept premiers présidents de l'Association fédérale de lutte suisse (1895-1941)⁷.

l'écriture de l'histoire des femmes, bien souvent basée sur le « *constat d'une absence* »⁸, pour citer Brigitte Studer. Dans notre cas, cette absence effective contraste avec la profusion de discours produits sur « la » femme par les experts helvétiques des pratiques d'exercices corporels, ceci dès les années 1860, alors qu'un contrôle normatif « par le haut » encadre les premiers développements de l'associationnisme sportif féminin dans des logiques caractéristiques de la masculinité hégémonique⁹.

En outre, nous pouvons confirmer certaines dynamiques plus spécifiques liées à la structuration d'un champ sportif helvétique :

- une progressive spécialisation de la direction des organisations faitières nationales sportives, avec la valorisation croissante d'un capital sportif (le fait d'« être du sérail ») dans l'accès aux fonctions de responsabilité ;

- le développement de compétitions nationales (championnats nationaux et fêtes fédérales), aux enjeux sportifs, mais aussi politiques voire géopolitiques, souvent symboliques, mais

parfois très concrets (autour de l'organisation des rencontres ou des compétitions ;

- la légitimité croissante des exercices corporels dans la formation de la jeunesse et dans une première émergence d'une civilisation des loisirs dès les premières décennies du xx^e siècle ;

- le caractère discutable de certaines oppositions classiques « gymnastiques vs. sports » ou « jeux traditionnels vs. sports modernes », dont les tentatives de définition par plusieurs générations de spécialistes en histoire ou en sciences sociales sont à interroger au prisme d'une analyse empirique approfondie.

Plus largement, grâce à nos démarches, nous pouvons valider l'idée que les modes de fonctionnement des organisations sportives sont très proches d'autres organisations faitières professionnelles, politiques ou sociales, ce dont témoignent aussi les porosités dans les investissements des acteurs à la fois dans la sphère sportive et dans d'autres sphères. Nous avons aussi pu constater que certaines associations

Sphère Gymnastique Hornuss Lutte Tir Cyclisme Football Ski Administration

Nom: Thélin Prénom: Adrien Profession.s: Négociant en vin

Naissance: 11.10.1842 Décès: 04.05.1922 Sexe: Masculin Pays de naissance: Suisse Lieu de naissance: La Sarraz Confession: Protestant

Lieu d'origine: Biolley-Orjulaz Canton d'origine: Vaud Nationalité: Suisse Grade militaire max.: Colonel brigadier Date: 1891

Formation: Commerce Titre académique: Alma Mater: Association d'étudiant: Helvétia

Institutions sportives Tous International fédéral cantonal régional communal

Entrée	Sortie	Age	Fonction	Niveau	Institution sportive	Organe	Ville à l'entrée en fonction
?	?	?	Président	Cantonal	IS00028	Société cantonale de tir (VD)	CC
1882	1891	40	Membre	Fédéral	IS00079	Société suisse des carabiniers	CC
1891	1893	49	Vice-Président	Fédéral	IS00079	Société suisse des carabiniers	CC
1893	1911	51	Président	Fédéral	IS00079	Société suisse des carabiniers	CC

Autres fonctions sportives: Club, Société sportive

Institutions politiques

Entrée	Sortie	Age	Fonction	Niveau	Orientation politique	Institution politique	Organe
1870	1899	28	Membre	Cantonal	Radical	IP00053	VD
1883	1900	41	Membre	Fédéral	Radical	IP00014	Conseil National
1899	1922	57	Membre	Cantonal	Radical	IP00053	VD
1900	1917	58	Membre	Fédéral	Radical	IP00012	Conseil des Etats

Figure 2 La fiche biographique d'Adrien Thélin¹⁰.

étudiées s'instituent comme de véritables groupes d'intérêt au niveau de leur relation à l'État, ceci au même titre que les grandes formations économiques et industrielles helvétiques. Ainsi, et c'était une des hypothèses de départ de la recherche, le domaine (ou champ) du sport participe allègrement à la constitution de la Suisse moderne, un pays dont l'histoire récente doit beaucoup aux nombreuses associations (à l'échelle locale, cantonale et

nationale) qui ont été créées depuis la fin du XVIII^e siècle. Longtemps oubliées, ou simplement évoquées par l'historiographie, les associations sportives méritent assurément que l'on s'y attarde et ce d'autant plus qu'elles participent aussi à la mise en place de rassemblements (fêtes ou autres compétitions) qui voient le jour durant la temporalité de notre projet de recherche et dont l'étude reste à ce jour encore très sommaire.

Biographies: Grégory Quin, historien, est maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne. Directeur de la collection « Sport et sciences sociales » chez Alphil, il s'attelle en particulier à l'écriture de l'histoire des sports modernes en Suisse (et depuis la Suisse), en multipliant les perspectives (économiques, politiques, sociales, etc.) et en cherchant avec conviction à placer l'histoire dans le débat public.

Philippe Vonnard est chercheur FNS senior au Département d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg (UNIFR) et chargé de cours à l'Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne (UNIL). Historien, ses travaux de recherches portent sur les relations internationales sportives ; les sports et loisirs en Suisse ainsi que la protection de l'environnement dans l'espace alpin (du XIX^e au XXI^e siècle).

Gil Mayencourt est assistant-diplômé à l'Université de Lausanne où il mène une thèse sur l'histoire de la gymnastique helvétique (XIX^e et début du XX^e siècle). Ses axes de recherche vont de la construction nationale à des perspectives plus trans/internationales, en passant par l'étude de la relation entre l'associationnisme civil et l'État et celle du rôle des engagements sportifs dans les carrières politiques. Il s'intéresse aussi régulièrement aux premiers pas du cyclisme helvétique.

Pour aller plus loin, scannez le code QR suivant avec votre smartphone :



Observatoire des élites suisses

<https://www.unil.ch/obelis/fr/home.html>

Notes

- ¹ LE DIGOL Christophe, « L'enquête prosopographique. Enjeux de méthode », in: PENNETIER Claude, PUDAL BERNARD (éd.), *Le sujet communiste*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 217.
- ² Nous pouvons notamment mentionner Louis Ruchonnet (1834-1893), président de la Société suisse des carabiniers en 1876, après avoir officié dans le comité central (non-permanent) de la Société fédérale de gymnastique en 1864, qui est Conseiller fédéral entre 1881 et 1893.
- ³ QUIN Grégory, VONNARD Philippe, « "Il était carabinier dans l'âme et l'est resté jusqu'à son dernier jour". Adrien Thélin, la politique et le développement de la société suisse des carabiniers », *Revue historique vaudoise* 128, 2020, pp. 71-83; MAYENCOURT Gil, « Les débuts du Touring Club Suisse à Genève: le tourisme vélocipédique et la mobilité cycliste à l'aune de l'entreprise privée et publique (1896-1920) », in: BUSSET Thomas, TISSOT Laurent (éd.), *Sports et entreprise. La performance en jeu*, Neuchâtel, CIES, 2020, pp. 44-59; MAYENCOURT Gil, « The Gymnast and the Shepherd. The Invention of a National Games' Tradition in Switzerland », *The International Journal of Sport and Society* 13(2), 2022, pp. 1-21; VONNARD Philippe, « A Tale of Clubs, Pitches and Men. How Association Football Took Root in the Lake Geneva Region (1860s-1910s) », *Sport in History*, 2023, <https://doi.org/10.1080/17460263.2023.2198518> [consulté le 13 octobre 2023].
- ⁴ MAYENCOURT Gil, « The Gymnast and the Shepherd... ».
- ⁵ Au sujet de ces enjeux de traduction, on lira: BOURDIEU Pierre, *Impérialismes. Circulation internationale des idées et luttes pour l'universel*, Paris, Raisons d'agir, 2023.
- ⁶ JOST Hans-Ulrich, « Sociabilité, faits associatifs et vie politique en Suisse au XIX^e siècle », in: TANNER Albert (éd.), *Geselligkeit, Sozietäten und Vereine - Sociabilité et faits associatifs*, Zurich, Chronos, 1991, pp. 7-29; HUMAIR Cédric, *1848: naissance de la Suisse moderne*, Lausanne, Antipodes, 2009.
- ⁷ Pour chaque individu, la figure recense les prénoms et noms, les dates du mandat de président, les dates de naissance et de décès, l'âge d'accès à la présidence, la profession, un autre engagement « sportif », l'obtention d'une couronne dans un concours fédéral de lutte, l'engagement préalable au niveau cantonal de la gouvernance de la lutte (et le canton de ces fonctions).
- ⁸ STUDER Brigitte, « Genre, travail et histoire ouvrière », in: STUDER Brigitte, VALLOTON François (éd.), *Histoire sociale et mouvement ouvrier. Un bilan historiographique 1848-1998 - Sozialgeschichte und Arbeiterbewegung. Eine historiographische Bilanz 1848-1998*, Lausanne; Zurich, Édition d'en bas; Chronos, 1997, pp. 63-90.
- ⁹ Raewyn Connell définit la masculinité hégémonique en ces termes: « La configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat. En d'autres termes, la masculinité hégémonique est ce qui garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes », in: CONNELL Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 74.
- ¹⁰ Au sujet d'Adrien Thélin, on lira: QUIN Grégory, VONNARD Philippe, « Il était carabinier dans l'âme et l'est resté jusqu'à son dernier jour... »

LA BASE DE DONNÉES BIOLEMANO

Un outil de recherche au service des historiens du tourisme et du sport

CÉDRIC HUMAIR

La base de données biographiques Biolemano a été créée en 2009 dans le cadre d'un projet financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, intitulé « Système touristique et culture technique dans l'Arc lémanique : acteurs, réseaux sociaux et synergies (1852-1914) »¹. Comme son nom l'indique, elle est consacrée aux acteurs touristiques actifs dans la région lémanique entre le milieu du XIX^e siècle et le premier conflit mondial. Elle contient près de 1 800 fiches biographiques et peut être consultée en ligne à l'adresse suivante : <https://unil.ch/hist/Biolemano>

Ce texte de présentation poursuit trois objectifs. Le premier est de sensibiliser le lecteur à la complexité et à la longueur du processus de construction de la base, ainsi qu'aux difficultés méthodologiques de la démarche. Le deuxième est de souligner le fantastique potentiel de recherche offert par Biolemano. Cette base de données dépasse en effet les fonctionnalités habituellement proposées par d'autres outils biographiques consultés en ligne. Le troisième est de montrer en quoi Biolemano pourrait servir les historiens du sport en abor-

nant quelques exemples concrets centrés sur ce champ de recherche spécifique.

Entre 2009 et 2012, une équipe de recherche composée de Cédric Humair, Marc Gigase, Julie Lapointe Guigoz et Stefano Sulmoni a développé une première version de la base de données. À l'issue de cette période, seulement 138 des 1 325 personnes intégrées avaient fait l'objet d'une recherche biographique approfondie. Entre 2014 et 2016, Biolemano est entrée dans une deuxième phase de développement. Avec des moyens plus limités fournis par la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, une nouvelle équipe composée de Cédric Humair, Jan Chiarelli et Gilles Bourquin a complété le premier échantillon de 1 325 personnes et ajouté 436 nouvelles fiches. Enfin, entre 2016 et 2021, un long et fastidieux travail de vérification, de nettoyage et d'uniformisation des données accumulées a été mené à bien. Rendre Biolemano compatible avec une utilisation en ligne a par ailleurs nécessité des adaptations informatiques. Outre la création de menus déroulants et l'amélioration des masques de recherche, une collaboration avec le centre informatique de



Figure 1 Montreux, Palace Hôtel Caux, 1911.
© ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv.

l'Université de Lausanne a été nécessaire pour résoudre les problèmes purement techniques liés à la consultation sur Internet.

Mise en ligne à l'été 2021, Biolemans contient désormais des informations sur 1 766 personnes impliquées dans le système touristique lémanique entre 1852 et 1914². Pour chacune d'entre elles, une fiche de cinq pages renseigne sur les liens familiaux, le parcours de formation, la sociabilité, les activités professionnelles et politiques ainsi que les sources d'où sont tirées ces informations. Deux catégories d'acteurs et actrices sont représentées : les personnes qui ont exercé une activité professionnelle principale dans une entreprise touristique (transport, hôtellerie, divertissement) et celles qui figurent en raison d'une activité secondaire dans le tourisme soit en tant qu'administrateur d'une

entreprise de transport ou d'hôtellerie, soit comme dirigeant d'une société à vocation touristique. Le noyau dur de la base est constitué de personnes impliquées dans 186 acteurs collectifs majeurs du système touristique lémanique de l'époque : 75 entreprises hôtelières, 75 entreprises ferroviaires et de navigation lacustre, 15 entreprises de divertissement, 11 associations d'hôteliers et 10 sociétés de développement (ancêtres des offices de tourisme)³.

Dans un premier temps, l'identification des personnes intégrées dans Biolemans a nécessité la mobilisation d'un large corpus de sources. Outre les archives d'entreprises disponibles et les rapports annuels de conseils d'administration, les actes de fondation des entreprises produits par les tribunaux régionaux ont permis de compléter la liste des administrateurs des

entreprises touristiques créées avant 1883. Après cette date, la création d'un registre du commerce fédéral et la publication de la Feuille officielle suisse du commerce permettent une recherche plus efficace. L'identification des petits hôteliers s'est révélée encore plus ardue, nécessitant le dépouillement d'annuaires locaux et régionaux ainsi qu'un recours à la Revue suisse des hôtels. Dans un deuxième temps, chaque personne intégrée à la base a fait l'objet d'une recherche mobilisant diverses sources d'information : dictionnaires biographiques, ouvrages et sites généalogiques, nécrologies publiées dans la presse numérisée, registres d'état civil. Une utilisation systématique de la Feuille officielle suisse du commerce a notamment permis de reconstituer le parcours professionnel de la plupart des acteurs et actrices touristiques.

Certaines limites de Biolemano ne doivent pourtant pas être éludées. L'absence de dimension diachronique en est une. Cet outil agglomère en effet des informations collectées sur l'ensemble de la période analysée, soit de 1852 à 1914 ; il ne permet donc pas de saisir les changements structurels du système touristique au fil du temps. D'autres limites sont liées aux choix de recherche imposés par les moyens logistiques modestes et le temps à disposition. En marge du système touristique de l'époque, certains acteurs collectifs tels que les agences de voyages, les compagnies de transport routier, les instituts d'enseignement pour jeunes étrangers, les entreprises médicales et de nombreux prestataires de divertissement n'ont pas fait l'objet de recherches approfondies. En outre, les acteurs collectifs de l'offre touristique situés en dehors des quatre principaux centres régionaux – Genève, Lausanne, Vevey-Montreux et Évian-les-Bains – n'ont pas été systématiquement pris en compte.

Biolemano ouvre de très vastes perspectives de recherche⁴. Trois possibilités s'offrent à l'internaute : la consultation, la recherche simple et la recherche avancée. Le mode « Consultation »

permet d'accéder à la liste des 1 766 personnes intégrées dans la base, classées par ordre alphabétique. Avec la « Recherche simple », il est possible d'atteindre toutes les fiches concernant l'un des 186 acteurs collectifs répertoriés dans trois menus déroulants : entreprise hôtelière, entreprise de transport, société à vocation touristique. Ainsi, le choix de la Société pour le développement de Lausanne permet d'identifier 50 fiches dans lesquelles figure une mention de cet ancêtre de l'office du tourisme lausannois. Un quatrième menu déroulant répertorie tous les hôtels en activité dans la région lémanique qui ont pu être identifiés ; ils sont classés par pôle touristique et par ordre alphabétique. En sélectionnant l'Hôtel Beau-Rivage à Ouchy, une liste de 43 fiches apparaît, ces dernières pouvant être consultées dans n'importe quel ordre. Enfin, le mode « Recherche avancée » offre un potentiel presque illimité d'analyse. Il permet en effet d'interroger chacune des rubriques contenues dans les cinq pages d'une fiche. Si l'on coche la case « étranger » dans la rubrique nationalité, une liste de 277 personnes apparaît. La nationalité n'étant pas informée dans toutes les fiches, la proportion de 16 % d'étrangers doit être considérée comme un minimum. Sur la base de cet échantillon de 277 personnes étrangères, deux fonctionnalités sont offertes aux utilisateurs et utilisatrices de Biolemano afin d'affiner la recherche : augmenter l'échantillon avec un nouveau critère de recherche, ou au contraire le restreindre. En prenant l'option « Développer la recherche » et en cochant la case « naturalisé », la liste des acteurs d'origine étrangère passe à 346 personnes, soit un minimum de 20 %. La fonction « Restreindre la recherche » permet de retravailler le nouvel échantillon en sélectionnant les personnes ayant exercé une activité principale dans la sphère professionnelle de l'hôtellerie. Pas moins de 135 personnes apparaissent, soulignant le rôle majeur des acteurs étrangers dans cette branche d'activité. Le système de recherche

de Biolemano permet également de combiner plusieurs critères dans une seule recherche. Il est par exemple possible de sélectionner les personnes ayant eu une activité principale dans l'hôtellerie et une activité secondaire dans le domaine des transports, cela afin de mettre en évidence les fortes synergies entre ces deux facettes du tourisme (31 fiches). En combinant les trois critères suivants : activités professionnelles principales = sphère « finance », activités diverses = sphère « transport » et rubrique nationalité = « étranger » ; le rôle majeur joué par les banquiers étrangers dans le financement du réseau ferroviaire lémanique apparaît clairement (33 fiches).

En quoi Biolemano peut-elle se révéler utile aux historiens du sport ? Depuis quelques années, les relations existantes entre le développement du tourisme et celui des sports ont été soulignées par de nombreux historiens⁵. En ce qui concerne le cas de la Suisse, une étude à paraître explicite bien l'intensité des synergies entre les deux domaines, en particulier au tournant des XIX^e et XX^e siècles⁶. Le sport joue alors un rôle central dans la compétitivité du secteur touristique : il permet d'attirer plus de touristes, de prolonger leur séjour et de les fidéliser, améliorant la rentabilité des investissements effectués dans le transport et l'hôtellerie. Conscients de ces enjeux, de nombreux acteurs du tourisme s'impliquent de diverses manières dans le processus de transfert et de diffusion des sports modernes. Hôteliers, entreprises hôtelières, compagnies de chemin de fer, sociétés de développement, associations d'hôteliers collaborent à la construction d'infrastructures sportives, à la création de clubs et à l'organisation de compétitions spectaculaires.

En raison de l'entrelacement des développements touristiques et sportifs, Biolemano contient quantité d'informations concernant des personnes se situant à l'intersection des deux champs. Certes, il faut préciser que les clubs sportifs, acteurs en marge du système

touristique, n'ont pas fait l'objet de recherches spécifiques durant l'élaboration de la base. Néanmoins, en suivant différents chemine-ments de recherche, il est possible de mobiliser de nombreuses données intéressant l'histoire du sport. En premier lieu, le menu déroulant « Sociétés à vocation touristique » contient dans la rubrique « Sociétés de divertissement » quelques promoteurs collectifs d'infrastructures sportives. Ainsi, 16 fiches permettent d'analyser la Société anonyme du parc des Eaux-Vives fondée en 1898 à Genève. Celle-ci a pour but de distraire les touristes avec des concerts et des activités sportives : elle installe une piste vélocipédique, des tirs à la carabine et à l'arbalète, un croquet et des terrains de tennis. Par ailleurs, 16 fiches contiennent une mention de la Société du parc des Sports, fondée en 1899 à Genève, qui construit des courts de tennis, un parcours de golf, un champ de courses hippiques et des terrains de football. Des recherches peuvent également être menées à partir du masque « Recherche avancée » en utilisant l'onglet « Sociabilité divers » ; en entrant « automobile » dans la case « Entité », 42 personnes apparaissent, dont 39 sont liées à l'Automobile Club de Suisse. Des recherches par nom de club (Touring Club Suisse, Club Alpin Suisse) ou par sport (tennis, aviation) donnent aussi des résultats intéressants.

La principale fonctionnalité de Biolemano est toutefois d'éclairer certaines problématiques de recherche de l'histoire des sports en fournissant des informations d'appoint. Il est notamment possible de connaître l'insertion économique et sociale de quelques pionniers du sport en Suisse. À l'intersection des développements touristique et sportif des personnalités comme le banquier Marcel Cuénod, les hôteliers Louis Dufour (fils) et Ami Chessex ou encore le directeur de pensionnat Max Auckenthaler se prêteraient bien à des études biographiques plus poussées. Enfin, Biolemano peut permettre d'identifier certaines personnes ayant participé

à la création de clubs et de fédérations ou à l'organisation de grandes manifestations sportives. Il est très significatif de constater que parmi les sept membres fondateurs de la Ligue suisse de hockey sur glace, en 1908, figurent quatre représentants de l'hôtellerie et deux du tourisme éducatif. Les hôteliers Louis Dufour (fils), Hugo Eulenstein et Charles Genillard figurent tous les trois dans Biolemano.

Pour conclure cette présentation de la base de données Biolemano, il reste à souligner que son utilité n'est de loin pas limitée aux domaines de l'histoire du tourisme et du sport. De fait, elle peut alimenter des recherches dans des domaines aussi divers que la sociabilité, le transport, la finance et plus généralement l'histoire économique et sociale de la Suisse occidentale.

Biographie: Cédric Humair est maître d'enseignement et de recherche en histoire contemporaine à l'Université de Lausanne et chargé de cours à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. Ses principaux domaines de recherche sont l'histoire économique et politique de la Suisse, l'histoire de l'énergie ainsi que l'histoire du tourisme et des transports. Il a dirigé un programme de recherche intitulé «Système touristique et culture technique dans l'Arc lémanique: acteurs, réseaux sociaux et synergies (1852-1914)».

Notes

¹ Les principaux résultats de cette recherche ont été publiés dans HUMAIR Cédric, GIGASE Marc, LAPOINTE GUIGOZ Julie, SULMONI Stefano, *Système touristique et culture technique dans l'Arc lémanique: analyse d'une success story et de ses effets sur l'économie régionale (1852-1914)*, Neuchâtel, Alphil, 2014.

² Les chiffres donnés sont ceux effectifs au moment de la rédaction du texte, soit début avril 2022. Ils peuvent avoir varié depuis, car la base continue à être alimentée avec de nouvelles données.

³ Les acteurs collectifs pris en compte figurent dans un document PDF à disposition sur la page d'accueil de la base de données.

⁴ Plusieurs publications utilisent massivement les capacités de recherche de Biolemano: HUMAIR Cédric, CHIARELLI Jan, «Le rôle des banquiers privés dans le développement touristique de la région franco-suisse de l'Arc lémanique (1852-1914). Approches quantitatives et qualitatives à partir de la base de données biographiques Biolemano», in: GREGORINI Giovanni,

SEMERARO Riccardo (éd.), *Turismo 4.0. Storia, digitalizzazione, territorio*, Milano, Vita e Pensiero, 2021, pp. 3-27; HUMAIR Cédric, CHIARELLI Jan, «Grasping and Understanding the Actors of a Regional Tourism System. The Inputs of the Biolemano Biographical Database (Lake Geneva Region, 1852-1914)», *Journal of Tourism History* 15(1), 2023, pp. 84-111.

⁵ Voir notamment les travaux de Pierre-Olaf Schut en France, ou ceux de Thomas Busset, Gregory Quin, Philippe Vonnard ou Laurent Tissot en Suisse; pour une approche historiographique de ce champ, on lira: HUGGINS Mike, «Sport, Tourism and History. Current Historiography and Future Prospects», *Journal of Tourism History* 5(2), 2013, pp. 107-130.

⁶ HUMAIR Cédric, «La complexité des relations entre tourisme et sport: le cas de la Suisse (1850-1914)», in: AMACHER Anna, CALA Sébastien, HAUSER Claude, MAYENCOURT Gil (éd.), *Pouvoir et emprise du sport. Une histoire de la relation entre tourisme et pratiques corporelles depuis le XIX^e siècle*, Neuchâtel, Alphil, à paraître.

THE « GAFFER » RECIPE: ON THE BRITISH FOOTBALL MANAGER AND LEADERSHIP PERCEPTIONS

SEAN DEMPSEY

Their names echo through footballing eras gone by. Sir Alex Ferguson. Sir Bobby Robson. Brian Clough. When one envisions « the gaffer » within the English footballing context, a distinct image, one modelled in other areas of industry, immediately jumps to the fore. Almost as vivid, the traits and characteristics of what makes a great manager are as effortless to recall: stoic, authoritative, confident, and agentic. What may be more opaque are the factors indirectly linked to such traits that play an outsized role in our perception of what a proper football manager should be. This paper uses 20 years of English football manager data¹ to explore the latent traits that seemingly make up the « gaffer » recipe. A recipe derived from a concoction of traits and characteristics that has led to homologous viewpoints on the perception of two distinct groups in football management: « haves » and « have-nots ». As such, this paper will be structured to analyse the homogeneity perspective in football management through the exploration of traits associated with the English manager, the known pathway into the profession, and the challenges inherent on such a pathway. Lastly, new avenues for future academic research will be proposed to explain the

typicality effects, i.e. a preference for individuals who have prominent associations with a role, and their ramifications within the profession².

Deconstructing the English football manager

To analyse the homogeneity perspective in football management, we must deconstruct the established archetype of the « typical » English football manager. From the advent of the modern footballing pyramid in England in 2004 to today, 1 457 managerial positions have been awarded. 91 % of those hiring decisions may have used a simple heuristic: if you can play, you can coach. Ex-professional players make up an overwhelming majority of the talent pool that makes it into the professional management hierarchies within the country. While the shift towards non-playing managers has increased in recent years, hiring patterns indicate that status as an ex-player is ingredient number one when hiring a football manager.

Even supporters on the sport's periphery appreciate the tenuous nature of the football manager position. The average English football manager can often only hope to survive in the

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01.201

industry for an average of 1.26 years per managerial position. The turnover rates are inherently high in the profession, causing a boom in hiring in the past two decades. Within a similar frame, the average points achieved hovers at around 1.3 points per match, a benchmark of mediocrity many never survive long enough to attain. The data also suggest that life below the Premier League is even more tenuous for the managers of the remaining 72 clubs. The average points per match attained and role tenure drop as you move down the professional pyramid.

Armed with an understanding of the football-led attributes related to the role, we can now explore what this «typical» manager looks like. Demographically, the typical manager is roughly 47 years old when hired. In the 20 years preceding the 2004/2005 season, the average age of a manager when hired was 42 years old. A reliance on tenured figures such as Roy Hodgson (22 clubs managed), Sam Allardyce (11 clubs managed), and Neil Warnock (17 clubs managed) has seemingly shifted the mental model of age appropriateness within the profession. Beyond seniority, another glaring social critique of the profession is the lack of diversity shown on the touchline³. Implicit in all the previous descriptive factors was the gender of the manager. To date, no women have broken the glass ceiling of men's football management. Additionally, there is a lack of ethnic diversity, as measured by the 80 occasions a non-White manager was hired from a total of 1 457 hiring decisions. This equity gap has stymied football governing bodies from developing efficient pathways for those perceived as traditionally atypical for football management.

Despite all the averages extracted in the dataset, returning to, and pulling on the ex-professional decision-making heuristic thread opens a footballing Pandora's box comprising more nuanced perspectives on occupational fits for the managerial role. What is it about players that makes them best suited to become managers? What is it about specific players that makes them best suited to become managers?

Inversely, what are the traits of specific players that disqualify them from becoming managers? The remainder of this article will seek to answer these questions while providing avenues for future research to understand the dynamics at play in dictating who pursues and is subsequently selected for these prestigious positions within the footballing landscape.

The player-manager pathway

The football manager data paint a vivid picture of the «typical» football manager within the English context. As already stated, 91% of the managers hired in English football were ex-professional players. However, at the next layer down, the data on the specific positions each manager played agree nicely with the research paradigms around centrality⁴. Centrality is a phenomenon that explains a racial grouping practice called stacking as identified on the pitch. A minimum of 60% of the managers hired played in either central midfield, defence, or attack during their playing careers. These figures are likely conservative as 10% of the managers in the dataset were classified broadly as midfield players. Stacking suggests that players are grouped racially based on perceived group traits. Research indicates that Black players are categorised by physical traits such as speed, strength, and power. White players are subsequently categorised by soft or intellectual traits such as leadership, bravery, and spatial intelligence making them more suitable for central positions within a formation. Subsequently, associations of strength, power, and physicality often push non-White players to wider positions. Could this paradigm, which most enact passively, impact the player-manager pathway for Black players? Could the players' perceptions of physicality as opposed to intellect adhere to the atypical manager archetype, i.e. the Black player, as they progress through their football careers? As current data indicate, 43% of Premier League and 34% of

English Football League players were non-white in 2021⁵. Aligning these data with 91 % of English football managers being ex-players, a bottleneck in the player-manager pathway for non-white players appears to be a root cause for the lack of diversity in the managerial profession. Before we explore potential pathways to alleviate this bottleneck, understanding the archetype of the relatively few non-white managers sheds light on the phenomenon realised so far.

The non-White manager archetype

When we explore the 80 hiring decisions in which a non-White manager was chosen to manage an English club, we must appreciate the complexity involved in that figure. While 80 represents the total number of managerial positions awarded, the number of managers is far smaller. The data indicate that of the 80 hiring decisions, only 45 non-White managers have entered the profession. The likes of Paul Ince, Keith Curle, and Chris Hughton represent 21 of the 80 managerial positions awarded within the selected time frame. As such, the non-White manager data for status as an ex-professional player, age, and results attained are aligned with the general averages mentioned above. The deviation is stark when considering the average position and career tenure. On average, non-White managers are in a role for less than a year (1.26 years for White managers) and has an overall career tenure of 3.5 years (5 years for White managers). The data indicate a significant challenge for atypical Black managers once they have secured positions. However, prior research has also highlighted the initial challenges faced in the progression from coaching badges to a first job.

The challenge as we know it

Bradbury and colleagues sought to understand the potential roadblocks for atypical managers in professional football. Their research suggests that atypical football managers, such

as Black managers, have been challenged by three roadblocks in pursuit of the profession: lack of access to strong informal networks, negative experiences in their coaching education, and overt discrimination⁶. Although crucial, these roadblocks can be viewed as end-of-funnel challenges, or challenges faced by those already self-selecting onto the career pathway. The extant literature has yet to address the perceptual challenges that negatively impact role interest and hiring processes for atypical job candidates.

In the guise of a pre-existing model for our football management archetype, the social psychological literature may provide alternative and unexplored root causes of homologous leadership perceptions. The manager archetype phenomenon is neither novel nor unique to football. Eagly and colleagues demonstrated that perceptions of occupational fit led to homologous hiring in various leadership roles, a phenomenon called role congruity theory⁷. Their research demonstrated that women are less likely to be hired for leadership roles due to trait incongruity between feminine communal traits and desired agentic traits for leadership, which align with masculinity. Likewise, categorisation theory establishes how individuals develop categories to organise and process information efficiently. The application of prototypes extracts the central tendencies of category members to assess how they fit into the broader category⁸. Categorisation research has examined the gender, age, and racial minority groups' perceived lack of fit within organisations compared to a « typical » organisational member⁹. Through this lens, the latent archetype model of the English football manager explains hiring homogeneity but inversely demonstrates the deterrence effect this archetype can have on « poor fit » candidates. Research suggests that rebuilding and reframing existing archetypes offers the most effective solution to increase diversity and

inclusion. The following section will discuss problem identification and implementation procedures to do just that.

Research avenues to identify and augment the english football manager archetype

Many football organisations, such as the English Football Association, formalise strategic intent to increase diversity within the managerial profession. However, the tactics employed typically underwhelm when addressing this underlying categorisation phenomenon as known in the social psychological literature. Further research is required to uncover core traits fundamental to the managerial archetype. The following theoretical and practical approaches should be leveraged to extract the latent traits associated with the profession.

If we start from the player-manager pathway, a research stream called prototype matching seeks to explore how perceived lack of fit impacts the likelihood of pursuing careers¹⁰. Establishing how players self-assess their fit to the manager role should indicate those most likely to pursue their coaching badges. For those that self-assess as poor fits (e.g. non-White or players in peripheral positions), the use of reframing or balancing the prototype (i.e. aligning the prototype with the « poor fit » candidates' strengths) has been found to increase perceptions of occupational fit¹¹. Broadening or balancing the manager prototype to include traits associated with peripheral positions or non-White players will likely increase interest from candidates typically perceived as atypical.

After increasing the interest of more diverse candidates, where and in what circumstances managers are being hired must be examined. Research indicates that non-traditional role occupants, e.g. Black football managers, are more likely to be hired for high-risk or precarious leadership roles, a phenomenon called the glass cliff¹². Many former Black players claim

their White counterparts start their managerial careers higher up the professional football hierarchy than they otherwise would. The glass cliff perspective will analyse whether this phenomenon exists while factoring in how club positioning and subsequent risk tolerance impact a club's willingness to hire non-traditional candidates. This research hypothesises that larger clubs would be more likely to hire atypical candidates as their exposure to public scrutiny would discourage discriminatory hiring practices¹³. Inversely, one would expect conditions in which public exposure decreases to lead to increased likelihood of typicality and homologous hiring.

Lastly, the debate around the Rooney Rule and its effectiveness in the English football context has been fiercely debated in both public forums and the academic literature¹⁴. A behavioural science effect known as asymmetric dominance, or the decoy effect may suggest that the Rooney Rule or other positive discrimination policies in their current design are hopeless endeavours¹⁵. The decoy effect states that an irrelevant but similar object enhances the relevant and similar object's status against dissimilar alternatives. In practice, if one non-White candidate is positioned against an equally qualified White candidate, does the existence of an additional White candidate elevate the desirability of the appropriately qualified White candidate in the face of an equally qualified dissimilar (non-White) candidate? Further tests are required to explore this hypothesis, which may provide insight into the perceived inefficiency of these regulations while providing mechanisms to increase the efficacy of any amended regulation.

Each research stream elucidates new perspectives on diversity and inclusion objectives in the football community. Prototype matching explores a pipeline challenge on the player-manager pathway. The glass cliff approach questions whether clubs inadvertently

expose atypical managers to failure through increased consideration for high-risk roles. Decoy effect experiments increase the rigour with which footballing organisations should implement regulations to address diversity objectives. Thus, the social psychological lens may be required to understand and address the homologous English football manager archetype.

Conclusion

Twenty years of data on the English football manager reflects a seemingly inherent desire for consistency and similarity. Over time, the establishment of a manager archetype dictates the characteristics and traits required to lead a football club from the dugout. Intelligent. Agentive. Brave. Not many would quibble with the applicability of these sentiments when describing a football manager. The challenge

arises when the effects of those desired traits and characteristics systematically dissuade and disqualify candidates who are perceived as poor fits for this manager model. The task for English football and the wider footballing community is to rebuild and rebalance this archetype in the image of its diverse stakeholders. The literature suggests that identifying significant barriers and reframing perspectives is a useful approach. In the mélange of sport and social psychological research, practical implementation plans will emerge to assist footballing governing bodies in designing effective programmes that drive diversity on our pitches and dugouts. The «typical» manager concept was tacitly shared in English football. It is up to the football clubs and governing bodies to rebalance the perceptions of manager «typicality», so the sport can benefit from the strength of diversity held within its grasp.

Biography: Sean Dempsey is a PhD researcher and lecturer at the Dublin City University Business School. With a keen focus on the intersection of sports and organisational decision-making, his principal research interest is the exploration of the heuristics and biases leveraged in everyday business decisions, such as hiring and personnel evaluation. Currently, his research revolves around the examination of the existence of prototypical candidates in football management positions. The specific research questions he addresses include the impact of perceived match quality on non-traditional candidates' interest in pursuing leadership roles, their likelihood of being hired, and the quality of roles they are selected for.

Notes

- ¹The researcher's database consists of aggregated raw data from <https://www.transfermarkt.com/> and the *Football Manager 21: Editor* databases. For further information, please contact sean.dempsey@dcu.ie
- ²ALTER Norbert, « The Stranger's Gaze », in: CHANLAT Jean-François, ÖZBLIGIN Mustafa F. (eds.), *Management and Diversity* (vol. 4), Bingley, Emerald Publishing Limited, 2017, pp. 87-105.
- ³BRADBURY Steven, VAN STERKENBURG Jacco, MIGNON Patrick, « The under-representation and experiences of elite level minority coaches in professional football in England, France and the Netherlands », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 53, n° 3, 2018, pp. 313–334; League Managers Association—Coach Index Launched: December 14th 2021: <https://leaguemanagers.com/news/lma-latest/coach-index-launched/>
- ⁴MAGUIRE Joe A. (1988), « Race and Position Assignment in English Soccer: A Preliminary Analysis of Ethnicity and Sport in Britain », *Sociology of Sport Journal* 5, n° 3, pp. 257–269; MELNICK Merrill J. (1988), « Racial Segregation by Playing Position in the English Football League: Some Preliminary Observations », *Journal of Sport and Social Issues*, vol. 12, n° 2, pp. 122–130; COUTTS Steven, VAN RHEENEN Derek, « Racial Stacking Among Special Teams Units in American College Football », *Race and Social Problems*, vol. 13, n° 3, 2021, pp. 182–194.
- ⁵SZYMANSKI Stefan, *Black Representation in English Professional Football: A Statistical Analysis*, Rapport pour le Black Footballers Partnership, 2023.
- ⁶BRADBURY Steven, VAN STERKENBURG Jacco, MIGNON Patrick, « The under-representation and experiences... ».
- ⁷EAGLY Alice H., KARAU Steven J., « Role congruity theory of prejudice toward female leaders », *Psychological Review*, vol. 109, n° 3, 2002, pp. 573–598.
- ⁸MEDIN Douglas L., SMITH Edward E., « Strategies and classification learning », *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, vol. 7, n° 4, 1981, pp. 241–253.
- ⁹PERRY Elissa, « A Prototype Matching Approach to Understanding the Role of Applicant Gender and Age in the Evaluation of Job Applicants », *Journal of Applied Social Psychology*, vol. 24, n° 16, 1994, pp. 1433–1473; SY Thomas, SHORE Lynn M., STRAUSS Judy, SHORE Ted H., TRAM Susanna, WHITELEY Paul, & IKEDA-MUROMACHI Kristine, « Leadership perceptions as a function of race–occupation fit: The case of Asian Americans », *Journal of Applied Psychology*, vol. 95, n° 5, 2010, pp. 902–919; CARLSSON Rickard, SINCLAIR Samantha, « Prototypes and same-gender bias in perceptions of hiring discrimination », *The Journal of Social Psychology*, vol. 158, n° 3, 2018, pp. 285–297.
- ¹⁰CARLSSON Rickard, SINCLAIR Samantha, « Prototypes and same-gender bias... » ; MCPHERSON Erin, PARK Bernadette, ITO Tiffany A., « The Role of Prototype Matching in Science Pursuits: Perceptions of Scientists That Are Inaccurate and Diverge From Self-Perceptions Predict Reduced Interest in a Science Career », *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 44, n° 6, 2018, pp. 881–898.
- ¹¹DANBOLD Felix, BENDERSKY Corinne, « Balancing Professional Prototypes Increases the Valuation of Women in Male-Dominated Professions », *Organization Science*, vol. 31, n° 1, 2020, pp. 119–140.
- ¹²RYAN Michelle K., HASLAM Alexander S., « The Glass Cliff: Evidence that Women are Over-Represented in Precarious Leadership Positions », *British Journal of Management*, vol. 16, n° 2, 2005, pp. 81–90.
- ¹³ZADEH Farahnaz O., ESKANDARI Alireza, « Firm Size As Company's Characteristic and Level of Risk Disclosure: Review on Theories and Literatures », *International Journal of Business and Social Science*, vol. 3, n° 17, 2012, pp. 9-17.
- ¹⁴KILVINGTON Daniel, « Does English football warrant the Rooney rule? Assessing the thoughts of British Asian coaches », *Sport in Society*, vol. 22, n° 3, 2019, pp. 432–448.
- ¹⁵ARIELY Dan, WALLSTEN Thomas S., « Seeking Subjective Dominance in Multidimensional Space: An Explanation of the Asymmetric Dominance Effect », *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, vol. 63, n° 3, 1995, pp. 223–232.

Découvrir... le football (autrement)



LOIN DU BUT : L'(IM)POSSIBLE FÉMINISATION DU FOOTBALL

ANAÏS BOHUON

FLORYS CASTAN-VICENTE

En février 2023, un rapport de l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche (IGESR) révèle au grand public des faits de violences sexistes et sexuelles au plus haut niveau de la Fédération française de football (FFF)¹, dont l'hostilité envers les femmes est déjà bien connue en sciences sociales du sport.

En Europe, le football est un lieu particulier de construction d'un culte de la virilité², et lieu par excellence de l'exclusion des femmes. A contrario, aux États-Unis et au Canada, le football *soccer* est un sport d'enfants et de femmes, par opposition au football américain, qui remplit le rôle de fabrique de la masculinité. En France, l'hostilité ouverte de la fédération aux femmes est démontrée et confirmée à différentes échelles³.

Depuis la fin du XIX^e siècle, les footballeuses ont dû faire face à de nombreuses attaques, qui ont encore des conséquences aujourd'hui, sur le sport lui-même, mais aussi sur l'écriture de son histoire : en effet, le point de vue de la presse, très critique, a longtemps encouragé les historien·ne·s à ne pas considérer ces avancées comme de « vrais » sports, mais plutôt comme des « *divertissements salaces* »⁴, une idée dont l'histoire du sport peine encore à sortir aujourd'hui⁵. Pourtant, un premier âge du football a bien existé pour les femmes avant

les années 1970, en marge des organisations des hommes. Dès les années 1890, la pratique s'organise en Grande-Bretagne d'abord, puis en France dans les années 1920, permettant des échanges internationaux. Comme d'autres sportives, et plus encore en raison du rôle de fabrique de la virilité dévolu au football, les joueuses et leurs organisatrices se heurtent à des obstacles importants. Dans la première moitié du XX^e siècle, le développement du sport pour les femmes est ainsi limité par l'hostilité de nombreuses fédérations (qui leur sont tout simplement fermées), ainsi que par une forte demande médicale de restrictions et de différenciation des activités physiques des femmes. Dans un souci d'hygiénisme, les réformateurs encouragent les femmes à se risquer sur le terrain du sport, mais insistent sur les limites propres à la « nature » féminine afin de ne pas bouleverser l'ordre des sexes⁶.

Alice Milliat⁷, la pionnière du sport des femmes et une des premières grandes dirigeantes sportives internationales, transige avec ces recommandations, plutôt que de s'y opposer frontalement. Elle souhaite se rapprocher de la mise en mouvement des corps des hommes par les sports, quitte à les adapter dans un souci de légitimation. Elle promeut des épreuves plus variées et plus intenses que

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01.209

celles recommandées, mais aussi adaptées, « atténuées »⁸. En effet, certaines activités font plus débat que d'autres, et ont plus de mal à être acceptées comme pouvant également être pratiquées par des femmes. Le « jeu charmant du basket » est d'autant plus accepté qu'il dissimule sa violence « beaucoup plus grande que les spectateurs profanes peuvent se l'imaginer » derrière « un aspect gracieux »⁹. À l'inverse, la pratique du football, considéré comme un sport pour les hommes, pose davantage de difficultés.

Le football s'ouvre aux femmes en Grande-Bretagne, dans un contexte féministe : la première association, le *British Ladies Football club* est créée en 1894 par la suffragiste Florence Dixie (1857-1905), exploratrice et écrivaine. Très active en Écosse, elle y organise les premières rencontres de football pour femmes¹⁰. En France, le mouvement d'institutionnalisation du sport des femmes, commencé dans les années 1910, s'intensifie pendant la guerre. Alors que les hommes sont au front, les sportives s'organisent, profitant des terrains laissés vacants. Dans quelques clubs parisiens, et en premier lieu à Fémina-Sport, dirigé par Alice Milliat, les Françaises accèdent au football. L'association sportive, dirigée par des femmes et pour des femmes, propose des activités variées à un prix modeste, dans une optique de pratique pour toutes. Les activités sportives pratiquées sont variées : gymnastique, athlétisme, natation, hockey, basketball, hand-ball, football, barette (forme atténuée de rugby)¹¹ etc.

Cet essor des sports et des compétitions mène à la fondation de la Fédération des sociétés féminines sportives de France (FSFSF) en 1917. La première compétition de football est organisée en avril 1918 et oppose des joueuses de Fémina-Sport et d'En Avant¹². Les premières footballeuses, soutenues par la fédération, font face à l'opposition de « détracteurs systématiques » qui n'ont, selon *La Femme sportive*, jamais « assisté à un seul match » : il s'agit donc d'insister en première page du journal sur le fait que les joueuses « sont

préparées par la culture physique »¹³. Elles ont ainsi des « poumons solides », comme le montre la poursuite de la finale du Championnat de France de 1920 sous la neige : il s'agit de rassurer les tenants de la supposée fragilité et infériorité physique « naturelle » des femmes. Le droit à la pratique du football est donc fortement affirmé, mais des restrictions sont mises en place pour répondre aux critiques : diminution de la taille du terrain, du temps de jeu, et « interdiction de certaines charges »¹⁴. En France, la pratique est activement soutenue par le mouvement féministe par le biais de son principal média, *La Française*, dirigé par Jane Misme, fervente partisane du sport pour les femmes. Le journal organise une coupe de France de football, la coupe « La Française »¹⁵.

Après les premières compétitions françaises s'organisent des rencontres internationales. Les Britanniques, pionnières du football, deviennent les premières opposantes des Françaises. En avril-mai 1920, Milliat se rend en Grande-Bretagne avec la première équipe de France féminine de football, sélectionnée par la FSFSF. Les Françaises rencontrent les *Dick Kerr Ladies* de Preston, l'une des plus anciennes équipes britanniques, fondée en 1917 et formée des ouvrières de l'usine du même nom. Milliat est impressionnée par l'accueil, l'hospitalité et le public¹⁶. Les matchs des *Dick Kerr Ladies* attirent en effet un public important, et ceux joués contre les Françaises ne feront pas exception¹⁷ : on compte 60 000 spectateurs pour l'ensemble des 4 matchs joués, des chiffres à la hauteur des rencontres masculines¹⁸. Les événements sont caritatifs, en soutien aux anciens combattants et participent à réunir les anciens Alliés. Ils revêtent donc une dimension diplomatique. L'équipe française voyage ainsi à travers Preston, Burnley, Blackburn et Londres dans un « camionbus » décoré d'une pancarte « Vive l'Entente »¹⁹. Ces rencontres deviennent annuelles et se poursuivent au moins jusqu'en 1925²⁰.

Dans ce contexte de développement de la compétition internationale, où un rôle diplomatique est attribué aux sportives, la Fédération sportive féminine internationale (FSFI) est créée à l'initiative d'Alice Milliat. Selon elle, c'est grâce aux rencontres de football avec la Grande-Bretagne que l'aventure de la FSFI a commencé²¹. En introduction du congrès fondateur, elle présente la création de la FSFI comme une « nécessité » liée au « développement très rapide » de la FSFSF, qui suggère le potentiel d'une même initiative à l'international²². La FSFI prend ainsi en main l'organisation de l'athlétisme et de sports collectifs, dont le football, toujours avec les mêmes atténuations. Les Jeux olympiques féminins organisés par la FSFI n'incluent pas le football, mais ils stimulent la compétition internationale : dès la fin des épreuves, la France reçoit des invitations des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de la Tchécoslovaquie²³. L'équipe de France de football va par exemple disputer des matchs en Tchécoslovaquie, à Prague et Brno²⁴.

En 1925, Milliat, également présidente de la FSFI, doit quitter la tête de la FSFSF. Elle est remplacée par la doctoresse Yvonne Legrand. L'attitude de la fédération se durcit envers les footballeuses, reflétant un changement de ton également visible dans la presse. La championne multisport Violette Morris en fait les frais. D'abord protégée par la fédération sous l'autorité de Milliat, les accusations et les suspensions se multiplient contre elle après le changement de présidente. Violette Morris, d'origine bourgeoise et issue d'une famille de militaires, multiplie les transgressions dans le cadre de sa carrière de sportive. Elle s'engage en effet dans des activités plus souvent pratiquées par les classes moyennes et populaires, comme le football ou la boxe. En 1926, alors qu'elle fait partie de l'équipe de France de football, elle refuse de se mettre en tenue avant un match France-Belgique tant qu'elle ne sera pas remboursée de ses frais de voyage²⁵.

En 1928, la FSFSF lui refuse le renouvellement de son adhésion, la privant de participation aux Jeux olympiques d'Amsterdam. Morris porte plainte. La nouvelle présidente affirme dans la presse : « *Son habillement, son vert langage sont hautement réprouvés par les mères de famille qui, effrayées par les conséquences d'un pareil exemple refuseraient de confier leurs filles à notre surveillance. Si nous revenions sur cette décision, les adversaires du sport féminin trouveraient matière à nous accabler de satires impitoyables.* »²⁶

Violette Morris apparaît alors comme figure repoussoir, celle de la footballeuse trop transgressive, qui défie les normes de sexe, de genre et de sexualité et les valeurs de la bourgeoisie. Son exclusion est confirmée par la justice en 1930.

Par la suite, cette tendance à la marginalisation des footballeuses se renforce et les années 1930 voient parallèlement décliner le football pour les femmes, le féminisme et les organisations indépendantes des sportives. La FSFSF et la FSFI disparaissent, entraînant un repli des compétitions de sportives en France et à l'international. Laurence Prudhomme-Poncet voit dans la disparition du football une conséquence de la montée des fascismes en Europe. Les critiques des footballeuses correspondent selon l'historienne à une exacerbation des critiques par ailleurs dirigées vers l'ensemble des sportives : « *Les attaques qui sont d'abord liées à la nature même du jeu trop violent, sont aussi d'ordre physique et esthétique (le football enlaidit), physique et moral (le football virilise), et d'ordre moral et social (le football éloigne la femme de son foyer et de ses devoirs pour une exhibition malsaine).* »²⁷

Afin de confirmer cette évolution, Vichy interdit le football, la barette et la boxe pour les femmes. La faille refermée, l'ordre du sexe et du genre est rétabli et certains sports comme le football continuent à exclure les femmes, en France, jusqu'aux années 1960-1970 qui voient également la renaissance du mouvement féministe.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la démocratisation et la scolarisation du sport des femmes favorisent l'essor du football, en particulier dans les pays du bloc communiste. En République fédérale d'Allemagne, la victoire remportée par l'équipe nationale masculine à la coupe du monde de 1954 suscite un nouvel engouement populaire et la création de clubs de femmes. Certes moins nombreuses, des rencontres entre femmes sont également organisées en Angleterre, en Autriche et aux Pays-Bas. Cependant les fédérations nationales et internationales – dont les dirigeants sont exclusivement des hommes – se montrent toujours opposées au développement du football des femmes et des filles, afin de préserver ce « fief de la virilité ».

À partir de la seconde vague féministe des années 1970, la dénonciation de la domination masculine et la revendication de l'égalité des sexes et de la libre disposition de leur corps par les femmes donnent des arguments pour dénoncer le sexe du football et renverser les obstacles à sa féminisation. Aussi la question du football des femmes est-elle, pour la première fois, débattue lors des sessions de l'assemblée générale de l'Union des associations européennes de football (UEFA) de 1971. Dans les années suivantes, et malgré la pesanteur de certains conservatismes, l'UEFA, sous l'impulsion des dirigeants des pays scandinaves, prend des mesures. En 1982, elle crée un championnat d'Europe, dont l'épreuve de 1989, disputée en Allemagne, rencontre un succès populaire. Dans le même temps, celui du football des hommes ne cesse de croître, soutenu par une forte médiatisation et commercialisation. Cette visibilité accrue et la starification des joueurs renforcent le caractère viril de ce sport, surtout dans les milieux populaires. Le footballeur professionnel devient un symbole de réussite sociale et véhicule des représentations plurielles de la masculinité²⁸. Selon le

rapport de l'UEFA Football féminin national dans les associations 2016-2017, le nombre de licenciées dépasse le million dans l'ensemble des associations membres, autrement dit 6 % de plus qu'en 2015-2016. Le statut de certaines footballeuses s'améliore. En 2011, les joueuses du championnat d'Angleterre obtiennent ainsi un statut semi-professionnel. Un club comme l'Olympique lyonnais place le football des femmes au cœur de sa stratégie de développement, démarche suivie depuis peu par d'autres clubs, comme le Paris Saint-Germain ou Arsenal Football club. En 2019, vingt-huit joueuses de l'équipe nationale féminine des États-Unis déposent un recours collectif contre la politique discriminatoire de la Fédération américaine de football : les joueuses sélectionnées en équipe nationale seront désormais payées autant que leurs homologues masculins, lors de leurs matchs amicaux ou des tournois.

Malgré toutes ces avancées, le football des femmes est encore moins bien médiatisé et la majorité des joueuses ne sont pas (ou peu) rémunérées. L'arbitrage demeure un bastion masculin et les femmes brillent par leur absence dans les organigrammes des clubs et des organisations nationales ou internationales. Enfin, certains prétendent que le niveau de jeu – malgré ses progrès – reste très faible comparativement à celui des meilleurs joueurs, en faisant totalement fi de cette histoire du football. En conséquence, un fossé symbolique et pratique sépare toujours le football pratiqué par les femmes et les hommes, et les footballeuses continuent de devoir incessamment revendiquer leur droit à la pratique, prouver que la pratique d'un sport de tradition masculine n'entrave en rien leur féminité et n'a aucun impact sur leur identité sexuelle. En mai 2023, deux mois avant le début de la compétition, les principaux pays européens, dont la France, ne disposaient pas encore de diffuseurs pour la Coupe du monde de football de femmes, organisée en Australie et en Nouvelle-Zélande du

20 juillet au 20 août 2023, alors que la demi-finale de la Coupe du monde entre l'Australie et l'Angleterre a réuni sept millions de personnes devant les télévisions en Australie.

Si ce chiffre, jamais réalisé depuis le calcul des audiences, peut représenter un sérieux espoir dans le développement mondial du football des femmes, la fête a été gâchée par l'agression sexuelle commise par le président de

la fédération de football espagnol, Luis Rubiales à l'encontre de la joueuse Jenni Hermoso, lors de la remise des médailles, aux yeux du monde entier. Tout ceci révèle les trop nombreux obstacles que doivent encore et toujours franchir les joueuses, et à quel point le monde du football représente encore aujourd'hui un bastion de la masculinité et abrite de nombreuses violences sexistes et sexuelles.

Biographies : Anaïs Bohuon est professeure des universités à l'université Paris-Saclay, chercheuse au laboratoire Complexité, innovations, activités motrices et sportives (CIAMS) et socio-historienne du sport, du corps et du genre. Ses recherches portent sur l'histoire sociale et politique des « contrôles de sexe » au sein des compétitions sportives. Elle a notamment publié *Le test de féminité dans les compétitions sportives: une histoire classée X?*, Paris, Éditions iXe, 2012.

Florys Castan-Vicente est enseignante-chercheuse en STAPS à l'Université Paris-Saclay, rattachée aux laboratoires CIAMS et L-VIS. Socio-historienne, ses recherches portent sur les liens entre féminismes et sport, sur les biographies de dirigeantes internationales et de sportives professionnelles, ainsi que sur leurs performances de genre.

Notes

- ¹ KEZZOUF Youmni, « FFF : la ministre des Sports veut la démission de Le Graët, après un rapport accablant », *Médiapart*, 15 février 2023.
- ² MOSSE Georges L., *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997.
- ³ MENNESSON Christine, « Le gouvernement des corps des footballeuses et boxeuses de haut niveau », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 23(1), 2006, pp. 179-196 ; GOZILLON Audrey, *Entre bancs de touche et terrains verts... Le complexe processus de féminisation du football français à l'aune de la comparaison (inter) nationale et régionale*, thèse de sociologie sous la direction de Oumaya Hidri-Neys et Jean Brehon, Université d'Artois, 2021.
- ⁴ HALL Ann, « Women's High-Wheel Bicycle Racing in Nineteenth-Century America: more than Salacious Entertainment », *Sport History Review* 50(2), 2019, pp. 137-158.
- ⁵ Par exemple COLLINS Tony, *How football began. A Global History of How the World's Football Codes Were Born*, Londres, Routledge, 2019.
- ⁶ BOHUON Anaïs, LUCIANI Antoine, « Biomedical Discourse on Women's Physical Education and Sports in France (1880-1922) », *International Journal of the History of Sport* 25(5), 2009, pp. 573-593.
- ⁷ CARPENTIER Florence, « Alice Milliat. A Feminist Pioneer for Women's Sport », in : BAYLE Emmanuel, CLASTRES Patrick (éd.), *Global Sport Leaders. A biographical History of International Sport Management*, New York, Palgrave Macmillan, 2018.
- ⁸ CASTAN-VICENTE Florys, BOHUON Anaïs, « Emancipation Through Sport? Feminism and Medical Control of the Body in Interwar France », *Sport in History* 40(2), 2020, pp. 235-256.
- ⁹ *La Femme sportive*, 1^{er} mai 1921. *La Femme sportive* est le journal de la FSFSF.
- ¹⁰ BREUIL Xavier, *Histoire du football féminin en Europe*, Paris, Nouveau Monde, 2011.
- ¹¹ CASTAN-VICENTE Florys, *Un corps à soi? Activités physiques et féminismes durant la « première vague » (France, fin du XIX^e siècle-fin des années 1930)*, thèse de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Pascal Ory, 2020.
- ¹² PRUDHOMME-PONCET Laurence, *Histoire du football féminin au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- ¹³ « Football-association », *La Femme sportive*, 1^{er} novembre 1921.
- ¹⁴ Le terrain est réduit à 90 x 45,5 m maximum, la durée de jeu à deux fois trente minutes pour les compétitions nationales et deux fois 35 minutes pour les compétitions internationales.
- ¹⁵ PILLET Maurice, « La coupe La Française », *La Française*, 21 janvier 1922 ; MISME Jane, « Les droits de la femme et le sport », *La Femme sportive*, 1^{er} avril 1922.
- ¹⁶ WILLIAMS Jean, « Breaking into Olympic Circles: Women and Parallel Versions of the Olympic Games 1900-1936 », in : BOLZ Daphné, CARPENTIER Florence (éd.), *Olympism and International Sport Relations*, (Stadion 38/39) 2013, pp. 7-27.
- ¹⁷ BREUIL Xavier, *Histoire du football féminin en Europe...*
- ¹⁸ PRUDHOMME-PONCET Laurence, *Histoire du football féminin au XX^e siècle...*
- ¹⁹ Photographie, « L'équipe de Fémina-Sports [sic] lors d'une tournée en Angleterre en 1919 [sic] », [1920], iconothèque de l'INSEP, photographies de *Fémina Sport*. Annexe 43.
- ²⁰ *Bulletin officiel de Fémina Sport*, juin 1925.
- ²¹ MILLIAT Alice, « Les rencontres internationales », *L'Auto*, 24 janvier 1924.
- ²² Compte-rendu du premier congrès de la FSFI, 31 octobre 1921. Registre de la FSFI, Musée national du sport.
- ²³ *Sportives, éducation physique et sports féminins*, 2 septembre 1922.
- ²⁴ DREVON André, *Alice Milliat. La pasionaria du sport féminin*, Paris, Vuibert, 2005.
- ²⁵ CASTAN-VICENTE Florys, BOHUON Anaïs, PALLES Lucie, « "Ni de seins, ni de règlement" : l'athlète Violette Morris ou le procès de l'identité sexuée de l'entre-deux-guerres », *20&21, Revue d'histoire* 152(4), pp. 87-105.
- ²⁶ THOUM'AZO, « Mme Violette Morris assigne la FFSF en cent mille francs de dommages-intérêts », *L'Auto*, 21 décembre 1928.
- ²⁷ PRUDHOMME-PONCET Laurence, *Histoire du football féminin au XX^e siècle...*, pp. 123-124.
- ²⁸ VONNARD Philippe, QUIN Grégory, BOHUON Anaïs, « Le genre du football », *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, <https://ehne.fr/fr/node/12336> [consulté le 10 mars 2023].

THE ORIGINS OF MODERN ASSOCIATION FOOTBALL

The English Game [Series – Netflix], History and Heritage

MATTHEW TAYLOR

The *English Game* is a six-part historical drama mini-series produced by Netflix. Developed by screenwriter Julien Fellowes, best known for creating *Downton Abbey* (2010-2015) and other English-based costume dramas, the series purports to tell the story of the origins of modern association football. It moves broadly chronologically from the late 1870s to the 1882-1883 period (« *one of the great inflection points for both rugby and soccer* », as Tony Collins has put it)¹, when the first working-class teams from Lancashire in the industrial heartland of north-west England began to defeat the public-school old boys' teams that had hitherto dominated the Football Association (FA) Cup, the primary competition of the day.

The narrative follows the fortunes of two « heroic » figures: Arthur Kinnaird, a leading footballer and administrator from a wealthy banking family (played by Edward Holcroft) and Fergus Suter, a working-class stonemason from Glasgow who became one of the first recognised professional footballers after moving from Scotland to Lancashire in 1878 (portrayed by Kevin Guthrie). Both were important in the development of football during the late 19th century and the essential elements of their careers and lives are portrayed reasonably

accurately. Interspersed with the football-based story arc, *The English Game* deals with the working and living conditions of the urban population, labour unrest, the treatment of unmarried mothers and domestic abuse, among other themes. However, at its heart, like most of Fellowes' dramas, it is about class and social hierarchy and the relationships, tensions, and divisions between people from different social backgrounds.

When first broadcast in March 2020, at the beginning of the COVID-19 pandemic, it was not sympathetically reviewed. Critics bemoaned the hackneyed dramatic tropes, stereotypical portrayals of working-class life and awkward dialogue. Lucy Mangan in *The Guardian* dismissed it as « terrible » television, « mainly because Fellowes has discovered *The North* », labelling it « *Downton Abbey for boys* »². Pat Stacey in the *Irish Independent* accused Fellowes of having little interest either in football or history, and of « *rehashing* » his normal « *soapy upstairs/downstairs formula* » with « *the usual cardboard characters, patronising stereotypes, and dubious class politics* »³; a Conservative peer in the House of Lords, Fellowes is not known for having progressive political views. Other reviews were more positive, recognising, for

instance, that the portrayal of the intellectual qualities of Suter (as far as football was concerned) and the brutishness of Kinnaird and his teammates did challenge simplistic sociological assumptions.

Academic reactions were also understandably quite negative. At the time of its release, the Football Scholars' Forum and the Society for American Soccer History organised an online discussion of the series with short presentations by a number of historians. Martin Westby, an expert on early football in Sheffield, bemoaned the historical inaccuracy of the series, particularly its merging of the Blackburn Olympic and Blackburn Rovers clubs into a composite « Blackburn FC » and its implication that, under Suter's captaincy, this club beat Kinnaird's Old Etonians in the FA Cup final in 1880. In reality it was Olympic who beat Old Etonians in 1883, not 1880. Suter played for Rovers, not Olympic, and was part of the team that lost to Old Etonians in the 1882 Cup final, although he did go on to play in three consecutive cup final victories from 1884 to 1886. From a Scottish perspective, Ged O'Brien was more positive, mentioning that the series focused on the importance of the so-called « Scotch Professors » in their contribution to a passing style that was then taken up in England and beyond. Dismissing it as « *an English programme, for an English audience with English reviews* », he was perhaps unconcerned that the title reinforced assumptions that the game of football or styles of playing football were national « *inventions* », rather than the product of multiple exchanges and interconnections across regions and national borders⁴.

The most thoughtful and persuasive observations came from Tony Collins. Collins was critical of the series, not so much for the specific factual inaccuracies outlined by Westby as in relation to its broader misrepresentation of late 19th century British

society, culture, and sport. Collins outlined four main concerns. First of all, he argued that *The English Game* portrayed a sporting culture in which soccer had become the dominant game, whereas in the late 1870s and early 1880s clubs and players were still frequently switching codes. Second, it failed to grasp the sheer of change in sport during these decades, as football in its various forms mushroomed in popularity amongst players, spectators and in the print media. Third, the language of *The English Game* was often anachronistic, its characters speaking of « *the glory of the cup* », « *the good of the game* » and so on, in a way that we might today but that simply did not reflect the way people saw the nascent culture of football at the time. Finally, *The English Game* presented a patronising picture of working-class people, implying that the game of football was the one and only facet of an impoverished culture and ignoring the rich cultural experiences of the industrial working classes, which included co-operative societies, trade unions, bands, political organisations and so on⁵.

For all its many flaws, however, there are reasons to value *The English Game*, particularly in terms of its potential for promoting interest in the history of sport or as a tool for teaching at school or university level. As Netflix is notoriously secretive about its viewing figures, we cannot know how many people have watched the series. But given that the company has around 232.2 million subscribers worldwide (as of the first quarter of 2023), even if only a tiny proportion were to watch, it might still amount to the largest engagement ever with the history of Victorian football in any format. The fact that the series was subtitled for six European countries also suggests an anticipated international audience. The potential impact of this is difficult to gauge. For the majority, the series was doubtless simple entertainment. It may, when it was first broadcast at a time when

sport at most levels was suspended, have been a reminder for some people of their individual or communal attachment to sport. But there is also the likelihood that for some it stimulated an interest in the history of later 19th century football and society and prompted them to find out more about the detail of the narrative and the wider context. As one review of the series concluded, *The English Game* offered a rare « opportunity for the public at large to explore » the game and its past⁶.

Shortly after its initial release, the educational platform *Football Makes History* assessed *The English Game*'s potential as a teaching resource. The history educators it interviewed highlighted a number of ways in which the series could be used. They saw it as an especially useful way into discussions about social conditions in 19th century industrial Britain, class politics and leadership, as well as broader educational questions about loyalty, power, inequality, and change. None of the interviewees regarded the factual inaccuracies as particularly problematic. For Denver Charles, a school history teacher based in Belfast, *The English Game* « could be used as a way of inspiring students to go and fully investigate what the true story of the birth of football was ». He regarded its obvious flaws « as stimulus material to further work ». For Dutch teacher Marcel Put, the series could help students think critically about « history-themed movies » and the relationship between the historical source material and the significance of « human sensation and emotion » in popular entertainment⁷. These observations align with my own experiences of using *The*

English Game in university teaching. I have, for instance, used parts of the series with international post-graduate students (few of whom have an academic background in history) to tease out the relationship between facts, myth, memory, and interpretation in the history of sport, among other things.

My final point relates to the potential of exploring *The English Game* as a specific 21st century reading of 19th century sports history and what it can tell us about the period in which it was produced as much as the historical era in which the story is set. In her contribution to the *Football Scholars' Forum* debate, Jean Williams made a valuable point about understanding *The English Game* as a product of « the new nostalgia » of the 2020s and how that might be juxtaposed with similar nostalgic interpretations of the sporting past, such as the famous 1981 film *Chariots of Fire*⁸. Exploring the form and tropes of the series and the messages it aimed to convey would allow students and academics a deeper understanding of *The English Game* as a « heritage » product similar – and yet distinct in certain respects – to the so-called British heritage films of the 1980s⁹. It could also encourage critics to frame the perfectly valid criticisms made by Collins and others about the anachronisms, over-simplifications and patronising tone of the series within a wider reading of it as a form of modern melodrama, characterised by sensational plotlines and exaggerated behaviour with relatively little concern for historical realism.

The English Game (Netflix, 2020; directors : Birgitte Stærmoose and Tim Fywell).

Biography: Matthew Taylor is Professor of History and a member of the International Centre for Sports History and Culture at De Montfort University, UK. He has written widely on the history of sport (particularly football) in Britain and the wider world. His most recent book is *Sport and the Home Front: Wartime Britain at Play, 1939-45* (Routledge, 2020). He is due to publish *World of Sport: Transnational and Connected Histories* (also with Routledge) in 2024.

Notes

¹ COLLINS Tony, « Rugby Reloaded Podcast #106: *The English Game*: How football did not begin », 30 March 2020, <http://www.rugbyreloaded.com/> [date accessed, 12 February 2023].

² MANGAN Lucy, « The English Game review – Julian Fellowes football drama is an own goal », *The Guardian*, 20 March 2020.

³ STACEY Pat, « The English Game review », *Irish Independent online*, 23 March 2020, <https://www.independent.ie/entertainment/television/tv-reviews/the-english-game-review-cardboard-characters-patronising-stereotypes-and-dubious-class-politics/39066932.html> [date accessed, 15 April 2023].

⁴ See Football Scholars Forum website, audio recording of 28 March 2020 debate on *The English Game*, <https://footballscholars.org/uncategorized/the-english-game/> [date accessed, 6 March 2021]. On this broader understanding of the « invention » of football, see COLLINS Tony, *How Football Began: A Global History of How the World's Football Codes were Born*, Abingdon, Routledge, 2019; TAYLOR Matthew, « The Global Spread of Football », in: EDELMAN Robert, WILSON Wayne (eds), *The Oxford Handbook of Sports History*, Oxford, Oxford University Press, 2017, pp. 183-195.

⁵ Football Scholars Forum website, audio recording of 28 March 2020 debate on *The English Game*, <https://footballscholars.org/uncategorized/the-english-game/> [date accessed, 6 March 2021].

⁶ « Netflix The English Game Useful for History Teaching », *Football Makes History* website, 18 April 2020, <https://footballmakeshistory.eu/netflix-the-english-game-useful-for-history-teaching/> [date accessed, 15 June 2020].

⁷ « Netflix The English Game Useful for History Teaching », *Football Makes History* website, 18 April 2020, <https://footballmakeshistory.eu/netflix-the-english-game-useful-for-history-teaching/> [date accessed, 15 June 2020].

⁸ Football Scholars Forum website, audio recording of 28 March 2020 debate on *The English Game*, <https://footballscholars.org/uncategorized/the-english-game/> [date accessed, 6 March 2021].

⁹ See HIGSON Andrew, *English Heritage, English Cinema: Costume Drama since 1980*, Oxford, Oxford University Press, 2003; MONK Claire, « The British 'Heritage Film' and its Critics », *Critical Survey*, vol. 7, n° 2, 1995, pp. 116-124.

FOOTBALL CLUB PRESIDENTS AND THE RISE OF CONTEMPORARY POPULISM

About *The Pioneer* [Series], the History of Jesus Gil y Gil

RAHUL KUMAR

The historian Yves Cohen called the 20th century « *le siècle des chefs* » (*the century of chiefs*). According to Cohen, one of the most important transformations in leadership culture was precisely its appropriation by new social actors and contexts. The term was initially reserved for figures at the top of institutional hierarchies (presidents, monarchs, generals, entrepreneurs), but « chief » gradually came to be used to describe all those who hold positions of authority at all levels of organisational management¹.

The world of sports – a highly codified, regulated, and hierarchical social world – was not left unscathed by these changes in the exercise and distribution of power in contemporary societies. In the case of football, since the second half of the 20th century, it has been the manager, *the boss* in colloquial English, who embodies the ideas of leadership, authority, and charisma². Despite the social and political relevance of football club presidents, they have not been, with some exceptions, the subject of a detailed analysis. We still do not have a clear understanding of the properties and trajectories that allow certain agents or groups of agents to rise to the

leadership ranks of a sports organisation, the cultural and normative codes that frame these social roles, the specific criteria and categories for the evaluation of the performances of these leaders, the stakes involved in the governance of sports clubs and, crucially, the social and political destiny of these agents.

The last forty years have shown that the football club president is not just the first among equals, as was common in some national contexts, or a specific appointment legitimising a particular type of industrial paternalism, as observed in other settings, or even a role of prestige accessible to emerging segments of the dominant classes, especially the *nouveau riche*. In fact, in a variety of social spaces, the presidency of a football club gradually became a position where complex networks of power intersect and overlap and a gateway to important political careers. Jonathan Hopkin argued recently that it was not Donald Trump but Silvio Berlusconi who first successfully used his status as a billionaire and celebrity to build a political career. Berlusconi, a media entrepreneur who bought AC Milan in 1986 – just a couple of years after the club rose to Serie A,

leading it to continental glory in 1989 with the first of five European Champions Cups won during his presidency – went on to form his own political movement (Forza Italia) and to serve as Italian Prime Minister four times between 1994 and 2013. His unapologetic use of crude, populist language, outlandish behaviour and « *a history of legal troubles, heavy debts, and even alleged mob connections, as well as marital infidelity (and perhaps worse)* »³ were no obstacle to a triumphant political career, built on the ruins of a party system plagued by corruption scandals.

« *El Pionero* » (The Pioneer), an HBO series, shows the rise and fall of Jesús Gil y Gil, a businessman in the construction sector, President of Club Atlético de Madrid between 1987 and 2003 and Mayor of Marbella between 1991 and 2002. Gil y Gil, whose story shares striking parallels with Berlusconi's, is presented as a pioneer of contemporary populism and a trailblazer who anticipated a particular model of connection between sport, politics, and the economy. Halfway through the second episode, Gil y Gil describes himself in these terms: « *Just because I'm the most famous man in Spain, I've got the most credibility. I'm going to go around Spain and you'll see my bus wherever Felipe González or Aznar have a rally, and you'll see where the people are. They know I can hurt them badly. What do we need in Spain right now? People specialising in bankruptcy, defaults, difficulties, people like me. I'm an authoritarian because I can implement quick, drastic, and tough solutions without having to make concessions.* » This self-definition makes reference to a variety of themes, fields of action and social practices that the series explores through interviews with Gil's family, friends, companions, and rivals, as well as political analysts and journalists. Besides these interviews, archival images and documental sources also help contextualise the political and cultural environment in which Gil moved.

The main plot line of « *El Pionero* » is the transformation of the president of a football club on the verge of bankruptcy into a political

leader who forms his own party, the GIL – Grupo Independiente Liberal (Independent Liberal Group) – and wins the city council of Marbella, by then a decadent tourist destination in southern Spain. At the opening of the first episode, one of Gil's opponents in the 1991 Marbella election portrayed him as « *an idol* ». Since rising to the presidency of Atlético Madrid, Gil had become a leading figure in Spanish society, embodying the aspirations of social mobility and of an affluent lifestyle shared by large sectors of the electorate. In the early 1990s, he was probably the biggest national celebrity, acting as the presenter of a very popular television show called « *Las noches de taly tal* », where he appeared inside a bathtub surrounded by young women in bikinis.

When he arrived at Atlético, he promised to transform the club « *into a serious, solvent and respectable company that is not dependent on Sunday's results* ». He wanted to « *modernise* » the organisational structures of football that, in his own words, were « *obsolete* ». This implied leaving behind the associative club model and creating a « *Sociedad Anónima Deportiva* » (Public Limited Company). His campaign was anchored to the (heroic) hiring of Paulo Futre, a young 21-year-old player who had won the Champions Cup that year with the Portuguese Futebol Clube do Porto. In 1991, he promised the Marbella electorate that not only was he going to put an end to corruption in political parties, but he was also going to replicate Atlético's successful model. « *I'm going to make you rich* » and « *I'm going to clean up Marbella's rubbish and shit* » were some of the key mottos of GIL's campaign. This implied limiting the opposition's political capacities and building a model of entrepreneurial city government free of the constraints imposed by democratic legislative frameworks. In the following years, Marbella witnessed an economic boom (more than thirty thousand houses were built) and became one of the centres of international tourism and an unmissable destination for sections of the

international jet set. From Marbella, the GIL party sought to conquer other Andalusian cities and the enclaves of Ceuta and Melilla.

In that same first episode, Enrique Sánchez León, former conservative Minister of Health and Social Security during the democratic transition, who lost the 1987 Atlético elections to Gil, saw the matter in a slightly different light, asking: «*How can a delinquent become the charismatic leader of a collective?*» It was a reference, among others, to the collapse of an unlicensed restaurant in a tourist resort owned by Gil, which resulted in the deaths of fifty-eight people in Los Angeles de San Rafael in 1969. It was, for some, one of the greatest disasters during Francoism and put Gil in Segovia prison for almost two years, until he was released in 1971 with a pardon from the Generalísimo himself. This was just his first stint in prison. His candidacy for Atlético Madrid and his personal appropriation of the club, with the creation of the *Sociedad Anónima Deportiva*, was also shrouded in controversy (according to judicial investigations, Gil, together with Enrique Cerezo, created a fraudulent scheme to finance the operation). Something similar happened in Marbella. His candidacy had been largely motivated by the local government's opposition to Gil's construction plans. The documentary details the reorganisation of municipal power under the command of Jesús Gil and the transformation of the urban landscape under the pressure of real estate and tourism. In fact, it was the illegal coordination between the financing of the football club (Marbella sponsored Atlético de Madrid's jerseys) and the reconfiguration of the municipal government (the publicly run institutions were replaced by a complex of private companies) that led to the fall of Jesus Gil y Gil.

The series explores the conflicting images of Gil y Gil in detail, showing his convoluted social origins (son of a building contractor who died when he was just four years old; his mother was then forced to take up smuggling to support her family), his unconventional professional career (he abandoned his veterinary studies in Madrid in the 1950s to sell second hand cars and to open a construction business) and his spectacular social rise (he travelled around Madrid in the late 1950s in a red convertible known as the «*coche de la carne*», or the «*meat mobile*»). Polyphonic and rich in biographical detail, the series offers abundant material that helps viewers to rethink the geographies, chronologies, and ideological content. Gil was not a unique case in Spain. Other political entrepreneurs, such as Ruiz Mateos and Mário Conde, also with close ties to the world of sport, were part of what the historian Xavier Casals calls the first populist wave in democratic Spain⁴. This populism of plenty, grounded in neoliberal individualism, was anchored to a simple promise – unlimited enrichment – and to an easy way to fulfil that promise – managing and governing the state and public institutions like a private company. While Gil is a phenomenon located at a particular moment in the history of the Spanish process of democratisation and European integration, the analytical relevance of this case is not limited to a national context. In Portugal, Italy and even outside Europe⁵, this type of authoritarian leadership contributed decisively to the institutional reconfiguration of contemporary football and, simultaneously, paved the way for the radical transformations observed during the following decade in various national party systems.

Biography: Rahul Kumar is a guest assistant professor at the Setúbal College of Education at the Polytechnic Institute of Setúbal and a researcher at the Institute of Contemporary History, NOVA University of Lisbon. He trained as a sociologist and has published works on subjects ranging from the sociology of migration and discrimination to the sociology of work and precarity. His work on sports focuses on the history of football in Portugal and the relationship between sports and politics. His award-winning monograph, *Football and Fascism: the politics of popular culture in Portugal*, was published by De Gruyter in 2023.

Notes

¹ COHEN Yves, *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

² CARTER Neil, *The football manager: a history*, London & New York, Routledge, 2006.

³ HOPKIN Jonathan, *Anti-system politics: the crisis of market liberalism in rich democracies*, New York, Oxford University Press, 2020, p. 2.

⁴ CASALS Xavier, *El pueblo contra el parlamento: el nuevo populismo en España, 1989-2013*, Barcelona, Passado & Presente, 2013.

⁵ KUMAR Rahul, « Futebol e política no Portugal democrático: a lógica de conversão de capitais », in: DOMINGOS Nuno, TIESLER Nina (eds.), *Futebol português. política, género e movimento*, Porto, Afrontamento, 2012, pp. 83-114.

FIFA (FINALLY) IN THE STORM: THE SEPP BLATTER ERA

About *FIFA Uncovered* [Series - Netflix]

GEORGE N. KIOUSSIS

As the world focused its gaze on the playing fields of Qatar for the 2022 World Cup, the documentary *FIFA Uncovered* made its eagerly anticipated debut on Netflix. Directed by Daniel Gordon and organized into four parts, the series offers insight into the palace intrigues of the FIFA system, which culminated in a forty-seven-count indictment of football officials and corporate executives on charges including racketeering, wire fraud, and money laundering conspiracies. For those already well versed in the ins and outs of international football governance, this will be a familiar story. However, the breadth of interviews featured in the documentary makes for compelling viewing regardless. It is striking how many individuals connected to FIFA agreed to share their views. Among those included were Sepp Blatter, Gianni Infantino, Mohammed bin Hammam, Jérôme Valcke, Guido Tognoni, and Sunil Gulati. Their perspectives were complemented by testimony from an array of journalists, investigators, and former players, resulting in a richly sourced series that is sure to have broad appeal.

The majority of *FIFA Uncovered* focuses on the lengthy tenure of Sepp Blatter, first as technical director (1975-1981), then as general secretary (1981-1998), and finally as president (1998-2015). The pre-Blatter years are confined

to the first installment, which charts the evolution of FIFA from a setup of modest means to a sprawling enterprise of considerable power. The turning point, viewers learn, occurred between 1974 and 1982 - a period that began with the election of João Havelange as president and ended with the founding of the marketing firm International Sport and Leisure (ISL). Together, Havelange and ISL helped steer the commercial growth of FIFA, as evidenced in the partnerships it struck with such companies as Coca-Cola, Gillette, and Philips.

Havelange's ascent to the top of the FIFA hierarchy was in many ways a result of his political savvy. His successor, Sepp Blatter, proved similarly adept. The series follows Blatter's efforts to work the levers of power, which led him to helm FIFA for nearly two decades. Those years saw the body continue to grow, but they were also riddled with scandal. The documentary paints the portrait of an organization where votes on key decisions - the FIFA presidency, the hosting rights to the World Cup - were often for sale.

Particular attention is paid to the inner workings of CONCACAF and its leaders, chief among them Jack Warner. Due to the confederation's many member nations, someone who had

sway with those nations - like Warner - could effectively sell their votes for personal gain. Yet CONCACAF is not the only subject of scrutiny. The series also highlights allegations of bribery, corruption, and human rights abuses in connection with the 2022 World Cup. It investigates the circumstances that led Qatar to win the bid, and it asks questions about the treatment of the migrant workers used for tournament-related construction.

Blatter features prominently across the four episodes and seeks to distance himself from any wrongdoing. He uses the platform to push back against his critics and to play up his accomplishments. One comes away with the impression that he is a man concerned with his legacy. His decades of work in football ended in ignominy, and here is his chance to recast them in a favorable light. Blatter is certainly allowed his say, but it does not go unchallenged. His time on screen is counterbalanced by others who are, to put it mildly, less charitable in their assessment of him. He is described at one point as the «*Machiavelli of sports*», with all the pejorative connotations attached to that term. The interviewees claim that Blatter pushed Havelange out of office before his mentor was ready to leave; flipped votes against his challenger, Lennart Johansson, in the 1998 presidential election; and cut a deal to halt Mohammed bin Hammam's own such ambitions in 2011.

Historians may take issue with what feels like an overly neat narrative at times. The series credits Havelange with embracing the developing world in a way that previous presidents had not. Yet roughly a decade before

Havelange wooed emerging countries with promises of footballing aid, Stanley Rous oversaw the establishment of the FIFA Technical Development Committee - a group intended to improve coaching, playing, and refereeing standards across the globe. Although Havelange is portrayed as a visionary, some of his efforts had Rousian antecedents.

Educators will likely find the documentary useful as a pedagogical tool. At minimum, it provokes broad questions that lend themselves to classroom discussion and debate. How are organizational cultures built? How are organizational cultures changed? Finally, and perhaps most importantly: What does accountability look like? The series does not venture too far into the realm of policy prescription, but some of those interviewed make passing reference to measures that seem sensible enough: establishing presidential term limits and narrowing the remit of the Executive Committee, for instance.

Yet the more pressing issues facing football in the future may not come from within but from without. As the journalist David Conn observes, the game finds itself at risk of being co-opted by political regimes - whether for the purposes of nation-building, sportwashing, or something other. Perhaps, then, he is right to suggest that «*it's a much happier place to be, not to know all the ugly goings-on inside football*». Ironically, viewers of *FIFA Uncovered* will not be afforded the luxury of blissful ignorance. Instead, they will be forced to grapple with an uncomfortable truth: a sport capable of bringing so much joy can also bring so much sorrow.

Biography: George N. Kioussis is a historian and an associate professor with the Department of Kinesiology at California State University, Northridge. His research centers on U.S. soccer history and international soccer governance, particularly in the second half of the twentieth century. He is especially interested in exploring issues related to transnationalism and diplomacy.

VERONICA CHAN – THE FOOTBALL PRESIDENT AS « A VERY STRONG LADY »

KEVIN TALLEC MARSTON

Barely visible behind the reflection of her 1970s aviator sunglasses, a small lady from Hong Kong melts inconspicuously into the background of a photo which portrays otherwise powerful sporting leaders who were celebrating an important institutional event. As the last stop after a trip to China, FIFA President Joao Havelange was the guest of honour at the unveiling of the inauguration plaque for the new headquarters of the Hong Kong Football Association (HKFA)¹. The real focus of his trip in August 1979, Havelange had travelled to Asia on an important mission in hope of resolving the « Chinese question » between the Peoples' Republic of China (PRC) in Beijing and the Republic of China (ROC) in Taiwan². In the photo and to the right of the Brazilian was Henry Fok (President of the HKFA and a strong advocate for bringing Beijing into FIFA), Arnaldo Augusto de Oliveira Sales (President of the Hong Kong Olympic Committee), and Lo Chi-chung (Chairman of the HKFA). With Havelange, all four figures were already long-standing sports leaders and were continuing in positions of elected leadership both nationally and internationally. But it is the second row of partially hidden faces that reveals some surprises in sports leadership that would otherwise pass

unnoticed. This paper focuses on one face in particular.

The only woman in a sea of footballing men, Veronica Chiu-Chan stands behind the quartet of aforementioned politically inclined leaders. As the 1979 photo of Chan illustrates, it requires an effort to see beyond the obvious first row. Women in sports leadership positions were not omnipresent in what was a largely gendered space, even if there had been various examples going back to the first half of the twentieth century³. The history of women's involvement in sports leadership roles is a burgeoning field and « *women were not absent from this 'manly' world* »⁴. However, history often focuses on the most visible figures; in other words, those in the front row of historical pictures or the principal signatories on archival correspondence. Most such figures have been male. Yet as directors, secretary generals, or translators, women did manage sports organisations, some at the highest levels. The role of administrators such as the IOC's Monique Berlioux – a contemporary of Veronica Chan – reveals the real influence of women on sport⁵. Almost invisible behind Havelange is another key administrator, Helmut Käser, FIFA General Secretary, in his last few months before being dismissed. These



Figure 1 Inauguration of the Hong Kong Football Association (HKFA) new headquarters, September 1979⁶.

photos reveal that administrators are often relegated – women and men – to less conspicuous roles than their politically elected superiors, or at the least, there can be tension between the illuminated elected few versus the administrative shadows. In addition, as we will see with the case of Veronica Chan as a Le Goffian *objet globalisant*, the world of Asian football offers an intriguing perspective into women and leadership⁷.

Using this 1979 photograph as a biographical prism, this paper discusses leadership in Asian football during this period, particularly in three key areas where those exercising authority have been active: organisational, commercial, and political⁸. Despite being almost invisible in the second row, the story of Veronica Chan

illustrates how leaders navigate these three environments, specifically from the periphery to central positions of responsibility and power. Just like this photograph which demonstrates some of the most important figures in 1979, Veronica Chan – already elected president of several organisations – is striving for a role at the forefront of sporting leadership. The image is a snapshot of one female leader *en mouvement* seeking a career in the front row of a future photograph.

President Veronica Chan was anything but a second-level leader and her career spanned the three organisational, commercial, and political domains. Born in August 1923, Yiu-kam Chan (陳瑤琴) was the middle daughter in a large family from

the Fujian province on the south-eastern coast of China opposite the island of Taiwan⁹. After the Xinhai Revolution of 1911 and the creation of the first Republic of China, Veronica's grandfather Chan Mong-tsang, a former Qing dynasty Imperial officer, had moved to Hong Kong. During Chan's youth, the family acquired significant residential property and became part of the Hong Kong socio-economic elite with all three daughters maintaining this status¹⁰. Chan had grown up with a strong interest in football, a sport which developed significantly from the 1920s to the 1950s; Hong Kong footballers even comprised the majority of the 1936 Chinese Olympic team¹¹. In an interview, Chan explained that her passion for the game stemmed from her youth, « *I liked to play football with my brothers* » and later grew: « *I loved women's football and I recruited the women's players in Hong Kong and more than 100 women players enrolled.* »¹² Indeed, under her initiative in June 1965, the Hong Kong Ladies Football Association (HKLFA) was born and early photographs of the teams and the association show Chan sitting proudly in the centre of the front row of a group of fifty women members¹³. This is precisely the place she continued to aim for during the subsequent decades.

Her leadership career began on the women's side but would soon expand to men's football. Within a few years Chan was running men's clubs in the newly transformed Hong Kong professional football league. The HKFA removed the amateur requirement in the 1968-1969 season making it the first professional league in Asia¹⁴. Chan's work propelled her into the largely male world of Asian football, yet she was anything but intimidated. In the second professional season, the « *grim-faced* » Yuen Long club boss – also described as an « *energetic soccer convenor* » by the Hong Kong press – contested a referee decision in front of the national federation's management committee; Chairman Chan won on appeal¹⁵. By the 1974 season, Chan was elected to at least five different HKFA commit-

tees including the Management, Selection, Disciplinary, Referees, and Professional Footballers Committees¹⁶. Having taken over Caroline Hill FC, she proceeded to sign the best South African player at the time, Lukas Moripe, and in 1977 she posed for photographers alongside her latest star signing, national legend Kwok Ka-ming¹⁷.

Not satisfied with the leadership roles in the men's game, she revived an international organisation for women's football – the Asian Ladies Football Confederation (ALFC) – of which she had been a founder in 1968. Chan chaired a body with members from all across Southeast Asia including members of various ruling royal families and heads of state. Rubbing shoulders with the elite did not intimidate Chan and by 1975 she had organised the first-ever regional tournament for the women's game with teams coming from as far away as Australia and New Zealand¹⁸. The Hong Kong-based event was the first of multiple ALFC events organised by Chan over the next decade, which laid the foundations for what she hoped would become an official world championship for women. She exercised her organisational skills in managing the Asian tournament four more times between 1977 and 1983 while launching the World Women's Invitational Football Tournament (WWIFT) hosted in Taiwan in 1978 and 1981. From Pepsi-branded airport welcome signs for the 1975 ALFC tournament to Puma advertising in the 1981 WWIFT event programme, the archives reveal how her hand was omnipresent in arranging commercial contracts, signing sponsorship and advertising deals, and even selling TV rights¹⁹. Yet Chan's leadership extended beyond the administratively focused organisational and commercial domains.

As a leader, Chan aimed for the top of the pyramid, something which required political savvy. However, it was in this domain that Chan faced challenges. Initially, the ALFC benefitted from the close links with the

male-focused Asian Football Confederation (AFC). At the time Chan organised the first women's tournament in 1975, several married couples were members of the boards of both organisations, as shown on their respective letterheads. The links included the sitting AFC President, Tunku Abdul Rahman – married to ALFC founder and honorary life-president Tun Sharifah Rodziah – as well as ALFC Vice President, Datin Teoh Chye Hin, whose husband was none other than Dato' Teoh Chye Hin (and Tunku Abdul Rahman's number two as the AFC General Secretary)²⁰. This was the regional context in which Chan wrote to FIFA outlining her ambitions following the close of the inaugural 1975 event. Via the General Secretary, Charles Pereira, Chan's ALFC requested the governing body's « *blessing, approval and recognition of the proposed formation of the World's controlling body for women's soccer* » – named the Female Internationale de Football Federation (FIFF) – and solicited FIFA's support in publicising a « *World Cup for Ladies to be held in Hong Kong* »²¹. But ALFC had no such intimate family links with FIFA and global politics soon superseded marital connections. Indeed, Chan's global dreams quickly clashed with different modes of bureaucratic governance and diplomatic alignments which became unfavourable.

When Chan's ALFC was founded in 1968 and revived in 1974, its Chinese affiliate member was from the Republic of China – the nationalist Kuomintang-led KMT on the island of Taiwan, not the Communist-led People's Republic organisation based in Beijing. While she was pushing for the development of women's football, the same Taiwan regime which had supported her efforts was ejected from the AFC in a shrewd statutory manipulation at its 6th Congress, which voted to admit the Beijing-based Football Association from the People's Republic of China (FAPRC) as the sole legitimate Chinese federation²². The situation ultimately cost AFC President Abdul Rahman his position

in 1976 and within a year General Secretary Dato' Teoh had also resigned. Thus ended the close links Chan and the ALFC had with their male AFC counterpart. As such, this « Chinese question » grew to be a thorn in Chan's side over the next few years because her ALFC had no footballing links to mainland China and only liaised with the same federation that had been expelled from Asian men's football. Indeed, the Republic of China Football Association (ROCFA) in Taipei actively supported the ALFC at the turn of the 1980s, providing board members, hosting and winning the 1977 continental ALFC tournament (retaining its championship crown in the 1980 and 1981 editions), and hosting the 1978 and 1981 WWIFT events. Video archive evidence of the competition in Taipei shows how Chan led the visiting team delegations in 1977 to the national mausoleum, where they all honoured the memory of ROC leader Chiang Kai-shek²³. Moreover, Veronica Chan's ALFC board included two ROC generals (General Cheng Wei Yuan and General Wang To-Nien), both high-ranking ROC military and political officers, who were named Honorary Life Presidents « *for services rendered to the ALFC* »²⁴.

Returning to the 1979 photograph, front and centre is Henry Fok, the HKFA President, who is standing next to Havelange. Despite being just a metre or two away from Veronica Chan, Fok's diplomatic sensitivities placed him on the opposite side of the Chinese cross-strait politics from his fellow HKFA elected official. In fact, when the photo was taken, Fok had just returned from mainland China after accompanying Havelange on a negotiation trip to meet with the FAPRC in order to convince them to return to FIFA after decades of absence. Havelange had been playing football geopolitics and Fok was credited as having « *done all that was humanly possible in order to find a positive solution* »²⁵. This put Fok – a strong supporter of relations with Beijing – clearly on the PRC side of the Chinese

question, while Chan had cultivated overt links with the ROC in her role as President of the ALFC and main driver for women's football in the region. So just ten days before this photo captured the inauguration of the new HKFA headquarters – which should have been a uniting moment for all HKFA officials – it also hides the reality of the Chinese conflict within international football.

Yet Veronica Chan was a consummate politician who was able to astutely navigate the next few years. For example, she worked to minimise the overt politicisation of women's football by requesting that the ROCFA team play not with their national team name as the Republic of China but rather as *Mulan*, the symbolic Chinese heroine²⁶. Chan also manoeuvred the ALFC back into a relationship with the AFC resulting in a merger in 1984 and giving her the chair of the newly created AFC women's committee, as well as getting herself elected to the HKFA executive board to fill a seat left by her husband²⁷. Her diplomatic work eventually helped contribute to the return of the ROCFA – now Chinese Taipei FA – to the AFC in 1989. Under her supervision, that year's regional Asian women's tournament (now under the AFC) saw the first ever sports meeting between mainland China and Taiwan – two countries which did not yet have full diplomatic relations. Indeed, a full three years before the «1992 Accord», a simple meeting of women's athletes became the first time

the «two Chinas» had competed face to face in international sport²⁸. For the first time, and on neutral Hong Kong soil, the federations from Beijing and Taiwan faced off twice (once in the opening match and again in the final)²⁹.

To conclude, let us return to the 1979 photograph and the proximity of the less visible Chan to the more conspicuous front row leaders of Havelange and Fok. As we have seen, their presidential careers ran almost in parallel. As astute political leaders aiming for the top, they may have been on opposite sides of the China question but, as in the 1979 photo, they always maintained eye contact with any potential adversaries throughout their careers. At the 1989 AFC women's tournament, the programme opened with two official welcome messages. The first was from Fok followed by Chan's on the next page, who rejoiced that for the first time «*the two coasts national teams will participate in the tournament in Hong Kong*»³⁰. During her several decade career as a sporting *cheffe*, Veronica Chan navigated the organisational, commercial, and political domains while rising within the leadership hierarchy. As a recognition, she was awarded an MBE by the United Kingdom in 1993 becoming only the second Hong Kong citizen to receive such an award for services to football and the first ever from the women's game³¹. Her presidential acumen is certainly what earned her reputation, probably best described in 1983 by AFC General Secretary Peter Velappan: «*She is a very strong lady...*»³²

Biography: Docteur en histoire, Kevin Tallec Marston travaille au Centre International d'Étude du Sport à Neuchâtel (Suisse) depuis 2005. Il est également Visiting Fellow au sein de l'International Centre for Sports History & Culture à la De Montfort University (RU) où il a soutenu sa thèse. Il a déjà publié sur l'histoire de la jeunesse, la diplomatie, la géopolitique, et la gouvernance. Il prépare un ouvrage sur la construction des mythes fondateurs, les lieux de mémoire, et la statuaire aux États-Unis.

Notes

¹ See also: « Nouvelles des Associations Nationales-Hong Kong », *FIFA News* 199, décembre 1979, pp. 769-771.

² The lengthy political problem between the Communist-led People's Republic of China (PRC) from Beijing and the Kuomintang-led (KMT) nationalist Republic of China (ROC) in Taiwan played out between the 1950s and 1980s. See GUOQI Xu, *Olympic Dreams: China and Sports, 1895-2008*, Cambridge, Harvard University Press, 2008, especially pages 164-196 and HOMBURG Heidrun, « FIFA and the 'Chinese Question', 1954-1980: an exercise of statutes », *Historical Social Research*, vol. 31, n° 1, 2006, pp. 69-72. For some recent scholarship on the broader issues of Cross-Strait relations, see DITTMER Lowell (ed.), *Taiwan and China: Fitful Embrace*, Oakland, University of California Press, 2017.

³ See LEIGH Mary H., BONIN Thérèse M., « The Pioneering Role Of Madame Alice Milliat and the FSFI in Establishing International Trade and Field Competition for Women », *Journal of Sport History*, vol. 4, n° 1, 1977, pp. 72-83; PFISTER Gertrud, « Breaking bounds: Alice Profé, radical and emancipationist », in: MANGAN J. A., HONG Fan (eds.), *Freeing the Female Body. Inspirational Icons*, London, Routledge, 2001, pp. 98-119.

⁴ TONNERRE Quentin, SBETTI Nicola, VONNARD Philippe, « Ghost Administrators: Re-centring Marisa Bonacossa, Lydia Zanchi and Suzanne Oth Within International Sport Organizations », in: CERVIN Georgia, NICOLAS Claire (eds.), *Histories of Women's Work in Global Sport: A Man's World?*, Cham, Palgrave Macmillan, 2019, p. 102.

⁵ DAVENPORT Joanna, « Monique Berlioux: Her Association with Three IOC Presidents », *Citius, Altius, Fortius*, vol. 4, n° 3, 1996, pp. 10-18.

⁶ Uncredited photograph, Folder 1.1.1973 to 31.12.1983, in: Correspondence with National Associations – Hong Kong, Box 1973-94, FIFA archives.

⁷ LE GOFF Jacques, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 2013 [1996], p. 18.

⁸ TUCHMAN Barbara, « Biography as a prism of history », *Practicing History*, New York, Alfred A. Knopf, 1981, p. 80.

⁹ Cross-referencing sources appears to note Chan's birthday as 31 August 1923. See *AFC Circular 61/90 – Personal particulars of the AFC Standing Committee member (1990-1994)*, in: 1986 Asian Cup Ladies Football Tournament Collection, Folder Referees Appointment, Hong Kong FA archives. See also the 1965 *List of Office Bearers of Hong Kong Ladies Football Association*, in: HKRS590-1-40, Case File on Hong Kong Ladies Football Association, Public Records Office, Hong Kong.

¹⁰ The research group for the Industrial History of Hong Kong maintains a website with a vast archive of articles about many individuals and families from Hong Kong. This includes mentions to Veronica's elder sister, Dr Chan Chiu Kam (known also as Pauline or Po-lin) who married industrialist Haking Wong, younger sister, Chan May Kan who married a famous French-inspired abstract painter, Zao Wou-Ki, as well as aunt Chan King Shi and uncle Peck-Siu Lim, one of the most important industrialists in post-WWII Hong Kong. See LO York, « Hong Kong Cement Manufacturing », 6 May 2019, <https://industrialhistoryhk.org/hong-kong-cement-manufacturing> (accessed 23 August 2022).

¹¹ HEYWOOD Vincent, « China's 1936 Olympic Football Team: Eight players were from Hong Kong », *Journal of the Royal Asiatic Society, Hong Kong Branch* 48, 2008, pp. 7-23. For a review of Hong Kong football history see LEE Chun-Wing, « Football », in: WONG Man-Kong, KWONG Chi-Man (eds.), *Hong Kong History - Themes in Global Perspective*, Singapore, Palgrave Macmillan, 2022, pp. 217-240.

¹² Written interview with Veronica Chan, 5 October 2021. I am grateful to Chris Lau and Jimmy Chan for facilitating this.

¹³ See *Certificate of Registration Hong Kong Ladies Football Association, 21 June 1965* and *Information*

sheet - Society registered/exempted under the Societies Ordinance, Chap. 151 – Hong Kong Ladies Football Association, in: HKRS590-1-40, Case File on Hong Kong Ladies Football Association, Public Records Office, Hong Kong. See photos in Hong Kong Ladies Football Association, 50th anniversary booklet, and unnamed framed photograph, Veronica Chan personal collection.

¹⁴ Regarding the development of Hong Kong football, see CHUN-WING Lee, «From shamateurism to pioneer of Asia's professional football: the introduction of professional football in Hong Kong», *Soccer & Society*, vol. 14, n° 5, 2013, pp. 603-614.

¹⁵ PERERA Neil, «Unprecedented soccer decision», *South China Morning Post*, 26 February 1970, in: Correspondence with National Associations – Hong Kong, Folder 1.1.1969 to 31.12.1972, Box 1947-72, FIFA archives.

¹⁶ *Committees elected at the 1st Council Meeting, 29 July 1974*, in: HKRS939-1-2, Case File on Hong Kong Football Association 1974-1983, Public Records Office, Hong Kong.

¹⁷ See contract and correspondence regarding Lucas Moripe attached to the letter from Tam Sau Sun to Secretary of the Football Association of South Africa, 24 August 1974, in: Correspondence with National Associations – Hong Kong, Folder 1.1.1973 to 31.12.1975, Box 1973-94, FIFA archives; and «Soccer star Kwok Ka-ming (left) poses with his new boss, Caroline Hill team manager Mrs Veronica Chiu», *South China Morning Post*, 4 July 1977.

¹⁸ TALLEC MARSTON Kevin, *AFC Women's Asian Cup History Book*, Kuala Lumpur, The Asian Football Confederation, 2022, pp. 5-15, pp. 27-29.

¹⁹ See, for example, the TV contract signed by Chan with the Bangkok Broadcasting & Television Company. *Television Contract for the Fourth Asian Cup Ladies Tournament*, 6 June 1981, in: Collection on 4th Women's Asian Cup, Folder - TV Agreement Thailand, HKFA archives.

²⁰ Abdul Rahman was the first Prime Minister of Malaysia to oversee the transition period from British colonial rule to independence. Email correspondence with Phaik Lean Teoh, daughter of Datin and Dato Teoh Chye Hin, 2 November 2021.

²¹ Letter, Charles Pereira to Helmut Käser, 15 September 1975, FIFA archives, Correspondence with Singapore, Box 1951-83, Folder 1975- 83.

²² AFC 6th Ordinary Congress Minutes, in: FIFA Archives, Correspondence with AFC, Box 1971-76, Folder 1973-76. See Articles 3-5 and 8 of the FIFA Statutes, December 1972 edition.

²³ See the video of the competition, particularly at minute 5'04. «1977年中華女足奪冠全紀錄 | 第二

屆亞足聯女子錦標賽», https://www.youtube.com/watch?v=4d6yU9l_IB0

²⁴ The 1981 ALFC statutes include a several-page history of the organisation. It notes that Wei Yuan was recognised at the 1977 ALFC congress and General Wang To-Nien at the 10th anniversary celebrations in 1978. See *ALFC Statutes*, pp. 27-29 in: HKRS590-2-456, Case File on Asian Ladies Football Confederation, Public Records Office, Hong Kong.

²⁵ *Report on the meeting FIFA / Football Association of the People's Republic of China*, 29 August 1979, p. 6, in: FIFA Archives, Box TA Korrespondenzen N.A., Folder China PR '78-'87.

²⁶ A draft letter to the Hong Kong immigration authorities for the visa authorisations for the 1981 tournament includes a handwritten note that «ROCFA has agreed to play under the name 'Mulan Taipei'». See draft letter, Veronica Chiu to Director of Immigration, no date, Collection 4th Women's Cup – Folder Other, HKFA archives.

²⁷ See *Draft Memorandum of Agreement*, Correspondence with AFC, Box 1984-86, Folder 1984-86, in the FIFA archives. Chan's husband had left his long-term spot on the board in September 1982 and her name appears on the HKFA letterhead as vice-president as early as the 1984-1985 season. See letterhead changes in: Correspondence with National Associations – Hong Kong, Folder 1.1.1984 to 31.12.1986, Box 1973-94, in FIFA archives.

²⁸ For a discussion of the 1992 Accord, see especially p. 29-32 of JIANG Yi-huah, «Taiwan's National Identity and Cross-Strait Relations», in: DITTMER Lowell (ed.), *Taiwan and China: Fitful Embrace*, Oakland, University of California Press, 2017, pp. 19-41.

²⁹ News clippings from *Wah Kiu Yat Po*, 30 December 1989, in: Collection 1989, HKFA archives.

³⁰ *Programme of the 1989 Women's Asian Championship*, Hong Kong Football Association (HKFA) archives, Hong Kong.

³¹ Unnamed photograph, Veronica Chan personal collection. See «Diplomatic and Overseas Service», *The Times*, 31 December 1993, p. 8; HUGHES Mark, «Some surprises among long-service recipients», *South China Morning Post*, 31 December 1993, p. 6. Only famous player-coach Kwok Ka Ming (incidentally signed by Chan for Caroline Hill FC in 1977) also received a similar honour in 1978. Chan preceded Debbie Bampton who was the second woman to receive an award for football (1998).

³² Letter, RE: Asian Ladies Football Confederation, Peter Velappan to JS Blatter, 25 July 1983, page 2, in: FIFA archives, Correspondence with AFC, Box 1984-86, Folder 1984-86.



Lire
et relire,
voir
et revoir

OBÉLIX ET COMPAGNIE, CHEF ET ENTREPRENEUR

[Bande dessinée]

GRÉGORY QUIN

Paru en 1976, *Obélix et Compagnie* est le vingt-troisième album de la série *Astérix*. Il paraît entre *La Grande Traversée* et *Astérix chez les Belges*, et met en avant le personnage d'Obélix plus qu'aucun autre album jusqu'à cette époque, au détriment d'Astérix qui se retrouve dans un second rôle. Évidemment, les lecteurs et les lectrices d'un numéro spécial sur les « Chef-fe-s » auraient été en droit d'attendre une lecture critique du septième album de la même série, en l'occurrence *Le combat des chefs*, mais nous allons essayer de justifier notre choix.

Obélix et Compagnie est avant tout une satire du monde des affaires, mais aussi des techniques modernes de marketing et de publicité – alors encore émergentes –, prenant pour objet la production puis la vente de l'objet fétiche d'Obélix : le menhir. S'il comporte presque un caractère prémonitoire de certaines caractéristiques d'un tournant néo-libéral des années 1990, où un consumérisme effréné (autour d'objets souvent inutiles) devient une norme sociétale, l'album se construit autour de l'enrichissement d'Obélix – il dit lui-même qu'il « *devient l'homme le plus important du village* »¹ – et des effets collatéraux sur la structure sociale du village tout entier.

Surtout, cet album est souvent présenté comme celui qui va faire une large place à un

personnage réel, en l'occurrence le Premier ministre de l'époque : Jacques Chirac. S'ils sont nombreux à avoir influencé les traits de personnages de la série de Silvio Berlusconi à Charles Aznavour en passant par Brigitte Bardot, ce sont souvent des seconds rôles, aux apparitions ponctuelles, alors que Caius Saugrenus – Jacques Chirac dans *Obélix et Compagnie* – est un personnage clé de l'intrigue. Fort de sa conviction que les (irréductibles) Gaulois peuvent être achetés, qu'il impose à Jules César très tôt dans l'album², il se rend ensuite en Gaule et va inciter Obélix à vendre ses menhirs, de plus en plus de menhirs, jusqu'à l'amener à piloter une véritable industrie. Jeune « néarque »³ – comme Jacques Chirac est un jeune « énarque » – il est le porteur d'une vulgate résolument moderne : « *Il faut préparer une campagne, mettre au point une stratégie, choisir une cible* »⁴, où le plus inutile – ici incarné par les menhirs – peut être vendu à condition de convaincre l'acheteur futur. L'album met aussi en scène des dynamiques économiques qui éclairent encore certains fonctionnements du capitalisme au début du XIX^e siècle, où l'argent peut chambouler des équilibres sociaux. Si l'autorité du chef du village – Abraracourcix – est souvent discutée dans la série, elle semble ici encore plus menacée au gré

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01.235



Figure 1 Jacques Chirac et André Bord aux journées parlementaires du RPR le 29 septembre 1980.
© Claude Truong-Ngoc / Wikimedia Commons.

de l'enrichissement des villageois. Si le charisme apparaît en filigrane tout au long de l'album, il est important de souligner que celui-ci est aussi construit à coût de sestercs, alors que se morcellent les différentes tâches dans le village

et que – à la suite de l'intervention du druide Panoramix⁵ – tous les hommes commencent à fabriquer leurs propres menhirs qu'ils vendent à Caius Saugrenus.

Finalement, les stratégies de Saugrenus ne suffisent plus, Rome croule sous les menhirs, alors que des concurrences voient le jour et qu'une production locale – à Rome – veut s'opposer aux importations gauloises. Rabibochés, les habitants du « Village gaulois » se retrouvent pour écraser la garnison de Babaorum et fêter autour d'un traditionnel banquet « *leur amitié retrouvée* ». À l'été 1976, Jacques Chirac démissionne – avec perte et fracas – de son poste de Premier ministre, mais il reviendra, jusqu'à devenir président de la République française entre 1995 et 2007. Parangon de l'homme politique charismatique de la fin du xx^e siècle, il incarne aussi sous les traits de Caius Saugrenus un monde en train de basculer vers une domination sans partage de l'économie sur la politique, vers de nouvelles formes d'affirmation charismatique... et si l'argent n'a pas d'odeur, il n'a pas de charisme non plus.

***Obélix et Compagnie*, texte de Goscinny, dessins de Uderzo, Éditions Dargaud, 1976.**

Biographie: Grégory Quin, historien, est maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne. Directeur de la collection « Sport et sciences sociales » chez Alphil, il s'attelle en particulier à l'écriture de l'histoire des sports modernes en Suisse (et depuis la Suisse), en multipliant les perspectives (économiques, politiques, sociales, etc.) et en cherchant avec conviction à placer l'histoire dans le débat public.

Notes

¹ Planche 19.

² Planche 8.

³ Sur la planche 8, Jules César demande à Caius Saugrenus de lui expliquer ce que l'on apprend dans la Nouvelle

École d'Affranchis (NEA), caricature de l'École nationale d'Administration (ENA) qui forme les élites françaises depuis 1945.

⁴ Planche 31.

⁵ Planche 26.

« THE SPIRIT OF WOMEN'S VOLLEYBALL REPRESENTS THE SPIRIT OF AN ERA – THE LOUDEST VOICE IN THE RISE OF CHINA. »

Review of the Movie *Leap*

AMANDA SHUMAN

« **T**he spirit of women's volleyball represents the spirit of an era – the loudest voice in the rise of China. »

This slogan opens the film *Leap*, directed by Hong Kong's Peter Chan and China's official submission to the Academy Awards in 2020, which recounts the story of Chinese women's volleyball over nearly four decades, from the late 1970s to 2016. Beginning in 1981, the Chinese women's volleyball team went on to win five consecutive world titles, including Olympic gold in 1984¹. These wins occurred at a crucial moment, during the early years of Deng Xiaoping's official policy of « Reform and Opening Up » (*gaige kaifang* 改革开放) and the beginnings of market reforms. In China, from the Reform period to the present, there is no sports story more significant to the national historical narrative. The team came to symbolize the nation's post-Mao emergence onto the world stage, and members of the volleyball

team are still regarded as national heroes. Best known among them remains, without a doubt, Lang Ping. Star player from the early 1980s and known as the « Iron Hammer » for her forceful spikes as an outside hitter, she later went on to coach the national teams in China and the United States. *Leap* revolves around Lang and her involvement with Chinese women's volleyball, while also tracing her longstanding friendship with Chen Zhonghe, an assistant coach in the early 1980s who also later served as head coach of the Chinese national team.

The film is divided into three parts: the early Reform period (1978-1981); the 2008 Olympics in Beijing; and the years leading up to the 2016 Rio Olympics (2013-2016). The first and last comprise the bulk of the film. Each part ends with a dramatic reenactment of a close match from the respective period which China wins: the final match of the world championship against Japan, held in Osaka in 1981 (China

versus Japan); the 2008 match between the U.S. and China at the Beijing Olympics; and the quarterfinal between China and Brazil at the 2016 Rio Olympics. These action-filled scenes were filmed using elite volleyball players, including some of the original players from the 2008 and 2016 Olympic teams².

The first hour of the film recounts the journey that led to success in women's volleyball in the early 1980s. The story begins when a young Chen Zhonghe (Peng Yuchang) is called up by the Party to be an assistant coach for the women's national volleyball team. The team's head coach, Yuan Weimin (Wu Gang), is stubborn and his training style draconian. Women are pelted with volleyballs as they dive onto the floor, engage in numerous physically taxing exercises, and have little rest or respite - even at Chinese New Year³. Praise is non-existent and injuries are visible; the camera zooms in on bandaged and bloodied wrists and hands. The conditions are miserable: a shabby gym and facilities, where outdated equipment lingers in the shadows and slogans written in large red characters, reminiscent of a bygone era, grace the walls. The lighting in many of the scenes during this first hour is purposefully dark to convey difficult times⁴. In this atmosphere, assistant coach Chen quickly befriends a young Lang Ping (played by her own daughter, Lydia Lang Bai), who has recently been called up to the national team but is excluded from training until she can prove herself by lifting as much weight as the other women on the team. Lang does not speak much, but we quickly sense her growing impatience. Nevertheless, through persistent training, she manages to move into her role as the «Iron Hammer» in time for the world championships.

This first part is punctuated with political messages taken straight from the Party-approved official history as it is told today. Coach Yuan launches into a poignant monologue [28:30], for example, recounting how «*far behind*» China is materially and economically, noting that the

first time he went abroad in the 1970s he was «*in awe of the hotel room, refrigerator, color TV, air conditioner*». Moreover, he argues for the significance of sport to Reform and to China's international standing: «*The country is reforming and opening up, sports in China are a priority, we don't have the facilities of other countries, so we have to work harder to have any chance of winning. The Chinese people need to be world champions. We need to prove to everyone [that we] Chinese are great.*»⁵ The connection between politics, economy, and sport is made even clearer when the volleyball team plays at the world cup championship in 1981. The film switches between action on the court and large audiences across China sitting huddled together in the dark, watching the match live on black and white TVs (in a country where few people owned televisions at the time, it is significant that this event brought so many people together to watch a live sports event). At match point, the silence is palpable as the Chinese audiences wait in anticipation. When the team wins, the audiences at home erupt and crowds of ordinary people take to the streets, some with flags in hand, to celebrate.

The second part of the film jumps forward to 2008, when a middle-aged Lang Ping (Gong Li) is head coach of Team USA at the Beijing Olympics. Prior to the match, she meets her old friend Chen (Huang Bo), who is now head coach of the Chinese team. As they drive together through a well-lit Beijing, passing modern skyscrapers and flashy billboard advertisements, Lang comments on how much China has changed⁶. The dark and desolate surroundings of the 1980s have completely disappeared. Lang tells Chen that the Chinese team is in better shape overall than the American team, but, in the end, it is Team USA that wins. As the American players celebrate, Lang leaves the court quietly with her head down - a suggestion to the local audience, perhaps, that she would have preferred the Chinese team to win, and maybe implying they could have done so under

her guidance. But this is only a supposition: Lang and the film's narration is silent on the matter, although we learn that she resigned as Team USA's head coach.

The final part covers the years leading up to the 2016 Rio Olympics. In 2013, Lang is living in California, but she does not seem settled there. As family members complain about the disappointing Chinese team, she makes no comment. In a dramatic scene, she returns to China for the funeral of a former 1980s teammate, who on her deathbed begs Lang to come back to coach the Chinese team. Lang agrees on the condition that certain changes are made. She presents a list of demands to the State Sports Commission officials, which include updating an outdated sports system to international standards - such as, increasing the squad size and hiring foreign coaches. The officials are reluctant but concede; in the following scenes, Lang scouts and recruits a myriad of players, who rigorously train in state-of-the-art, brightly lit facilities. The team initially performs poorly, and Lang is criticized but sticks to her guns. This part of the film is at its most exciting when we see and hear from the Chinese volleyball players, many of whom play themselves in the film. Here, too, Lang and Chen's continuing friendship helps sustain Lang as she pushes through difficulties with a team that lacks the mental «spirit» of the 1980s. Nostalgic flashbacks, interspersed with monologues from Lang and Chen, encourage the team to regain this spirit, which eventually culminates in the team's dramatic quarter-final win in Rio against Brazil. The film ends with the medal ceremony at Rio where the Chinese flag is raised and the anthem played. Lang calls Chen, who is watching the ceremony on TV. She says nothing when he answers but holds up her phone so he can hear the national anthem. This enduring friendship and their joint leadership have thus helped the «spirit» return - of volleyball and, by extension, the

nation. It is probably no coincidence that the timeline highlighted here mirrors Xi Jinping's rise, which also began in 2013.

Leap's overall message is predictable: this is a story explicitly about how women's volleyball helped unify people in China and build the domestic «spirit» needed to jumpstart or «leap» into market reform. Moreover, volleyball, and Lang Ping in particular, are upheld as mirrors and models of China's rapid success from the Reform era to the present⁷. The stark economic differences between the 1980s and 2008, and later in 2013 with the changes Lang introduces to the sports system are also «leaps». Notably absent from the second half of the film, however, are both the clear political messages and the euphoric reaction of the Chinese audiences watching the volleyball matches, crucial features of the first part. Instead, we witness the continuing strength of the friendship between Lang and Chen - a thread that could be read along generational lines as sacrifice and resilience in the name of China's reforms and subsequent rise. There is also Lang's firm commitment to the well-being of the athletes in the years leading up to Rio. In stark contrast to the treatment of the athletes under Coach Yuan during the Reform period, the film highlights how Lang even seeks to understand the needs and life stories of athletes. Moreover, we see her encouraging the athletes a degree of autonomy. There should be no forcing of any individual to play volleyball at the expense of sacrificing their personal desires. This is exemplified by a scene in which Lang presses the team on their reasons for playing volleyball (which initially leaves them confused): one of the athletes voluntarily leaves, stating that she plans instead to apply for university. What might this say about the importance of the individual within the collective in the Xi era? Given this example and how the film ends, the message seems to me that, while national success is still of utmost importance, individual choice must be taken into consideration. The reasons for the team's success at Rio are thus

embodied by a similar yet distinct « spirit » from that of the 1980s.

There is an unexplained absence in the film's timeline: the « missing » years between the early 1980s and 2008. Lang Ping's first stint as China's head coach was not, in fact, in the 2010s but rather in the 1990s⁸. The film also portrays Lang as conflicted and perhaps unhappy in the United States, even though her family is there and she coached the US team successfully - her heart, it suggests, remains in China. Lang's own daughter, Lydia Bai, plays the younger version of her mother in the film (ingenious casting choice), but their relationship is left unexplored. Bai was born and raised in the United States. She spent the summers with her family in Beijing and is bilingual. She is also a former Stanford volleyball player and bears a striking resemblance to her mother. Prior to preparing for this film, she had little

acting experience and had never seen much footage of or watched documentaries on her mother. Bai emphasizes that participating in this film project was a deeply personal experience that allowed her to understand and become closer to her mother. During the 1981 world cup ceremony scene, her crying was not fake: she had grasped the magnitude of the event and what it must have felt like at the time, stating, « *I was proud of my mom.* »⁹ Her portrayal of her mother is undeniably convincing and moving - one can sense its emotional depth. Although none of the above is the focus of *Leap*, a forthcoming English-language documentary about Lang Ping seems to suggest more complexity and nuances to her personal story¹⁰, which should nicely complement this Hollywood-esque feature film.

***Leap* (夺冠 *Duoguan*. China, 2020. Director: Peter Chan. 2h15min)**

Pour aller plus loin, scannez le code QR suivant avec votre smartphone :



LEAP | 夺冠 (Official Trailer) - In Cinemas 22 October 2020
<https://www.youtube.com/watch?v=2ejQWvtjbQ8>

Biography: Amanda Shuman is a Lecturer and Researcher at the Institute of Chinese Studies at the University of Freiburg (Germany). She has widely published on the history of sport in the People's Republic of China under Mao. She is Academic Editor (Asia) for the International Journal of the History of Sport and co-edits (with Philippe Vonnard) the « RERIS studies in International Sports Relations » book series (De Gruyter).

Notes

- ¹The 1984 Los Angeles Olympics were the first summer Olympics China participated in since the 1950s. Between 1958 and 1979 the People's Republic of China was not a member of the IOC.
- ²My heart was racing as if watching the matches live for the first time. Original footage of these matches, which was clearly consulted for the film, can still be found on YouTube, e.g.: 1981 <https://www.youtube.com/watch?v=MCSk4OLCtpY>, 2008 <https://www.youtube.com/watch?v=VBtQb7DMHtl>, and 2016 <https://www.youtube.com/watch?v=MCSk4OLCtpY&t=6694s>.
- ³One might even say they train like soldiers, and for that there is a historical precedent dating to the 1960s and imported methods from the Japanese women's volleyball team. Coach Yuan's background, though unexplored in the film, is important here: as a volleyball player in the 1960s, he participated in training with the infamous Japanese women's volleyball coach, Hirofumi Daimatsu. Daimatsu was a former POW-turned-coach who trained women like soldiers; under him, the team trained until late at night and practiced a rolling judo-like dive as they were pelted with volleyballs, much like in this film. For more on Daimatsu in China, see Chapter 6 of my dissertation here: <https://escholarship.org/uc/item/1xn0s4rg>
- ⁴This cinematic technique has often been used in historical Chinese films to depict earlier periods of time negatively. During the Mao era, for example, scenes from the pre-1949 («pre-Liberation») period, such as in the 1957 classic directed by Xie Jin, *Women Basketball Player No. 5* (女篮五号), are often dark and desolate, while the Mao era scenes are bright and hopeful. The irony is that *Leap* strives to show that things were still desolate in the early Reform era and suggests that the situation has only really improved in the twenty-first century.
- ⁵Yuan represents the mindset of a generation that feels they need to make up for the chances they «lost» due to the Cultural Revolution (1966-1976): «*Everyone was confident in 1966 that we could reach the top. Who knew we would stop playing for the next ten years. There's been a dagger in my heart ever since.*»
- ⁶Indeed, the fact that they are driving themselves is significant because private car ownership in China is a twenty-first century phenomenon.
- ⁷In 2022, two years after this film debuted, Lang Ping retired following China's less-than-stellar performance in women's volleyball at the Tokyo Olympics. It is unclear how future narratives of her career will discuss this, but I think it's fair to say that this film encompasses the highlights.
- ⁸In fact, the Chinese team won the silver medal at the 1996 Olympics held in Atlanta. A good summary of Lang's career can be found here: <https://thechinaproject.com/2020/10/26/lang-ping-the-iron-hammer-the-national-hero-with-the-golden-touch/>
- ⁹Personal communication with Lydia Bai over Zoom, May 2023.
- ¹⁰Lang's personal life is often discussed in Chinese-language documentaries and biographies. The English-language documentary, «The Iron Hammer», for unknown reasons, has still not been released for public viewing. A trailer is available on YouTube: <https://www.youtube.com/watch?v=1MH6xdOzxno&t=13s>

À PROPOS DU FILM *SEUL CONTRE TOUS*

CHRISTOPHE JACCOUD

Pourquoi « Iron Mike » Webster, star des Pittsburgh Steelers, est-il précocement mort après une longue descente aux enfers marquée par les troubles cognitifs, la dépression et l'abus de drogues ? Qu'est-ce qui a conduit Terry Long, l'*Offensive Guard* de la même formation, à s'enlever la vie par ingestion d'antigel le 7 juin 2005 à l'âge de 45 ans ? Et que dire des destinées de Justin Strzelcysk, d'Andre Waters ou encore de Tom McHale, autres colosses hébétés et tragiques rendus à une retraite sportive hérissée de violences, d'addictions et de comportements délictuels ?

Fumer tue. Faire du sport aussi, du moins la pratique de certains d'entre eux, dont il est avéré qu'elle participe à la fabrication de monstres et d'infirmités. C'est là le dérangeant constat opéré au tournant des années 2000 par le neuropathologiste Bennet Omalu. Jeune médecin d'origine nigériane, Omalu, qui observe et dissèque les cerveaux de joueurs de football américain prématurément décédés dans le cadre de recherches qu'il conduit dans un institut de pointe de Pittsburgh, devient le premier scientifique à formuler, dans le cours d'un article qui fait date, publié dans la revue *Neurosurgery* en 2005, cette révélation lumineuse selon laquelle l'exercice professionnel de l'un des sports les plus populaires des États-Unis entraîne des affections neurodégénératives

sévères, des morts brutales et des comportements erratiques. Le premier aussi à en éclairer de ses rayons la plus immédiate de ses conséquences : l'irresponsabilité coupable de la toute puissante National Football League et son indifférence à assurer le bien-être de ses joueurs. Négligence ouvrant à des plaintes pénales et à des compensations financières.

Le combat d'un homme pour faire reconnaître la problématique des commotions cérébrales liées à la pratique du football, et pour l'identifier en tant que pathologie professionnelle spécifique sous le nom d'« encéphalopathie traumatique chronique » ; le séisme produit par cette découverte dans les milieux concernés ; mais aussi les manœuvres orchestrées par la NFL, véritable *Male-dominated society* ayant bâti au sport un temple d'or et recourant sans vergogne aux cosmétiques du mensonge et de l'intimidation¹, pour en préserver les rentes... Telle est la trame du film *Seul contre tous*, réalisé en 2015 par Peter Landesman – *Concussion* en anglais –, un film comme les chaudières du cinéma américain en produisent beaucoup, qui mélange drame humain et dénonciation d'une plaie sociale et, comme il se doit, immanquablement dénoué dans un gloria final qui donne tout son éclat à la grande morale de l'altruisme et du courage d'être soi.

Un personnage ordinaire (incarné par l'acteur comique Will Smith), doublement « petit »,

puisqu'il est noir et étranger aux États-Unis, auteur d'une découverte médicale dérangeante, se confronte, dans la solitude et la vulnérabilité d'une fourmi partie à la conquête des Andes – encore que cuirassée par sa probité et son sens de l'éthique médicale – à ceux qui, dirigeants et propriétaires de clubs, entendent cacher la vérité afin d'éviter d'avoir à rendre des comptes devant la justice. Il sera la cible d'incessantes attaques de la part de ce dur cartel d'hommes blancs et impitoyables régnant sans partage sur des usines à sueur, et qui ont fait du sport une extraordinaire machine à profit.

Au final, Omalu/Smith verra son combat aboutir : reconnaissance de l'encéphalopathie traumatique chronique comme problème public et de santé publique (avec l'intervention du Sénat américain), plainte collective déposée par plus de 500 anciens professionnels ayant conduit à un accord portant sur le versement, par la NFL, d'une somme de 1 milliard de dollars. Un litige dont les tenants et aboutissants ont été clairement documentés par la chercheuse Alexandra Veuthey, dans un ouvrage qui complète et synthétise une substantielle recherche doctorale².

Aux standards du box-office, *Concussion*, avec un budget avoisinant les 40 millions de dollars et produit par le réalisateur Ridley Scott, a été un échec commercial. Et ceci bien qu'il ait été nommé aux Golden Globes et aux Razzie Awards, et qu'il ait valu un Hollywood Actor Award à son principal acteur. Le film n'en possède pas moins une incontestable aura extra-cinématographique documentant de manière glaciale un certain nombre des plaies de la société sportive de marché, sans doute bien au-delà du contexte américain : le sport peut être mortifère quand il est aligné sur des normes mercantiles et sur les froides spéculations des intérêts financiers qui n'ont que faire de l'intégrité physique et psychique des individus ; derrière l'exploitation économique des robustesses, des habiletés et des endurance se cache bien souvent un 6^e continent, cercle d'hommes fermé comme une huître, éloigné de la réalité du quotidien et du confort de joueurs qui, en dépit de leurs salaires et de leur notoriété, ne sont guère mieux considérés que des chiens à la chaîne. Un constat qui, bien que connu, vaut commotion.

Seul contre tous, titre original : *Concussion*, réalisateur Peter Landesman, USA, 2015.

Biographie : Christophe Jaccoud est professeur associé de sociologie du sport à l'Université de Neuchâtel et collaborateur scientifique au Centre international d'étude du sport (CIES) de cette même institution.

Notes

¹ Jusqu'à faire pression sur la rédaction de la revue *Neurosurgery* pour qu'elle ne publie pas l'article en question.

² VEUTHEY Alexandra, *Concussion in Professional Team Sports: Time for a Harmonised Approach?*, Singapour, Springer, 2021.

« CULTURE CLUBS » : QUAND LES CHAMPION·NE·S INCARNENT L'IMAGINAIRE D'UNE VILLE

FRANCESCO GARUFO

Du 22 septembre 2019 au 23 août 2020, le Musée d'histoire de La Chaux-de-Fonds a présenté à son public une exposition intitulée « Culture clubs : naissance d'une métropole sportive », qui proposait de parcourir l'histoire du sport local sous l'angle des pratiques et de l'identité que la ville s'est donnée grâce au sport. Elle s'intéressait avant tout aux clubs, en se penchant en particulier sur les questions d'intégration, sur les questions de genre et sur l'importance du sport dans la création d'une mémoire collective. Enfin, elle questionnait les évolutions les plus récentes du sport et les transformations que celles-ci impliquent avec, en guise de conclusion, une ouverture sur les sports électroniques, phénomène récent qui remet en question la dimension sociale et identitaire du sport.

Comme le titre l'indiquait, l'accent était mis sur les clubs sportifs, entités collectives auxquelles pratiquant·e·s et supporters·trices s'identifient et qui participent donc à construire nos identités et à définir nos appartenances. L'exposition s'intéressait à un large panel de sports (cyclisme, athlétisme, escrime, tchouk-

ball...), présentait différents exemples de clubs (comme les clubs de football communautaires, c'est-à-dire créés par des migrant·es italien·nes, espagnol·es et portugais·es, en posant la question de leur rôle d'intégration ou d'exclusion), ou encore de sections féminines. Les deux principaux clubs historiques de la ville (HC La Chaux-de-Fonds et FC La Chaux-de-Fonds) se taillaient la part du lion, ce qui s'expliquait en partie par deux jubilés, puisque le HCC fêtait son centenaire et le FCC ses 125 ans.

Le présupposé de recherche était qu'ils jouaient, en termes de mémoire collective, un rôle prépondérant. En effet, ces deux grands clubs représentent les sports les plus populaires, mais surtout ils incarnent l'âge d'or de la ville, qui précède la crise horlogère consécutive au premier choc pétrolier de 1973, lorsque ses succès industriels lui permettaient de rivaliser avec les principaux clubs et villes du pays. Les trophées glanés au cours de leur riche histoire étaient présentés comme des reliques, précieusement conservées, qui forment le matériau mémoriel auquel, de génération en génération, les Chaux-de-Fonnières·ers peuvent se référer.

DOI : 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01.245



Figure 1 Maillot du centenaire du HCC.
© Ville de La Chaux-de-Fonds, A. Henchoz.

Ces objets matérialisent l'histoire des clubs et se trouvent ainsi investis d'une aura symbolique et affective exceptionnelle, qui permet de relier le présent au passé. Clubs et trophées sont par conséquent les repères, les marqueurs d'une mémoire, dont les célébrations, notamment à l'occasion des jubilés, constituent des moments forts de la vie locale. Le sport, loin de n'être qu'un simple reflet d'évolutions sociales, économiques ou politiques plus larges, contribue ainsi à l'élaboration d'un « Nous », d'une communauté imaginée.

Cette dimension collective était celle qui intéressait en premier lieu l'équipe du Musée d'histoire, dont le programme d'expositions vise à éclairer les phénomènes politiques, économiques, culturels et sociaux à l'œuvre dans l'histoire de la ville. Mais, rapidement, certaines personnalités se sont imposées. Sans remettre en cause l'importance des clubs, elles complétaient le tableau et lui donnaient de la

consistance, de la chair, des visages. C'était tout particulièrement le cas des athlètes qui incarnaient le geste sportif et la performance et qui en étaient également de précieux témoins. Parmi ces champion·ne·s, René Huguenin a constitué un cas exemplaire. Capitaine emblématique du HCC, six fois champion suisse entre 1968 et 1973, et de l'équipe nationale (avec laquelle il disputa les Jeux olympiques de Sapporo en 1972), son extraordinaire carrière entraîne, en 2007, le retrait de son célèbre maillot numéro 2 par le club. Il sera le seul à l'avoir porté avec le HCC.

Grâce à son témoignage et au prêt d'objets (en particulier son ancien maillot [voir figure 2], mais également un tableau de médailles ou encore une crosse et différentes pièces d'équipement), René Huguenin a participé à enrichir l'exposition. Sa collection personnelle de souvenirs illustre la place que le sport a occupée dans sa vie. Elle a également permis de mettre en récit par les objets une période qui, pour



Figure 2 Trophée du championnat suisse de hockey sur glace, avec la mention des six titres du HCC.
© Ville de La Chaux-de-Fonds, A. Henchoz.



Figure 3 Maillot numéro 2 de René Huguenin.
© Ville de La Chaux-de-Fonds, A. Henchoz.

La Chaux-de-Fonds, va bien au-delà des succès sportifs. Ce récit par l'objet permet de créer une émotion, un rapport affectif avec le public, une médiation vers le passé.

Le cas de René Huguenin démontre l'importance de la démarche biographique, puisqu'à travers lui le public peut s'identifier au club et à ses succès, d'autant plus qu'il s'agit d'un champion à sa mesure, qui reflète les valeurs auxquelles s'identifie le club et plus largement la région : celles du travail, de l'effort collectif et de l'effacement individuel. En effet, celui qui fut le capitaine de la plus grande équipe de hockey sur glace de l'histoire de la région est également d'une extrême modestie. Vivant toujours à La Chaux-de-Fonds, il est resté simple, accessible et fortement ancré dans la région. Lui-même, dans la presse, insiste

sur ses limites techniques : « *J'étais un tâcheur, je n'étais pas doué naturellement. Certains de mes coéquipiers avaient de la facilité pour manier la crosse, avancer, freiner. Moi pas.* »¹ Le HCC et ses champions collent ainsi parfaitement à l'image de l'horlogerie chaux-de-fonnière, considérée depuis le XIX^e siècle comme une fabrique collective². La figure de Huguenin est donc légitimée non seulement par ses extraordinaires résultats, mais également (plus encore ?) par le contexte industriel qui forge l'image de la métropole horlogère. Comme les abeilles représentées sur les armoiries de la ville, Huguenin et ses coéquipiers symbolisent le labeur collectif. Le champion tire ainsi son charisme avant tout de la cohérence entre son image et celle de sa ville, dont il porte le drapeau sur la glace et au-delà.

Biographie : Conservateur du Musée d'histoire de La Chaux-de-Fonds, Francesco Garufo est spécialiste de l'histoire des migrations, de l'horlogerie et des sports. Lauréat du Prix Gaïa 2012, il a travaillé en tant que chercheur à l'Université de Neuchâtel, à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, à l'Université Lumière Lyon 2 et au sein du Pôle de recherche national « On the Move – Entre migration et mobilité ».

Notes

¹*Arcinfo*, 3 février 2019.

²MARX Karl, *Le Capital*, traduction de M. J. Roy, 1872, livre I, ch. XIV, p. 149, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1232830/f1.item>

ANATOMIE DU CHARISME

Revue *Sensibilités. Histoire, critique et sciences sociales* (Paris, Anamosa, 2016)

GRÉGORY QUIN

Paru en novembre 2016, le premier numéro de la revue *Sensibilités* inaugure son ambition intellectuelle avec une question presque centrale pour comprendre les chef-fe-s, en l'occurrence la question du charisme. Max Weber, Pierre Bourdieu ou encore Marc Bloch figurent – évidemment ! – parmi les acteurs principaux des histoires proposées sous la plume d'Isabelle Kalinowski (sociologue), de Manuel Schotté (sociologue), d'Yves Cohen (historien), de Nicole Woolsey Biggart (sociologue) ou encore derrière l'objectif de Charlotte Krebs (photographe et documentariste), mais cette « anatomie du charisme » assume surtout « *de déceler les ressorts corporels ou les stratégies de croyance qui forgent l'être charismatique* » (éditorial, p. 7).

À travers une exégèse des travaux de Max Weber – où Manuel Schotté propose de remplacer « charisme » par « grandeur » –, les textes rassemblés dans ce premier numéro de la revue *Sensibilités* proposent d'étudier le charisme pour comprendre comment « *dans l'ordre des professions, des religions ou des modes de gouvernement, se sont développées des théories et des pratiques de pouvoir, ou de mise en représentation du pouvoir, qui opèrent sous le registre de la séduction charismatique* » (p. 9).

Spécialiste des chef-fe-s et de leur histoire, l'historien Yves Cohen offre une contribution panoptique du charisme, pièce centrale de la

revue, proposant une grille de lecture « *pour reconnaître le charisme* ». S'il fait le constat initial d'une recomposition des logiques de l'appréciation du charisme dans les premières décennies du XXI^e siècle, arguant que le charisme « *est d'abord un mot caractéristique de la haute époque hiérarchique que constitue le XX^e siècle avec ses grandes organisations économiques et administratives, ses mouvements de masse, ses dictatures, ses pouvoirs autoritaires* » (p. 50), il propose aussi de revenir aux fondamentaux de la compréhension du charisme en distinguant des qualités individuelles – de celui qui veut être chef –, à l'attribution (et à la reconnaissance) de ses qualités par un groupe social donné et aux perturbations institutionnelles que cette personne peut engendrer.

En filigrane, c'est aussi la question du lien entre charisme et pouvoir qui se pose et se décompose pour les lectrices et les lecteurs de la revue. La question du pouvoir exercé par celles ou ceux qui ont du charisme, mais aussi la question du pouvoir des idéologies en tant que véhicules potentiels de la distribution ou de la perception de ce qui est « charismatique ». La contribution de Nicole Woosley Biggart est emblématique de l'exercice du charisme dans des cercles plus privés, ici de la « vente à domicile », loin de l'avant-scène du pouvoir du politique ou du médiatique, où cette manière



Figure 1 Couverture du premier numéro de la revue *Sensibilités. Histoire, critique et sciences sociales: Anatomie du charisme*.

singulière de vendre, « doit d'abord ce qu'elle est à l'"aura" et à la "personnalité" [...] et au principe [...] suivant lequel chaque nouvelle vendeuse, portée à s'identifier aux vendeuses les plus performantes et à faire siennes ainsi les valeurs de l'entreprise, devient à son tour charismatique, c'est-à-dire capable, par son investissement personnel, de donner l'exemple, de faire vivre la marque et d'attirer à elle de nouvelles recrues » (p. 54). Une histoire de sensibilités. Une ambition au cœur du projet de cette nouvelle revue. Un pari réussi.

De la même manière, dans une contribution fascinante, Christophe Granger – l'un des architectes de cette nouvelle publication – propose une analyse critique de la manière dont un essor récent du « développement personnel » incite à considérer que l'on peut « développer son charisme » (p. 103). Analyse critique car « il n'est probablement

pas de manifestation plus criante de la révolution néolibérale des manières d'être [...], que la diffusion de la morale et des techniques du "développement personnel" » (p. 103), mais aussi analyse originale dans sa forme et dans sa présentation, où des extraits d'un ouvrage de développement personnel sont discutés par l'historien. Si le charisme est construit comme quelque chose que l'on peut faire évoluer, il s'inscrit entièrement dans cette croyance néo-managériale d'une « conduite du changement », dont l'objectif à terme est d'entretenir un changement permanent. Acceptant ce constat, bien plus que le bien-être des individus ou l'efficacité des institutions exposés à ces techniques, le changement devient le but et non plus le moyen, où l'accomplissement de soi est sacrifié sur l'autel de la compétition générale.

Plus largement, cette revue semestrielle souhaite explorer la question des sensibilités non pas simplement comme des objets, mais comme des démarches de connaissance, des manières d'appréhender le réel. Il s'agit ainsi non pas de renoncer à l'objectivité de la science, mais d'y faire une place pour les émotions, les passions, les humeurs, etc. Chaque numéro est ainsi découpé en quatre rubriques : recherche (autour de 4 à 5 articles académiques), expérience (pour laisser de la place à d'autres formes d'écriture), dispute (autour du commentaire de quelques ouvrages importants pour la thématique retenue) et « Comment ça s'écrit » où la rédaction fait appel à l'introspection de chercheuses et chercheurs en sciences sociales. Vaste ambition, dont certaines rubriques des *Sports Modernes* feront écho, que les lectrices et lecteurs intéressé·e·s au corps, à la guerre ou à l'argent pourront découvrir dans les dix numéros parus jusqu'à 2022. Une revue qui vaut incontestablement le détour et la lecture.

Biographie: Grégory Quin, historien, est maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne. Directeur de la collection « Sport et sciences sociales » chez Alphil, il s'attelle en particulier à l'écriture de l'histoire des sports modernes en Suisse (et depuis la Suisse), en multipliant les perspectives (économiques, politiques, sociales, etc.) et en cherchant avec conviction à placer l'histoire dans le débat public.

D'UN COMBAT À L'AUTRE OU LA DIFFICILE ACQUISITION D'UNE RECONNAISSANCE SPORTIVE

Un court-métrage en anthropologie visuelle consacré
à la pratique féminine de la boxe anglaise

NATALIA GADZINA

Lorsque l'occasion s'est présentée de réaliser un court-métrage sur des problématiques liées au genre et au sport, la boxe anglaise s'est immédiatement imposée à moi. J'ai eu envie de découvrir cet univers traditionnellement masculin à travers la pratique féminine. J'éprouvais également le *désir irrépressible de filmer* cette discipline sportive. N'étant pas moi-même boxeuse, mon propre imaginaire du *noble art* a très certainement été nourri par le cinéma, puisqu'il a inspiré de nombreux-euses réalisateur-trice-s aussi bien de fiction que de documentaire. J'ai donc des aprioris positifs sur la boxe que je trouve esthétique et télégénique. Je lui trouve des similitudes avec la danse : la mobilité des boxeur-euse-s sur le ring, leur jeu de jambes, l'art des esquives, la fluidité des enchaînements de mouvements. J'ai alors pensé à Anaïs Kistler, boxeuse pro au Boxing Club de Carouge (Genève), dont j'avais entendu parler et qui, après une rencontre, a manifesté de l'intérêt pour ce projet et a accepté d'y participer.

La particularité de l'enquête que j'ai menée en anthropologie visuelle est d'avoir mis en rapport, c'est-à-dire montés, des entretiens (des extraits en voix off) avec des observations filmées (des plans). Il s'agit donc d'une *image du réel* (en aucun cas un enregistrement du réel) médiatisée par un dispositif visuel et orientée par un point de vue subjectif. Les sensations provoquées par les images, dans la forme de ce court film que j'ai voulue ouverte, permettent de mettre au travail les spectateur-trice-s qui sont amené-e-s à ressentir, à imaginer, à interpréter, à penser, autrement dit à vivre une expérience sensorielle et à produire du sens. Les observations filmées donnent accès, en les *montrant*, à des éléments qui ne sont pas spontanément thématiques lors des entretiens, car trop évidents pour les interviewé-e-s ou qui ne peuvent pas être articulés par le langage. La présence de la voix off, employée avec parcimonie, ne se substitue donc pas aux images qui elles-mêmes ne sont jamais utilisées comme un simple « *support servant à illustrer un contenu* »¹.

DOI: 10.33055/SPORTSMODERNES.2024.001.01.255



Figure 1 Olivia Boudouma-Belkacem, Anaïs Kistler et son entraîneur Giorgio Costantino avant de débiter un sparring à la salle Boxe Belkacem à Fribourg.

© Natalia Gadzina.

Les boxeuses, des femmes en mal de reconnaissance

Aujourd'hui les femmes peuvent théoriquement pratiquer tous les sports. Dès lors on peut se demander

« [p]our quelles raison(s) [on] constate autant d'écart de pratiques entre les hommes et les femmes, notamment dans certains sports ? Pourquoi en effet si peu de femmes dans le football, le rugby, la boxe... et autant en gymnastique, en équitation et dans les sports de glace ? Si on en est encore à formuler ce type de questions, c'est que le sexe et le sport sont des catégories essentialisées par le sens commun. »²

Et lorsque les femmes évoluent dans des sports connotés masculins, elles rencontrent aussi des problèmes de reconnaissance. Dans leur pratique, elles ne sont pas spontanément perçues comme compétentes et légitimes. Même si la boxeuse pro Anaïs Kistler – principale protagoniste du film – souligne qu'elle a aujourd'hui trouvé sa place au Boxing club de Carouge à Genève où elle se sent entourée et considérée, lorsqu'elle revient sur son parcours pugilistique, elle mentionne à plusieurs reprises cet état de fait. J'ai retenu deux passages significatifs pour les intégrer au film, en voix off, dont celui-ci : « Je pense qu'après aussi en tant que fille dans un monde dit masculin j'ai l'impression, en tous cas c'est

la sensation que j'ai, que je dois faire mes preuves pour qu'on me prenne au sérieux. » Réaliser un film sur la pratique féminine de la boxe anglaise, c'est justement donner l'opportunité à ces athlètes d'être visibilisées et de faire entendre leur voix, car elles sont moins sollicitées et médiatisées que leurs homologues masculins, qui plus est dans un sport comme la boxe et en Suisse romande.

Montrer les boxeuses dans l'exercice de leur art : la corporalité, un des enjeux du film

L'engagement physique des athlètes est d'autant plus intense dans un sport de combat comme la boxe qu'il met en jeu l'intégrité du·de la boxeur·euse. C'est cet aspect que j'ai tenté de mettre en évidence dans ma façon de filmer les entraînements de boxe et les sparrings (combats d'entraînement) pour permettre aux spectateur·trice·s d'entrer de plain-pied dans le vif du sujet. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de filmer principalement caméra à l'épaule ce qui m'a permis une plus grande mobilité pour me déplacer autour du ring et pour réagir aux actions des boxeur·euse·s. Ce faisant, j'étais moi-même, à l'image des protagonistes, plus engagée physiquement dans le tournage que si j'avais posé la caméra sur un trépied. Comme l'explique l'anthropologue et réalisateur Christian Lallier :

« L'incorporation du dispositif technique résulte également du rôle que joue le corps de l'observateur·filmant dans le rapport que celui-ci entretient avec la situation sociale observée : en effet le caméraman[·woman] traduit physiquement à la caméra ce qu'il perçoit, par les mouvements [...] de son corps [...] si bien que l'on peut soutenir qu'un[·e] documentariste, caméra à l'épaule "filme avec son ventre", au sens où il y engage tout son corps – se plaçant en rythme avec les échanges filmés – afin d'imprimer organiquement à la caméra ce que suscite en lui la situation observée. »³

Mon but a été de mettre les spectateur·trice·s en situation de ressentir la corporéité des boxeur·euse·s : leur investissement physique, la densité des efforts produits, l'intensité et l'impact des coups, leur souffle, les cris quand les coups sont lâchés, la fluidité des déplacements. Avec la même intention, j'ai mis l'accent au montage sur le rythme et la dramaturgie du combat, la puissance des frappes, les visages tuméfiés, la détermination des regards... Il a fallu aussi ménager des changements de rythme en insérant des pauses, des temps de respiration, des « *temps faibles* » pour reprendre l'expression du cinéaste Raymond Depardon, comme il y en a pendant les entraînements et entre les rounds durant les combats. Ménager des espaces pour permettre aux spectateur·trice·s, d'une part de découvrir les rituels auxquels les boxeur·euse·s s'adonnent, en insistant sur la répétition des gestes lors de l'entraînement, de l'échauffement et de la préparation au combat, et d'autre part de mettre en évidence les liens que tissent les athlètes entre eux·elles et avec leurs entraîneurs. Mon parti-pris a donc été de privilégier l'action, le mouvement, qui met en jeu les corps, ici le corps féminin, qui n'est ni passif, ni fragile, ni en retrait, mais qui s'expose, s'affirme, s'engage et fait valoir son savoir-faire dans la mise en œuvre de ses compétences. La voix off d'Anaïs Kistler renforce la dimension réflexive et assumée de ses choix. Elle nous fait part de ses réflexions, de ses expériences, de ses combats, de sa passion, du chemin qu'il reste à parcourir⁴.

L'observation de la boxeuse en situation permet également de voir Anaïs Kistler suivre et partager le même entraînement que les hommes. Christine Mennesson a mené des enquêtes ethnographiques auprès de sportives pratiquant des sports connotés masculins, parmi eux la boxe, pour identifier et étudier les conditions sociales qui leur ont permis d'entrer dans la pratique, choix a priori contraire à leur genre, et d'accéder au haut niveau. Cette chercheuse



Figure 2 Anaïs Kistler lors d'un sparring contre Olivia Boudouma-Belkacem à Fribourg.
© Natalia Gadzina.

a mesuré également « *les effets d'une socialisation sportive prolongée dans des territoires masculins sur les processus d'identification sexuée* »⁵. L'espace de la boxe est un lieu préservé de l'identité masculine qui se construit à travers une discipline et des techniques du corps spécifiques. Les femmes qui pénètrent ce milieu et qui s'adonnent à la boxe doivent façonner, incorporer elles aussi ces « *habitus pugilistiques* » masculins. Cela met en évidence « *l'importance des apprentissages techniques* »⁶ [symboliquement ici associées au masculin] dans les processus d'incorporation de normes et de valeurs » dans un lieu particulier, la salle de boxe. Il y a en effet un « *impact des conditions d'apprentissage technique dans la socialisation pugilistique* »⁷, car les femmes doivent pour faire leurs preuves s'aligner sur les boxeurs en tant que références et développer à travers cet apprentissage un rapport au corps particulier, propre à la construction de la masculinité, qui transgresse les normes de genre. Mennesson parle à ce sujet de « *processus de socialisation sexuée inversée* ».

Le film montre que cet espace, celui de la salle de boxe, est occupé en effet très majoritairement par la gent masculine. C'est la raison pour laquelle j'ai filmé aussi les hommes qui sont omniprésents autour de la protagoniste pour restituer visuellement cet aspect de la



Figure 4 Anaïs Kistler et Khalid Graidia lors d'un sparring au Boxing Club de Carouge, Genève.
© Natalia Gadzina.



Figure 3 Anaïs Kistler et son entraîneur Giorgio Costantino à l'entraînement au Boxing Club de Carouge, Genève.
© Natalia Gadzina.

réalité : la boxe reste un monde d'hommes fait par des hommes pour des hommes. Dans son club à Carouge, Anaïs Kistler est la seule boxeuse pro et la première femme entraînée par son coach Giorgio Costantino, qui a pourtant une très longue et brillante carrière d'entraîneur.

La violence et le genre en question

En boxant, les femmes empiètent donc sur le territoire des hommes et s'approprient, à travers l'apprentissage des pratiques agonistiques, un idéal de la masculinité virile, puisqu'en boxe le mode d'engage-

ment physique est le combat. Ce faisant elles remettent en question la domination masculine et interrogent la différenciation traditionnelle des genres où la violence est masculine et la douceur féminine.

« C'est la raison pour laquelle la reconnaissance de la dangerosité de la boxe, de sa nature "brutale", "cruel", "forte" est interprétée comme un signe de noblesse et de courage lorsqu'elle est pratiquée par les hommes, mais elle entraîne des "risques gravissimes" pour les organes reproductifs des femmes [quand ce sont elles qui pratiquent]. »⁸

Montrer des corps qui s'affrontent dans l'espace du ring – théâtre des opérations –, c'est aussi une manière de s'interroger sur notre tolérance à la violence⁹, qui peut varier en fonction du genre des combattant·e·s. Chaque spectateur·trice peut ainsi mesurer à travers le film ce qu'il trouve plus ou moins supportable : des hommes qui s'opposent sur le ring, des femmes qui combattent entre elles ou des femmes qui affrontent des hommes. Certains sports, comme la boxe, seraient peu appropriés aux femmes compte tenu des qualités requises : force, agressivité, combativité. Ces « différences physiologiques entre les hommes et les femmes constituent une barrière que certains voudraient infranchissable »¹⁰. C'est en ce sens que certains sports, encore aujourd'hui, sont qualifiés de masculins comme la boxe. Les vraies femmes, c'est-à-dire celles qui incarnent un certain type de féminité promu par la société patriarcale, chercheraient en pratiquant du sport prioritairement à garder la ligne, à entretenir leur santé, mais certainement pas à se confronter aux autres, qui plus est avec leurs poings. Elles risqueraient « d'y perdre leur identité ou plutôt un certain "ordre de la nature" [...], qui est bien [en réalité] un ordre de la culture au sens de l'organisation sociale »¹¹. Cette pression sociale, dont les femmes sont l'objet, a pour but de maintenir la distinction entre les sexes. En choisissant un sport comme la boxe, les femmes enfreignent en effet ce dictat social et « bouleversent la construction binaire entre sexe masculin et sexe féminin »¹².



Figure 5 Anaïs Kistler à l'échauffement en shadow-boxing.
© Natalia Gadzina.



Figure 6 Anaïs Kistler et Bryan Fanga lors d'un sparring au Boxing Club de Carouge, Genève.
© Natalia Gadzina.

Un film sous le signe protéiforme du combat

Même si le substantif combat associé à la boxe coule de source, il prend dans le film plusieurs aspects. Il s'agit du double combat, comme le dit Anaïs Kistler en voix off, contre les stéréotypes d'une femme qui pratique la boxe et contre les stéréotypes liés à la boxe comme sport de combat. Il renvoie également aux trois sparrings que j'ai filmés et enfin à son combat contre la maladie annoncé en toute fin de film et qui, après la démonstration de son engagement physique et mental, force l'admiration. D'autant que son statut de boxeuse pro est relatif, ce que ce court-métrage ne m'a pas permis de mettre en évidence. Pour les avoir accompagné·e·s les semaines précédant le meeting de boxe organisé à Palexpo le 15 décembre 2022, j'ai vu combien les boxeur·euse·s étaient investi·e·s sur et hors du ring pour mener à bien leur passion. Rappelons que les deux entraîneurs d'Anaïs Kistler, Giorgio Costantino et Christophe Rime, et les cinq boxeur·euse·s pro de Carouge, ainsi que leur manager Patrick Kinigamazi (ancien boxeur de Carouge et quintuple champion du monde), travaillent tou-te-s en parallèle de leur

implication dans le milieu pugilistique et que les primes de combat sont très loin de faire vivre les athlètes de leur sport. Anaïs Kistler le précise lors de l'entretien :

« Du coup j'ai posé mes entraînements en fonction de mon travail [d'infirmière]. J'ai trouvé un arrangement, je sais que si j'ai besoin de mon congé le jour d'une pesée j'arriverai à m'arranger avec mon travail. Donc c'est du bricolage en Suisse et en fait c'est un grand terme quand on dit boxeuse pro c'est qu'effectivement on a... Y a des boxeuses typiquement en Angleterre ou en Irlande, j'ai des noms en tête, qui elles sont vraiment professionnelles, elles sont payées pour ça mais... Ben elles ont une certaine bourse quand elles boxent, elles ont les sponsors derrière, mais on est sur un autre niveau que ce que je suis actuellement. »

Si elle peut compter sur quelques précieux précieux sponsors, en aucun cas ceux-ci ne lui permettent de subvenir à ses besoins quotidiens. C'est une réalité sociale qui mériterait d'être mise en lumière dans une version plus longue du film. De nombreux combats restent donc à mener pour améliorer la situation des boxeuses en Suisse et pour obtenir plus d'égalité dans la pratique de leur sport.

Biographie: Après avoir étudié la littérature, la linguistique et l'histoire des religions à l'université de Lausanne, Natalia Gadzina a réalisé un second master en anthropologie à l'université de Neuchâtel. Elle a été enseignante dans le secondaire supérieur dans le canton de Vaud et a travaillé dans le domaine des archives, tout en développant une activité de réalisatrice.

Notes

¹LAPLANTINE François, « Penser en images », *Ethnologie française* 37(1), 2007, p. 52.

²BARBUSSE Béatrice, *Du sexisme dans le sport*, Paris, Éditions Anamosa, 2022 [2016], p. 98.

³LALLIER Christian, *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2009, p. 51.

⁴L'histoire des femmes dans la boxe est très récente. Je rappelle que la boxe anglaise, c'est d'abord l'histoire de la boxe masculine, car la pratique du *noble art* a longtemps été interdite aux femmes. Elles n'ont été admises officiellement par les différentes fédérations qu'à la fin des années 1990.

⁵MENNESSON Christine, « Être une femme dans un sport "masculin". Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines* 55, 2004, p. 69.

⁶On peut parler aussi de *technologies de genre*. « Selon Teresa de Lauretis, les technologies de genre sont liées aux pratiques socioculturelles, aux discours et aux institutions capables de créer des "effets de sens" dans

*la production des sujets hommes et femmes [...] [Elles] agissent sur le plan non seulement symbolique, mais aussi physique, dans la production du corps lui-même, en tant que processus d'incarnation (embodiment) des dispositions à partir desquelles se configure sa matérialité » (MORENO Hortensia, « Boxeuses à Mexico: corps, violence et genre », *Problèmes d'Amérique latine* 84, 2012, p. 97).*

⁷MENNESSON Christine, CLÉMENT Jean-Paul, « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de recherche en sciences sociales* 179, 2009, p. 77.

⁸MORENO Hortensia, « Boxeuses à Mexico... », p. 101.

⁹Cela renvoie à la signification que chacun-e donne au terme « violence » dans ce contexte particulier.

¹⁰BOHUON Anaïs, QUIN Grégory, « Quand sport et féminité ne font pas bon ménage », *Le Sociographe* 38, 2012, p. 25.

¹¹LOUVEAU Catherine, « Sexuation du travail sportif et construction sociale de la féminité », *Cahiers du Genre* 36, 2004, p. 180.

¹²BOHUON Anaïs, QUIN Grégory, « Quand sport et féminité... », p. 26.

CONSIGNES POUR LA RÉDACTION DES CONTRIBUTIONS

Chaque numéro est organisé autour d'une thématique et se divise en deux parties.

Partie scientifique

Toutes les contributions de la partie académique de la revue seront soumises à un processus de double expertise anonyme organisé par le comité de rédaction, en coordination avec le groupe des correspondant-e-s.

Partie « Repères et éclairages »

Cette partie est subdivisée en différentes sous-parties « Grand entretien », « Voir et entendre », « Faire (re)vivre », « Découvrir », « Lire et relire, voir et revoir ».

« **Grand entretien** » : Ici, il s'agira en lien avec le thème du dossier thématique de donner à lire un entretien avec une figure marquante de la scène sportive, culturelle, politique ou encore académique.

« **Voir et entendre** » : Une collection de photos ? Un enregistrement inédit ? Des affiches originales ? Le son d'une crémaillère ? Le lecteur trouvera ici de quoi nourrir ses sens au-delà de la matérialité du texte.

« **Faire (re)vivre** » : En forme d'ode à ceux et celles qui ne sont plus, cette sous-partie ambitionne de libérer les formes de la nécrologie pour faire découvrir (pour faire vivre et revivre) des parcours originaux au cœur ou aux marges du sport.

« **Découvrir** » : Cette sous-partie doit nous inviter à penser, elle doit éveiller notre curiosité intellectuelle, en nous menant dans des lieux singuliers, au cœur du travail de passionné-e-s, dans la fabrique du savoir.

« **Découvrir [un sport, une région, une année, etc.]** » : Le propos est ici de concentrer l'attention sur une activité sportive, celles et ceux qui l'ont fait, sur une région dans sa qualité de territoire sportif, sur un événement mémorable également.

« **Lire et relire, voir et revoir** » : Sans omettre les classiques comptes rendus de lecture, cette sous-partie souhaite ouvrir ses colonnes à des analyses de bandes dessinées, d'expositions, de films ou encore de pièces de théâtre. Un seul mot d'ordre, créativité.

Conformément aux usages, les autrices et auteurs s'engagent à ne pas soumettre simultanément leurs textes à d'autres revues.

Pour la première partie de la revue, les contributions doivent faire environ 30 000 à 35 000 signes (espaces et références comprises).

Pour la seconde partie de la revue, les contributions doivent être d'un format variable situé entre 5 000 et 15 000 signes (espaces et références comprises).

La revue *Les Sports Modernes* publie des textes en cinq langues : français, allemand, italien, romanche et anglais.

Chaque contribution de la partie scientifique devra être accompagnée d'un résumé d'environ 750 signes (accompagné de cinq mots-clés) dans la langue de la contribution, d'une traduction de ce résumé en anglais (avec une traduction des cinq mots-clés en anglais).

Toutes les contributions devront être accompagnées d'une biographie de l'autrice/l'auteur d'environ 750 signes dans la langue de la contribution.

La présentation de l'appareil critique, celui-ci devant apparaître en notes de bas de page, devra suivre le modèle de l'éditeur Alphil, disponible sur le site internet de la maison d'édition.

L'intégration d'illustrations est encouragée par la rédaction. Ces dernières devront être libres de droits et transmises dans un format (au minimum 300 dpi) favorisant une édition de bonne qualité. La direction de la revue se réserve le droit de supprimer les illustrations dont la qualité ne serait pas suffisante. Les illustrations proposées devront systématiquement apporter une plus-value à l'argumentation et les autrices et auteurs devront indiquer précisément la localisation où les illustrations devront s'insérer dans les textes.

Les manuscrits doivent nous parvenir en format électronique à l'adresse suivante :
lessportsmodernes@avahs.net

Les ouvrages pour des comptes rendus ou d'autres documents peuvent être adressés par voie postale à l'adresse suivante :

Revue *Les Sports Modernes*
Association pour la valorisation des archives
et de l'Histoire des sports
c/o Grégory Quin
Institut des sciences du sport
de l'Université de Lausanne
Bâtiment Synathlon
CH-1015 Lausanne

Politique de libre-accès

La revue *Les Sports Modernes* est publiée en green open access, elle est en libre-accès 18 mois après sa publication officielle, sur le site des Éditions Alphil :

www.alphilrevues.com et sur **www.libreo.ch**

Il est possible d'acheter des exemplaires papier ou des exemplaires électroniques ou des articles sur les sites :

www.alphilrevues.com et **www.libreo.ch**

Les autrices/auteurs reçoivent un exemplaire de leur article en pdf. Ils peuvent envoyer l'article à des collègues et le mettre sur une plateforme institutionnelle dont l'accès est réservé aux membres de leur institution. Les articles électroniques sont identifiés par un DOI qui permet d'accéder au fichier.

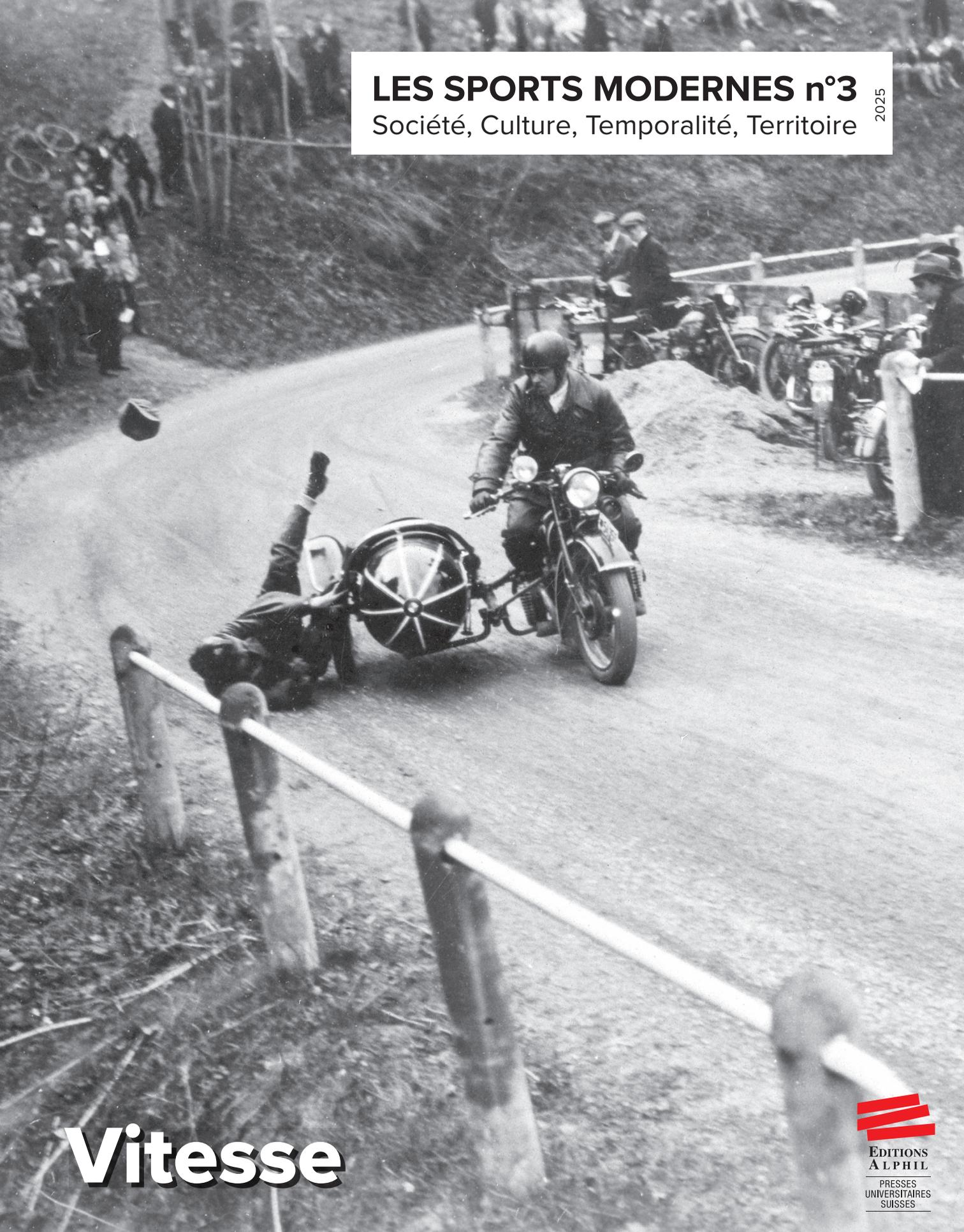
Il n'est pas autorisé de mettre l'article sur d'autres plateformes.

Achevé d'imprimer
mars 2024
pour le compte des
Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

LES SPORTS MODERNES n°3

Société, Culture, Temporalité, Territoire

2025



Vitesse


EDITIONS
ALPHIL
PRESSES
UNIVERSITAIRES
SUISSES

Numéro 2

CHEF·FE

Autorité, charisme et prestige dans le sport

La notion de « chef·fe » interroge des dimensions importantes de la sphère sportive, notamment celles de l'autorité, du charisme et du prestige. Celles-ci se construisent à la fois dans les enceintes du sport, dans le cadre de la légitimité que confère la performance corporelle (le Roi Pelé, la Reine des glaces Sonja Henie, le Kaiser Franz Beckenbauer, le Tsar Aleksander Popov), au travers de la possession et de l'exercice de différents statuts distinctifs (arbitre, capitaine d'équipe, médaillé·e·s, etc.), mais également hors des terrains proprement dits, dans les cénacles politiques et administratifs de la puissance sportive.

Une certitude : penser la carrière des « chef·fe·s » revient d'abord à appréhender le sport comme une double fabrique de l'autorité et du prestige, mais aussi à interroger comment ces trajectoires à succès empruntent aux modèles et aux ressources des sphères politiques, économiques et culturelles. Pour mieux saisir parfois ce qui distingue un·e grand·e d'un·e petit·e chef·fe ou encore un·e bon·ne d'un·e mauvais·e chef·fe.

Assumant pour ce numéro un « biographical turn », attentif néanmoins à pondérer les séductions et le caractère édifiant et (auto)hagiographique de bien des récits d'un genre qui aime à considérer les champions, les championnes, les dirigeant·e·s ou encore les entraîneurs en simples entrepreneurs d'eux-mêmes, ce deuxième volume de la revue *Les Sports Modernes* entend offrir un large espace à des contributions centrées sur les trajectoires d'individus ou de collectifs, à les mettre en résonance avec l'ambiance et les cadres d'une époque, en particulier avec les nombreuses sphères de l'espace social et les cadres institutionnels à finalité structurante (famille, travail, école, armée, politique...). C'est à ce prix, pensons-nous, que les attributs de la chefferie – autorité, charisme, prestige – peuvent être révélés et fonctionner comme autant de fenêtres ouvertes sur les dynamiques de la modernité sportive depuis le XIX^e siècle.

ISBN 978-2-88930-600-8



9 782889 306008